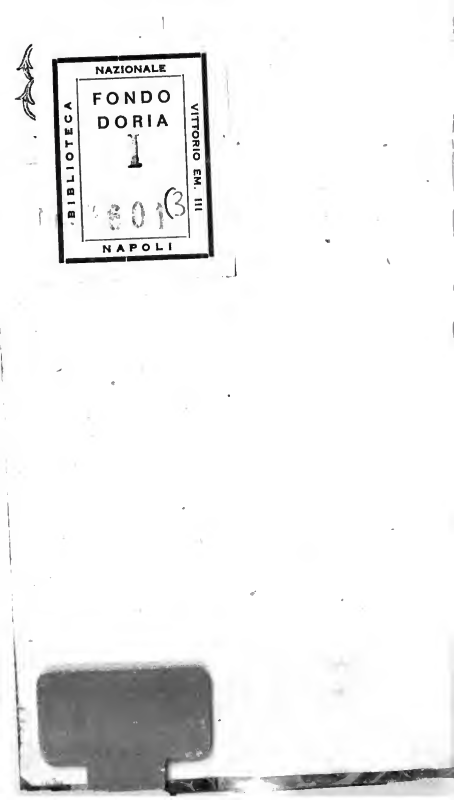
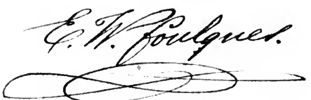
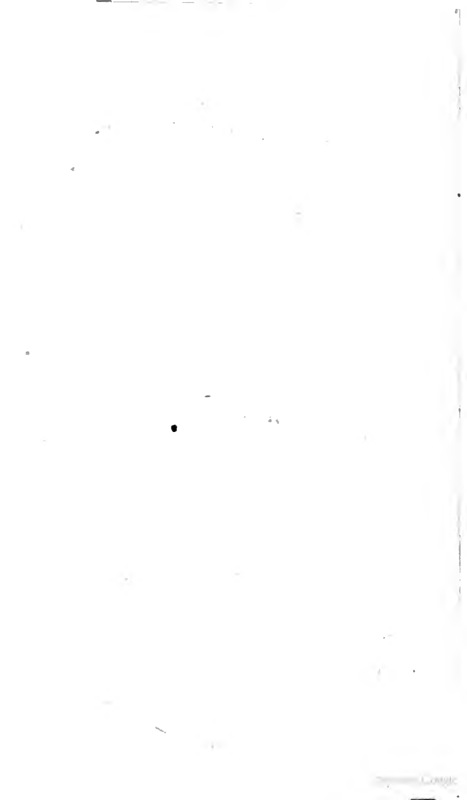


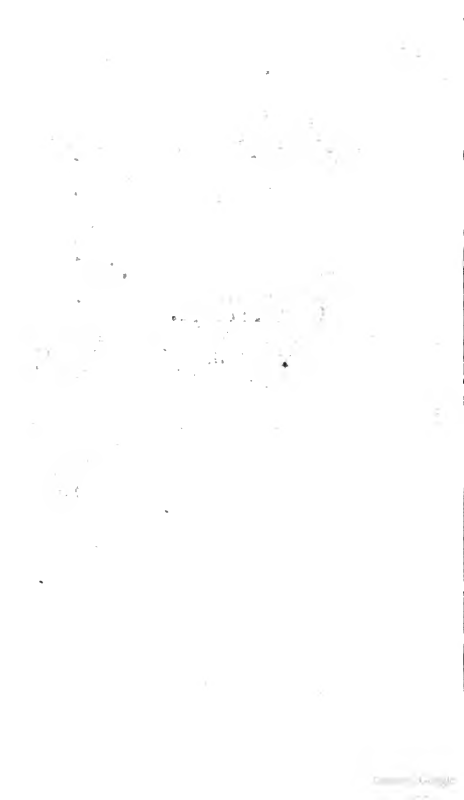






L'ITALIE.

TOME III.



L'ITALIE,

PAR LADY MORGAN.

TRADUIT DE L'ANGLAIS.

Malheur au bon esprit dont la pensée altière
D'un cœur indépendant s'élance tout entière,
Qui respire un air libre, et jamais n'applaudit
Au despotisme en vogue, à l'erreur en crédit.
. . . .
Mais ferme dans ma route, et vrai dans mes discours,
Tel je fus, tel je suis, tel je serai toujours.

We travellers are in very hard circumstances. If we say nothing but what has been said before us, we are dull and we have observed nothing. If we tell any thing new, we are laughed at as fabulous and romantic; not allowing either for the difference of ranks (which affords difference of company), or more curiosity, or change of customs that happens every twenty years in every country. (LADY M. W. MONTAGUE.)

TOME TROISIÈME.



BRUXELLES,

AUGUSTE WAHLEN ET COMPAGNIE.

M DCCC XXI.


Biblioteca Nazionale
NAPOLI

L'ITALIE.

CHAPITRE XVII.

TOSCANE.

Essais historiques. — Corruption des mœurs à la chute des républiques. — Influence de la famille Médicis sur les destinées de la Toscane. — Cosimo, pater-patriæ. — Lorenzo-le-Magnifique. — Alexandre, fils de Clément VII. — Cosimo, premier grand-duc. — Jean Gaston. — François, empereur d'Allemagne. — Le grand-duc Léopold. — Ses réformes. — Opposition du clergé et de la noblesse. — Ferdinand III. — Révolution française. — Première occupation de la Toscane. — Réaction pendant la campagne austro-russe. — Les habitans d'Arezzo marchent sur Florence. — Massacres. — Seconde révolution après la bataille de Marengo. — Royaume d'Étrurie. — Le duc de Parme, roi. — La reine régente. — Réunion de la Toscane à l'empire français. — Élisa, gouvernante de Florence. — Restauration de Ferdinand III. — Rospigliosi. — Administration actuelle. — Société. — Anecdotes de la restauration. — Ancienne noblesse. — Cavaliere servente. — Scroccone. — Bottegone. — Fattore. — Maestro di casa. — Secrétaire. — Commerce de vin par les grands propriétaires. — Vie de la campagne et de la ville. — Multiplicité des *villas*. — La jeune noblesse. — Écoles de Lancastre. — Moyennes classes. — Manufacture de porcelaine du marquis Ginori. — Bal champêtre. — Paysans. — Communications sociales. — Cercles diplomatiques. — Classes inférieures. — Théâtres. — No-

tices sur la jurisprudence florentine ; — sur la statistique de la Toscane ; — sur les disputes littéraires.

PARMI les causes qui ont produit la ruine de l'Italie, les premières et les plus puissantes ont été les contestations ambitieuses des papes et des empereurs, et la division de la péninsule en plusieurs petits états indépendans (1). Les querelles qui ont si souvent armé les républiques italiennes les unes contre les autres, quoique fatales à l'unité qui pouvait seule faire de l'Italie une nation respectable, maintenaient toujours l'énergie du peuple. Pendant leurs guerres civiles, les vertus domestiques et l'amour de la patrie étaient remarquables et ne furent point altérés. Quand l'irruption étrangère répandit ses armées licencieuses dans ce pays, et que la peste occasionna un relâchement accidentel dans les mœurs, les poètes et les philosophes du temps attaquèrent hardi-

(1) Les malheurs de l'Italie dérivèrent des absurdes prétentions des papes et des empereurs : chacun d'eux étant incapable d'y dominer exclusivement, ils s'unirent pour la diviser et l'abaisser. L'influence germanique sur ce pays a été bien plus destructive que celle des Français, parce que la domination des derniers n'a été qu'accidentelle, parce que les premiers réclamant un droit de prescription et d'héritage, leur empire menaçait d'être éternel. Rien ne prouve mieux les vues courtes d'Alfiéri en politique que son *Miso-Gallo*. Si ses passions n'avaient pas égaré son jugement, il aurait aperçu que les chaînes de la France seraient devenues moins pesantes, d'après les circonstances qu'elle préparait elle-même en répandant les connaissances; tandis que la politique allemande, en éteignant les lumières et en annulant l'esprit national, prévoyait la possibilité d'un changement, et le prévenait de la manière la plus efficace. Les Italiens, en parlant de ces deux puissances, disent avec leur partialité ordinaire pour les Français : *Il vaut mieux mourir sous les griffes d'un lion, que par le pied d'un âne.*

ment les vices régnans, et les exposèrent à une honte publique. Le Dante les improuvait dans ses vers immortels, et Boccace lançait contre eux les satires de son Décaméron (1); mais quand les aventuriers militaires devinrent princes souverains, et que les forteresses barbares de Ferrare, Modène et Milan se convertirent en cour; quand des individus puissans se trouvèrent placés par des richesses accumulées, et des alliances étrangères, hors des atteintes de l'opinion de leurs concitoyens, les mœurs des Italiens tombèrent alors avec leurs libertés. Une inquisition établie dans chaque ville par l'influence des papes et de l'Espagne; et l'accroissement de la vente des indulgences, nécessité par les folles dépenses des papes Médicis, offrant une prompte et facile absolution des crimes à tous ceux qui pouvaient en payer la rédemption, complétèrent l'œuvre de la dégradation, et anéantirent la morale comme l'indépendance publique. Depuis le milieu du seizième siècle jusqu'à l'époque de la révolution française, les peuples d'Italie ont été généralement démoralisés dans toutes leurs relations sociales. Les vertus qu'ils ont déployées dans leurs meilleurs jours leur appartenaient en propre. Leurs vices, même dans les temps les plus corrompus, étaient dus à leurs gouvernans.

Florence a été la Sparte comme l'Athènes du

(1) Le Dante a laissé une peinture exquise des mœurs domestiques de Florence dans les anciens temps. Voyez le passage qui commence par l'éloge des femmes de la république : « Si stava in pace sobria e pudica. » *Paradiso*, 15.

L'Angleterre, dans ses plus beaux jours de vertu privée, ne peut rien offrir de plus beau que cette description d'une matrone florentine.

moyen âge ; et quand elle tomba, sa chute fût proportionnée à l'élévation où elle était parvenue : elle participa, avec le reste de l'Italie, aux sources générales de misère et de dégénération ; mais elle avait dans son propre sein une autre veine de mal qui coopérait, avec les causes extérieures, à détruire son bien être. Les talens et les vertus de quelques-uns de ses citoyens devinrent aussi fatals à ses libertés que les invasions ou les alliances étrangères. Au moment où la partialité du peuple consentit à concentrer le pouvoir sur un individu ou sur une famille, la liberté reçut une blessure mortelle. L'homme, dans son plus haut degré de perfection morale et intellectuelle, n'est pas à l'épreuve de la puissance absolue : elle ne doit jamais lui être confiée. Il n'a pas été formé par la nature pour une telle situation ; et l'histoire ne rapporte pas un seul exemple dans lequel une semblable confiance n'ait pas perverti ses affections et dépravé ses instincts. Quand les hommes ne sont plus guidés par l'opinion de leurs semblables, quand aucune force publique ne peut s'opposer à leurs volontés, ils perdent ordinairement leur caractère social, et leur mauvais gouvernement attire des maux infinis et durables sur leurs sujets. Il ne peut exister qu'un seul dépositaire du pouvoir qui ne soit point dangereux pour l'humanité, c'est celui dont l'administration est responsable devant des lois reconnues.

A l'époque où les Florentins donnèrent à leur concitoyen Cosme de Médicis le titre de Père de la patrie (*Pater patriæ*) (1), l'œuvre de leur dégradation

(1) De semblables épithètes prodiguées au pouvoir ne sont que les témoignages de la folie humaine. La fameuse

était déjà commencée. Les germes des crimes futurs de cette race atroce étaient déjà profondément plantés. Pour ceux qui auraient lu dans l'avenir, quelle perspective aurait présentée l'histoire de cette famille! Des parricides, des infanticides, les meurtres du palais Pitti, le massacre de la Saint-Barthélemi, l'assassinat des Strozzi, le martyr d'Henri IV, et d'autres atrocités plus dégoûtantes, quoique moins cruelles, remplissant les intervalles qui ne sont point occupés par le sang et la mort. Cependant la main qui dispose de cette puissance illimitée est assujettie à une lourde rétribution; la nature, en cela comme en toutes choses, justifie et maintient ses lois. (1)

Livie était *mater patriæ*. Les empereurs romains ont eu des apothéoses d'autant plus brillantes, que leurs crimes étaient plus atroces : les *grands*, les *bien-aimés* sont généralement les objets de la dérision de ceux qui ont inventé ces dénominations adulatrices. Dans des temps plus grossiers, les sobriquets étaient appliqués d'après un autre principe; et ceux de *Mauvais* et de *Cruel* sont l'expression franche d'un mépris dont la postérité a confirmé les arrêts.

(1) L'histoire privée de plusieurs despotes fournit des preuves de ce fait. Les sultans et les satrapes y sont toujours montrés considérant leurs fils et leurs frères comme des rivaux, et devenant leurs assassins. Même l'histoire paternelle des rois paternels de l'Europe chrétienne n'est pas exempte de ces taches. Celle des familles impériales de Russie est effrayante : Pierre Ier fit condamner à mort son propre fils. Catherine-la-Grande a persécuté le sien avec une rigueur obstinée. Philippe II d'Espagne, après avoir privé son fils de l'épouse qui lui était promise, le fit mourir. Le roi de Prusse avait condamné à mort son fils, le grand Frédéric; et quand l'empereur Charles VI intercéda pour lui, il soutint le *droit divin qu'il avait de tuer son enfant*, en disant, « que Dieu seul était au-dessus de lui, et » qu'aucun pouvoir humain n'avait le droit de contrôler » ou de dicter sa conduite. » Les dauphins de France ont toujours été en révolte ouverte contre leurs pères, ou l'ob-

Cosme, *le père de la patrie*, ainsi que Jean son père, avait des vertus imposantes, et, comme son petit-fils Laurent-le-Magnifique, il avait des talens éblouissans. Il joignait aux habitudes domestiques d'un marchand toscan la munificence d'un souverain. Tout en commandant ces grands ouvrages qui font l'honneur de son siècle et de son pays, il conservait les manières simples et frugales d'un citoyen. Sans affecter de protéger les arts et les lettres, il fut l'ami de *Brunellesco* et de *Masaccio*, l'hôte de *Politien*, l'associé des savans, et l'admirateur du génie. En ouvrant sa maison aux rhétoriciens qui fuyaient de la Grèce, il sauva les œuvres des anciens de l'oubli qui les attendait. En substituant la doctrine mystique de Platon à celle d'Aristote, il ébranla ces opinions que des habitudes invétérées avaient fait régner despotiquement, et il ouvrit aux recherches philosophiques un chemin indirect, mais qui conduisait toujours au perfectionnement social. Telles sont ses vertus comme citoyen. Comme déma-

jet de leurs secrets soupçons. La persécution de ses parens fut la première cause des infortunes du *gentil dauphin* de la Pucelle d'Orléans. L'étiquette froide de Louis XIV et de Louis XV à la mort de leurs fils, et la jalousie avec laquelle ils faisaient surveiller toutes leurs actions, sont extrêmement notoires. Les héritiers présomptifs de la couronne, en Angleterre, ont invariablement été parmi les *frondeurs* du pouvoir paternel; *Hal* lui-même est soupçonné d'avoir dérobé la couronne à son père avant qu'il eût fermé les yeux. Les princes de Galles, jusqu'à nos jours, ont toujours été à la tête de toutes les oppositions qui ont traversé les ministres. Le père du feu roi a été un peu plus loin. Le manque d'affection filiale des Stuarts ne s'est jamais démenti. Jacques Ier a laissé impuni le supplice de sa mère. Anne et Marie ont trahi leur père, usurpé son trône et brisé son cœur.

gogue et usurpateur, elles sont toutes effacées par ses crimes : il cachait sous la toge modeste du marchand républicain les plis de la pourpre impériale ; son immense fortune fut employée à corrompre ses compatriotes. Il attaqua par ses calomnies, ou fit bannir par son influence, les plus illustres personnages de l'état, et il acheta et vendit, avec une cupidité sans pudeur, la liberté du peuple. Soupçonné et exilé de Florence, il en sortit plein de ressentiment ; il y revint plus cruel et plus perfide, et fonda un système d'espionnage que les cours européennes ont depuis constamment adopté (1). Impitoyable pour ses ennemis personnels, indulgent pour les provocateurs des factions, timide pendant la guerre, sévère pendant la paix ; le patriotisme excitait sa haine, et il le persécutait et le craignait avec une égale violence. Le sort de ses victimes, les Albizzi, les Pazzi, les Anghiardi, les Orlandini, les Capponi, forme la page la plus atroce de son histoire. Ayant stigmatisé de l'épithète de *rebelle* à l'état tout ce qui s'opposait à son pouvoir, il réussit à établir une tolérance passive du despotisme, à qui il donna le nom de paix, et il légua à son fils Pierre, qui lui survécut peu, et à ses petits-fils Laurent et Julien, une domination d'autant plus puissante, qu'elle cachait son étendue sous un titre populaire.

Laurent-le-Magnifique, devenu par la mort de son frère (qui tomba victime de la vengeance des

(1) « Ogni parola, ogni cenno, ogni usanza, che a » quelli che governano fosse in alcuna parte dispiaciuta era » gravissimamente punita. » Macchiavel. *Ist.* l. 14.

« Une parole, un geste, une habitude, qui auraient déplu en quelque chose à ceux qui gouvernaient, étaient sévèrement punis. »

Pazzi (1), qu'ils avaient si violemment outragés), un souverain *de fait*, quoiqu'il fût encore en apparence un simple citoyen, fut à Cosme ce qu'Auguste a été à Jules César. Toutes ses actions méritèrent le surnom qui lui fut donné; mais le pupille de Politien, le protecteur de Michel-Ange, l'ami d'Alberti, l'amant le plus galant, le meilleur faiseur de de sonnets de son temps, ne fut après tout que le plus brillant et le plus accompli des despotes de sa famille (2); ses vertus mêmes servaient à accélérer la ruine de son pays, que ses pères avaient commencée. Son amour pour les lettres rassembla autour de lui un essaim de parasites littéraires (3). Ses dépenses extravagantes et imprévoyantes, prises sur les de-

(1) Voyez Machiavel et Nardi en opposition avec Roscoe, qui tâche de disculper son héros de l'iniquité qui lui est attribuée au sujet des Pazzi.

(2) Laurent apesantissait chaque jour davantage le joug que portaient ses concitoyens : au commencement de l'année 1489, il osa punir avec une insolence révoltante le gonfalonier Néri Cambi, qui venait de sortir de charge, pour avoir lui-même maintenu les droits de sa magistrature, et admonesté, sans consulter Laurent, quelques gonfaloniers de compagnie qui ne s'étaient pas rendus à leurs devoirs. On trouva cette conduite trop orgueilleuse vis-à-vis de *Laurent*, prince du gouvernement; et ce nom de prince, jusqu'alors *inconnu à une cité libre*, commença à être prononcé dans Florence. SISMONDI. *Rép. ital.* tom. 10, p. 346.

(3) « Se ne maravigliano che gli eruditi di quell' età al » viver libero fossero contrarj, e nelle corti dei nuovi prin- » cipi, adulando, cercassero ozio e fortuna. » NICCOLINI.

« On s'étonnait que les savans de ce temps fussent contraires à la liberté, et cherchassent dans les cours des nouveaux princes, à se procurer, par l'adulation, les jouissances de la fortune et de l'oisiveté. »

niers publics, causèrent cette banqueroute nationale sous laquelle on cacha la sienne. (1)

Sa politique profonde fit naître des institutions qui amortissaient l'activité du peuple et produisaient l'engourdissement des facultés de l'esprit, en introduisant des habitudes molles et voluptueuses. Sa manière de balancer le pouvoir, son amour pour l'intrigue, son ambition pour les hautes alliances, ont produit un système qui a répandu sa fatale influence sur toute l'Europe, et différé l'époque où les progrès de la philosophie politique devaient y répandre des lumières plus générales. En léguant son pays natal comme un patrimoine à ses héritiers, il substitua les intérêts d'une famille à ceux d'une nation. (2)

(1) « Telle était la corruption dans laquelle Florence était tombée, que cette commission ne rougit pas de faire banqueroute à la patrie, pour sauver de la banqueroute les Médicis. » SISMONDI, tome 11, p. 348.

(2) Les Médicis ont trouvé des biographes habiles et d'élégans panégyristes dans deux écrivains étrangers que leur goût, leur savoir, leur amour pour les arts et les lettres, rendaient bien propres à estimer tout ce qui était digne d'estime dans les caractères de cette famille. Je veux parler de MM. Roscoe et Ginguené : leurs ouvrages seront lus avec plaisir aussi long-temps que les langues dans lesquelles ils ont été écrits existeront. Mais pour bien juger du vrai caractère politique et domestique des Médicis, il faut consulter les historiens de leur temps et de leur pays : Macchiavelli, Michael Bruto, Nardi et un historien qui a écrit, de nos jours, comme on écrivait dans les siècles les plus glorieux de l'Italie, Sismondi. Quoique les Italiens soient maintenant anti-Médicis de la manière la plus prononcée, ils rendent justice à Roscoe : on lit beaucoup son livre, et on dispute beaucoup sur lui. Le despotisme des états italiens était tel en 1819 et 1820, qu'en attaquant les Médicis, on encourait l'imputation de jacobinisme. L'Autriche est encore reconnaissante des services qu'elle en a reçus.

L'histoire de la nation finit où commence celle des princes de la maison de Médicis. Alexandre, fils naturel de Clément VII, a été le premier qui ait pris les marques extérieures de la domination souveraine. Il a déployé cette licence dans les manières, cette dépravation dans les goûts, ce mépris pour la morale dans les relations privées, qui a distingué partout les princes despotiques et les cours corrompues. S'il eût vécu, il aurait été le Charles II ou le Louis XV de son pays! Ce fut dans la poursuite d'une intrigue illicite, avec une dame d'un rang et d'une réputation respectables, qui avait résisté à son pouvoir, qu'il trouva la mort, et tomba sous les coups de son cousin Lorenzino. Mais tous ses péchés paraissaient véniels, comparés aux crimes de son successeur, Cosme Ier, le Tibère de Florence.

Entre tous les princes de la maison de Médicis, Cosme III semble avoir été le plus funeste aux intérêts moraux et politiques de la Toscane; c'est lui qui a serré le plus étroitement les nœuds qui unissent l'Église à l'État; et qui, en prenant des moines pour ministres, en faisant passer par leurs mains toutes les faveurs (car il n'y avait plus aucuns droits à réclamer), leur donna sur les affaires domestiques de ses sujets, la même influence qu'ils exerçaient sur ses conseils (1). Pour compléter la ruine de la Toscane, son règne fatal dura cinquante-trois ans! Pen-

(1) Cosme, par le conseil des prêtres, promulgua une loi qui défendait aux jeunes gens d'avoir entre eux aucune entrevue avant le mariage, et qui obligeait leurs familles d'employer les négociations d'un ecclésiastique dans l'affaire la plus importante de la vie de leurs enfans. Ce fut une des grandes causes qui firent du mariage un lien de pur intérêt, ou de convenance.



dant ce laps de temps la morale fut tout-à-fait détruite, la superstition acquit son plus haut degré de puissance, le commerce languit, l'argent disparut, les impôts furent triplés, les richesses se concentrèrent dans les mains de quelques grands monopoliseurs et des grands propriétaires; le gouvernement devint cruel, le peuple ignorant et fanatique, le clergé aussi illettré que despotisque, et la noblesse, soumise aux princes et aux prêtres, domina, avec un empire plus que féodal, sur toutes les classes inférieures.

Jean Gaston, fils de Cosme, le dernier prince de la famille de Médicis, commença et finit sa carrière dans la débauche; et le seul bien qu'il ait fait, a été de se moquer des décrets de son père, et de les révoquer. Il chassa les moines de sa cour, parce qu'il avait déjà choisi pour gouverner ses états le ministre de ses plaisirs (1). Il abolit les pensions que son père avait données à des Juifs, des Turcs et des protestans convertis, ou, comme le peuple les appelait, les *pensions du credo*. Épuisé par des maladies, résultat de ses désordres, il s'étourdissait par des plaisirs bruyans, et il offrait ses domaines, au milieu de l'ivresse d'une orgie, tantôt à un souverain, tantôt à un autre (2); tandis qu'on supposait qu'il était secrètement résolu de rendre à ce pays son an-

(1) Cet individu était fils d'un paysan des environs de Florence, que le hasard et le vice avaient mis de très-bonne heure dans l'intimité de Gaston. Pour avoir été le compagnon de ses débauches, il devint son majordome et son ministre, le seul agent par lequel toutes les requêtes ou réclamations devaient passer, si l'on voulait obtenir l'attention du souverain.

(2) *Voyez* Galluzi.

cienne indépendance (1). Dans le temps où plusieurs souverains étrangers se disputaient la succession d'un royaume (2) sur lequel Gaston régnait encore, on prétend qu'il déployait beaucoup de l'ancienne finesse de sa famille, et qu'il jouait les princes candidats qu'il était résolu de tromper, en faisant un acte de justice, et en respectant les droits des nations !

Mais à quelle époque de l'histoire politique du monde les droits des nations ont-ils été de quelque poids contre les prétentions des puissantes dynasties ? Il existait alors, comme à présent, une Sainte-Alliance contre les libertés du genre humain, moins ouvertement avouée peut-être, mais également tenace dans son système d'agression. Les chefs de ces familles, qui avaient désolé l'empire romain, réclamèrent ce qu'ils appelaient leurs *droits* sur la malheureuse Italie, comme descendans des Césars ; et par les ruses et les jongleries habituelles des congrès et des grands conciles nationaux, la Toscane échut en partage à un empereur d'Allemagne (3), dans

(1) On dit qu'il a laissé un testament par lequel il léguait formellement aux Florentins leurs libertés ; mais il paraît que les dernières volontés du souverain mort n'étaient pas suivant le bon plaisir des souverains vivans.

(2) Dans la *via Larga*, à Florence, résident deux vieux gentilshommes qui vivent dans la retraite et le célibat. Ils sont agriculteurs, et leur frugalité rigide est, dit-on, remarquable, même pour Florence. Ils ne sont guère connus que par leur nom ; mais ce nom est *Médici*. Ce sont les descendans directs de Cosme-l'Ancien, le *père de la patrie*, dont la postérité légitime a été écartée pour faire place au fils naturel de Clément VII ; Charles-Quint, l'arbitre de l'Italie, n'ayant pas compris cette branche dans l'investiture du fief qu'il accordait.

(3) Si les empereurs s'étaient fixés à Rome, leurs pré-

la personne du faible époux de Marie-Thérèse. Après une courte visite dans ses nouveaux domaines, François en remit le gouvernement à son viceroi, Beauveau, prince de Craon, dont l'administration se dirigea principalement vers la restauration et la réforme des finances.

A la mort de l'empereur François, en 1765, son second fils, l'archiduc Léopold lui succéda sur le trône de Toscane. Ni le gouvernement despotique de sa mère, ni le relâchement des mœurs domestiques dans Vienne, n'avaient préparé Léopold à l'état dans lequel il trouva la société de Florence. L'impatiente véhémence, la promptitude imprudente avec laquelle il pressa son grand ouvrage de réforme, prouvaient à quel point il la jugeait nécessaire. Cependant il montra dans sa petite souveraineté toute la sagesse d'un législateur, et ses théories ont été rarement contredites par l'expérience. Il fit un code criminel, et les crimes cessèrent; il forma un système d'économie intérieure, et le revenu augmenta; il abolit la peine capitale, et pendant quatre mois les prisons de Florence ne renfermèrent pas un seul délinquant. Ce triomphe des bonnes lois sur la fragilité humaine, et sur des habitudes vicieuses et invétérées, mérite une place honorable dans l'histoire. La bienveillance qui les avait dictées est fortement prouvée par un de ces incidens légers, mais dans lesquels un caractère se peint tout entier par un fait. On avait prouvé à Léopold qu'un

tentions auraient pu devenir de quelque utilité pour l'Italie, comme le Dante l'a observé. Le pape n'eût été alors que le premier ecclésiastique de sa communion, comme le patriarche de l'Église grecque en Russie.

prisonnier accusé était innocent, et il avait promis de le faire mettre en liberté le lendemain; mais incapable de dormir avec le poids d'une injustice sur le cœur, il se leva au milieu de la nuit et fit délivrer le prisonnier. Les chroniqueurs des rois ont rarement à citer de semblables anecdotes. Il est triste de jeter quelques ombres sur des actions aussi glorieuses; mais le bien qu'opérait Léopold était trop souvent effectué par des moyens qui mettaient à la place des crimes une bassesse encore plus dégradante. Ce prince adopta et perfectionna le système d'espionnage inventé par les Médicis; et, gouvernant ses sujets comme un couvent de capucins, il corrompit la moitié de la population pour faire contrôler l'autre. Le directeur de la police était son ami, et il n'y avait pas de conte assez insignifiant pour ne pas attirer son attention : mais son objet était toujours la réforme du peuple, et l'on peut pardonner à celui qui a aboli la peine de mort, la torture et l'inquisition, même cette curiosité insatiable, ce goût pour le commérage, produits inévitables du système dans lequel les princes sont élevés.

Les obstacles que l'intérêt personnel et l'habitude apportent toujours aux réformes les plus avantageuses, furent sagement prévus et adroitement prévenus par Léopold : il s'efforça de donner à ses réformes l'assentiment général, et de rendre l'opinion publique garante de leur exécution. Sachant bien que la force est insuffisante pour conduire la société, même au bien, ses lois étaient indirectes, et le peuple se soumit au changement sans éprouver aucune secousse. Trop heureux si son horreur pour la superstition, si la ruse des ecclésiastiques lui avait

permis d'user de la même modération dans les affaires de l'Église que dans celles de l'État ! Trop heureux s'il s'était occupé de provoquer la liberté des recherches, de disséminer les connaissances libérales, au lieu de jouer le rôle de théologien avec des prélats disputeurs, et d'essayer de convaincre ceux qui avaient un si grand intérêt à n'être pas convaincus ! Il ne songeait pas que le passage soudain de l'obscurité à un jour brillant n'est jamais sans danger, et que le jansénisme, qu'il attaquait par les armes du ridicule et celles de la raison, n'était pas un précurseur inutile de la saine philosophie et du christianisme évangélique.

On doit se rappeler, et on croit encore dans Florence, à la gloire, à l'éternelle gloire de Léopold, qu'il avait l'intention d'établir un *gouvernement constitutionnel* (1) ; mais qu'un ministre dans l'expérience duquel il avait mis sa confiance, l'en détourna par ce sophisme ordinaire des esprits étroits, que l'esprit public n'était pas mûr pour un tel bienfait. On établit sur cette assertion un cercle vicieux dans lequel le despotisme et l'ignorance, agissant mutuellement comme cause et comme effet, peuvent continuer à se reproduire l'un par l'autre jusqu'à la fin des siècles, et retenir éternellement les nations dans les erreurs de leur enfance.

(1) Le système des communes établi par Léopold était bien calculé pour frayer le chemin à un gouvernement représentatif; et il était facile de créer une chambre des communes en Toscane, où le *tiers-état* consiste en petits propriétaires de terres. Il donna une capacité civile aux Juifs et aux femmes. Un Juif ou une femme propriétaires de terres pouvaient être nommés à une magistrature. La signora Ricci a été trésorière de sa commune.

Mais, ni la sagesse, ni la bienveillance des vues de Léopold, n'étaient reconnues par une classe nombreuse de ses sujets; cette classe était composée de tout ce qui avait intérêt au maintien des abus qu'il abolissait, le clergé, la noblesse, et le rebut de la population. La suppression des couvens, la dissolution des ordres religieux, la licence réprimée, l'activité provoquée, l'indolence arrachée à son engourdissement voluptueux, et la réforme universellement suggérée ou imposée, excitaient une puissante résistance contre le royal réformateur (1), quand la mort de Joseph II l'appela au trône de l'empire. Le gouvernement de la Toscane tomba dans les mains de son second fils; et les prêtres et les nobles donnèrent des preuves de joie non équivoques : ils savaient très-bien que les souverains suivent rarement l'exemple de leurs pères et prédécesseurs, et l'événement justifia complétement cette opinion (2). Le jeune duc Ferdinand III devint l'agent de son majordome *Manfredini*; et sous ses auspices

(1) Les ecclésiastiques s'opposaient ouvertement aux réformes de Léopold et à celles de l'archevêque Ricci. Ils ameutèrent la populace de Porto, de Pistoia, de Leghorn, qui prit les armes au nom de la Vierge, le chef ordinaire des anti-réformateurs d'Italie dans tous les temps. Il arriva à Léopold ce qui arriva depuis à Napoléon. Les évêques, qui approuvaient individuellement ses plans, s'y opposèrent quand ils furent réunis en concile provincial. Léopold, trop faible pour résister à Rome, aurait dû la mettre dans ses intérêts, et tâcher d'obtenir un concordat. Quand une cour prétend à l'infaillibilité, il faut la flatter ou l'anéantir.

(2) Léopold accompagna son fils à Florence pour l'installer dans sa nouvelle dignité. A son arrivée, il trouva un placard sur les portes du palais Pitti, contenant l'avertissement suivant : *Chi non qui ha da fare, se ne vada* (celui qui n'a rien à faire ici fera bien d'en partir).

il abolit, au milieu des applaudissemens de la populace, la liberté du commerce donnée par son père; il altéra ce code, l'objet de l'admiration des philosophes et des amis de l'humanité dans tous les pays; il rétablit la peine de mort, et tendit la main à cette bigoterie long-temps découragée, qui se releva encore une fois, soutenue par une protection royale. (1)

Heureusement, cependant, la routine des affaires obligea Ferdinand à employer alors les ministres de l'école de son père (de même qu'il trouve à présent qu'il est d'une bonne politique de conserver ceux qui ont servi sous le régime français); et, convaincu par leurs représentations ou par le témoignage de l'expérience des mauvais effets des restrictions sur le commerce, il lui rendit la liberté dont il avait joui sous Léopold. La peine capitale, toujours si inefficace pour empêcher les crimes, et si propre à entretenir la brutalité d'un peuple, resta légale; mais l'humanité du prince et la douceur du caractère national firent qu'on la mit rarement en usage: c'était une épée destinée à ne point sortir du fourreau.

Quand la révolution française éclata, et que l'invasion de l'Italie s'ensuivit, le gouvernement toscan montra toute l'indécision de la faiblesse; et, vacillant entre la crainte et la politique, il passa par des vicissitudes continuelles de guerre et de neutralité,

(1) Malgré les erreurs dans lesquelles Manfredini a entraîné le jeune duc, les Florentins en parlent comme d'un ministre probe et bien intentionné, et ils regrettent qu'il ne soit pas actuellement majordome à la place du prince Rospigliosi. Ces majordomes des cours italiennes ressemblent aux maires du palais des rois fainéans en France: leur influence est toujours considérable, et souvent fatale.

attaqué par la puissance des Français, entraîné par les intrigues anglaises, et menacé par les uns et les autres (1). Toujours temporisant sans se décider à rien, il acheta enfin une existence humiliante et précaire au prix des plus grands sacrifices; mais il obtint par sa neutralité des avantages refusés aux autres états italiens. Après la fameuse défaite des Napolitains sous le général Mack, par le brave Championet, la Toscane fut envahie en forme par l'armée française. Le prétexte était la découverte ou le soupçon d'une intelligence entre le roi de Naples et le grand-duc, en violation de sa neutralité, intelligence en vertu de laquelle le premier devait occuper Leghorn. Ce fut alors que Ferdinand III, en abandonnant ses états aux Français, fit un édit pour exhorter ses sujets à l'obéissance envers leurs nouveaux maîtres: les Florentins crurent qu'il parlait *tout de bon*, et suivirent ce conseil. Le résultat en a été singulier: les noms de tous ceux qui avaient obéi à l'édit furent notés, et presque tous ceux qui avaient accepté des emplois, ou fait partie de la garde nationale, devinrent l'objet des persécutions pendant la restauration momentanée du gouvernement toscan, après les succès de l'invasion austro-russe. La réaction qui eut lieu alors fut horrible, des instructions étaient secrètement transmises du cabinet du grand-duc au sénat de Florence (un corps de nobles, marqué par l'exécration de ses concitoyens, à cause de sa cruauté fondée sur la bigoterie et l'ignorance), et ces ins-

(1) Lord Hervey s'opposa à la neutralité par tous les moyens qui pouvaient intimider la cour de Toscane; et quand ils lui manquèrent, il défia le ministre du grand-duc à San-Castello.

tructions ne sont jamais mentionnées en Toscane sans exciter un mouvement d'horreur (1). Dans ces occasions, plusieurs personnes d'un mérite distingué montrèrent un courage qui aurait pu leur faire obtenir la palme du martyre dans des temps moins civilisés. Une populace frénétique armée contre eux par l'Église, l'état et le ministre anglais, ne put abattre leur fermeté ni les induire à renoncer à leur principe.

Mais cette sanglante tragédie offre un épisode encore plus cruel, que la vérité historique oblige à rapporter, et qui fera reculer d'horreur l'humanité britannique. La ville d'Arezzo étant dès long-temps

(1) Dans les *processi economici* qui eurent lieu pendant cet intervalle de vengeance, l'accusateur et l'accusé n'étaient jamais confrontés, et toutes les règles de la justice étaient violées. On prenait acte d'un soupir, un sourire était noté, et on en formait la base d'une accusation contre les Florentins qui s'étaient soumis au nouveau gouvernement. Même les transgressions qu'il appartenait exclusivement aux cours ecclésiastiques de rechercher, comme celle d'avoir mangé de la viande un jour maigre, étaient considérées comme tendance révolutionnaire, et punies comme des délits civils. Le nombre de ces procédures monte à quatorze mille. Toute la jeunesse de la ville fut poursuivie, tous les hommes remarquables par leurs talens ou leur mérite furent en butte à la persécution ; et peu de familles en Toscane peuvent se rappeler sans douleur cette réaction dans laquelle l'Autriche, l'Angleterre et le rebut de la population florentine ont joué un role si infâme. On disait, dans ce temps affreux, que la populace était reine, et le bourreau quelque chose de plus. Pendant ce règne de terreur, Mascagni, célèbre anatomiste et médecin, allait être victime de la rage populaire ; la hache d'un assassin était prête à tomber sur sa tête, quand plusieurs personnes du peuple se récrièrent contre le meurtre d'un si grand homme, quelles que fussent ses opinions politiques, et il fut sauvé. D'autres d'un mérite égal, sinon d'une égale célébrité, ont été moins heureux.

renommée pour le fanatisme de ses habitans, on supposait qu'elle contenait plus de matériaux que toute autre pour effectuer une réaction. On fit opérer un miracle à une Madone, pour exciter le peuple contre ce qu'il était convenu d'appeler le parti révolutionnaire; et la plus féroce et la plus ignorante des populations italiennes, les armes à la main, une vierge de plomb posée sur le chapeau, ivre de vin et de fanatisme, marcha sur Florence dans les vues les plus sanguinaires. Leur conducteur était M. Windham, le ministre d'Angleterre; il marchait à la tête de cette troupe de furieux, ayant sa belle et fragile maîtresse à sa droite (1), montée et vêtue en amazone, et à sa gauche, un moine avec un pistolet dans une main et un crucifix dans l'autre. Concitoyens de Milton, de Newton et de Locke, c'est ainsi que votre nom glorieux, que vos honorables richesses, ont été prostituées à diverses époques pour soutenir la cause de la tyrannie et de la superstition; c'est ainsi qu'à l'instant où vous étiez instigués à persécuter vos compatriotes catholiques dans l'intérieur, vos agens à l'extérieur aidaient à raviver d'abjectes momeries, un barbare fanatisme, qui peuvent être regardés comme utiles aux intérêts mal concus du pouvoir temporel, mais qui sont méprisés et exécrés par la piété sincère, dans toutes les religions. Ultra-protestantes en Irlande, ultra-papistes sur le continent, constitutionnelles dans les débats parlementaires, despotes dans le cabinet, ces factions dont la nation a été si long-temps la dupe, consistent toujours dans l'uniformité de leur égoïsme, et dans leur

(1) Maintenant baronne de l'empire germanique, créée telle pour avoir rendu *quelques services à l'état.*



indifférence stoïque sur la nature des moyens qu'elles emploient.

Les horreurs de la contre-révolution ou du règne de la terreur en France n'ont rien qui puisse être comparé aux faits sanguinaires qui remplirent cet horrible intervalle de réaction en Toscane. A Sienne, soixante et dix personnes, principalement juives, furent brûlées vives; un enfant encore à la mamelle partagea le même sort avec son infortunée mère. Pendant ce temps, l'archevêque de Sienne resta tranquille dans son palais (comme celui d'Arezzo); et il y bénissait la fureur du peuple et le zèle du *ministre d'Angleterre protestant*, en remerciant le ciel de ce qu'en dépit de la philosophie du siècle, un juif pouvait encore être grillé à l'honneur et à la gloire de Dieu! Mais si les natifs souffraient, s'ils étaient brûlés et massacrés à mesure que la *Chambre noire* (1) les marquait comme jacobins ou révolutionnaires, les tortures infligées sur les traîneurs français qui tombèrent dans les mains de ces terribles bandes, l'emportent sur les tourmens inventés par la cruauté ingénieuse des sauvages. Le récit n'en serait pas supportable, et la plume d'une femme se refuserait à les tracer (2). Espérons que c'était là le

(1) La *Camera nera*. La société qui prit cette dénomination était composée des fanatiques les plus furieux des sectes religieuses et politiques d'Italie : c'était la lie des anciens systèmes, et ils agissaient sous l'influence du conseiller aulique Cremari : cet homme, qui se montra si violent pour le rétablissement de l'ordre social et moral, a été obligé de s'enfuir de Florence pour une banqueroute frauduleuse, pendant que *Giunti*, secrétaire du sénat, se cachait pour échapper à la punition qu'il avait encourue comme faussaire.

(2) Parmi les terribles conséquences des outrages bru-

dernier effort d'une férocité et d'un fanatisme incompatibles avec les lumières du siècle; les dernières impulsions de cette féodalité qui a produit en Europe quatorze siècles d'ignorance, de pauvreté, d'esclavage et de sang, (1)

La bataille de Marengo mit fin à ces atrocités, sur lesquelles les souverains alliés et les cabinets diplomatiques ont jeté un voile; mais leur souvenir sera ineffaçable en Italie, tant que des cœurs vraiment italiens renfermeront l'amour de leur pays, ou la haine de la persécution!

Dans les changemens effectués en Italie par les conquêtes de Napoléon, le duc de Parme, mari de la fille du feu roi d'Espagne, sœur du roi régnant, fut mis en possession de la Toscane avec le titre de roi d'Étrurie. Ce prince mannequin, alternativement imbécille et fou, a laissé peu de souvenirs de son existence qui n'aient pas été des preuves de son infirmité mentale. Après avoir vécu assez long-temps pour révoquer les lois les plus salutaires de Léo-

taux et des cruautés sans exemple commis contre les Français, ont été les représailles qu'ils ont exercées quand ils se rendirent maître d'Arezzo. Les officiers avaient peine à empêcher les soldats de venger la mort de leurs camarades torturés, par des moyens presque aussi barbares.

(1) Si cette résistance au nouvel ordre de choses eût été produite par l'amour de la patrie, le motif aurait été louable, quoique les moyens eussent été atroces; mais une cause aussi noble n'avait pas excité le tumulte. Il est maintenant reconnu généralement que les évêques et les nobles avaient persuadé au peuple que les Français étaient armés contre la *Madonna*; et que le ministre anglais qui se servait de leur stupide bigoterie, leur avait promis des récompenses proportionnées à leurs services, s'ils restauraient l'archiduc d'Autriche dans ses domaines toscans, et rétablissaient le système que les Français avaient troublé.



pold (1), il mourut laissant un fils en bas âge (2), et une jeune veuve qui fut nommée régente, et qui suivit invariablement les traces de son époux. Sa cour était modelée sur l'ancien type des cours de sa famille : c'était un composé de dévotion et de galanterie, d'intrigues et de superstition. Des moines étaient les principaux conseillers de la reine d'Étrurie : elle prodiguait les deniers publics, et les besoins de l'état l'obligèrent à établir de nouveaux impôts. Les Florentins l'accusent aussi d'une inconséquence féminine qui la rendait alternativement parcimonieuse au-delà de la nécessité, ou dépensière jusqu'à l'extravagance. Cependant, quoiqu'il lui fût permis, en général, d'agir dans sa politique intérieure comme souverain indépendant, son cabinet était influencé par la France dans certaines occasions.

Cette influence empêcha probablement le rétablissement de l'inquisition, institution que cette princesse paraissait vouloir relever, et pour laquelle elle avait un respect qui tenait aux premières habitudes de son existence. Une académie ecclésiastique, assemblée pour dénoncer l'infidélité du siècle, fut désapprouvée par le ministre français qui surveillait avec une constante vigilance les associations de ce

(1) Parmi celles-ci était la loi *del saluto santo*, par laquelle il abrogeait les réglemens salutaires de Léopold, qui tendaient à diminuer l'influence papale. Léopold, en sa qualité de prince catholique, ne pouvait pas abolir le monachisme, mais il tâcha de le rendre moins pernicieux à la société, en décrétant que les vœux ne pourraient être reçus avant l'âge de trente ans. Ce fut un des premiers édits révoqués par le duc de Parme, roi d'Étrurie.

(2) Le roi proposé pour l'Amérique méridionale, par le ministre français.

genre, et qui s'apercevant que d'après la marche ordinaire de la *ruse*, une persécution était suivie d'une autre, et ramenait graduellement la domination des disciples de saint Dominique, demanda la suppression de ce *conventicule*, et le gouvernement fut obligé de la lui accorder.

On peut charitablement supposer que les fautes de cette princesse dérivaient de l'éducation qu'elle avait reçue à l'Escurial, d'après la protection qu'elle accordait aux beaux-arts, et sa disposition à réformer le système d'éducation qui avait si long-temps abruti plutôt qu'éclairé la jeunesse de Florence. C'est à son gouvernement qu'on doit une école de philosophie naturelle, composée de professeurs dans chaque branche de la science, et bien calculée pour avoir l'influence la plus avantageuse sur le peuple. Son règne a été court (1); de nouveaux changemens l'obligèrent de quitter son royaume; et la Toscane devint une province de l'Empire. Élisa, sœur aînée de l'empereur, qui lui succéda, présidait plutôt une cour qu'elle ne gouvernait un état; et il ne lui fut

(1) L'ex-reine d'Étrurie, maintenant duchesse de Lucques, réside avec le prince son fils dans la capitale de cet état. Quelques-uns de ses nouveaux sujets nous ont dépeint sa cour comme une imitation en miniature de celle de son frère. La reine-duchesse lève, dit-on, des subsides égaux sur la bourse et sur la piété de son peuple, qu'elle oblige à payer des taxes doubles, et à entendre deux fois plus de messes qu'il n'avait accoutumé de faire. Un Lucquois nous disait, en déplorant l'état où se trouvait réduite cette ancienne république : « Malheur à celui qui mangerait un aile de poulet le vendredi, ou qui mettrait de la crême dans son café un jour de jeûne! » Il est bon d'observer que, depuis vingt ans, les ailes de poulet et la crême sont des objets de très-peu d'importance en Italie, sous le rapport de la conscience.

pas permis de prendre un titre plus élevé que celui de gouvernante de Florence. Élisa avait donné des preuves de talent dans son gouvernement de Lucques, et déployé beaucoup de cette fermeté de caractère qui constituait le génie de son frère, et beaucoup de ces grâces qui, plus encore que leur beauté, rendaient ses sœurs si séduisantes. Elle avait encouragé les manufactures, construit des routes, desséché des marais, et colonisé les terres incultes de Piombino ; et si malgré ses efforts soutenus, et une libéralité qui allait jusqu'à la prodigalité, ses projets n'eurent pas tout le succès qu'ils méritaient, on doit en attribuer la faute à d'autres : elle avait une oligarchie à combattre, et elle était alors aussi peu appréciée qu'elle est maintenant profondément regrettée.

Cependant ses moyens ont été plus bornés à Florence, ou ses mesures moins salutaires, quoique Lucchesini (le disciple du grand Frédéric) et son fils fussent de sa cour, et je crois de ses conseils. Le préfet avait le pouvoir de contrôler son autorité, et l'on dit que sa conduite rendit souvent un tel frein nécessaire ; mais quels que fussent les défauts de son cabinet, sa cour était délicieuse, et le goût, la gaîté, la magnificence, qui y étaient déployés, sont fréquemment opposés à la sombre monotonie qui règne présentement dans le palais Pitti.

A la restauration de Ferdinand III, tout se passa à Florence comme ailleurs, l'ancien ordre reprit son ancienne influence, les choses reprirent leur ancienne *assiette*, les anciens serviteurs furent tirés de l'obscurité dans laquelle ils languissaient depuis long-temps, les nouveaux agens furent renvoyés à

l'obscurité d'où leurs talens les avaient tirés, et le palais Pitti reprit son ancienne solennité sous l'influence d'un *maire du palais* (1), qui, sous le titre de majordome, gouverna ou chercha à gouverner le duché de Toscane, depuis la *guarda roba* du souverain jusqu'aux conseils de ses ministres. Cet épitome du bon vieux temps de Gaston de Médicis (que les Toscans décrivent, suivant leur manière épigrammatique, orgueilleux comme un Romain, intolérant comme un moine, et avare comme un Florentin) espérait, par la force de sa volonté, rappeler entièrement le passé et anéantir tout ce qui existait : son influence sur le grand-duc justifiait ses espérances. Il devança à Florence son royal patron, armé d'un pouvoir assez étendu pour opérer de très-grands changemens ; et il prépara la bienvenue du prince, en exilant les sciences de sa capitale, en bannissant les professeurs les plus habiles d'un lycée que Fontana et Fabbroni avaient présidé (2) ; en menaçant de supprimer l'académie des beaux-arts, et en encourageant les persécutions contre les malheureux ecclésiastiques qui s'étaient soumis au gouvernement

(1) Les titres et honneurs de ce majordome sont ainsi qu'il suit : « S. E. le seigneur prince-bailli don Giuseppe Rospigliosi, prince de l'empire d'Autriche, et chambellan et conseiller-privé de S. M. I. et R. l'empereur, chevalier de l'ordre de la Toison-d'Or, de l'ordre de Saint-Joseph et conseiller d'état et des finances de S. A. I., maggiordomo maggiore. » *Almanach de la Toscane.*

(2) On nous a dit à Florence que les intentions du prince Rospigliosi à cet égard, avaient été suspendues par de grandes concessions de la part de l'académie des beaux-arts, par une superbe fête que ses membres donnèrent au grand-duc à son retour, et par la clameur publique.



d'un archevêque nommé par Napoléon (1), et qui étaient alors victimes de l'intolérant *Piccolini*, vicaire du pape à Florence. Heureusement, cependant, don Giuseppe, qui avait compté chasser le savoir de son ancien asile, bannir les arts de la terre où avait été leur berceau, fomenter les picoteries théologiques, déterrer les morts, afin de les réenterrer (2) suivant l'ancienne méthode du temps des Médicis, enfin entourer son prince d'une vapeur pestilentielle qui aurait fait pénétrer sa maligne influence par chaque pore; heureusement ce don Giuseppe était incapable même de gouverner une basse-cour. La nécessité força le duc à employer les services d'hommes qui appartenaient au siècle par leur âge, qu'une longue pratique avait rompus aux affaires diplomatiques, et dont la probité les mettait au-dessus du soupçon et même de la calomnie de leurs ennemis; ils furent appelés à temps pour sauver le

(1) L'Église, considérée comme système en Italie, doit toujours être séparée d'une grande partie de ses membres, dont plusieurs sont amis zélés de la liberté, des hommes distingués par des mœurs pures et un savoir profond. Le clergé de province, qui n'a pas goûté la douceur du pouvoir, est presque universellement tel. Les persécutions nées des disputes polémiques excitées par le retour du duc, ou plutôt par son majordome, tombent plus particulièrement sur les ecclésiastiques de campagne en Toscane; et l'un des prêtres les plus exemplaires, l'un des plus profonds hellénistes d'Italie, a manqué de succomber aux vexations qu'il a éprouvées.

(2) Parmi plusieurs absurdités commises par les chanoines de la cathédrale, pendant la vice-royauté de Rospigliosi, on peut citer l'exhumation du vicaire du chapitre *Corboli*, afin de le faire réinhumer avec certains rites solennels qui appartenaient à sa dignité dans les temps anti-révolutionnaires.

souverain et l'état d'une complète confusion et de la domination du fanatisme, de la tyrannie et de l'ignorance. Il est doux de pouvoir citer des noms qui peuvent relever la diplomatie actuelle de l'Europe du mépris où elle est généralement tombée. Les ministres du grand-duc de Toscane sont le signor Vittorio Fossombroni, don Néri prince Corsini, et le signor Leonardo Frullano. La Toscane leur doit la liberté comparative dont elle jouit, et une prospérité publique supérieure à celle de tous les autres états italiens; enfin des avantages qu'on ne trouve nulle part dans les domaines de l'Autriche (1). Sous ce point de vue, Florence rappelle Turin et l'excellent comte Balbo. Cependant ces ministres sont enchaînés à un système; ils ne peuvent qu'adoucir, et non réformer. L'influence de l'Église augmente tous les jours par les persécutions (2). Les impôts sont plus

(1) Le peuple est pleinement convaincu de ce qu'il doit aux bonnes intentions de ses ministres; mais il voit toujours avec déplaisir l'influence que l'Autriche usurpe indirectement sur la Toscane. Les titres impériaux de leur souverain rappellent son origine autrichienne, et les soldats journellement recrutés parmi eux pour être traînés dans les légions allemandes, fournissent des sources d'indignation. Les Toscans rangent l'influence de l'Autriche sur l'Italie avec la *famine*, la *peste* et les *moines*, auxquels ils doivent, disent-ils, l'état de choses actuel. Ils ont exprimé cette idée dans le proverbe suivant :

Ecco d'Italia i fatti,
Tifo, Tedesco e frati.

« Le typhus, les Allemands et les moines, sont les fléaux de l'Italie. »

(2) Les dernières classes du peuple, en Italie, sont toujours dévouées aux cérémonies de l'Église, et portées à la superstition : mais l'influence papale est ébranlée dans son centre, et parmi les gens éclairés il y a si peu de bigoterie,



forts en temps de paix qu'ils ne l'étaient pendant la guerre, et les moyens de payer sont infiniment diminués. Le grand-duc est entouré d'un petit groupe d'ultras en politique et en religion, avec Rospigliosi à leur tête. La police est dans une perpétuelle activité d'espionnage, et la presse n'a pas même une ombre de liberté : on n'ose pas louer le Dante avec trop de chaleur, de peur d'être soupçonné d'hostilité contre l'influence papale qu'il a attaquée le premier avec une si noble hardiesse. (1)

La société qui existe actuellement à Florence, présente, comme dans toute l'Italie, deux aspects différens. Prise dans les plus âgés des hautes classes, elle a conservé, sans altération, l'impression du régime des Médicis ; prise parmi la génération de toutes les classes (et particulièrement les hommes), elle porte l'empreinte des changemens que les trente dernières années ont apportés dans toute l'Europe. Une distribution plus générale des propriétés, l'éducation publique totalement changée, les lycées substitués aux monastères (2), l'activité de l'existence mi-

qu'ils ne manquent pas une occasion de se moquer de la promptitude avec laquelle les Français se sont soumis de nouveau à l'influence ecclésiastique : ils les appellent *catolici arrabiati* (enragés catholiques), et ils citent comme preuve les massacres de Nîmes : ils ajoutent que Napoléon, connaissant cette tendance de la nation, avait voulu flatter la bigoterie du peuple, en lui rendant son Église bien-aimée. Dans cette critique, les Italiens commettent l'erreur évidente de prendre l'exception pour la règle.

(1) Quand un improvisateur récemment arrivé à Florence fit annoncer qu'il prendrait pour sujet l'érection d'un monument à la mémoire du Dante, la police lui imposa silence. Ce sujet était trop chatouilleux pour les autorités florentines.

(2) Plusieurs des domaines de l'Église qui étaient échus à

litaire succédant aux habitudes voluptueuses et indolentes auxquelles la jeunesse était autrefois condamnée, les sciences libéralement encouragées et

l'état pendant la révolution, ont été rendus par la piété du grand-duc. Les *padri reformati* ou cordeliers sont rentrés, dit-on, dans toutes leurs propriétés; mais les ordres mendians se sont multipliés *ad libitum*, en proportion qu'ils ont offert des moyens d'existence sûrs et commodes au paresseux et au vagabond. L'honnête paysan toscan, qui aurait mis à la porte l'effronté mendiant, regarde maintenant, sinon avec respect, du moins avec crainte, le *padre cercatore* qui arrive avec sa mule et ses paniers contenant des vaisseaux pour l'huile et le vin, qu'il assure que Dieu et saint François rendront à ceux qui les ont offerts; cependant la *madonna sposa* qui grelotte à côté de son *caldanino*, pour épargner son bois, est obligée de partager son petit fagot avec le mendiant sacré, qui présente son visage à sa fenêtre en criant d'une manière péremptoire : *Si fa l'accatto della legna* (je recueille du bois pour le couvent). A cette requête autorisée par l'Église et l'État, elle n'ose pas répondre par un refus; et après avoir fait son offrande, il lui est permis de baiser la croix de saint François, et de prendre une prise de tabac dans la boîte du frère, sainte relique bénite par quelque pape ou consacrée par quelque martyr.

Le grand-duc encourage tout cela par son exemple. Quand le fameux voleur Guazzino fut pendu, les moines *del buon morire* l'entourèrent; et comme on intima au duc que l'Église, après avoir pardonné à ce brigand, l'avait mis sous la protection de la Vierge, et qu'il était certain que par son intercession il irait de l'échaffaud en paradis, S. A. I. s'écria pieusement : *Che felicità!* Telles sont les anecdotes qui circulent dans Florence : si elles ne sont pas authentiques, elles font toujours connaître l'esprit du peuple.

Il faut dire un mot de ces moines *del buon morire*, comme appartenant particulièrement au nouvel ordre de choses établi en Italie. Quand une personne tombe malade, si elle a la fièvre, son médecin est obligé le troisième jour d'appeler un prêtre sous peine d'être dénoncé : celui-ci arrive avec toutes les formes cérémonieuses des catholiques; et quelle que soit l'époque de la maladie, la chambre du malade se remplit de torches allumées et de la bruyante psalmodie des prêtres. Aussitôt qu'il est connu qu'un individu est tombé

ardemment suivies, l'ancienne superstition livrée au ridicule dispensé par la mode et par la philosophie, ont inévitablement séparé les fils des pères par une distance morale plus grande que la seule différence d'âge ne l'aurait établie. Cependant, quoique les institutions monastiques soient restaurées dans toute leur plénitude, quoique le commerce soit restreint, la philosophie découragée, et une jeunesse militaire remplacée en apparence par des légions de moines plus nombreux à Florence qu'ailleurs (Rome et Gênes exceptées), l'impulsion qui a été donnée travaille toujours sourdement dans la génération actuelle, et se montre par ces entreprises utiles auxquelles les jeunes nobles et gentilshommes consacrent leur vie et leur fortune. Cependant les connaissances et l'industrie des classes moyennes se sont accrues, malgré la chute de leur commerce, le rétablissement des prêtres et des moines qui ajoute au poids des impôts, et le découragement des professions libérales : elles ont parcouru rapidement plus d'un siècle de perfectionnement, et se trouvent actuellement au niveau de la population de Lombardie.

Mais avant que les *derniers rejetons* du vieux tronc de l'aristocratie se soient flétris, et qu'ils aient fait place à des branches plus jeunes et plus vigoureuses greffées de l'esprit du siècle, il est plaisant de les voir présenter, comme leurs anciens portraits de famille, les formes, l'aspect, les usages moraux de leurs ancêtres, et montrer à l'œil du philosophe

malade, les moines *del buon morire* pénètrent de force ou de gré auprès de son lit; et s'il est *ami de l'ordre social*, il ne peut décemment mourir sans leurs secours.

les résultats de cette mauvaise politique, par laquelle la vertu et le patriotisme du quinzième siècle se sont enfin perdus dans la démoralisation et l'esclavage du dix-huitième siècle.

Les nobles Florentins de la vieille roche (de l'un et de l'autre sexe) commencent cette vie d'angoisses sous la forme d'un *bambino fasciato* (enfant emmaillotté) (1), assez semblable à une momie égyptienne, les petits membres comprimés par le maillot serré jusqu'à la gorge, et le petit visage teint de pourpre par la pression des bandages qui font reporter tout le sang vers la tête, et jettent les fondemens de plusieurs maladies futures. S'il peut survivre à ses liens préparatoires, et s'il échappe aux coups et aux chutes qu'il éprouve par le manque de soin d'une nourrice pompeusement attifée (2), dont

(1) La pratique d'emmaillotter les enfans est heureusement tout-à-fait oubliée en Angleterre : elle produit beaucoup de difformités, et peut-être est-elle cause de la quantité de tailles défectueuses qu'on trouve parmi la vieille noblesse italienne. Il est de fait que la race qui s'est élevée depuis la révolution est d'une stature plus haute et plus forte que la précédente. La physionomie de la nation française a changé également depuis cet événement. Les moyennes classes de Florence ont été les premières à abandonner l'usage d'emmailloter les enfans, quoique les prêtres, comme on nous l'a assuré, se soient fortement opposés à cette innovation. Une dame anglaise d'un rang très-élevé, qui habite Florence, m'a dit qu'elle avait tenté vainement d'engager la nourrice de son enfant à faire vacciner le sien en même temps que son nourrisson : elle refusa constamment, en disant (d'après son confesseur) que *c'était fuir devant la face de Dieu*. La vaccine est considérée comme jacobine et révolutionnaire par tous les partisans de l'ancien régime.

(2) Les nourrices sont aussi importantes et aussi insupportables en Italie qu'en Angleterre et ailleurs; car leur position étant fausse et contre nature, elle emporte sa puni-



la négligence n'a pas à craindre l'œil vigilant d'une mère, il ne fait que passer d'un esclavage dans un autre. Si c'est une fille, on l'envoie dès la première enfance dans un couvent (1), pour y rester jusqu'au moment où une alliance sortable se présente pour elle. Quand il ne s'en présente aucune, elle retourne dans la maison paternelle, et là, confinée dans l'attique, elle passe sa vie loin du monde et des plaisirs, privée des douceurs des affections domestiques, et réduite à repasser, pour s'occuper, les offices que lui ont enseignés les nonnes, ou à broder l'éternel Adam et Ève sous l'arbre de la science, avec le serpent dans les branches, qui démontre le danger de la chercher : toute sa récréation consiste dans les légendes de la vieille duègne ou

tion avec elle. Pendant ses fonctions, la nourrice est toujours parée de la toilette de gala des paysannes toscanes. C'est ce qui a fait supposer à M. Fordyce que cette ceinture et tout cet ajustement était le costume de leur profession.

(1) L'intention de Bonaparte était d'établir à Florence des institutions pour l'éducation des filles, semblables à celles qui avaient été fondées à Naples et à Milan; mais en attendant il permit de conserver trois couvens pour les jeunes personnes nobles : ainsi les femmes, dans ce pays, ont eu moins d'avantages sous ce rapport que dans tout le reste de l'Italie; et c'est probablement par cette raison qu'elles maintiennent plus qu'ailleurs les déplorables habitudes de leurs ancêtres. Le *cavaliere servente*, dans toutes les formes reçues du bon vieux temps, ne se voit plus maintenant qu'à Florence; encore l'usage n'en est-il pas général. J'ai vu cependant une matrone paraître dans une assemblée florentine entre son cavalier servant et sa jeune et innocente fille à marier, qui était ainsi lancée dans le monde avec ce fatal exemple sous les yeux. On ne peut jamais jeter assez de honte et de mépris sur ce libertinage impudent : comparée à une telle mère, la malheureuse victime de la misère ou de la séduction, réduite au déshonneur par la nécessité, est presque respectable.

dans la charité de quelque amie qui demande permission à la mère de conduire la *signorina* en voiture au *Cassino* (1), ou quelquefois, mais rarement, on la conduit à l'Opéra ! Prisonnières de l'étiquette pour toute leur vie, les femmes florentines non mariées et d'un rang élevé ne sont jamais vues dans les cercles, et leur sang et leurs espérances se glacent dans les cellules d'un couvent, ou dans les greniers d'un palais. Cependant les jeunes dames mariées sont aussi libres que les célibataires de leur sexe et de leur rang sont esclaves. Après la naissance du fils aîné, qui doit porter le nom consacré dans l'histoire, l'épouse se gouverne elle-même : elle est aussi indépendante du contrôle de son mari que celui-ci l'est du sien, et forme son établissement social, à la tête duquel son cavalier servant est placé, intimant à tous ses sujets cette grande loi de la société florentine, *vivere senza suggezzione* (2). Tout cède à ce *vivere senza suggezzione ;* même la vanité et la toilette lui sacrifient leurs travaux, et la plus déterminée coquette passe les matinées sur un sopha, dans un déshabillé auquel le *senza suggezzione* est parfaitement applicable. Cette indolence est quelquefois interrompue par une promenade au *mercato Nuovo* (le *Bond street* de Florence), le plus souvent seule ou avec le *cavaliere servente :* la robe de chambre et le grand schal, dont elle s'enveloppe le matin, sont

(1) Le *Cassino* tire son nom d'une sorte de laiterie royale : c'est une délicieuse promenade le long de l'Arno ; elle est extrêmement ombragée ; c'est le *Hyde-Parck* de Florence.

(2) « Vivre sans contrainte, sans cérémonie. »

alors échangés contre l'élégante douillette et le grand chapeau français qui ombrage fréquemment des yeux et des visages tels qu'on en trouve peu sous les chapeaux de la rue Vivienne. Leur costume est ordinairement noir, car dans les rues de Florence le vêtement noir est un porte respect, comme le grand voile turc à Constantinople. La matinée ainsi passée en musant dehors ou en paressant au logis (où il n'y a aucuns devoirs domestiques ou maternels à remplir), un dîner servi de bonne heure et *senza suggezzione* rassemble les habitués du cercle de famille, qui sont en général la *cavaliere servente*, quelque *scroccone* (1) ou parasite privilégié (sorte d'*état* à Florence, analogue à celui de *gallopini* à Rome), quelque confesseur ou prédicateur à la mode, et quelquefois (soit pour les affaires de la maison, soit par la condescendance des maîtres) on y admet le *maestro di casa* (le factotum) et le *maestro dei signorini* ou précepteur des jeunes gentilshommes, quand ils sont élevés dans la maison. Ce dernier personnage est ordinairement le fils du *vinaio* ou sommelier. (2)

(1) Les *scrocconi* ou *gallopini* n'appartiennent à aucun parti, ni à aucune classe, et ils pénètrent partout. Ce sont des paresseux, de naissance basse, médiocre ou élevée; et il leur est indifférent que leurs hôtes soient ultra ou libéraux, carbonari ou calderoni. Leur tolérance politique est exprimée par Pucci dans ces vers bien connus :

O Guelfa! o Ghibellina!
Ei la coccarda avea *della cucina*.

(2) Le *vinaio* préside au cellier et à la vente des vins en détail. S'il a un fils, il en fait ordinairement un prêtre, cet état donnant un premier degré de gentilhommerie; et quelquefois ce fils devient le précepteur de ceux de son maître, jusqu'au moment où ils sont envoyés dans quelques sémi-

La *prima sera* succède au dîner, et l'on reçoit les visites de ceux qui ont l'habitude de former le cercle dont la *signora della casa* est le centre ; car les beautés florentines s'associent rarement ensemble. Alors arrivent les parens et alliés de la famille, qui ont le droit de suspendre leurs chapeaux dans l'antichambre, et l'on voit peu de sociétés qui n'aient leur *seccatore*, ou ennuyeux privilégié : c'est une classe très-nombreuse et très-ancienne, produite par un état social dans lequel tous les sujets intéressans sont bannis, et où les hommes, obligés de se rejeter sur les frivolités, les discutent avec une fastidieuse importance. Quand l'heure du *corso* au *cassino* arrive, la société se sépare, on fait une toilette plus brillante, et la difficulté d'employer le temps entre le cours et l'opéra, induit les *élégantes* à *far l'ora*, comme on dit (faire l'heure), devant le *Bottegone*, où des glaces et des limonades sont fournies à la longue file de voitures qui s'y arrêtent. Le *senza sug-*

naires monastiques pour finir leur éducation. Ce mode d'instruction a repris à Florence depuis la restauration; mais il est borné à la classe que nous décrivons ici. Les jeunes nobles florentins du parti libéral sont élevés d'après des principes très-différens. Les hommes du talent et du savoir le plus éminent sont choisis pour diriger leurs études. Les jeunes seigneurs de la famille Torrigiani en sont un exemple : la maison de leur père est un lycée et sa table est toujours ouverte aux savans et aux gens de lettres, sans distinction de rang. Nous avons souvent été témoins du bonheur que produit l'amélioration des habitudes domestiques, dans la charmante famille du prince Corsini, frère aîné du ministre, dont les enfans sont élevés sous ses yeux par les personnes les plus capables et les plus accomplies des deux sexes. Le fait est que les erreurs de l'ancien régime, en Italie comme en France, sont confinées à un très-petit parti, et que ce parti diminue rapidement, et sera bientôt réduit à rien.

gezzione et le *far l'ora* sont deux phrases très-importantes de l'idiome familier des Florentins, et servent de commentaire à l'office oiseux de cavalier servant (1). Cependant, malgré les défauts de leur éducation, et les préjugés qui leur ont été légués par leurs mères, et qui sont soutenus par un parti intéressé à les conserver, les femmes florentines, même celles du premier rang, sont pleines de grâces et d'agrémens. Une grande partie de cette répugnance à s'associer avec les dames étrangères, qui leur a fait une réputation anti-sociale, inhospitalière, naît, dit-on, de la défiance d'elles-mêmes, que leur donne le manque d'instruction. Toutes celles qui ont eu les avantages des bons exemples et des bons enseignemens, ont répondu pleinement à leur influence, par leur vivacité et leur intelligence naturelle. Plusieurs des femmes les plus agréables, et les meilleures musiciennes de société que nous ayons rencontrées en Italie, étaient de Florence. Les matrones de cette ville ont été autrefois les modèles de leur sexe, et elles ont encore toutes les qualités naturelles qui pourront les rendre telles, quand des

(1) On sait que dans toute l'Italie, et particulièrement à Florence, il n'était pas rare que des parens prissent la précaution d'assurer à leurs filles, par leurs contrats de mariage, l'avantage d'un cavalier servant; mais alors, comme à présent, le *cavaliere* n'était admis dans la famille qu'après la naissance du fils aîné. Les maris évitent encore maintenant le ridicule de paraître trop souvent avec leurs femmes, malgré les institutions jacobines de Bonaparte en faveur de cette innovation; et s'ils sont vus ensemble en public, quelques *malins* viennent toujours leur dire à l'oreille : *Avete fatta la pasqua?* en faisant allusion à cette réforme temporaire dans les mœurs, à laquelle tout le monde se soumet pendant cette période consacrée par l'Église à la sainteté et à la pénitence.

institutions plus favorables aux vertus privées permettront le développement de leurs affections maternelles, et réveilleront leurs facultés intellectuelles en exerçant leur sensibilité sur des objets convenables à leur vocation.

Mais si les femmes du plus haut rang et d'un certain parti conservent toute la teinte du régime Médicis, les hommes de la même caste, et qui professent les mêmes principes, les véritables nobles florentins du bon vieux temps, restent aussi invariablement attachés à leurs anciens usages; et probablement ils ne changeront que quand une génération de plus aura passé. Les personnes mariées de cette classe (et le nombre en diminue tous les jours), ont toute la tolérance pour le *sigisbéisme* qui distinguait leurs dignes pères; et quoiqu'ils soient rarement cavaliers servans eux-mêmes (cet emploi étant maintenant presque entièrement rempli par les célibataires), ils vivent en très-bonne intelligence avec le *cavaliere servente* de leur femme, avec lequel, comme le disent plaisamment les Florentins, ils forment un *triangle équilatéral*. Si cet important personnage est un homme de rang et de fortune, il est toujours l'*ami intime* du facile époux. Si, au contraire, comme cela arrive quelquefois, son rang est inférieur à ses talens et à ses avantages personnels, il devient une personne très-utile à la famille sous divers rapports; il contrôle les actions du *maestro di casa*, ou du *vinaio*; il aide à louer les appartemens superflus du vaste palais, et souvent il empêche la ruine qui menaçait le *marito della sua ganza* (1); manière familière dont il désigne le mari de sa dame et maîtresse.

(1) Littéralement « le mari de sa maîtresse. »



Les chefs des nobles maisons toscanes sont toujours exposés à se ruiner par la négligence de leurs affaires, et la confiance illimitée qu'ils accordent à leurs agens ou intendans (1). On trouve dans ces restes de la vieille tige de la noblesse, l'incapacité et l'incurie d'hommes qui ont long-temps oublié de prendre part aux affaires publiques, d'exercer aucune profession, ou d'employer leurs facultés à des exercices utiles. Leurs *fattori* (2) se mêlent de tous les détails des fermes et des biens rarement visités, ainsi que des vignes et des oliviers. Le *maestro di casa* est le chef auquel tout est référé à la ville : on peut dire généralement qu'il est l'intelligence de son patron, qui en fait quelquefois le ministre de ses folies, d'autrefois le négociateur d'affaires du genre de celle qu'Abraham avait confiée à son *maestro di casa* Eliézer, quand il l'envoya en Mésopotamie. Tout le département épistolaire est dévolu au secrétaire, et les lettres d'affaires, d'amitié, même celles d'une nature plus intime, sont les produits de son goût et de sa plume, auxquelles son excellence ne fait qu'apposer son noble nom (3). L'ancien mépris

(1) Quand on demande à Florence les causes de la ruine d'une noble famille, on répond toujours avec un mouvement expressif, *la mala amministrazione* (la mauvaise administration).

(2) Le *fattore* ou intendant donne lieu à ce proverbe satirique :

Fatemi fattore, e in un anno
Se non son ricco jo, è il mio danno.

« Qu'on me fasse intendant, et il y aurait bien du malheur si je ne suis pas riche dans un an. »

(3) La charmante correspondance en papier à vignettes, qui occupe une si grande partie du temps des dames fran-

que montraient les maréchaux de *Richelieu* et de *Saxe* pour écrire et mettre l'orthographe comme des clercs, se trouve encore dans l'ultra-noblesse d'Italie.

Les principaux revenus des grands propriétaires de terres, en Toscane, sont les vignobles et les oliviers. Comme il y a très-peu d'exportations et de commerce général, puisque toutes les restrictions qui peuvent le gêner existent actuellement, le produit de ces riches propriétés doit être nécessairement revendu en détail dans l'intérieur. L'influence des anciennes habitudes mercantiles, sur des hommes dont les ancêtres immédiats ignoraient la pompe des titres, est encore telle, qu'une espèce de petite bou-

çaises et anglaises, et qui a produit *l'éloquence du billet*, est inconnue à Florence. Toutes les communications indirectes entre les élégans se font par l'intermédiaire verbal du principal *cameriere* ou valet de chambre ; et les qualités requises pour cette profession consistent principalement en une bonne mémoire et une élocution facile. J'ai reçu plusieurs *ambasciate*, comme on appelle en Italie les messages les moins importans ; et j'ai été frappée de la manière dont elles ont été remplies par *l'ambassadeur*. Quelquefois cette personne est le héraut d'une longue profession de dévouement et d'amitié, d'autres fois d'un tendre reproche; mais le plus souvent elle est le *négociateur* des préliminaires d'une assemblée, pour faire la partie de *minchiate*, jeu insipide qui se joue avec quatre-vingt-dix-sept cartes dans lesquelles le Diable et le Pape sont les personnages principaux, car chaque carte est une figure, et qui l'emporte fréquemment sur l'opéra, surtout chez les dévotes. Ce plénipotentiaire domestique est annoncé par le laquais, sous le titre de *capo di famiglia*, ou chef des domestiques de la marquise ou duchesse..... Quand il a été admis, après une révérence profonde, il se place dans une attitude cérémonieuse, tousse, éclaircit sa voix, et commence ainsi : *La signora contessa....fa molti complimenti alla sua eccellenza e dice così.* Alors commence le *così* minutieux et sentencieux au degré le plus plaisant.

tique est ouverte dans les plus nobles palais; et comme on n'a pas besoin de licence pour vendre les produits de son cellier, on en dispose de cette manière, avec une minutie de détail qui ne pourrait être surpassée dans aucun petit cabaret, sur les grands chemins de France. Tandis que le chapeau de cardinal, la tiare papale, ou la couronne ducale, sont orgueilleusement sculptés sur les portes massives, on voit au-dessous de ces marques des dignités auxquelles la famille est arrivée, une petite fenêtre grillée où préside le *vinaio*, et à laquelle un vieux flacon est suspendu. Pendant que le brillant équipage de leurs excellences roule dans la cour, leur sommelier est occupé à remplir une pinte que lui a tendue à travers la grille, un pauvre acheteur qui vient peut-être de recevoir de la charité du maître, la monnaie qu'il va donner pour obtenir cet article de sa boutique (1). Tel est le commerce que font plusieurs de ces nobles ultramontains, de ces nouveaux ducs et marquis toscans, descendans des riches et magnifiques marchands républicains de Florence,

(1) Cette coutume, quoique générale, n'est pas universelle. Les maisons Capponi, Ginori, Pucci, Corsini et cent autres *n'ont point de bouchon*, quoiqu'elles disposent du produit de leurs vignobles. Cet usage prévaut surtout parmi les ultra-nobles qui adhèrent au régime Médicis. Les princes de cette famille ont eu la bassesse de devenir revendeurs, en même temps qu'ils avaient l'ambition d'être despotes, comme le prouve l'anecdote suivante tirée d'Evelyn, qui a visité Florence en 1644 : « Le grand-duc réside dans le palais Pitti, où il vit avec sa garde suisse à la manière frugale des Italiens, revendant même ce qu'il peut épargner sur ses vins, dans un cellier placé au-dessous de ses appartemens : on voit pendre jusque sur la grande entrée des bouteilles d'osier qui servent d'enseigne comme le *bouchon* d'un cabaret. » *Voyez* t. 1. p. 82.

qui ont ouvert des comptoirs dans tout le monde connu, qui passaient leurs jours dans leurs magasins et leurs banques, tenaient eux-mêmes leurs livres, et traversaient les Alpes et les Apennins à la tête de leur mules chargées de marchandises, aussi fiers de leur honorable profession que dédaigneux des titres que la noblesse féodale leur avait appris à mépriser (1). Pendant que la haute noblesse de Florence conduit ce petit commerce de détail, en y joignant l'économie la plus rigide, ils évitent soigneusement d'avoir le moindre contact avec la pure bourgeoisie, les marchands de profession. Les distinctions qui se sont établies dans les cent dernières années, entre la première et la seconde classe, ne sont oubliées que par les générations actuelles et naissantes, qui ressemblent beaucoup plus à leurs aïeux du seizième siècle qu'à leurs pères du dix-neuvième.

La vie de l'ancienne ultra-noblesse de Florence se passe à la ville, à paresser au logis, à l'église, à l'opéra, au cassino, ou à jouer au minchiate : leur existence à la campagne est également inutile et inactive. On trouve cependant très-peu de nobles, quel que soit leur *calibre*, qui n'aient depuis quatre jusqu'à huit *villas* à diverses distances de la capitale. La malheureuse passion des italiens pour bâtir était spécialement inhérente aux Florentins; elle était née

(1) Les Macchiavelli, qui étaient de très-bons Guelphes, échangèrent leur noblesse féodale contre le droit de bourgeoisie de Florence. Rien n'était plus commun dans les douzième et treizième siècles, que de voir les nobles féodaux, les *comtes ruraux*, fatigués de leur vie de rapine, venir aux portes de Florence pour se faire enrôler parmi ses citoyens. *Voyez* Sismondi. *Rép. ital.*



parmi eux d'une nécessité politique. L'importance réelle d'un ancien citoyen de Florence tenait aux branches nombreuses de sa famille unie et prospère, aux talens, à l'industrie, à la coalition sociale et politique de ses frères, de ses neveux, de ses petits-fils, qui rendait son nom considérable et sa faction puissante. Le nombre d'*alberghi*, ou maisons, qu'une famille possédait, soit dans la métropole, soit dans ses environs, était sa principale distinction, jusqu'à ce qu'enfin l'usage tourna en abus; et ce qui était un bien particulier devint un mal et public et privé. La vaine parade de palais à demi vides et de *villas* inhabitées, destinés à la dégradation par l'appauvrissement de leurs possesseurs, est tout ce qui reste de ce désir bien fondé de multiplier les *alberghi* qui devaient recevoir les branches collatérales de ces familles alors le soutien de l'état. Depuis les portes de Florence jusqu'aux Apennins d'un côté, et de l'autre jusqu'aux frontières romaines, des preuves de ce fatal penchant frappent les yeux en offrant des ruines romantiques ou des maisons, quelque-fois habitées, mais qui n'en ont pas moins l'aspect de la désolation et de la négligence. Même les maisons de campagne royales participent à ce caractère, et aucune n'en est entièrement exempte (1). On voit à la ville, outre les palais occupés par les nobles, quantité de bâtimens dont une partie seulement est louée, et sur le portail desquels on voit les trois boules des Médicis (2), la clef des Riccardi, le chapeau de

(1) Un noble Florentin nous disait qu'il était pleinement convaincu de la folie de garder un grand nombre de *villas*, et qu'il voulait, par cette raison, n'en conserver que quatre ou cinq.

(2) Ces *trois boules*, qui indiquent encore la résidence

cardinal des Capponi et de plusieurs autres familles dont quelques-uns des membres ont été décorés de cette dignité pendant le dernier siècle.

Mais si cette maladie des bâtimens a fait sentir ses mauvais effets sur la bourse des nobles Florentins, le faux goût qui en est résulté pendant les deux derniers siècles est aussi frappant que ridicule. Dans la plus charmante contrée de la terre, la nature est partout défigurée, négligée, remplacée par des productions avortées d'un art dégénéré. Au lieu de haies de verdure et de plaines fleuries, l'œil n'aperçoit que des clôtures de granit, des terrasses de marbre. L'ombre des portiques supplée à celle des bosquets, et les tours, les forts, les fabriques de tous genres, sont substitués à des bois antiques, à de jeunes plantations. Des lions de plâtre, des aigles déployant leurs ailes de plomb, des cupidons taillés dans le buis, montrent leurs formes grotesques au milieu de l'architecture verte des cyprès et des ormes taillés en colonnades. Quand les anciens nobles se retirent dans ces *villas* pour fuir les chaleurs de Florence, ils y mènent une vie aussi antichampêtre que les sites qu'ils habitent. Là, ils ne se lèvent que pour entendre la messe célébrée dans la chapelle ou le grand *salone*, par l'aumônier de la famille, qui, avec un ou deux amis ecclésiastiques, forme le fonds de la société de la *Villegiatura*. Un déjeuner de chocolat est suivi d'une promenade où l'on se

d'un Médicis à Rome ou à Florence, étaient *trois pilules*, les anciennes armes des Médicis, qui étaient originairement médecins. Les trois boules des maisons de prêt anglaises venaient probablement de cette grande maison de banque et de commerce; car les premiers usuriers établis en Angleterre étaient italiens.

traîne lentement le long de l'avenue étroite et couverte de mousse. On sert le dîner un peu après midi, ensuite on va se promener en voiture jusqu'à l'heure du *rosario*, ou service du soir. Une partie à l'hombre, ou à minchiate, termine cette journée monotone et monastique. Cependant la vie de campagne des personnes de l'ancien système est variée, suivant l'âge et le goût, par la dévotion ou la galanterie; l'influence prédominante du cavalier servant ou du confesseur décide des sujets de la conversation du soir, qui roule sur un opéra de Rossini, ou sur les sermons des pères Moguino ou Voragine. (1)

Il est délicieux de quitter ces peintures si bien conservées de ce qui a été, pour observer les originaux de ce qui existe actuellement, ceux qui promet·

(1) L'influence des prédicateurs méthodistes à la mode, dans les familles anglaises, donne une idée parfaite de celle qu'exercent les confesseurs ou prédicateurs favoris en Italie, et ne diffère que par le degré. Il est curieux d'observer aussi que dans le temps où les bandes dispersées de l'Église romaine battent un *rappel* sur le continent, *l'Église militante* d'Angleterre augmente tous les jours de zèle apostolique. Pendant notre séjour à Genève, la paix et l'union de la nation la plus éclairée et la plus méritante de l'Europe, avait été un instant troublée par le *protestantisme apostolique* d'un missionnaire anglais, à qui sa fortune donnait plus d'un moyen de conversion. Le bon sens du peuple genevois l'obligea de se retirer, mais non avant d'avoir jeté des semences de divisions dans des familles qui, jusqu'à son arrivée, avaient ignoré ce que c'était que la discorde. Un autre missionnaire protestant anglais visita Florence peu de temps après la restauration : c'était un des meneurs de la société biblique, et il tâchait de distribuer des exemplaires de la *traduction de la Bible anglaise, par Diodati*. La tolérance vraiment chrétienne du catholicisme italien lui permit de remplir sa mission sans être inquiété, mais elle manqua totalement : prêtres pour prêtres et secte pour secte, les Florentins ont préféré les leurs.

tent de justifier comme leurs ancêtres cet éloge brillant donné à la nation, par *Boniface* VIII, quand il disait que « le peuple florentin constituait un cinquième élément de l'univers » (*la nazione fiorentina nelle cose umane è il quinto elemento*). Les noms les plus considérables par le rang, la fortune et le mérite de ceux qui les portent, brillent encore sur les listes patriotiques, et prennent les moyens les plus sûrs et les plus indestructibles pour éclairer et faire prospérer leur pays, en contribuant par leurs soins, leurs talens et leur bourse, à l'amélioration de l'éducation nationale.

L'éducation publique a toujours été provoquée jusqu'à un certain point dans toutes les paties de l'Italie, et presque dans tous les siècles. Le clergé en ayant pris la direction, et lui ayant donné la tendance qui convenait à ses vues, la considérait comme une des branches de la charité qu'il était obligé de prêcher; et il a encouragé à la fondation de séminaires dans lesquels on donnait gratuitement plus que l'instruction élémentaire. La libéralité des marchands toscans du douzième siècle secondait cette disposition, ou, plus probablement, agissait par une impulsion indépendante. Dans presque toutes les grandes communes on fonda des écoles où la lecture, l'écriture, les premières opérations d'arithmétique et le rudiment de la grammaire latine étaient enseignés. Léopold sentant le bien qui pouvait dériver de semblables institutions, les multiplia en proportion des besoins du temps, et il dissémina l'instruction jusque dans les plus petits villages de la Toscane.

Il fonda aussi en 1778 quatre écoles de filles à

Florence, une dans chaque quartier de la ville, sous la surveillance de Marco Cavoni. Elles acquirent une consistance qui les a fait se conserver à travers tous les orages révolutionnaires: maintenant on y enseigne à neuf cents enfans à lire, écrire, compter, coudre, broder, et tisser de la toile et des étoffes unies ou brochées; et l'on y observe un ordre, une propreté, un silence, qui sont rarement maintenus à ce point dans ces sortes d'établissemens. Les écrivains toscans attribuent en grande partie le caractère paisible de leurs concitoyens, et l'extrême rareté des crimes atroces, à ces institutions; et l'on ne peut douter que leur supposition ne soit bien fondée. Cependant il est une condition qu'on ne peut trouver au même degré qu'en Toscane, et que les circonstances du temps actuel rendent essentielle pour faire qu'une bonne éducation puisse être profitable; c'est la facilité de se procurer par le travail une existence tolérable. Les paysans sont en général bien vêtus et bien nourris, et ils ne sont point portés à des distractions dangereuses par l'excès du travail, ni engagés à se livrer à des pratiques malhonnêtes pour subsister. Leur industrie peut leur procurer une vie aisée, en leur laissant encore assez de loisir pour profiter de ce qui leur est enseigné dans leurs écoles; et le bien-être fait qu'ils n'ont point la tentation de négliger les maximes de morale qu'ils y ont apprises.

L'instruction se trouvant ainsi plus généralement répandue en Toscane que dans tout autre pays, les avantages du système de Lancastre, qui a pris de si profondes racines en Europe, devaient attirer un peu moins l'attention publique. Mais plusieurs jeu-

nes seigneurs qui avaient été témoins de l'économie de temps et d'argent, et de l'utilité morale de l'instruction mutuelle en France et en Angleterre, se décidèrent à l'introduire à Florence. Une souscription considérable s'est faite sous les auspices des signori Ridolfi, Pucci, Serristori, Tempi, Altoviti, San-Galletti et Tartini, tous de la première noblesse et de la plus haute considération. On a établi une école où le système d'enseignement mutuel est mis en pratique avec exactitude et succès, et dans laquelle deux cent trente enfans reçoivent l'instruction élémentaire. Une autre école, conduite d'après les mêmes principes, a été établie aux frais du comte Girolamo di Bardi; elle contient cent vingt élèves : le comte a fait quelques additions au système lancastrien, principalement à l'égard du développement progressif de l'esprit. Les procédés arithmétiques sont démontrés par des images tangibles, présentées par une espèce d'*abacus;* et l'enseignement de la lecture et de l'écriture est mis à profit dans un système d'instruction qui commence par les notions physiques de l'homme, des animaux et des élémens dont il est entouré, et qui conduit l'écolier jusqu'à la connaissance de la Divinité; unissant ainsi les deux grands motifs qui nécessitent une conduite morale, l'*obéissance* à la *volonté du Créateur*, et le *bonheur temporel* résultant de l'observation des devoirs qu'il nous impose. Quelques différences dans l'enseignement de l'écriture sont aussi considérées comme des perfectionnemens. Notre visite à ces deux établissemens nous a été extrêmement agréable, non-seulement à cause des excellentes personnes par les soins desquelles ils

avaient été élevés, et qui nous ont honorés de leurs attentions amicales pendant notre séjour à Florence; mais par le plaisir que nous avons eu en observant l'ordre, la propreté, l'application, qui régnaient dans ces murs, où tant de visages brillans de jeunesse et d'intelligence exprimaient le vif désir d'obtenir et de mériter l'approbation.

Les difficultés qu'il fallait surmonter pour établir ces écoles exigeaient tout le zèle et toute la persévérance de leurs généreux fondateurs. Le gouvernement a été jusqu'à présent moins que neutre à leur égard; et quoique le clergé ait été bien éloigné de leur opposer cette aveugle et fanatique résistance qui déshonore le même ordre en France, les ignorantins d'Italie n'ont pas vu leurs progrès avec une parfaite indifférence.

Il fallait aussi triompher de la *force d'inertie* d'une grande masse d'ignorance et de préjugés parmi les anciens nobles, qui, comme Pétrarque l'a très-bien observé dans une autre occasion, *prennent leur indolence et leur paresse pour de la gravité et de la prudence, et méprisent, avec une obstination invincible, tout ce qu'ils ne peuvent point comprendre.* (1)

Avant notre départ pour Florence, le grand-duc avait témoigné quelque curiosité excitée par les succès marqués des écoles; mais on ne savait si cette curio-

(1) « Credimi, Giovanni, molti fatti che sono frutto di » pigra mente e di ozio, sono tribuiti a gravita e consiglio. » Sovente gli uomini disprezzan quello di cui vivono disperati; ed è natura dell' ignorante lo spregio di cio che non » vede, e il desiderio che niuno giunge dove egli non vale » a giungere. » *Lettera del Petrarca al Boccacio, riferita nel Giorn. ar.* nº 1, p. 10.

sité était excitée par la crainte ou par l'émulation. La société d'agriculture (*academia dei Georgofili*) avait aussi envoyé une députation pour visiter ces établissemens qu'ils croyaient, avec raison, pouvoir devenir utiles à leur objet. Le rapport des commissaires engagera, sans doute, à propager le système dans toutes les provinces. C'est ainsi que la tendance abstraite à la réforme, qui accompagne nécessairement le commencement d'une révolution, fait place à des efforts pratiques et moins généraux, vers le perfectionnement; et l'impulsion donnée dans ce sens est en même temps plus utile au bonheur humain, plus certaine dans son cours et plus constante dans son but.

Le commerce, auquel les plus riches et les plus anciennes familles de Lombardie et de Toscane se livraient, était l'objet du mépris de la noblesse féodale, et surtout des *preux* français qui, suivant Boccace, ne leur donnaient jamais d'autre épithète que celle de *cani lombardi* (chiens lombards). Les fausses idées de grandeur, introduites par l'influence germanique sous les Médicis, ont appris aux Florentins à devenir honteux d'une profession qui avait fondé la prospérité de leur pays. A mesure que les ducs, les marquis, les comtes se sont multipliés, le véritable marchand toscan a disparu; et le négoce et l'opulence, la liberté et les arts sont tombés ensemble. La législation philosophique de Léopold a prouvé que le génie de la nation, quoique longtemps amorti, n'était pas encore entièrement éteint: sous l'impulsion de ses institutions libérales quelques étincelles de l'ancienne activité, de l'ancien esprit entreprenant se rallumèrent en Toscane.

Le feu marquis Ginori (dont le nom est si souvent répété dans l'histoire de la Toscane, dont l'ancêtre a été l'ami de Machiavel), noble de naissance, riche par circonstance, a été le premier de l'aristocratie florentine qui soit sorti de la voluptueuse léthargie dans laquelle la jeunesse de Florence rêvait la vie sur les rives fleuries de l'Arno. Il employa quelques années à visiter les pays étrangers, particulièrement l'Angleterre. Là, il fut frappé des avantages que les manufactures et le commerce peuvent donner à une nation; et de retour dans son pays, qui avait été autrefois l'exemple de l'industrie commerciale, il se livra à des spéculations qui convenaient à son caractère actif et à ses sentimens patriotiques. Il projetait de faire un port dans les marais de Grosseto, et il y fonda une colonie. Il fréta un vaisseau pour les Indes, pour rapporter quelques-uns des produits les plus précieux de ces contrées; et jusqu'à 1765 chèvres d'Angora ont été vues paissant dans ses prairies. Il établit de plus une manufacture de porcelaine dans une de ses terres, au milieu de son parc favori de la *Doccia* (1). Le fils de cet homme excellent et

(1) Le marquis Ginori a un autre droit à la célébrité dans le monde littéraire et galant, comme l'ami et le *protecteur* (dans le sens donné à ce mot par les gens à la mode) de la fameuse *Corilla*, qu'on dit l'original de la *Corinne* de madame de Staël, et qui a été la plus remarquable improvisatrice de son temps. Corilla était une paysanne des environs de Pistoia : ayant annoncé des dispositions à faire des vers, ou plutôt à rimer, elle attira l'attention de quelques gentilshommes du voisinage, qui l'envoyèrent dans une école à Florence où ils payèrent pour son éducation. Sa jeunesse, sa beauté et ses talens captivèrent le cœur du marquis Ginori : elle devint son élève, sa protégée et sa maîtresse. Le goût et la générosité de ce seigneur la firent jouir de tous les avantages, excepté de celui que sa fragilité

spirituel était encore enfant quand la révolution éclata. Excité par l'activité et les vicissitudes inévitables de ces temps orageux, son énergie se développa, et il ajouta, à l'exemple de son père, l'avantage d'une éducation libérale : le résultat de l'un et de l'autre devint aussi profitable à ses intérêts qu'à ceux de sa patrie. Il a visité, en France et en Angleterre, les manufactures de Sèvres et de Wedgwood; et l'établissement de son père, qui, à l'époque de sa mort, ne s'était pas encore élevé beaucoup au-dessus d'une entreprise d'amateur, rivalise maintenant les plus parfaits de l'Europe. Avec des propriétés considéra-

ne lui permettait pas d'obtenir; et son amant, dans l'enthousiasme de sa passion, la conduisit à Rome, où l'on dit que son influence, et plus encore celle de la beauté de Corilla sur le cœur d'un certain *monsignor*, obtinrent pour elle l'honneur d'un triomphe refusé au Tasse : elle fut couronnée au Capitole comme Pétrarque l'avait été glorieusement, et comme Baraballo l'avait été dérisoirement par ce grand mystificateur, le pape Léon x. Les Italiens avaient déjà appris à rire de semblables représentations, et des satires, des pasquinades, *comme s'il en pleuvait*, tombèrent sur la tête de la sibylle et de *monsignor* son révérend protecteur (*). Bientôt après le marquis, obligé par son rang de faire un mariage convenable, épousa la mère du marquis actuel, une dame d'une naissance très-illustre, et *maggiordoma* de l'archiduchesse. Il assura à la Corilla une belle fortune, qui la mit dans le cas de passer le reste de sa vie *senza suggezzione*. Elle est morte en 1798; et le général Miollis, qui commandait alors l'armée française républicaine en Italie, plaça une inscription sur la porte de sa maison dans la *strada Forche*, où les futures Corinnes pourront lire en gros caractères :

Qui abito Corilla in secolo decimo nono.

(*) Une de ces épigrammes était ainsi conçue :
Ordina e vuole, monsignor Mazzei,
Che sia cinta Corilla dell'alloro,
E non si tirin buccie e pomidoro
Sotto la pena di baiocchi sei.

bles et un nom illustre, ce digne descendant des Ginori du quinzième siècle n'a point rougi de prendre la qualité de manufacturier, et de partager son temps entre les soins du commerce et les devoirs de la société. Cet établissement, qui fait exister plus de cent familles, augmente beaucoup les revenus de son priétaire ; mais quoique une semblable considération soit rarement négligée par les Florentins, quel que soit leur rang (puisqu'ils s'accusent eux-mêmes de ne jamais oublier le solide), la manufacture de la *Doccia* n'a point le caractère sordide des spéculations purement mercantiles. C'est évidemment l'ouvrage d'un homme de goût, d'un citoyen bienfaisant, secondé dans ses intentions libérales par une grande fortune, et par des vues étendues et philosophiques. Cette manufacture forme une colonie assez considérable, à quelques milles de Florence. Les familles des ouvriers sont logées dans des petites maisons bâties autour de l'établissement, et dans lesquelles on a réuni à une grande propreté, des convenances nouvellement introduites dans le pays. Il y a une école admirablement bien tenue pour les enfans et les jeunes gens qui doivent succéder à leurs pères dans leurs travaux ; il y a de plus des écoles pour le dessin, et les autres arts qui ont des rapports avec la fabrique. On y a joint une académie de musique pour la récréation : les élèves forment des concerts deux fois par semaine, et l'on donne fréquemment des bals, dans la vue de substituer des amusemens innocens aux dissipations du cabaret, et à la paresse. Une belle galerie, remplie de plâtres d'après les antiques, occupe le centre de l'édifice ; et les groupes classiques, exécutés en beau biscuit

de la manufacture de la *Doccia*, prouvent que cette galerie est souvent consultée.

Nous avons eu l'occasion de juger par nous mêmes des heureux résultats moraux de ce noble établissement, pendant notre visite à la Doccia, et nos relations d'hospitalité avec son possesseur. Nous y arrivâmes un dimanche, et à mesure que nous approchions de la manufacture, les groupes que nous apercevions assis à l'ombre, près de leurs jolies chaumières, nous frappèrent agréablement, par une apparence de bonheur et d'honnêteté. On ne trouvait point en ce lieu le tumulte ordinaire aux cantons manufacturiers, où les ouvriers ne quittent un travail sédentaire et forcé que pour se livrer à la licence et à l'ivresse. Tous étaient en habits de gala, et les jeunes gens des deux sexes avaient un air de santé et une fraîcheur remarquables. Les plus âgés avaient des manières et une figure respectables. Le marquis Ginori, qui nous conduisait, s'adressait à chacun d'eux par son nom; la voiture avançant lentement, ils marchaient à côté, les mains appuyées sur les portières, en causant avec leur maître, qui leur rappelait avec bonté le bal qui devait avoir lieu le soir à la villa, ce qu'ils n'avaient assurément pas oublié, comme toutes leurs toilettes l'annonçaient. Plusieurs demandèrent au marquis s'ils pouvaient venir après la bénédiction qui se donne au coucher du soleil. En effet, nous avions à peine fini de dîner, et nous prenions le café dans un des salons meublé à l'antique de ce très-antique château, quand la pièce de gazon qui s'étendait devant les fenêtres, fut couverte en un instant des nombreux invités à ce bal, si impatiemment atten-

du. Quoique le soleil éclairât encore le val d'Arno (1), le signore Ginori fit illuminer la maison qui fut éclairée par une profusion de bougies; et l'on permit aux paysans et aux manufacturiers d'entrer. Ils se promenèrent dans les divers appartemens, et chacun choisit l'amusement le mieux assorti à son goût et à son âge. Les hommes les plus âgés se mirent à jouer aux cartes; quelques-uns des jeunes gens entourèrent le billard; et le plus grand nombre des individus des deux sexes se rendit dans la salle du bal, où les musiciens, tous élèves de la manufacture, jouaient quelques pièces en attendant que la danse commençât. Quand la nuit fut tout-à-fait close, les hôtes d'un rang plus élevé arrivèrent: c'étaient les nobles qui se trouvaient dans les villas du voisinage (2); les gentilshommes et les riches fer-

(1) Quand nous visitâmes la Doccia, on était dans le mois de novembre; et suivant l'ancien usage de la campagne en Toscane, nous dînâmes à trois heures. La soirée fut extrêmement froide; et dans cette occasion, comme dans plusieurs autres, nous avons été frappés de l'insensibilité des Italiens pour le froid. On alluma pour nous un feu de bois dans une des cheminées en petit nombre que cette grande fabrique contenait; mais personne n'osa s'en approcher, excepté nous. Quand l'empereur de Russie, Paul Ier, vint à Florence, il allait grelottant d'un monument à l'autre, observant « qu'en Russie on voyait le froid, et qu'on le sentait en Italie. » Les gens du peuple, en Toscane, ne s'approchent du feu que pour apprêter leurs repas; et les femmes de tous les rangs vont partout avec leurs *caldanini* (chauffe-pieds) pendus à leur bras: quand elles sont assises, elles y posent leurs pieds; et c'est la seule chaleur artificielle à laquelle elles aient recours.

(2) La condescendance et la bonté des classes supérieures d'Italie envers leurs inférieurs et leurs domestiques surpassent même celles des Français, tandis qu'une grande ligne de démarcation est tirée entre les nobles et les bourgeois,

miers des *poderi* adjacens, une classe d'habitans de la campagne, qui mènent actuellement dans leurs demeures champêtres une vie animée par la gaîté et l'hospitalité, véritablement *senza suggezzione*, et tout-à-fait opposée à la froide monotonie de l'*ultra-villegiatura* de l'ancienne noblesse. Il était délicieux d'observer que presque toutes les mères étaient accompagnées de leurs filles, les unes encore enfans, les autres dans cet âge charmant qui embellit et vivifie la société en Angleterre. En voyant leurs

parce que l'éducation perfectionnée de la seconde classe n'a laissé aucune autre distinction entre elle et la première, que celle qui résulte des usages de *convention*. Le terme *caro* ou *amico mio* est constamment appliqué aux serviteurs; et il n'est point rare de voir une dame, quand elle s'arrête pour *prendre le frais* sur le *corso*, converser familièrement avec le laquais qui s'appuie sur le dos de sa voiture ouverte, *senza suggezzione*. Cependant cette familiarité ne produit aucune inconvenance dans la conduite des gens. D'après notre propre expérience, nous pouvons certifier la fidélité, l'honnêteté et le mérite des domestiques florentins. Quand nous avons quitté le nôtre après un an de service, nous nous en sommes séparés comme on se sépare d'un ami. Souvent des personnes nées dans un état plus honorable se trouvent réduites, par la rapidité des derniers changemens, à chercher une ressource contre la misère dans la profession de domestique. On nous avait recommandé à Milan un homme qui nous suivit à Come, et qui entreprit de faire la *cuisine*, et se chargea de quelques autres emplois : mais nous nous aperçûmes bientôt que toute son attention se portait sur quelques fragmens d'opéra de Rossini que nous voyions toujours ouverts sur la table de sa cuisine; et que nos côtelettes brûlaient pendant qu'il chantait des *cantabile*. Je lui avouai un jour que je supposais que nous avions les prémices de ses talens culinaires; et comme il réussissait également mal à tout le reste de son service, je lui demandai franchement ce qu'il était. Il me répondit avec le plus grand sang froid : *Io signora, io sono il primo tenore dell' Opera di Bergamo* (moi, madame? je suis le premier tenor de l'Opéra de Bergame).

beaux yeux noirs italiens étincellans de joie, et leurs teints brillans devenir plus vermeils encore par le vif exercice de la danse, on ne pouvait s'empêcher de se représenter en contraste les pâles et boudeuses *signorine*, qui avancent tristement leur tête par les hautes fenêtres des palais de leurs nobles parens, à Florence. Le bal s'ouvrit par le *trescone*, la danse nationale des Toscans, comme la *montferina* est celle des Piémontais. Les nobles, les gentilshommes, les ouvriers, les paysans, se mêlant avec les enfans de tous les rangs, faisaient de ce ballet, vraiment national, la scène la plus vive et la plus gaie. Ensuite vinrent les quadrilles français, les contredanses anglaises et les walses, et tout cela exécuté avec un à-plomb et une mesure qui compensaient l'absence de grâces plus raffinées. Les rafraîchissemens étaient abondans, et particuliers au pays. Ils consistaient en vins légers de plusieurs espèces, en châtaignes et en gâteaux sucrés; des glaces, des limonades et des confitures étaient servies aux visiteurs plus distingués. J'ai observé là, et dans plusieurs autres occasions, que l'on a beaucoup exagéré la beauté personnelle et l'élégance de costume des paysannes toscanes (1). Malgré les pantoufles de

(1) L'aspect, le costume et les manières des paysans toscans varient suivant les districts qu'ils habitent, et dépendent des circonstances physiques de leur position géographiques (*). Les habitans des collines des Apennins diffèrent

(*) Les *contadine* des environs de Florence ont la réputation d'être riches et corrompues; les perles et la *fragilité* abondent chez elles. Celles des montagnes de Pistoie, qui sont frugales, et vivent presque avec des châtaignes, sont robustes, belles et actives. Celles de Leghorn se font remarquer par leur joli costume, et leur petit chapeau de paille orné de fleurs rappelle un peu la peinture que fait madame Radcliffe des paysannes toscanes.

velours noir qui avaient peine à contenir des pieds dont elles ne pouvaient diminuer la largeur et la longueur ; les corsets de soie qui roidissaient encore des tailles lourdes ; le corail et les perles qui entouraient des cols gros et courts ; les peignes brillans qui ornaient des têtes énormes ; ce qu'on pouvait dire de plus avantageux pour toutes ces femmes, c'est qu'il s'en trouvait quelques-unes de passables, et quant à leur toilette, qu'elle annonçait l'aisance rurale.

La beauté et l'élégance sont, à un certain degré, des qualités morales ; et quoique la physionomie naturelle d'une race puisse avoir une certaine tendance vers l'un et l'autre, le travail pénible et la profonde ignorance s'opposent fortement à leur développement. Les paysans toscans sont laborieux, superstitieux, et souvent mal à leur aise, parce qu'ils profitent rarement de la richesse de leur sol fertile (1), et qu'en employant leurs épargnes à se pro-

beaucoup de ceux des vallées ; et les natifs des côtes de la mer ne ressemblent ni aux uns ni aux autres. Autant que nous avons pu en juger, ils nous ont paru en général grossiers et brusques, mais gais et sereins : les femmes sont assez semblables aux paysannes galloises, fraiches et grasses, proprement vêtues, et coiffées d'un petit chapeau rond de castor noir, avec une haute forme et une plume noire toute droite : leur habit de fête consiste principalement en une profusion de rubans qui flottent sur leurs épaules, leur corsage et leurs manches. Le chapeau de castor est alors remplacé par des poinçons et des peignes brillans, et leur cou est toujours couvert de colliers de perles et de corail, qu'elles ont le plus souvent par héritage, mais qui sont quelquefois achetés au prix de plusieurs années de travail et d'économie rigide.

(1) Le blé des Toscans, non moins célèbre que leur raisin, et que Pline a si bien loué, se vend en France trois fois

curer des perles et du corail (propriétés bien convenables à un peuple dégradé), ils se privent d'une des grandes sources de la beauté, qui est une nourriture abondante et saine.

Il est délicieux de parcourir la galerie de Florence, en admirant les merveilles qu'elle renferme, de visiter ses superbes temples, où l'on marche sur les traces du Dante, de Pétrarque et de Boccace; mais dans la somme de nos jouissances, pendant notre agréable séjour dans cette ville, je ne me rappelle rien de comparable aux impressions que j'ai reçues au bal champêtre de la Doccia. (1)

plus cher que dans le pays. Le fermier sobre et ménager qui en dispose fait sa *polenta* avec du maïs mêlé de haricots. Il mange rarement de la viande, excepté les dimanches, qu'ils font une espèce de macédoine mêlée de viande et de légumes. Ils aiment beaucoup les pommes de terre, qu'ils apprêtent comme toute autre chose, avec de l'huile. Le beurre et le lait leur sont inconnus : si on leur propose de boire du dernier, ils résistent en disant : *Non sono ammalato* (je ne suis pas malade). Nous avons pu nous procurer très-rarement de l'un ou de l'autre en allant de Florence à Rome. Le fromage et le beurre qui se consomment à Florence dans les grandes maisons viennent de Modène et de Parme.

(1) En parcourant les terres qui dépendent de la Doccia et leurs environs, il n'est pas rare de rencontrer des groupes de chasseurs anglais avec des couples de lévriers anglais, sonnant le *view-hollow*, ou galoppant à perte d'haleine, le marquis Ginori ayant donné à lord Burghersh la permission de chasser dans ses domaines. Le marquis lui-même est grand chasseur; nous l'avons vu quelquefois visitant le matin sa manufacture, dans le costume de *daddy hawthorn*, et d'autres fois nous le trouvions dans sa loge à l'Opéra, en grand costume de cour, venant de vaquer à son service de chambellan ; car les principaux nobles ont tous été faits chambellans à la restauration, probablement pour s'assurer de leur dévouement. En exprimant notre gratitude pour l'ai-

Pendant notre séjour à Florence la société italienne et étrangère était fort brillante. Les assemblées étaient nombreuses, gaies et fréquentes. Plusieurs dames anglaises, et d'autres pays étrangers (1), don-

mable hospitalité avec laquelle ce seigneur nous a reçus, et à la ville, et à la campagne, nous croyons à propos d'observer que le reproche adressé aux Italiens (surtout à ceux du nord) d'être peu hospitaliers, est injuste et mal fondé. Les étrangers de toutes les parties du monde viennent en foule en Italie, et n'y restent en général que le temps nécessaire pour voir les curiosités de chaque ville. Les Italiens appellent ces essaims de voyageurs le *passage des hirondelles;* et ils demandent avec raison s'ils sont obligés de se ruiner, en recevant ces *volées* successives qui, se perchant un instant sur leur sol, n'y demeurent jamais assez pour laisser connaître les droits qu'elles pourraient avoir à leur attention. Les Florentins sont considérés comme les moins hospitaliers des Italiens (les Romains exceptés); et le témoignage de plusieurs familles anglaises qui ont résidé long-temps parmi eux, et qui nous ont assurés qu'elles n'avaient jamais dîné dans une maison florentine, semble donner de la vraisemblance à cette imputation. Cependant, pour en parler d'après notre propre expérience, nous avons reçu les preuves les plus réelles d'hospitalité nationale en plusieurs manières. Un gentilhomme nous a obligés de nous servir de ses chevaux; un autre nous a donné un bel appartement dans sa maison, sans vouloir accepter la moindre rémunération : ce dernier était de la classe respectable des *cittadini.* Nous avions l'usage de loges aux deux Opéras, et l'on nous fournissait libéralement des livres, soit des bibliothèques publiques, soit des collections particulières, sur les sujets qui nous intéressaient, et qui étaient utiles à l'objet de cet ouvrage. Je crois que peu de personnes bien recommandées, surtout si elles étaient connues par des principes libéraux, et quelque réputation littéraire, auraient à se plaindre de l'hospitalité italienne. La réception plus ou moins bonne faite à un étranger, dépend aussi beaucoup de la société à laquelle il est d'abord adressé.

(1) Plusieurs de ces dames étaient polonaises, les femmes les plus charmantes et souvent les plus éclairées du continent. Tous ceux qui ont eu le bonheur d'être admis dans la

naient des soirées une fois par semaine : elles y faisaient régner une aisance souvent inconnue dans leur pays natal, où les efforts pour parvenir au *bon ton* ou la *gêne* de l'étiquette, s'opposent presque toujours aux jouissances sociales. Les hôtels diplomatiques offraient naturellement les réunions les plus élégantes ; et il est juste de dire que les portes ministérielles des ambassadeurs à Florence, sont ouvertes à des hôtes à qui leurs principes politiques

société de la princesse Jablonowska à Paris, peuvent trouver dans cette aimable dame un exemple des grâces et de la culture de l'esprit de ses belles compatriotes. Les Polonaises ont toutes des sentiments patriotiques, et si la délivrance de leur malheureux pays dépendait d'elles on verrait bientôt la Pologne reprendre, parmi les nations, le rang dont elle a été privée par l'infâme coalition de la Russie, de la Prusse et de l'Autriche. Parmi les illustres étrangers qui se joignaient aux groupes des passagers dans les sociétés florentines, étaient le duc et la duchesse d'Alva (et Berwick), favorables exemples de la grandesse d'Espagne. Le duc nous a paru aussi versé dans la littérature anglaise moderne que s'il avait passé sa vie dans les cercles de Londres ou d'Édimbourg. LL. AA. RR. le duc et la duchesse de Wurtemberg étaient aussi à Florence, offrant le modèle du parfait bonheur domestique, et de toutes les vertus qui le procurent : on les voyait toujours entourés de leurs enfans et d'un certain nombre de personnes accomplies, formant une petite cour à laquelle le républicain le plus rigide aurait été fier d'appartenir. Parmi ceux qui la composaient se trouvait M. Matheuson, auteur allemand, très-connu et très-aimable homme. La conversation de la duchesse de Wurtemberg rappelle les meilleurs temps de l'amabilité féminine en France ; son savoir est très-étendu, mais elle déploie un goût et une sensibilité qui rendent le crime de science pardonnable, même dans une jolie femme. C'est une plaisante chose d'être forcé par la tyrannie de la vérité, de dire du bien de certains souverains, tels que Henri IV, Joseph II, et Léopold, et que l'évidence de l'expérience oblige à louer les vertus et les connaissances de certains princes.

les auraient fermées ailleurs. C'est peut-être l'air de la Toscane, qui ne permet pas à l'aigreur et à l'amertume de dominer dans l'esprit, et qui dissipe en même temps la bile et les préjugés de parti ; c'est peut-être le jus de la grappe suave des Florentins, dont la salutaire influence s'étend du physique au moral, et change les dispositions les plus hostiles en affections bienveillantes et douces. Mais pourquoi chercher les causes, quand nous jouissons des effets ? Il est plus agréable et plus sage de détailler les plaisirs sociaux de Florence auxquels tout le monde pouvait participer, que de rechercher les raisons de leur existence.

Dans les cercles diplomatiques auxquels nous avons assisté pendant notre résidence en Toscane, ceux de l'ambassadeur d'Angleterre se distinguaient éminemment; et l'on trouvait l'hospitalité anglaise parfaitement représentée dans les magnifiques salons de lord et de lady Burghersh. Là un tory soutient avec un whig une discussion aimable sur les mérites de la Niobé (1). Le lord-lieutenant d'Irlande oublie la dignité de sa charge pour prendre le caractère d'un simple voyageur. Le Français ultra tendant les mains à l'auteur jacobin, lui offre une trève temporaire; les romantiques et les classiques semblent oublier leurs querelles, et les *Trecentisti* forment un quadrille avec les partisans des auteurs modernes; quoique Boccace n'ait pas laissé de *précédent* pour cette figure, et que *Monti* n'ait point sanctionné les termes de ses variations. Là de bons

(1) Des plâtres, d'après le groupe de Niobé, décorent le salon de l'ambassadeur : ils lui ont été offerts par le grand-duc.

dîners ne permettent aucune différence d'opinion dans les invités, et de bonne musique de composition anglaise, est généreusement applaudie par des auditeurs italiens. En un mot, la diplomatie ne perd rien par la libéralité du ministre, et le caractère anglais gagne beaucoup par la cordialité de l'hôte et les grâces de l'hôtesse. Nous avons été trop fréquemment reçus à la table hospitalière de l'ambassadeur de Suède, nous avons trop souvent joui de la société qu'il rassemblait chez lui, pour ne pas saisir l'occasion d'exprimer notre reconnaissance pour les bontés, et notre admiration pour les vertus qui distinguent monsieur et madame Laggersward, et pour rappeler à leur souvenir, si cet ouvrage tombe sous leurs mains, des personnes sur lesquelles leur mérite a fait une impression trop aimable pour qu'elle puisse jamais être effacée (1). Mais il existe une maison à Florence, ouverte à la société, dans laquelle tous les étrangers qui passent par cette ville se font présenter : cette maison a un caractère et un intérêt qui lui sont propres; et si l'on y entre avec le sentiment de la plus vive curiosité, on en sort pénétré de regrets infinis, si j'en juge au moins d'après mon expérience. C'est un petit palais sur l'Arno, où les samedis soir se rassemble un congrès bien plus européen que celui de Laybach, pour offrir ses hommages à la seule *reine légitime* qui réunisse les suffrages de tous les partis en sa faveur, à la veuve du dernier des Stuarts, Jacques III, Louise princesse de Stolberg, comtesse d'Albanie. Cette dame a cependant

(1) L'ambassadeur français venait de quitter Florence quand nous y arrivâmes, et il n'y avait point de cour : la famille royale ne reçoit que dans le carnaval.

un droit plus puissant à l'intérêt, que celui qu'elle tient de ses titres; c'est elle qu'Alfiéri nommait *la mia Donna*, sa destinée, sa muse ; c'est la seule femme dont les chaînes dorées ont retenu ce cœur fier et rebelle qu'aucune beauté n'avait pu fixer; c'est elle dont il disait *que sans son amitié, il n'aurait jamais rien produit de grand ou de bon.* La description qu'Alfiéri a laissée de sa première entrevue avec madame d'Albanie, ou comme il l'appelle, cette *gentilissima e bella signora*, est pleine de sensibilité et tout-à-fait poétique. Il représente cette jeune et charmante princesse allemande, comme une étrangère au milieu des étrangers, distinguée au-dessus de tous, adorée, servie de tous et de lui-même, dont la farouche susceptibilité, la timidité morbide, céda enfin aux charmes de sa personne et de son esprit, au point que la destinée de celui qui avait toujours commandé à son propre sort, devint dépendante de la volonté d'un autre, et cet *autre* était une femme jeune et infortunée. (1)

Je me rendis pour la première fois chez cette illustre dame, pénétrée du respect dû à ma reine légitime; mais bien plus occupée du souvenir de ce

(1) La comtesse d'Albanie avait été forcée de chercher un asile dans un couvent, pour échapper à la brutalité de son mari. Alfiéri a immortalisé la grossière licence de cet homme abruti, qui vivait dans un état d'ivresse perpétuelle. Si le témoignage de son rival laissait quelques doutes sur son caractère, celui de quelques-uns de ses contemporains, à Rome et à Florence, les lèverait entièrement. Son frère, le cardinal, était un peu moins méprisable; cependant il a laissé après lui la plus mauvaise réputation. On dit qu'il était faible d'esprit, avare et bigot. La race entière des Stuarts, depuis Jacques 1er, a constamment été la maison royale la plus dégénérante et la plus dégénérée de l'Europe.

charmant portrait qu'Alfiéri en a fait avec des couleurs que le temps n'effacera jamais. *Un dolce foco negli occhj nerissimi, che accoppia con candissima pelle e biondi capelli davano alla di lei bellezza un risalto, di cui difficile era di non rimanere colpito e conquisto* (1). L'âge a si bien épargné dans l'original le fond des traits de ce beau portrait, qu'il serait aussi injuste qu'impoli de parler des larcins qu'il peut avoir commis; et ce qu'on voit encore suffit pour juger que la peinture était fidèle. Si la *douce flamme* des yeux noirs a perdu quelque chose de son éclat, la *blancheur* de la peau existe toujours, et l'esprit qui donnait tant de charmes à l'ensemble, est peut-être plus brillant, et conserve la fraîcheur et l'énergie de la jeunesse. Sa manière énergique et simple a un attrait tout-à-fait particulier pour ceux avec qui elle cause à *demi-voix* au milieu de son cercle un peu cérémonieux (2),

(1) « Ses yeux très-noirs où brillait une douce flamme, avec sa peau d'une blancheur éblouissante et ses beaux cheveux blonds donnaient à sa beauté un charme piquant dont il était difficile de se défendre. »

(2) J'ai eu le bonheur d'être souvent placé auprès de madame d'Albanie (qui est habituellement assise à la tête d'un véritable cercle de cour), et de jouir de son agréable conversation, pleine d'observations piquantes et gaies, et qui devenait plus intéressante encore quand elle tournait sur Alfiéri. Elle parlait de lui avec une simplicité très-naturelle, et très-opposée au jargon sentimental qui lui a été attribué par quelques voyageurs anglais, dont elle m'a assuré que plusieurs ne l'avaient jamais vue. Elle m'a dit que l'histoire des horreurs du lit de mort d'Alfiéri, et de sa conversion soudaine, divulgée par un ecclésiastique célèbre, était absolument fausse : qu'il était vrai que, pendant qu'il se mourait, des dévots avaient voulu lui persuader de se conformer aux rites de l'Église catholique, que le père *Ca-*

attrait qui paraît bien plus séduisant encore quand on est reçu le matin *sans cérémonie* dans son élégante bibliothéque. Entre une dame de ce rang, une princesse féodale, et l'auteur anathématisé de *la France*, on ne doit pas supposer qu'il existât de grands rapports d'opinions; mais on est heureux de pouvoir ajouter que ces dissonances n'ont pu empêcher une sorte de sympathie de goût et de sentimens, et que les attentions prodiguées par madame d'Albanie à l'auteur de ces pages, depuis le premier jusqu'au dernier jour de sa résidence à Florence, lui ont été extrêmement avantageuses, et de plus d'une manière. Madame d'Albanie est la *reine* de *Florence*, et la réception qu'elle fait à un étranger a une influence très-marquée sur le séjour qu'il doit faire en cette ville, quelque bref qu'il puisse être.

Tandis que la population entière de la Toscane a

novai, moine de l'ordre des *scuole pie*, était entré dans sa chambre sans y être appelé, au moment où il était prêt à rendre le dernier soupir; et qu'il s'était placé au pied de sont lit avec l'attirail effrayant des cérémonies pour les mourans. Dans cet instant, Alfiéri leva ses yeux étincelans, fit un mouvement de tête, et il expira. C'est de ce simple fait que l'histoire de sa *conversion* et plusieurs autres fables ont été tirées. En causant un soir avec madame d'Albanie, sur le talent d'écrire des nouvelles, autrefois si commun chez les Italiens, et maintenant tout-à-fait perdu, elle m'assura qu'Alfiéri lui avait dit souvent qu'il voulait raviver le goût pour ces sortes d'ouvrages; mais qu'il réservait cet amusement pour sa vieillesse. Il n'aurait été à aucun âge un bon auteur de nouvelles; mais il aurait pu écrire d'excellens romans. Madame d'Albanie lit toujours beaucoup; et cette passion pour les beaux-arts qu'Alfiéri lui a reconnue n'est point diminuée, si l'on en juge d'après les bons tableaux qui ornent sa bibliothéque. Elle a de plus un talent qui en vaut dix autres; elle *sait rire*, et sait parfaitement de *qui* et de *quoi* il est bon de rire.

tiré de grands avantages des réformes de Léopold, et des changemens radicaux opérés par les Français; cette partie de la société, si nombreuse, si respectable, et si influente, qui prend maintenant pour la première fois en Italie le nom de *moyenne classe*, a gagné plus que toute autre à ces améliorations. Cette branche d'un système social perfectionné, composée des perfections libérales, du commerce et de l'agriculture en grand, ne se soumettra jamais sans résistance aux abus du gouvernement, ni à la religion pervertie, qui opprimaient et avilissaient leurs ancêtres immédiats. S'ils paraissent maintenant moins ardens et moins énergiques dans la cause de la réforme que les Piémontais, les Milanais, les Bolonais, etc., on doit se rappeler que leurs stimulans sont bien plus faibles, qu'ils ont moins de sujets de plaintes : leur climat délicieux, leurs belles campagnes, leur sol fertile, les bonnes intentions évidentes de leurs ministres, et la douceur et l'humanité reconnues de leur aimable souverain, qu'on égare, mais dont on ne peut changer le caractère; tout se combine pour affaiblir, sinon repousser entièrement la conviction qu'ils vivent sous un despotisme pur, appuyé sur la superstition, dans lequel leurs vies ne sont assurées que par la bonté du prince, dont la volonté absolue n'est restreinte que par sa *bienveillance*, vraiment *constitutionnelle*. Mais de toutes les classes de la population florentine, celle qui paraît avoir été le moins affectée par les divers événemens qui ont changé les habitudes et les manières (quoiqu'elle ait peut-être secoué comme les autres certains vieux préjugés), celle qui a le plus conservé la vraie teinte de l'ancien

régime, c'est celle des petits marchands ou boutiquiers. Aucun intérêt, aucune spéculation ne pourrait les réveiller de leur indolence voluptueuse, de leur existence insouciante ; on les voit passer un jour après l'autre, étendus dans leur boutique, vendant ou dormant, comme il plaît à la destinée d'en décider. Quand le *tocco* sonne (c'est ainsi qu'on appelle à Florence une heure après midi), ils ferment leur boutique, qui n'est pas toujours leur domicile, et vont dîner et dormir aussi longuement que la paresse ou l'appétit le leur suggèrent. Je me rappelle d'avoir donné une commission à l'un des orfévres nombreux qui habitent le *ponte Vecchio*, et qui occupent les mêmes échoppes de bois qui couvraient les ingénieux *orefici* des siècles passés; la manière dont il l'a remplie prouve la vérité des précédentes assertions. Après lui avoir expliqué minutieusement la nature de l'ornement que je lui commandais, après l'avoir dessiné avec mon crayon, et découpé avec mes ciseaux, je le laissai bien persuadée qu'il avait compris ce que je voulais, et qu'il l'exécuterait. Je le croyais d'autant plus, que tout le temps que j'étais restée debout devant lui, entrant avec chaleur dans les détails qu'exigeait l'importance de l'objet, il était collé dans un bon fauteuil, le teint animé par une douce chaleur, après avoir fait la *siesta*, les yeux à demi ouverts, tournant négligemment ses pouces, et répondant laconiquement à tout ce que je lui disais *sarà fatto* (cela sera fait), ce qu'il répétait à chaque seconde. Le jour suivant je revins m'informer comment allait le *sarà fatto*, et la seule réponse que je pus obtenir à toutes les demandes que j'adres-

sais à mon homme, fut *veramente*, *non mi ricordo niente signora mia* (vraiment, madame, je ne me rappelle rien de tout cela). Pour stimuler sa mémoire à l'avenir, j'écrivis ma commande en aussi bon italien que j'étais capable de le faire; et le jour où l'on devait me délivrer l'acticle fut fixé, avec la promesse d'une ponctualité que tous les saints furent appelés à garantir. Mais ce jour et plusieurs autres passèrent sans que mes ordres fussent exécutés, et je ne pus obtenir d'autre réponse à mes plaintes, sinon l'éternel *sarà fatto*, et *pazienza signora mia*; ma patience et mon séjour à Florence étaient bien prêts de finir ensemble, quand je vis entrer dans ma chambre, deux jours avant mon départ, *sarà fatto*, tenant sur ses doigts le bandeau si longtemps attendu, et s'écriant avec un triomphe qui faisait épanouir sa face apoplectique : *Mirate signora! che gran bella cosa!! questa e cosa per fare stupire!! veramente e degna del nostro divino Benvenuto Cellini!!!* (1) Les louanges qu'il se donnait lui-même avaient banni pour un moment son indolence habituelle, et la naïveté et l'exagération de ses éloges étaient tout-à-fait dans la manière comme dans le dialecte avec lequel *nostro divino Benvenuto* charme ses lecteurs et les ramène à la franche simplicité du seizième siècle. (2)

(1) « Voyez, madame, quelle admirable chose! quel merveilleux ouvrage! Il est vraiment digne de notre divin *Cellini!* »

(2) Il est curieux de comparer ces restes d'un régime usé, avec les ingénieux orfévres, joailliers et ciseleurs du seizième siècle dans le même pays, et avec les personnes qui exercent actuellement la même profession à Genève : celles-ci unissent la dignité des arts aux spéculations du

A Florence, comme dans toutes les villes d'Italie, la boutique française est le magasin à la mode : c'est là que les soies et les velours de Lyon sont vendus aux descendans de ces manufacturiers toscans (1), dont les métiers fournissaient toute l'Europe. Le beau chapeau de paille de Leghorn est négligé pour les élégans chapeaux *demi-reps du Palais-Royal :* on achète des perles romaines fabriquées dans *la rue Saint-Denis*, et l'on marchande des bijoux du *quai des Orfèvres*, en face de l'ancienne boutique de Cellini. C'est là que les beautés anglaises s'arrêtent à caqueter, dans leur promenade, le long de l'Arno, et que les *beaux* Irlandais prodiguent leur italien avec les petites *soubrettes* qu'on voit derrière les comptoirs, et qui, *nées natives* de Paris, n'entendent que le français.

Les théâtres de Florence n'ont rien qui mérite d'être cité. Le grand opéra de l'Argentino, et l'opéra-

commerce; et leurs magasins d'horlogerie, situés dans une cour retirée de leur ancienne cité calviniste, fournissent leurs précieux produits à toutes les parties du monde, en dépit des restrictions que la politique moderne impose à leur industrie. L'auteur de ces pages a passé plusieurs demi-heures vraiment amusantes dans les magasins de M. Butte à Genève, où les divers degrés de civilisation de chaque pays peuvent être lus dans les commandes reçues depuis Ispahan jusqu'au Kamtschatka, depuis l'Indus jusqu'au pôle, où l'on retrouve aussi des traces de la diplomatie de l'Europe, dans une série de babioles qui forment une partie assez importante des *secrets de tous les cabinets*, et qui servent indifféremment à orner la toilette d'une dame, ou à décider le sort des nations.

(1) On voit encore sur plusieurs anciens palais de Florence, un bélier sculpté sur la grande entrée; c'était l'enseigne ordinaire des manufactures de laine; qui a été importée en Angleterre avec les métiers italiens.

comique du Cocomero (1) étaient l'un et l'autre très-mal montés pendant notre séjour. L'ennuyeux opéra du Ciabattino Medico a été joué trois mois de suite tous les soirs sur le premier de ces théâtres; et ce qu'il offrait de mieux était un ballet passable, dont l'intérêt principal consistait à voir manéger quelques lourds chevaux allemands autour de la scène; et dans le spectacle d'un cœur sanglant présenté à l'héroïne par un mari cruel qui vient d'arracher ce cœur de la poitrine de son amant. Le mauvais goût d'introduire de telles horreurs dans les ballets et les mélodrames est évident, et beaucoup trop suivi. On doit s'attendre à voir bientôt les compositeurs de ballets chercher leurs sujets dans les procès criminels, et les figurans danser tout le calendrier de Newgate. Quoique nous ayons entendu plusieurs fois de charmans concerts d'amateurs à Florence, l'art musical est extrêmement tombé dans une ville qui a donné naissance à Chérubini, dont la musique y est aussi peu connue que celle de l'immortel Mozart. La musique n'a jamais été le talent des Florentins, et on la cultive à présent moins que jamais. Le seul Rossini attire leur attention et leurs applaudissemens. Le grand-duc, sa famille et sa cour assistent tous les soirs à l'opéra; mais quand l'heure

(1) Ce mot, que les Florentins prononcent *hoghomero*, met en évidence le défaut de leur prononciation disgracieuse, qui est aussi gutturale que l'allemand. La voix toscane est anti-musicale, et ses inflexions produisent quelquefois un alto aigre (particulièrement chez les hommes) qui frappe désagréablement les oreilles étrangères. Les voix romaines sont la musique des sphères, comparées à l'organe florentin. Le *dolce susurro lusingando* du Tasse se trouverait aussi facilement sur les bords du Shannon que sur les rives de l'Arno.

du souper de S. A. I. arrive, elle se lève, et part au milieu de la scène la plus intéresante, ou de l'air le mieux exécuté. La jeune et très-aimable archiduchesse Louisa se soumet gaîment à cette espèce de supplice, et l'on dit qu'elle n'a jamais entendu un opéra entier. La famille royale arrive et part sans exciter la plus légère sensation dans la salle; ce n'est pas qu'elle soit peu agréable au peuple; bien au contraire, tous les membres de cette famille sont affables, exemplaires par leurs vertus domestiques, et très-aimés : mais c'est qu'on n'a pas à Florence cette dégoûtante loyauté qui se déploie par des marques de servilité affectée dans les autres pays. La nation italienne est de toutes les nations européennes celle qui montre le plus de dignité à cet égard (1). Le grand-duc visite souvent dans leurs loges les nobles qui sont dans son intimité; et il y est reçu sans au-

(1) Nous visitions un matin, avec le comte Girolamo di Bardi, le superbe musée dont il est directeur : nous trouvâmes, dans un des cabinets un jeune homme qui paraissait profondément occupé à examiner quelques morceaux d'histoire naturelle qui venaient d'arriver du Brésil, et qui en désignait les particularités à la personne qui l'accompagnait. Le comte nous laissa un instant pour lui parler, puis il revint à nous, et insista pour nous reconduire jusqu'à la porte, suivant l'étiquette italienne. Nous l'engagions à retourner près de l'étranger qu'il avait laissé dans le cabinet : il répondit qu'il le ferait immédiatement; car ce gentilhomme était le prince héréditaire, qui avait donné là rendez-vous à quelqu'un pour voir ensemble des oiseaux nouvellement ajoutés à la collection. « Mais (ajouta-t-il) telle est l'ardeur » de son Altesse quand il s'agit d'histoire naturelle, qu'elle » est toujours la première à se rendre à l'assignation ». Il y avait dans tout cela une si noble simplicité *de part et d'autre*, que je ne pouvais m'empêcher de la comparer avec une visite de l'héritier de la couronne de France à l'un des Musées ou à l'Institut de Paris!!!

cuns de ces trépignemens de joie, qui donneraient la fièvre à un ultra-royaliste français, si un prince du sang quittait sa loge pour le visiter dans la sienne. Son Altesse se promène souvent en voiture dans la ville, seul avec sa fille, presque comme un simple gentilhomme; il n'est jamais entouré de ces lanciers, galoppant la lance en arrêt, ni de ces fiers hussards, l'épée nue, qui précèdent les voitures des souverains et des princes dans certains autres pays.

Lois de Florence.

On a observé que la révolution avait été effectuée à Florence du temps de Léopold, et que les Toscans avaient peu à gagner par les changemens que leur proposaient les Français. Cette observation est vraie: les réformes salutaires qui avaient eu lieu dans les abus les plus grossiers, la force de l'opinion, et l'activité spontanée du système que Léopold avait mis en mouvement, mais surtout les mœurs douces du peuple; tout conspirait à rendre extrêmement tolérable le gouvernement de ce pays. En même temps, le climat heureux et les prix modérés auxquels les cultivateurs tenaient leurs terres, donnaient à tous ceux qui n'étaient pas absolument dénués d'industrie, des moyens d'existence suffisans. La situation générale de la nation était donc aisée; et si les lois n'étaient pas tout-à-fait calculées pour développer l'énergie intellectuelle et commerciale de la population, leur administration était beaucoup meilleure que leur esprit. Cette espèce d'ignorance, satisfaite dans son imprévoyance, n'est cependant pas l'état qu'un monarque éclairé, non plus qu'un philosophe, souhaitent pour leur pays; et les détails sui-

vans prouveront que ce léger degré de bien-être dépendait encore entièrement du caractère du prince, et qu'il pouvait être détruit par le plus léger souffle d'un gouvernement moins bienveillant.

Le grand-duc Léopold avait aboli la torture, l'admission de preuves *privilégiées* ou insuffisantes dans les matières criminelles, les accusations de haute trahison fondées sur des faits indirects, et la peine capitale. Ce système de jurisprudence est encore actuellement en vigueur, excepté que la peine de mort a été rétablie dans certains cas spéciaux, par Ferdinand, successeur de Léopold. D'après la pratique des tribunaux français, la publicité des procès a été introduite à Florence; mais l'instruction préliminaire, la partie la plus importante des affaires, est faite par le chancelier ou notaire public, qui a un pouvoir discrétionnel pour faire punir un prisonnier dont les réponses ne l'ont pas satisfait, soit par le cachot, soit par la privation de nourriture. En même temps, il n'est pas permis d'imprimer les motifs d'après lesquels le juge a pris ses décisions.

Dans les cas non prévus par le code, le président de police a le droit d'appliquer des peines extraordinaires. Il a également le pouvoir d'établir des procédures secrètes *economiche* que le grand-duc évoque devant lui, et détermine arbitrairement : ce magistrat peut condamner à des amendes, au fouet et aux galères : il peut arrêter les citoyens dans leurs propres maisons, et de nuit; et sur des soupçons ou des informations secrètes, il peut les faire enfermer dans une maison de correction, ou les forcer à entrer au service, comme dans les cas de *discolato*, c'est-à-dire de conduite immorale et dissolue,

ou d'abstinence des devoirs religieux ; pratique d'autant plus dangereuse pour la liberté individuelle, que son exécution est commise aux agens de police les plus subalternes.

Dans les matières ecclésiastiques l'abolition de l'inquisition, de la nonciature, des main-mortes, les restrictions imposées à la cupidité de l'Église, la soumission de ses propriétés aux charges publiques, la suppression presque totale de tous les droits payables à la cour de Rome, et la diminution des couvens et confréries, l'autorité des évêques limitée aux cas purement spirituels ou de discipline ecclésiastique, la défense de prononcer des vœux avant l'âge de discrétion et sans avoir subi un long noviciat, étaient les principales réformes introduites par Léopold. Les Français supprimèrent totalement les monastères. Depuis la restauration ils ont été rétablis en partie ; mais comme les revenus de ces institutions ont été pour la plupart séquestrés, c'est principalement les ordres mendians des franciscains et des dominicains, qui ont été ressuscités. La concurrence de ces moines avec les mendians laïques, jointe à la résistance non équivoque de l'opinion publique, tendent à abréger la durée de cette existence contre nature qui leur a été rendue par la magie de la puissance ; et plutôt ils retourneront au néant dont ils ont été retirés si *mal à propos*, mieux cela vaudra pour tous. Comme agens de fraude ils ne peuvent plus servir à rien ; et comme partie de la hiérarchie politique, ils jettent trop de mépris et de ridicule sur les gouvernemens qui les soutiennent, pour que les faibles services qu'ils sont encore en état de rendre puissent le compenser. Pour tout le reste on a

maintenu la révolution opérée par Léopold, révolution qui lui a, dit-on, coûté la vie, et il existe peu d'églises catholiques plus libres que celle de Florence. Presque toutes les religions sont tolérées à Leghorn, et l'on permet aux juifs de résider à Florence, à Pise et à Sienne. Les individus qui se dispensent des dévotions publiques, et ceux qui ne professent pas la religion catholique romaine, sont cependant exclus des places lucratives de l'état.

Une multitude de lois émanées, pendant l'espace de huit ans, sous les trois grands-ducs autrichiens, ont été recueillies en plusieurs gros volumes. Un code de procédure civile a été publié de plus, depuis la restauration, par ordre de Ferdinand III. Le code de Justinien et le digeste règlent les intérêts et les droits de propriété entre les individus et les corporations; car les droits des communes, qui avaient été établis comme un pas vers le gouvernement représentatif, et que les Français avaient supprimés, n'ont pas été restaurés.

Les délais judiciaires sont très-longs; et malgré l'injonction positive de terminer tous les procès dans l'espace de quelques mois, il en est peu qui durent moins de trois ans. Les charges des dépenses extrajudiciaires rendent les plus petites affaires ruineuses, même pour la partie gagnante. Dans les matières de grâce ou de justice, on a souvent immédiatement recours au prince quand le résultat est incertain. Les ministres ont le pouvoir de couper court à de telles suppliques, sous prétexte d'un manque de formes; mais le souverain y répond généralement par un *vista* ou un *riferito agli ordini* qui vaut une négation, sans en assigner aucun motif au pétitionnaire. C'est là où se borne le droit de pétition.

Les étrangers sont traités en Toscane, à l'égard du droit d'acquérir des propriétés comme les Florentins le sont dans les pays auxquels ces étrangers appartiennent, et indépendamment d'aucuns traités entre les deux contrées.

Le gouvernement de Toscane est purement monarchique. Tous les droits féodaux ont été abolis par le grand-duc François, et tous les priviléges de la noblesse et les majorats ont été supprimés. Le sénat florentin qui, dès long-temps, n'était qu'un nom sans autorité, n'a pas été rétabli à la restauration : ainsi le grand-duc est un des souverains les plus arbitraires de l'Europe, et il n'est restreint dans son administration que par un seul frein qui promet de devenir le plus efficace de tous, l'opinion publique.

Statistique de Toscane. (1)

Après les actes de Léopold qui permettaient la libre circulation de toute espèce de produit, le paysan se trouvant exempt de l'oppression et des impôts excessifs, l'agriculture fit un pas rapide et vigoureux en Toscane. La manière la plus usitée pour affermer les terres est d'en diviser le produit entre le propriétaire

(1) On croit devoir faire quelque apologie pour l'introduction de ces notices imparfaites. L'auteur, indépendamment de la conviction de son inaptitude à juger dûment des matières d'économie rurale et commerciale, n'a pas voulu donner une plus grande étendue à ses remarques, sachant que l'admirable ouvrage de M. de Châteauvieux, sur l'Italie, se trouve dans presque toutes les bonnes bibliothéques, et que ce sujet y est approfondi avec beaucoup de sagacité. On espère cependant que quelques faits tirés de sources incontestables, ne paraitront pas déplacés ici, quoique leurs séries ne soient ni complètes, ni liées ensemble scientifiquement.

et le tenancier, le plus souvent en deux parts égales. Le propriétaire avance l'argent nécessaire pour les premiers frais de culture, et son fermier le lui bonifie sur la récolte suivante. Une autre somme est avancée pour le commerce des bestiaux, et le cultivateur le conduit, en entrant de moitié dans le profit et les pertes. Le bétail ainsi produit fournit la principale nourriture animale, consommée par la population, et de plus le nombre de bœufs nécessaire pour le labourage et les transports des fermes. Les moutons sont en général bien conduits, mais la difficulté de trouver des pâturages suffisans pour de très-grands troupeaux, rend les charges plus lourdes et les gains moins sûrs. On a cependant quelques troupeaux nombreux dans les montagnes; on les conduit l'hiver dans des marais, où les mérinos trouvent une pâture très-saine. Depuis que Ferdinand a permis l'exportation de la laine, on a fait beaucoup plus d'élèves. Il y a plusieurs cantons en Toscane où l'on élève des chevaux; mais excepté le haras royal, qui en produit quelquefois de bons, ces animaux sont en général inférieurs, et l'on ne pourrait s'en servir aux usages de luxe. Dans les provinces qui ont des forêts, on fait un grand commerce de cochons qui se nourrissent de glands. On consomme beaucoup de viande de porc dans les marchés intérieurs, et l'on en sale une assez grande quantité pour l'exportation. On trouve des troupeaux de buffles dans les marais; et à Pise, environ trois cents chameaux (dont la race a été importée d'Afrique, par les Médicis) servent à transporter les marchandises. Le sol est généralement divisé en champs, où l'on cultive, outre les plantes céréales légumineuses et les herbes de prai-

rie, des vignes, des oliviers et plusieurs sortes d'arbres fruitiers qui réussissent parfaitement. C'est cette culture mêlée qui a déterminé l'usage de partager les gains. Dans quelques parties de la Toscane où l'agriculture est plus simple, il existe d'autres coutumes. Dans quelques vallées on confie à la terre soixante-et-dix espèces de grains; mais celles qui sont préférées sont : quatre variétés de froment, le maïs, l'avoine, deux sortes de sarrazin, le seigle, l'orge, les haricots, les pommes de terre, les raves et le sainfoin.

La vigne croît spontanément à Florence, mais le vin n'a pas encore figuré dans le commerce, la culture des vignes n'étant calculée que pour la consommation intérieure. On commence cependant à faire de bons vins et propres à soutenir un voyage, et cette denrée deviendra probablement un article d'exportation. L'huile est fabriquée dans la plus grande proportion, et c'est un des plus riches produits du sol toscan. La meilleure est celle qu'on obtient par la pression de l'olive non fermentée, et par le moyen de la plus simple machine. Une seconde pression en produit une qualité inférieure, mais qui, avec du soin et de la propreté, est encore passable; enfin, une troisième qualité, appropriée aux fabriques de savon et au commerce des laines, est tirée par l'immersion des mêmes substances dans l'eau bouillante, ou par une longue trituration dans l'eau froide.

Dans le voisinage des grandes cités, plusieurs espèces de plantes potagères sont cultivées en abondance. Les cantons les moins fertiles sont destinés à la culture des plantes qui produisent la paille pour les manufactures de chapeaux, et les demandes sont

si considérables, et la matière première d'un si haut prix, que les cultivateurs y trouvent de grands avantages. Les vers à soie sont encore un produit important, spécialement depuis que la soie est exempte de droits.

Plusieurs sociétés d'agriculture existent en Toscane, et la plus célèbre est celle des Georgofili, de Florence. L'état lui doit plusieurs bienfaits considérables, spécialement la culture du sainfoin, la naturalisation de l'accacia, et l'introduction de beaucoup d'améliorations pratiques.

On n'emploie pour combustible, dans les manufactures, que le charbon de bois, le charbon minéral n'étant par exploité en Toscane. Cependant, on a fait des tentatives pour tirer du charbon et de la tourbe; mais les avantages n'étaient pas suffisans pour couvrir les dépenses. Les bois ont donc toujours fourni aux besoins du pays; mais un accroissement de consommation, joint à la négligence dans l'administration des forêts, a menacé pendant un instant d'épuiser les ressources. Heureusement les efforts d'un petit nombre d'individus pour mieux diriger la coupe des bois, et des économies dans l'emploi qu'on en faisait pour les manufactures, ont rétabli la balance.

Les moyennes régions des montagnes produisent une abondance de châtaignes, qui forme un article si considérable dans la consommation populaire, que la récolte de ce fruit influe toujours sur le prix du blé.

La terre de Toscane a des qualités très-variées; chaque montagne, chaque vallée a un genre de fertilité qui lui est particulier. Le sol est généralement

argileux, ou calcaire; mais l'art a presque partout surmonté les difficultés locales, et la campagne paraît un jardin continuel. La valeur des terres varie depuis six jusqu'à quatre-vingts écus florentins le *stioro* (1). Le blé produit de trois à dix-huit fois sa semence; mais, ainsi que toutes les productions de l'agriculture toscane, il est exposé à de grands risques par l'influence atmosphérique d'un ciel qui abonde en phénomènes destructeurs.

On trouve en Toscane beaucoup de substances minérales, mais les mines de Porto-Ferraio sont les seules qui soient en activité, et peut-être sont-elles les plus riches du monde. Le souffre naturel de Pereta est un article de commerce considérable. Il y a des mines de fer à Volterra, et l'on tire des montagnes une grande variété de marbres blancs et de couleurs, d'albâtre et de pierre calcaire.

Les manufactures d'étoffes de laine et de soie, autrefois la richesse commerciale de la Toscane, sont tout-à-fait tombées. La manufacture de papier de Pescia, sous la direction du signore Magnani, est florissante, et l'emporte sur les importations étrangères de cette marchandise.

La manufacture de porcelaines, de la Doccia, fondée en 1741, par le marquis Carlo Ginori, s'est accrue graduellement, et soutient la rivalité qui résulte du commerce nouvellement rouvert en Europe. L'activité du marquis actuel, qui a visité les fabriques étrangères les plus remarquables, pour en adopter les perfectionnemens, a beaucoup contribué à son accroissement. Son grand fourneau est

(1) Le *stioro* est environ cent quatre-vingt-dix toises carrées. *Voyez* Lalande. Vol. 3, p. 33.

construit en quatre étages, qui atteignent à la hauteur de quarante-deux *braccii* de Florence. Les avantages de ce fourneau sont une grande perfection dans la *cuite*, une épargne de temps et de combustibles très-considérable, et une plus grande quantité d'objet confectionnés. Le premier étage est employé pour la porcelaine, le second pour la terre de Wedgwood, le troisième pour la poterie commune, et le dernier pour la première *cuite* du biscuit. Ce fourneau peut contenir vingt-mille pièces; et comme l'opération de la cuisson est terminée en vingt-quatre heures, il est plus que suffisant pour fournir à toutes les demandes que la stagnation présente du commerce permet de faire. Le propriétaire de cette manufacture ne s'est pas borné à l'amélioration de la partie mécanique; il a fait des recherches pour obtenir du pays même les terres nécessaires pour la fabrication de la porcelaine, et conjointement avec le marquis Ridolfi, il a vérifié par des expériences chimiques les qualités des terres et les défauts de chacune des veines qu'il a découvertes. L'excellence des matériaux, la beauté des couleurs, et l'élégance des formes des plus belles pièces de cette fabrique, répondent au savoir et à l'activité de celui qui la conduit, et soutiennent la concurrence avec la porcelaine de France.

La fabrication des voitures se maintient malgré la rivalité étrangère : la défense d'importer des fers étrangers lui est très-désavantageuse, en élevant les prix des marchandises qui y sont employées. Ce monopole accordé au fer indigène, joint à la manière coûteuse dont les forges sont échauffées par le charbon de bois, rend cet article inférieur, et

le double plus cher que le fer étranger. Les mines d'Elbe sont affermées par le gouvernement, et les intérêts de ceux qui en ont l'exploitation par contrat, se trouvent toujours en opposition avec toutes les améliorations proposées à l'ordre de choses actuel.

Les manufactures de Toscane souffrent infiniment par les mauvaises lois fiscales qui prédominent en Italie, et qui isolent l'industrie commerciale des différens états. L'indolence des grands propriétaires qui ont peu d'inclination à multiplier leurs capitaux, en les employant d'une manière productive, leur est aussi fort nuisible. La politique générale des petits despotes qui gouvernent chaque division de ce malheureux pays, n'est pas moins contraire à son commerce qu'à sa liberté. Mais la nullité de l'Italie fait partie du système moral et religieux que l'hypocrisie, jointe à la force des armes, a imposé au genre humain; et pour le présent, les Italiens n'ont rien autre à faire qu'à obéir.

Les finances, en Toscane, excèdent de beaucoup les besoins de l'état, et sont principalement employées à corrompre le peuple. C'est pour cela que sans augmentation de territoire, n'ayant ni magnifiques entreprises à soutenir, ni dépenses utiles à assurer, les impôts directs et indirects vont cependant toujours en croissant.

Sous Léopold, le revenu total était de huit millions de livres toscanes, en y comprenant le revenu de la dette (de six cent mille livres). A l'arrivée de Napoléon, cette dette avait été portée à trente-deux millions, et il acquitta le tout par la vente des biens nationaux.

La restauration n'a été marquée par aucun retranchement, ni par aucune dépense utile. Huit millions de revenus ont disparu sans qu'un seul ouvrage important ait été entrepris; et les taxes élevées pendant la guerre se trouvent insuffisantes en temps de paix.

Sous Léopold le revenu était de .	9,100,000 l.
Les dépenses de	8,400,000
Laissant un excédant de	700,000
En 1817, le revenu était de . . .	17,200,000
Les dépenses de	18,000,000
Laissant un déficit de	800,000

Le nombre de troupes assigné à Florence par le gouvernement autrichien est de huit mille hommes; mais il n'y en a pas plus de la moitié actuellement maintenues.

Aucune institution concernant la marine n'a été établie depuis que Léopold a supprimé celles qui y avaient rapport; et quoique l'ordre de Saint-Étienne ait été rétabli, les chevaliers ne se mettent plus en mer pour défendre les côtes contre les pirates barbaresques. La discipline militaire est principalement entretenue par les coups de canne, et les enrôlemens portent pour la plupart sur des personnes condamnées au service par la police.

Les moyens du gouvernement consistent en impôt territorial, impôt *famigliare* (sur les maisons), douanes, droits d'enregistrement, droits sur le timbre, loterie, vente de sel, de tabac, etc. etc. Cinq millions de dettes ont été contractées pendant l'invasion napolitaine, sous Murat, et on en a chargé

différentes communes. L'impôt territorial est fixé d'après un cadastre qui doit être renouvelé. Les droits des douanes sont oppressifs, plus peut-être par les restrictions qu'ils imposent au commerce que par leur taux absolu.

A l'exception des avocats dans les causes civiles, personne ne peut rien publier sans l'approbation des censeurs. Les colléges, les écoles, les universités demanderaient de grandes améliorations; mais le zèle de plusieurs individus considérables par leur rang et leur fortune étant éveillé à ce sujet, on doit espérer que ces améliorations ne seront pas longtemps attendues, malgré l'opposition du gouvernement, opposition assez marquée par la suppression du lycée, et l'influence reconnue du cabinet de Vienne sur les affaires de Toscane.

Disputes littéraires en Italie.

Les querelles littéraires ont succédé pendant longtemps en Italie aux contestations politiques. Les romantiques et les classiques sont les Guelfes et les Gibelins de nos jours; et les factions des blancs et des noirs, si elles étaient plus sanguinaires, n'étaient pas plus animées que les Trécentistes et leurs adversaires.

La situation politique des Italiens, ayant exclu tout autre motif d'exercice intellectuel a jeté les littérateurs de ce pays dans une critique verbeuse, et des subtilités métaphysiques qui ont trop souvent dégénéré en vains débats, ou en aigres disputes. La discussion des choses étant défendue, l'esprit se portait sur l'examen des mots. Ce fait explique l'histoire singulière de la littérature italienne, depuis la

chute des républiques, jusqu'à l'époque stimulante de la révolution française; et cela éclaircit le paradoxe apparent d'un génie national, actif et pénétrant, dépensé en poésie sans verve, en recherches pédantesques et en débats puérils (1). Les niaiseries fantastiques des Arcades, avec leurs sonnets *à la Vierge*, et leurs canzoni *sur la Passion*, et les éternelles discussions des trécentistes et des romantiques, développent les mêmes faits physiologiques, l'énergie naturelle luttant contre l'ennui dans l'agitation convulsive d'une inactivité forcée.

Sur le premier de ces sujets, il y a très-peu de choses à dire; et ce peu serait employé à décrire une existence qui approchait presque du néant. L'état actuel des académies littéraires, est celui auquel tendent naturellement ces sortes d'institutions. Quand elles sont fondées par la volonté spontanée des membres qui les composent, elles deviennent les foyers de toute la pédanterie et de toute la fatuité du pays, le centre de gravité de la médiocrité. Quand elles sont élevées, encouragées et stipendiées par les souverains, elles sont les marchés de l'intrigue, les instrumens de la servitude, offrant des moyens toujours prêts pour opprimer le véritable littérateur, qui marche à la célébrité par un chemin droit et ouvert, et méprise les voies obliques des lâches sycophantes.

Le trait qui caractérise particulièrement les aca-

(1) Toute règle générale admet des exceptions. Cependant Filangieri et Beccaria appartiennent à l'époque vivifiante de Joseph et de Léopold, et ne peuvent guère être considérés comme faisant partie de l'ordre de choses léthargique auquel nous faisons allusion.



démies italiennes, c'est un intolérable flux de vers qui tient à quelque degré au génie de la langue, et plus encore à celui du gouvernement civil et ecclésiastique du pays, qui non-seulement punit les exercices les plus nobles de la pensée, mais par l'éducation qu'il établit, rend les sujets incapables de penser. Des vers doux, harmonieux et sonores couvrent la pauvreté des idées et la fausseté des raisonnemens; et l'incohérence, la prolixité déplacée des improvisateurs, qu'on écoute avec plaisir quand elles se cachent sous des rimes mélodieuses, seraient rejetées avec dégoût si elles paraissaient en prose. La brièveté du sonnet contribue aussi à multiplier les mauvais poètes, parce que de semblables compositions ne demandent pas beaucoup plus de travail que de génie.

Par l'influence de ces causes, chaque ville d'Italie est surchargée de poèteraux : toutes les naissances, les mariages, les morts, les professions religieuses, ou les réceptions doctorales à l'université, sont célébrées par leur poème particulier, qu'on voit afficher sur les murs les plus apparens de la cité; et chacun de ces événemens paraît également propre aux inspirations poétiques. L'absurdité de ces vaines démonstrations prête au ridicule et à la plaisanterie; mais si l'on compare ces œuvres poétiques des académiciens italiens, avec la prose des panégyristes, critiques et disséqueurs littéraires des académies des autres pays, on serait bien embarrassé de savoir auxquels offrir la palme de la pédanterie et de la nullité.

Cependant, il est juste d'ajouter que ces *hospices des enfans-trouvés* des muses, excitent le dédain et

la dérision des littérateurs qui se sont fait un nom européen : même le théâtre a su vouer au ridicule (1) le

Parson much bemused in beer
The maudlin poetess, and rhiming peer, (2)

qui obtiennent ordinairement les principales places dans ces sortes d'institutions.

Les disputes littéraires qui occupent actuellement l'activité des écrivains italiens, quoique presque aussi futiles, excitent cependant plus d'intérêt comme montrant une phase particulière de l'esprit humain ; un aspect de la vie sociale, dans lequel la philosophie peut encore trouver quelques avantages : leur importance devient plus grande, par la connexion des disputes et des disputeurs avec l'histoire politique du moment, et par les effets qu'elles peuvent produire sur les destinées futures de la contrée.

L'histoire de la littérature italienne présente le phénomène d'une langue qui prend une vie soudaine, et qui parvient rapidement à une perfection précoce, à l'appel d'un peuple aussi soudainement ar-arrivé à l'existence politique, et conduit aussi promptement au plus haut degré d'activité sociale.

La connexion entre la société et la langue est inhérente à la nature des choses. Un riche vocabulaire suppose un fonds d'idées extensif ; et s'il est épuré, il implique aussi nécessairement la friction de l'usa-

(1) Dans une des comédies de Notari, auteur vivant dont les ouvrages se jouent très-souvent en Italie, et qui sont bien supérieurs à ceux de Goldoni, sous le rapport de l'intérêt et de la philosophie.

(2) « Le curé dont la muse est le bon vin, la Sapho doucereuse et le *pair* rimailleur. »

ge. L'époque de la formation de la langue italienne, intéressante sous tant de rapports, liée avec des intérêts actuels, entrant dans le système de civilisation existant alors, se trouve de plus conservée dans des documens plus authentiques que ceux de l'origine des littératures grecque et latine. Des faits aussi évidens prennent une vivacité de couleur qui donne involontairement l'idée qu'ils sont uniques : mais la même connexion doit avoir existé à l'origine et au développement de chaque langue qui a été parlée ou écrite par les hommes.

La période de la liberté italienne, aussi courte que brillante et vivifiante, a laissé après elle une longue nuit de sommeil et de nullité. Pour les enfans dégénérés du despotisme et de la superstition, les héros et les écrivains des temps passés devinrent des géans qu'il était difficile d'imiter et impossible de surpasser. Tandis que les yeux des plus jeunes nations européennes se tournaient vers l'avenir, qu'elles anticipaient le perfectionnement et provoquaient la réforme, les Italiens fatigués et enchaînés, restaient fixés sur le passé, et la mémoire et le génie s'attachaient, avec un égal amour, une égale fidélité, aux triomphes de la littérature et des arts, dans les treizième, quatorzième et quinzième siècles.

Le renouvellement de la littérature grecque coïncide avec cette période de splendeur passagère; et quand ses trésors de poésie et de critique furent ouverts devant le génie italien, ils ont dû l'éblouir par leurs richesses et le décourager par leur perfection. Dans le même temps que les hommes opulens s'efforçaient de sauver et de multiplier les souvenirs de la civilisation des anciens, les littérateurs s'occupaient



à étudier leur philosophie, et à imiter les grâces de leur style. Cette circonstance a sans doute contribué à la politesse, au raffinement, à l'élégance, non-seulement de la langue italienne, mais de toutes celles de l'Europe qui se sont trouvées dans la sphère de son influence; mais l'imitation raisonnable des anciens dégénéra bientôt en copie servile, ou plutôt en adoption générale de leurs idées, de leur phraséologie, de leur mythologie, de leurs notions amoureuses, et des formes de leurs meilleures compositions. A mesure que la gloire nationale déclina, les modèles étrangers, et contraires au génie national, furent plus strictement suivis, et la littérature devint toujours plus factice. Enfin éloignée de tout sentiment et de toute passion capables d'inspirer de la sympathie, elle devint un arrangement de mots, un assortiment de sons dénué d'énergie et d'intérêt.

Mais tandis que Jupiter régnait une seconde fois sur le Capitole, que Vénus et Cupidon parcouraient les bosquets avec les Corydons et les Ménalques dans les sonnets des académiciens italiens, le reste de l'Europe pensait et agissait. La réforme, la philosophie de Bacon, les guerres de la Ligue et de la Fronde en France, et la première révolution en Angleterre, avaient étendu la sphère des idées, et forcé les nations à adopter un vocabulaire plus nombreux, une richesse d'expression qui surpassait de beaucoup celle qui avait été atteinte dans les temps les plus raffinés de la civilisation grecque et romaine. Quand les Italiens, enfin réveillés de leur long sommeil, voulurent traiter des sujets européens, ils se trouvèrent embarrassés par la pauvreté de leur idiome. Continuellement stimulés à briser la chaîne que les

puristes avaient jetée autour d'eux, ils inventaient ou empruntaient aux autres langues les termes qui leur étaient absolument nécessaires, et qui n'existaient point dans les écrits de leurs modèles les plus respectés.

Dans toutes les innovations, comme elles sont généralement commencées par la partie la plus jeune, la plus entreprenante et la moins prévenue de la société, il doit toujours se former en même temps un corps d'opposition composé d'individus âgés et saturés de préjugés, dont les idées accoutumées à se soumettre à un arrangement donné, ayant toujours été combinées suivant des associations déterminées, doivent être adverses à tout ce qui tend à les combiner d'après d'autres lois, et à nécessiter de nouvelles études. L'hostilité une fois excitée ne saurait manquer d'alimens dans les méprises et les faux calculs des adversaires. C'est ainsi qu'une guerre est allumée, dans laquelle chaque parti peut se donner raison jusqu'à un certain point, et le temps seul peut décider si la victoire doit être donnée, avec justice, à l'un plutôt qu'à l'autre.

Telle est l'histoire des querelles littéraires qui occupent maintenant les doctes loisirs de l'Italie, et divisent ses savans en factions des puristes et des novateurs, des romantiques et des classiques. Les premiers s'occupent de la langue, et les seconds des idées dans les compositions.

Il est facile de concevoir que ces deux questions ont dû s'amalgamer graduellement avec les débats élevés sur les grands sujets qui intéressent l'Europe; que les avocats de l'innovation en littérature doivent se rencontrer parmi les zélés défenseurs des réfor-

mes politiques, et que ceux qui ont le tort de vouloir ressusciter un langage usé verraient sans peine les maux qui résulteraient de la faiblesse des institutions usées. L'étroite liaison de ces idées en fait des parcelles du même système ; mais il y a peut-être quelque chose de plus dans cette *connexion*. Le gouvernement autrichien, quoique passablement tyrannique, ne se fait pas remarquer parmi les despotismes européens par la perspicacité et la promptitude du jugement. Il peut bien déployer une louable activité en emprisonnant un démocrate, en bannissant un jacobin, ou en persécutant un carbonari ; mais il est plus que probable que ses censeurs laisseront passer une honnête quantité d'opinions hétérodoxes qui se présenteront sous le masque des discussions littéraires (1). Ainsi donc ceux qui dédaignent de s'humilier devant un capucin aux pieds nus, ou qui sont découragés en voyant leur pays conquis, soumis à un gouvernement qui, avec toutes les oppositions possibles de mœurs et de sentimens, n'a pas le bon sens d'amalgamer ses intérêts avec ceux de la nation ; ceux-là cherchent la sûreté de leurs personnes et le moyen d'exhaler leurs sentimens patriotiques sous le voile de disputes étrangères, et à l'intelligence et à la jalousie de leurs maîtres abhorrés. Mais quelle que soit la vérité de cette assertion en théorie, elle s'accorde avec les faits ; car il est peu d'exemple où l'enthousiasme politique ne s'unisse pas à l'enthousiasme littéraire, et dans lequel le par-

(1) Dans les divers journaux que nous avons lus pendant notre séjour en Italie, nous avons très-fréquemment rencontré les doctrines les plus sévèrement proscrites par l'Église et par l'État, disséminées dans les discussions littéraires, échappant ainsi à l'examen peu intelligent des censeurs.

tisan de la théologie païenne ne soit pas dévoué à l'aristocratie féodale et à la domination ecclésiastique.

La querelle des *trecentisti* n'est pas de fraîche date ; elle se rattache à une autre question qui a été long-temps un sujet de contestation ; c'est celle de savoir si la langue elle-même doit être appelée *italienne* ou *toscane*. Cette dispute, quoiqu'en apparence plus futile, en excitant des jalousies municipales a été soutenue avec plus d'aigreur et d'emportement que la première. Il est difficile pour un étranger d'entrer dans les détails de cette question ; mais il existe certaines propositions philologiques propres à éclaircir la discussion, et sur lesquelles on peut se risquer à parler sans présomption. Les écrivains des villes d'Italie qui n'étaient pas compris dans les états toscans, fatigués peut-être de la fatuité littéraire et des prétentions pédantesques des puristes florentins, en ont appelé de l'autocratie de la Crusca, et ont vigoureusement attaqué les droits paternels que les Toscans prétendaient s'arroger sur leur langue commune. En maintenant le droit très-naturel qu'ils avaient d'adopter à Milan, à Bologne ou à Naples le style et les expressions qui leur paraissaient les meilleures, ils cherchaient à prouver que la langue italienne écrite, ne dérive pas d'un dialecte particulier, mais que c'était un choix des plus nobles parties de tous les dialectes. *Quando l'Alighieri, scrisse il suo poema* (dit Perticari) *con parole illustre tolte a tutti i dialetti d'Italia, allora diremo ch' ei fondasse la favella Italiana* (1). Cette proposition est soutenue par l'au-

(1) *Liv.* 1, *ch* 8. « Quand le Dante écrivit son poëme dans un noble dialecte emprunté à tous ceux de l'Italie, c'est alors que nous dirons qu'il a fondé la langue italienne. »

torité de Dante lui-même, dans son traité *De vulgari eloquentia ;* mais Perticari donne au sens de ces paroles une étendue qui les met en contradiction avec la possibilité physique. L'histoire des langues prouve qu'aussi long-temps qu'une société demeure dans l'état de la plus simple agrégation, il ne peut exister aucune règle de langage. Chaque village parle comme il peut et comme il veut ; et conséquemment il ne pourrait être entendu à une très-petite distance, où on a l'usage d'un autre dialecte. Mais quand un gouvernement puissant s'établit, et que le peuple se rassemble pour former de grandes cités, les parties du discours deviennent un motif d'étude, et la nécessité d'avoir des documens écrits conduit à la perception des analogies grammaticales. Les plus hautes classes de la société, surtout quand il y a une cour, adoptent une manière de parler différente de celle des gens du commun, plus douce, plus régulière et plus harmonieuse. Les premiers écrivains n'ayant point de modèles sur lesquels ils aient à se régler, étant d'ailleurs plus envieux de plaire à ceux qui sont le plus capables de les récompenser et de les honorer, prennent naturellement le langage de la classe à laquelle ils adressent leurs ouvrages. Il se fait ainsi une distinction entre le style noble et le style dit *vulgaire*. Il n'existe rien dans la nature intrinsèque d'un mot ou d'une phrase, qui puisse les rendre ignobles ou élevés. C'est par l'usage que ces caractères sont acquis, et les expressions qui ont figuré dans le monde distingué, descendent au peuple quand les manières deviennent plus raffinées, et sont bannies de la bonne société.

Tout style écrit, qui n'est pas fondé sur un dialecte parlé par une classe de personnes, est alors purement conventionnel, et doit nécessairement dégénérer très-vite en jargon pédantesque, lequel n'étant point propre aux affaires de la vie, étant inintelligible pour ceux qui ne sont point initiés à ces mystères, cessera bientôt d'être employé, puisqu'on n'écrit que pour être lu. Nous avons un exemple de cela dans les ouvrages du docteur Johnson, qui, quoique nerveux et imposans, ne sont pas anglais, et n'ont pu faire qu'une impression très-passagère sur la langue. (1)

L'Italie ayant été subdivisée en plusieurs états indépendans, ils devaient offrir autant de *foyers* d'un dialecte noble et choisi, chacun desquels a pu devenir une langue écrite. Le vénitien est presque devenu tel, par l'usage que les sénateurs en faisaient dans leurs discussions publiques, ce qui le polissait en lui donnant plus de cours. Comme tous ces dialectes avaient une origine commune, il est probable que le Dante, combattant contre la difficulté d'écrire dans un langage qui n'avait pas encore été cultivé, a pu adopter de temps en temps une seule expression aux idiomes environnans, quand elle lui paraissait plus sonore, plus significative ou plus élégante que celle du dialecte de son pays. Dans ce cas, le commerce entre les différens états, l'analogie, ou la contexture du passage suffisait pour le rendre intelligible sans le traduire, comme les premiers écrivains anglais ont fait en

(1) Tel a été le sort de l'*Euphuisme* du temps de la reine Élisabeth : c'était un composé de folie et d'affectation, à peine concevable à une époque aussi énergique.

introduisant les mots latins terminés en *abilis*. (1)

Mais il y avait, sans doute, un commencement de structure grammaticale, des conjugaisons et des déclinaisons connues et intelligibles chez le peuple auquel le Dante s'adressait; et son nouvel édifice a dû être bâsé sur ces premiers fondemens; autrement, il aurait écrit dans un jargon qui n'aurait pu être entendu qu'avec une grammaire et un dictionnaire faits exprès pour lui servir de clef. Ainsi donc, si la construction générale du langage adopté par le Dante et les autres pères de la langue italienne écrite, était celui qui se trouvait en usage parmi le peuple de Florence, et non point ailleurs, ce fait est suffisant pour justifier les réclamations des Florentins. Il n'est pas difficile d'expliquer comment ce dialecte fut généralement adopté par la bonne compagnie, et pour les communications écrites. (2)

(1) L'auteur cite quelques passages d'une traduction anglaise de la Bible, qu'on croit faite du temps d'Édouard III, dans laquelle plusieurs mots latins terminés en *abilis*, *ibilis*, sont introduits en changeant cette terminaison en *able*, *ible*.

(2) Il se trouve cependant une difficulté qui ne peut s'expliquer par des propositions générales; c'est la grande ressemblance des dialectes des Provençaux, des Siciliens et des Toscans. C'est un fait qui ne pouvait pas être l'effet du hasard ou de la simple imitation. Mais si l'on admet qu'il existait un langage poétique, un idiome de cour commun aux classes élevées et éclairées dans toute l'Italie (ce qui n'est guère soutenable, d'après la situation où se trouvait le continent), comment cette langue est-elle devenue celle du peuple de Florence? Si le Dante, comme on le prétend, l'avait importée, son livre, inintelligible pour le grand nombre, ne serait jamais devenu populaire; cependant on sait que le contraire est arrivé; et quoique le Dante ait pu raffiner le langage de son pays, il est évident que ce langage subsistait, et qu'on le parlait familièrement avant sa naissance.

La cour de Rome, le seul état capable de rivaliser Florence en littérature, avait adopté le latin, pour les affaires publiques et diplomatiques; et les Florentins étant forcés, d'après la nature populaire de leur gouvernement, d'adopter une autre méthode, leur dialecte devint naturellement plus poli et plus régulier; et les formes populaires de leur gouvernement ayant mis en activité tout le génie et tous les talens dont ils pouvaient se vanter, des auteurs dans les diverses branches des lettres parurent à Florence et donnèrent le ton aux autres états, moins favorablement situés pour le développement littéraire. Pendant une longue suite d'années, Florence a été le centre de l'opinion publique, le grand marché des productions des arts et des lettres. Il était donc naturel que les poëtes et les historiens adoptassent le dialecte le plus raffiné par l'usage, le plus propre à remplir leur objet, et qui promettait le plus de chances de publicité.

Jusque-là les prétentions des Florentins paraissent fondées sur des raisons inhérentes à la nature des choses, et sur lesquelles on ne risque pas de se méprendre; mais la justice de leur cause semble s'arrêter là. (1)

(1) A l'égard de l'origine des divers dialectes d'Italie, on peut regarder comme certain, soit que l'italien ait été formé du latin corrompu, soit qu'il ait existé en même temps que cette langue (comme le cardinal Bembo et d'autres autorités respectables le soutiennent), que ses dialectes doivent avoir pris une forme différente dans chaque canton, suivant les changemens particuliers qui y étaient apportés par les tribus barbares qui s'y établissaient. On peut faire la même observation dans les patois des provinces d'Angleterre, qui se ressentent toujours des invasions saxonnes ou danoises. Un des plus forts argumens en faveur de l'antiquité de

La première absurdité dans laquelle ils sont tombés, est celle de s'efforcer d'introduire et d'incorporer dans la langue italienne tous les termes vulgaires de la populace de Florence qui, ayant été employés dans les ouvrages de quelques écrivains licencieux et burlesques, sont regardés comme ayant reçu la marque de l'authenticité; mais leur plus grande erreur est de supposer qu'il soit possible de lier et de consolider une langue, en ôtant au peuple qui en fait usage, le *jus et norma loquendi*.

Quand le dialecte toscan a pris le pas sur tous les autres, comme langage littéraire, les Florentins étaient le peuple le plus actif et le plus lettré de l'Italie : c'est à présent tout le contraire; les lettres sont beaucoup plus cultivées chez les Italiens du nord. Si les écrivains de Milan et de Bologne sont condamnés à se renfermer dans le *tuscisme* pur des premiers siècles de la littérature italienne, ils deviendront inévitablement froids, pédans et même difficiles à entendre pour ceux qui ne parlent que l'italien moderne : ils seront de plus obligés d'abandonner un ample vocabulaire de termes nouveaux essentiellement nécessaires à leurs sujets. Il est vrai que le cours des événemens, ayant amené de France les inventions en physique et en philosophie, a infecté de gallicismes la langue italienne parlée; mais c'est un mal inévitable, et les Italiens doivent se résoudre à franciser ou à s'asbtenir de discuter les

l'italien, est fondé sur sa douceur et son harmonie, qui sont plus grandes que celles du latin dans toute sa pureté; car il est déraisonnable de supposer que l'union de deux langues comparativement rudes et peu sonores ait pu en produire une troisième, remarquable par les qualités opposées.

sujets modernes. Ce n'est donc point à une ville, bien moins encore à une académie ou à un individu quelconque, à déclarer *ex cathedrâ* ce qui est correct ou irrégulier. C'est le suffrage ou la désapprobation du public, en général, qui doit décider un auteur sur le choix de son style. S'il charge ses pages de néologismes, ou qu'il affecte de faire usage d'un nombre excessif et inutile d'idiomes de provinces ou de conversation, il ne sera point goûté par la masse de la nation, et son libraire le remettra bientôt dans le bon chemin; mais une langue est comme la vie humaine, elle change avec les années; et le dialecte pur du treizième siècle, appliqué aux discussions de notre temps, serait aussi peu convenable que les armures chevaleresques dans les guerres actuelles.

Il est de fait qu'il n'existe aucuns modèles bien généralement reconnus pour l'Italien; et les meilleurs écrivains, même parmi les Toscans, diffèrent les uns des autres, au point que celui qui veut les étudier, rencontre une difficulté nouvelle à chaque auteur. En outre, ils sont trop verbeux, trop chargés de circonlocutions pour satisfaire un goût formé sur l'élégante netteté du style français ou anglais. Il est indubitable que les meilleurs modèles à étudier sont ceux qu'ont laissés les esprits nobles et libres qui écrivaient dans les beaux jours de la république florentine, et que depuis son extinction, la langue a toujours perdu plus ou moins de sa vigueur; mais il existe une grande différence entre une émulation généreuse, et cette *imitation* servile qui hésite à se servir d'une phrase bien appropriée ou d'un tour d'expression clair et facile, parce qu'ils n'ont pas été

sanctionnés par l'autorité d'un classique toscan. (1)

Si les Florentins fondent leur prétention à dogmatiser les Italiens, sur le nombre et l'importance de leurs auteurs récens, elle est assez mal appuyée. Monti et Perticari son gendre, Pindemonti, Parini, Alfiéri, Giordani, Ugo Foscolo, ne sont point natifs de la Toscane. Les termes sanctionnés par leur exemple, et les tours de phrase consacrés par l'usage qu'ils en ont fait sont tous immanquablement adoptés, quoiqu'ils puissent répugner à l'oreille d'un Toscan pur.

Mais quoique ce résultat de l'état actuel de la société en Italie soit inévitable, il est cependant désavantageux, et finira par entraîner la décadence de la littérature italienne. Tandis que les écrivains de chaque ville d'Italie maintiennent *dente et ungue* leur droit pour donner des lois à la langue commune, ils en négligent presque tous l'usage habituel. Les malheureux patois des différentes provinces ne sont pas seulement parlés par le vulgaire, mais ils servent à toutes les classes dans le commerce ordinaire de la vie. Plusieurs dames milanaises et piémontaises, distinguées par leur rang et leur élégance, écriraient plus facilement et plus correctement le français que

(1) Nous pouvons offrir un exemple de ce faux système dans le style d'un auteur vraiment patriote, Angeloni, qui, en fulminant contre la perfidie du cabinet anglais, et en démontrant la tromperie manifeste dont son pays a été la victime, se montre trop bon *trecentiste* pour donner à ses personnages leurs titres actuels, et arrache à son lecteur un sourire involontaire par de bizarres incongruités, telles que, *messer Castlereagh*. L'historien Botta appelle le congrès des habitans de Saint-Domingue, *il convento de' dominicani*. On peut voir quelques autres traits plaisans de ce genre dans l'ouvrage du comte de Stendhal, *Rome, Naples et Florence*.

l'italien. Tant que cette coutume absurde sera conservée, le dialecte écrit deviendra tous les jours moins familier, et se convertira graduellement en langue morte, toujours moins adaptée aux sujets modernes. Les divers auteurs, adoptant aussi des règles qu'ils créent pour eux-mêmes, se privent par là de la pierre de touche de l'opinion publique : ils écrivent aussi péniblement que s'ils composaient dans une langue étrangère ; et à mesure qu'ils se rendent plus corrects, ils sont en même temps plus froids. Si le présent système de division politique devenait (ce qui est impossible) permanent en Italie, la langue de ce pays aurait le même sort que son indépendance. La nation italienne aurait, dans ce cas, peu à communiquer, soit avec elle-même, soit avec le reste de l'Europe ; et ses regrets ne seraient pas de longue durée. Mais si la nature humaine est autre chose qu'une vaine abstraction, si les causes et les effets agissent par des lois constantes sur les affaires de ce monde, d'autres circonstances donneront bientôt aux Italiens une chance de consolidation et de liberté : quand l'instant sera venu, puissent-ils frapper avec vigueur, et se reposer en triomphe ! (1)

Quand la littérature a été ravivée, et que les tré-

(1) Parmi les meilleurs ouvrages écrits de notre temps sur ce sujet, est un essai du signor G. B. Niccolini de Florence, sur *la part qu'un peuple peut avoir dans la formation d'une langue.* Dans cet ouvrage, la question est considérée plus philosophiquement que les disputeurs littéraires n'ont accoutumé de le faire. Monti et Perticari sont les chefs du parti opposé à celui de *la Crusca ;* et l'on trouve dans les écrits du signor Lampredi, un Florentin résidant à Naples, quelques observations curieuses sur l'origine de la langue italienne, d'après lesquelles il tire des conclusions tout-à-fait contraires aux opinions reçues.

sors de l'antiquité ont été ouverts en même temps à la contemplation des savans, le charme de la nouveauté ajoutait à leur beauté intrinsèque ; il n'est donc ni étonnant, ni déraisonnable que les littérateurs de cette époque aient essayé leurs forces par des tentatives pour imiter les chefs-d'œuvre qu'ils avaient étudiés. L'extrême rudesse des ouvrages d'imagination, qui avaient précédé cette période, n'était pas propre à satisfaire ceux qui s'étaient désaltérés à une source plus pure ; et celui qui aspirait à plaire à la partie la plus élevée de la société, devait s'efforcer d'employer dans ses compositions, ces formes, ces expressions, ces sentimens dont elle était si justement enthousiaste. C'était une erreur bien pardonnable et bien naturelle que d'imaginer, en étudiant des modèles supérieurs à tout ce qui pouvait être offert dans l'état actuel de la civilisation, qu'ils étaient les types absolus de la perfection possible, et que tout ce qui s'en éloignait devait nécessairement être considéré comme une déviation. De là est né ce respect pusillanime pour le passé, cette aveugle admiration de l'antiquité, d'abord favorable aux progrès de l'esprit, mais qui devint par la suite le plus grand obstacle à son perfectionnement.

Il serait difficile de démêler les causes qui en différens pays et différentes branches de littérature ont donné un divers degré de développement à ce principe. Les Allemands et les Anglais ont été les moins infestés d'érudition pédantesque dans leurs ouvrages d'imagination. Les Français, qui en ont été esclaves dans leurs compositions tragiques, ont un théâtre comique, parfaitement et entièrement national. Les Italiens, malgré l'exemple du Dante, de

l'Arioste et de leurs suivans, loin d'essayer d'avoir une littérature nationale, ont borné leurs efforts pendant des siècles à reproduire éternellement la mythologie et les idées des anciens, en négligeant ces nobles sujets si propres à exciter le génie, que leur offrait l'histoire de l'Italie dans le moyen âge, quand elle avait une existence politique.

Les Anglais, qui dans leurs premières poésies avaient montré une veine d'originalité et d'indépendance, et dans la forme et dans le sujet, avaient été conduits ensuite par l'imitation des Français à l'adoption des *tours* classiques; et, sous cette influence, ils étaient tombés peu à peu dans l'insipidité. Le règne des Georges n'a pas été favorable au génie poétique; ses sources paraissaient tout-à-fait taries, quand un nouveau courant s'ouvrit, et vint offrir des trésors inépuisables pour l'imagination la plus brillante, des moyens d'exprimer dans des rimes hardies les sentimens les plus intimes du cœur humain, les motifs les plus cachés qui peuvent influencer les actions des hommes. Cependant cette nouvelle manière d'écrire passa comme une simple affaire de pratique, et ne donna lieu à aucun système alambiqué, à aucune recherche théorique sur les principes de l'art.

Mais quand une impulsion vers la régénération excita les Italiens à une semblable innovation, il s'alluma une des querelles littéraires les plus âpres des temps modernes, et un degré de passion qui paraît bien extraordinaire et bien déplacé à ceux qui sont parvenus à la même fin sans employer de tels moyens. La possibilité théorique d'un système poétique fondé sur d'autres manières que celles des

anciens, fut comme un éclair soudain pour l'imagination des Italiens, et leur attention se tourna plutôt sur la critique de la doctrine que sur l'épreuve qu'on pouvait faire de son mérite par la pratique. La petitesse de l'arène rendit les disputes personnelles, la jalousie, l'aigreur de la rivalité augmentèrent la ferveur du zèle polémique.

Les critiques allemands ont divisé la poésie en deux classes : celle qui appartient aux systèmes de civilisation des Grecs et des Latins, qui emprunte des anciens ses idées et ses machines ; et celle qui (dans le langage d'un écrivain distingué) *tient de quelque manière aux traditions chevaleresques* (1) : c'est de cette division que sont nées les épithètes de classiques et de romantiques.

On prend ainsi une position évidemment fausse. La question n'est pas l'examen de deux systèmes qui adoptent différentes machines dans les compositions poétiques : elle consiste dans l'absurdité de renfermer le génie dans les bornes d'une seule époque de la civilisation, ou le ridicule plus grand encore de donner le même coloris à tous les siècles ; et dans la convenance de laisser le talent suivre ses inspirations sans contrainte, en s'astreignant seulement à donner à chaque sujet le costume, les manières et les idées qui lui appartiennent réellement.

Les fictions de la chevalerie et de la féerie sont aussi étrangères aux opinions et aux sentimens de la société actuelle, que le mont Olympe et le sombre Ténare ; et quoique la nouveauté des premières et des formes pittoresques dans leur bizarrerie, leur aient prêté un charme que la mytho-

(1) *L'Allemagne*. Tom. 1, pag. 71.

logie usée des païens ne pouvait plus offrir, l'enthousiasme pour elles a été de courte durée en France et en Angleterre; et la première vogue passée, on les a reléguées dans les chambres des nourrices, et dans les mélodrames des théâtres inférieurs.

Le siècle dans lequel nous vivons est trop calculé, trop philosophique pour se plaire long-temps dans les conceptions qui appartiennent à une thaumaturgie quelconque. La poésie doit donc chercher à intéresser plutôt par l'intensité de la passion et le développement des combinaisons sociales, que par des agens fantastiques et des événemens surnaturels. Le plus fort argument en faveur des romantiques, n'est point la supériorité de leurs machines, mais l'intérêt plus profond qu'excitent leurs sujets. « Le moyen âge et l'histoire moderne nous appartiennent exclusivement. Des écrivains romantiques peuvent donc travailler sur la féodalité, la chevalerie du temps des Normands, les croisades et les guerres religieuses, les supplices atroces de l'inquisition, les découvertes nautiques, les guerres des Portugais, des Anglais et des Hollandais en Orient, la conquête de l'Amérique, la navigation autour du globe, les mœurs des Indiens, l'esclavage des Nègres, celui des Européens sur les côtes de Barbarie, les gouvernemens ecclésiastiques de Rome et de la Mecque, la civilisation momentanée sous les califes, les guerres des Turcs, l'industrie commerciale des Italiens, etc. etc. etc. » (1). Tous ces sujets appartiennent à des combinaisons sociales, sur lesquelles

(1) *Conciliatore*. N° 25. On peut ajouter à ce passage le taleau des manières nationales particulières à la littérature anglaise.



nous avons des notions plus ou moins parfaites, et ils amènent des situations et des développemens avec lesquels nous avons de la sympathie. Les Grecs et les Romains sont à notre égard des abstractions trop idéales; et en les mettant en action, le poète est obligé de travailler sur des généralités qui n'offrent point ces traits caractéristiques et particuliers qui donnent du naturel et de la vie. De là est venue la division de l'action tragique en caractères définis; le *roi*, le *tyran*, le *premier amoureux*, etc., etc. La poésie qui peint la vie réelle n'est pas susceptible d'être ainsi analysée. Elle ne représente pas un amant en général, ni un tyran abstrait; mais un Grec, un Turc, un Chrétien avec toutes les qualités qui appartiennent à ces castes; et si le personnage est historique, avec toutes celles qui conviennent à sa naissance, à son éducation, à son individualité. Entre ces deux systèmes, il y a autant de différence qu'entre une préparation anatomique et un homme vivant.

Il n'est pas nécessaire de donner un plus grand développement à cette question littéraire pour montrer les causes de l'hostilité qu'elle a excitée, même chez des personnes peu habituées à s'occuper des querelles scolastiques. Tout ce qui tend à réveiller les Italiens de l'inertie ou plutôt du désespoir où les circonstances les ont plongés, fait naître les soupçons de ceux à qui on ne laisse la jouissance des terres fertiles de l'Italie, que sous la condition d'annuler les facultés morales de ses citoyens. Prendre pour sujets des compositions littéraires les faits du moyen âge, c'est tourner l'attention publique sur ces vertus et cette gloire qui peuvent rappeler aux

Italiens qu'ils ont eu des ancêtres; c'est remettre sous leurs yeux le bonheur de l'indépendance, le bien-être réel qui accompagne la liberté; c'est les faire souvenir de la bassesse, de la perfidie, de l'intrigue qui les ont soumis à leurs maîtres, et des grandes qualités par lesquelles leurs pères avaient résisté avec succès à ces mêmes maîtres. Il est impossible d'imaginer un système plus contraire au despotisme soporifique de l'ordre actuel, doux, mais persévérant, craintif, mais impitoyable. Cependant le système en lui-même était moins offensif que les personnes qui l'avaient épousé; et la petite société de patriotes qui contribuait à la rédaction du *Conciliateur*, l'élite de la jeunesse de Milan, qui avait saisi ce moyen de raviver l'énergie de leurs concitoyens, était aussi distinguée par un zèle honorable que par des talens éminens: elle formait une sorte d'opposition incorporée aux efforts anti-nationaux et anti-civilisant de ceux qui, en succédant à la tyrannie de Bonaparte (1), n'ont hérité ni de sa vigueur, ni de sa prudence. Les nobles qui

(1) Le *Conciliateur* était un journal quotidien publié à Milan, dont Silvio Pellico était l'éditeur, et auquel tous les hommes de talens et d'esprit qui résident dans cette capitale coopéraient. C'était un ouvrage purement littéraire, et le seul en Italie sur la fidélité et l'indépendance duquel on pouvait compter; mais qui a fait tort à sa réputation, en prenant une part trop active dans cette querelle des romantiques, dont l'acrimonie ne s'étend pas beaucoup au-delà de la Lombardie. L'éditeur étant Piémontais, a été menacé d'être expulsé des états de l'empereur, et forcé d'abandonner l'ouvrage au cent dix-huitième numéro; mais dans ce court espace de temps, il a peut-être disséminé plus de vérités philosophiques et littéraires qu'on n'en pourrait trouver dans aucun des journaux, ses contemporains, établis depuis la restauration.

soutenaient ce journal avaient été remarqués du gouvernement par leurs efforts pour maintenir l'indépendance nationale, et pour introduire toutes les améliorations utiles dans l'économie intérieure de leur pays. Mais activer le commerce, exalter l'intelligence, construire des bateaux à vapeur et des appareils de gaz hydrogène, ce n'est pas accroître le pouvoir du maître, en développant les facultés de son peuple; c'est au contraire affaiblir ses moyens de domination et de malveillance domestique, c'est renfermer sa puissance dans les limites où elle est utile au bonheur de ses sujets. Cela peut en effet lui donner plus de force pour faire le bien, mais c'est un frein qui peut l'arrêter dans la carrière de la folie, du vice et de la perversité; c'est donc un véritable attentat, odieux, intorérable, et auquel on doit opposer toute l'influence du trône, de l'autel et des baïonnettes.

La véhémence avec laquelle la question du *romantisme* a été débattue, aura une influence favorable sur les italiens, en stimulant leur littérature, en les tirant des sujets frivoles et presque puérils qui ont trop souvent employé leur plume. Mais, sous un autre point de vue, ces querelles doivent être sincèrement réprouvées, comme fournissant un aliment aux haines municipales et nationales. Les Italiens sont généralement trop enclins à entretenir des préjugés contre les naturels de tous les états de la péninsule, excepté celui où ils sont nés. Un étranger pourra être estimé, honoré, reçu comme un frère; il sera jugé moins sévèrement, surveillé avec moins de jalousie que l'habitant de la ville ou du canton le plus voisin. Dans le moment actuel, où l'union

d'esprit et de cœur serait si nécessaire pour les Italiens de toutes les dénominations, il est déplorable de les voir divisés, non-seulement par les séparations géographiques, mais par les factions. On est affligé de voir le peu d'écrivains éminens qui ne sont pas abattus sous la verge du pouvoir, oublier ce qu'ils doivent à leur patrie, pour se livrer à ces vains débats; et quand ils ont si peu de moyen pour édifier, dépenser leur énergie dans une irritation inutile. (1).

Les ouvrages que l'on doit à la littérature moderne sont presque tous connus, et tous ceux qui méritent le mieux d'attirer l'attention d'un étranger sont généralement imprimés à Londres; l'obscurantisme des souverains, tyrans de l'Italie, ne tolère aucun écrit, s'il ne tend pas à propager l'erreur et à faire rétrograder l'intelligence. Le principal mouvement d'esprit existe en Lombardie; à Florence il s'efforce d'avancer (2); à Rome (3), il est endormi. Dans cette

(1) Les éditeurs du *Conciliateur* ont bien senti les dangereuses conséquences de ces débats; mais les disputes littéraires étaient le seul refuge des opinions libérales, même de toutes les opinions qui n'étaient point fausses; ils n'avaient donc que le choix de s'exposer à un mal accompagné de quelque bien, ou de tomber dans une nullité certaine.

(2) Depuis notre départ d'Italie, un nouveau journal a été projeté sous la protection et par la coopération active d'un seigneur patriote; car les nobles italiens sont les premiers soutiens de la cause de l'humanité. L'objet de ce journal serait d'importer toutes les améliorations qui s'établissent dans l'étranger, et de remettre Florence au niveau du reste de l'Europe. Je ne sais point si on y introduira quelques sujets purement littéraires; mais je pense que l'esprit du gouvernement s'y opposerait.

(3) Nido di tradimento in cui si trova
Quanto mal per lo mondo oggi si spende.
PETRARCA. *Son.* 107.

ville qui, pendant plus de deux mille ans, a forgé des chaînes pour le monde civilisé, on voit régner une brutale et complète ignorance de ce qui se passe même dans ses propres murailles. Bologne, quoi qu'elle se trouve sous la censure papale, combat noblement l'obscure politique du temps; et Naples, si elle maintient son indépendance, deviendra un foyer de lumières qu'aucun pouvoir humain ne pourra empêcher de se répandre dans toute l'Italie.

Une des causes les plus puissantes qui découragent les Italiens qui pourraient se livrer aux travaux littéraires, c'est l'incertitude du droit de manuscrit. Un ouvrage imprimé à Milan est bientôt pillé à Lugano, à Gênes, à Bologne ou à Naples. Il est impossible qu'un libraire puisse faire la moindre avance à un auteur; en sorte que tout ce qui s'imprime est publié pour le pur amour de la gloire, ou l'espoir d'être utile à l'humanité. La littérature ne peut pas être un métier, et il n'y a point d'opinion publique pour soutenir un auteur contre le pouvoir d'un gouvernement jaloux. En un mot, on ne peut concevoir une réunion de circonstances plus propres à arrêter les progrès les plus précieux de la civilisation, ou plus parfaitement adaptées pour paralyser tout exercice intellectuel.

CHAPITRE XVIII.

ROUTE DE FLORENCE A ROME.

Départ de Florence. — Aspect de la campagne toscane. — Incisa. — Vallombrosa. — Levane. — Arezzo. — La loggia di Vasari. — Duomo. — Abbaye. — Le convito di Vasari. — Anecdotes. — Lieu de la naissance de Pétrarque. — Miracle de la Madonna. — Insurrection. — Cammuccia. — Cortona. — Académie étrusque. — Lac de Pérouse. — Paysans. — Pérouse. — Mont et forteresses. — Couvent de Saint-Julien. — Expédition de Fortebraccio. — Aspect de la ville. — Église de Saint-Pierre. — Couvent des *Olivetani*, etc. — Ouvrages du Perugin. — Collége del Cambio. — Anecdotes du Perugin et de Raphaël. — Restauration des biens de l'Église à Pérouse. — Vallée de Pérouse. — Le Tibre. — Église de Notre-Dame-des-Anges. — Assise. — Saint François. — Foligno. — Vierge de Raphaël. — Spolette. — Paysages et Antiquités. — Terni. — Vallée de Terni. — Narni. — Otricoli. — Auberge. — Désert. — Paysage. — Civita Castellana. — Campagne de Rome. — Baccano. — Mal-Aria. — Rome.

L'espèce de sentiment qui domine quand on approche de chaque ville d'Italie dépend du goût, des habitudes et des vues du voyageur qui la visite. Pour celui dont les associations historiques appartiennent au moyen âge, Florence a tout l'attrait que Rome présente à l'amateur d'antiquités, et Lorette au dévot pélerin. L'auteur de ces pages avait abordé la première de ces villes avec les émotions d'un intérêt profond et long-temps conservé; elle l'a quittée avec les plus vifs regrets, et toutes les impressions que

son séjour en Toscane a laissées dans son esprit se rattachent à des souvenirs qui resteront gravés dans son cœur. Le site, l'air, l'aspect de Florence, la liberté dont elle avait su jouir, le mérite qu'on y retrouve encore, les grands génies et les vertus patriotiques qu'elle a produits, l'amitié de quelques uns de ses citoyens, la politesse, la cordialité de la société étrangère qui, de tous les coins du monde, était venue se réunir dans ses murs (1), nous avaient inspiré des sentimens bien doux, mais bien mélancoliques à l'instant de notre départ. Il ne fallait pas moins que la beauté variée des scènes que nous avions à traverser en allant à Rome, pour adoucir la peine que nous éprouvions en quittant la Toscane, où l'on dit, avec vérité, que la civilisation italienne s'arrête (2). La grande route de Rome à Pérouse (que nous préférâmes pour plusieurs raisons à celle de Sienne) suit, pendant un trajet assez considérable, le Val d'Arno, *supérieur* : la fertilité du sol, la beauté de la vue, les *villas*, les ruines romantiques, et les habitations rustiques éparses sur ces collines ondoyantes, méritent la peinture

(1) Nous avions près de cinquante noms irlandais sur notre liste de visites, avec autant de noms anglais mêlés parmi ceux des russes, prusiens, polonais, suédois, allemands, français, italiens et américains. En parcourant l'Italie, on peut avoir des aperçus de toutes les sociétés de l'Europe.

(2) Quoique le mois de décembre fût très-avancé, et que nous eussions laissé les rues de Florence couvertes d'une neige épaisse, nous avons voyagé avec notre voiture ouverte jusqu'aux portes de Rome. Les nuits étaient cependant très-froides, et le peu de cheminées que nous trouvions dans les auberges semblaient construites exprès pour renvoyer la fumée et conserver la chaleur.

brillante que l'Arioste en a faite avec des couleurs que le temps n'effacera jamais.

> A veder pien di tante ville i colli
> Par che il terren ve le germogli, come.
> Vermene germogliar suole e rampolli.

Le paysage entre Florence et Incisa est un véritable jardin anglais : quelques-unes des nombreuses *villas* qu'on aperçoit à une certaine distance, rappellent nos vieux manoirs du temps de la reine Anne; mais la ressemblance disparaît quand on les voit de plus prés. Plusieurs des *poderi* ou petites fermes sont fort jolies. Nous avons visité celle de Monte-Alfa, et nous avons passé près d'une heure sur ses coteaux. Nous retrouvions là toute l'opulence, mais non toute la propreté et l'ordre des métairies anglaises. Les fermes et les chaumières bolonaises sont les seules en Italie qui aient quelque ressemblance avec celles d'Angleterre. Cette ferme, avec tous les bâtimens rustiques qui en dépendaient, était un enclos contenant plusieurs édifices séparés et mal ordonnés, entourés par des champs d'oliviers et des vignes. Une petite église, sur les murs de laquelle on avait peint l'enfer et le purgatoire, s'élevait au milieu des objets et des travaux de l'agriculture : sa cloche sonnait en ce moment, et une paysanne, qui conduisait des bœufs, s'arrêta tout à coup, se mit à genoux, et y demeura tant que le son continua de vibrer. La vallée au-dessous de cette hauteur est un vrai paradis. Les Apennins, qui s'élèvent au loin, étaient couverts de la neige qui était tombée en grande quantité la nuit précédente; cependant les arbres conservaient une partie de leur feuillage, comme si l'automne, en s'é-

loignant à regret, *avait encore laissé quelques-unes de ses riches teintes* (1), et le soleil de midi dardait ses rayons dorés sur les sombres et lointaines forêts de sapins de *Vallombrosa*. Depuis le pauvre village d'*Incisa*, résidence patrimoniale de la famille de Pétrarque, jusqu'à *Levane*, autre misérable village de poste, la beauté de la route continue, et présente au voyageur classique le site où Annibal fit arrêter son armée avant la bataille de Trasymène. On dit qu'on y a trouvé des os fossiles d'éléphans qui ont été considérés comme des restes de ces animaux qui avaient été tués dans ce combat; mais il est plus probable qu'ils sont les produits de quelque conflit des élémens.

Les hameaux ou petits districts, nommés par les Toscans *terra* ou *paese*, et qui couronnent les hauteurs, ou se cachent dans les vallées, sont riches et d'un aspect aimable. Ceux de San-Giovanni et de Montevarchi sont remarquables pour leur fertilité et l'opulence de leurs propriétaires, qui est très-apparente les jours de marché. Le Val *di Chiana* vient ensuite baigné par la rivière dont il prend le nom, qui fertilise une terre dont la puissance productive lui a mérité le titre de grenier de la Toscane. Les bois de *Vallombrosa* commandent cette superbe vallée, et déploient cette magnificence de paysages qui laissa dans l'esprit de Milton des images qui ne s'effacèrent jamais, et qui ranimaient son génie, rafraîchissaient son imagination, et enrichissaient ses pages (2), quand la cécité le privait

(1) « Its lingering bloom delay'd. »

(2) L'impression que les scènes naturelles de l'Italie avaient faite sur l'imagination de Milton, peut être retracée

de la vue de la nature, et que la persécution du despotisme l'avait confiné dans sa solitude, privé d'honneurs et d'appuis. (1)

Le site de Vallombrosa, même vu à travers la vapeur de l'éloignement, offre toujours le caractère qui, dans le temps de Milton, distinguait ses *Etrurians shades*, et qui, dans des siècles plus reculés, attira les pas de l'ermite dans ses profondes solitu-

dans tout son poëme; c'était aussi la muse italienne qui avait éveillé son génie poétique : ce génie divin, réellement divin, aurait probablement pris une autre direction, si son esprit n'avait pas été imbu de très-bonne heure des effusions poétiques du Dante, et du Tasse son poète chéri.

(2) La *Défense du peuple anglais*, de Milton, qui lui attira la persécution de Charles II, a été brûlée à Paris par l'ordre du gouvernement. Cet ouvrage lui avait attiré l'hommage de tout ce qu'il y avait d'hommes illustres et méritans en Angleterre, et il avait reçu à son occasion les éloges de tous les savans libéraux de l'Europe. Même Catherine de Suède le loua au point que Saumaise, protégé de cette reine et antagoniste de Milton, en mourut de jalousie. Mais quoique profondément révéré dans sa patrie, ce grand homme était venu *dans des temps pervers et parmi des hommes pervers*, et sa réception et son séjour en Italie ont été peut-être les momens les plus brillans de sa vie. Il s'était presque naturalisé à Florence et à Naples, et même à Rome. Il était tellement considéré en dépit de la persécution des jésuites anglais (qui menaçaient sa liberté et sa vie, à cause de ses principes religieux), qu'à son arrivée au palais du cardinal Barberini, où il venait assister à un concert, son éminence alla au-devant de lui jusqu'à la porte, honneur que les princes de l'Église ne rendent qu'aux souverains. Cependant ce cardinal l'assura qu'il lui aurait donné des preuves plus éclatantes de sa haute estime, *mais qu'il ne l'avait pas osé, à cause de la grande liberté de ses discours sur la religion* (*). Il est étonnant que Milton, à peine échappé aux poursuites de l'Église romaine dans l'étranger, se soit trouvé alternativement persécuté à son retour dans sa patrie, et par l'Église anglicane et par celle de Calvin.

(*) *Vie de Newton*, par Milton.

des, et donna à ces retraites son nom mélodieux (1). Trois des plus puissantes institutions monastiques d'Italie se sont élevées sur les rives de l'Arno, dans des situations qui commandent ces riches vallées, qui faisaient de l'ancienne Étrurie le grenier de l'Italie et la sauvegarde de Rome. Ces trois monastères sont : Vallombrosa, les Camaldules et Alvernia. Le premier a été fondé par des moines bénédictins, dans le onzième siècle ; le second, par le fameux saint Romuald, et le troisième était primitivement l'humble retraite de saint François, avant que le temps lui eût acquis cette réputation glorieuse qui lui a fait élever des temples si pompeux.

Le revenu des moines de Vallombreuse, avant la révolution, était estimé à cent cinquante mille francs par an, somme très-considérable pour la Toscane ; et l'influence de leur ordre sur le peuple était proportionnée à son opulence. Quand toutes les autres institutions monastiques de ce pays furent supprimées, on débattit dans un conseil où Bonaparte était présent, si les moines de Vallombreuse ne pourraient pas être conservés. La cause de cette hésitation en leur faveur était que les forêts profondes qui couvrent cette chaîne des Apennins n'étaient connues que d'eux seuls (la vente des bois formant une partie de leur revenu), et que le mouvement de ce couvent et la constante résidence des moines, tendaient à détruire les loups qui, sans cela, pouvaient se multiplier et infester les vallées. Si *Vallombrosa*

(1) Vallombrosa, de *Vallis* et *Umbra*. Les moines de Vallombreuse, quoiqu'ils eussent embrassé la règle des bénédictins, prirent le nom du superbe site qui a été le berceau de leur ordre.

était vendue comme propriété nationale, à des cultivateurs, ces nouveaux propriétaires n'y auraient travaillé qu'en certaines saisons ; au lieu que les moines, qui avaient intérêt à demeurer dans des déserts aussi imposans, aussi propres à donner une idée plus frappante de leur abandon du monde, habitaient toute l'année au milieu de ces bois. La discussion fut longue, et si aigre, si peu raisonnable, qu'un des membres du conseil finit par se lever en colère, s'écriant vivement : *Signori, o monaci, o lupi* (Messieurs, ou des moines ou des loups). *Lupi*, répondit-on presque en masse, et les loups l'emportèrent. Cependant, avant que le temps et les propriétaires laïques de cette abbaye aient permis à l'ordre des loups de triompher de celui des bénédictins, ce corps qui respecte tous les ordres, hors celui de l'humanité ; la Sainte-Alliance, avait ressuscité la monachologie d'Italie, et le grand-duc de Toscane s'était plus particulièrement intéressé aux moines de Vallombreuse, qui sont maintenant rétablis dans leur abbaye, où ils sonnent encore les vêpres et chantent le *Qui habitat*, à la grande satisfaction des voyageurs pieux ou romanesques, et à la consolation et au triomphe de cette fameuse publication ecclésiastique :

My grand mother review the British (1)
« Ma grand'maman la Revue *Britannique*. »

(1) La Revue britannique (comme tous les ouvrages périodiques ultra-royalistes et ultra-protestans en Angleterre), quoique obstinée dans son aversion pour les moines irlandais, est d'une tendresse extraordinaire pour les moines italiens ; et tandis qu'elle s'oppose à tous les efforts libéraux en faveur des catholiques d'Irlande, si long-temps opprimés, elle considère le catholicisme du continent comme

Plus on avance sur la route de Florence à Rome, plus les paysages prennent un caractère italien. Le *soleil* et l'*église* font sentir leurs impressions avec plus de force à mesure qu'on approche du *sud* et de *Saint-Pierre*. Les misérables auberges sont à peu prés ce qu'elles étaient quand Horace tremblait de froid devant le foyer de l'humide chambre de son hôte de Terracine, ou quand Evelyn rencontra un cardinal voyageant comme un chef arabe, avec son lit, sa cuisine et ses meubles chargés sur des mules.

La *Locanda de Levane* nous parut en-dehors et en-dedans l'image la plus pittoresque de l'abandon et du dénuement. Les discours véhémens des jeunes et belles servantes contrastaient fortement

une partie essentielle de l'édifice social, et triomphe en voyant le rétablissement de ses formes et de sa puissance. La Revue britannique (nº 10, p. 333), à l'occasion de l'ouvrage de M. Eustace sur l'Italie, exhale sa colère et son indignation contre le *souffle infernal* (pour nous servir de ses propres expressions si éminemment ecclésiastiques) qui détruisit l'abbaye de *Vallombrosa* : elle regrette amèrement que les *cloches de son église* soient maintenant silencieuses. Ce sera donc une consolation pour ma *grand'mère* d'apprendre qu'une partie de ses regrets étaient mal fondés, et que *le cèdre majestueux, les noirs sapins, les tristes cyprès, qui n'agitent plus leurs vieilles branches dans l'air embaumé du paradisino, et ce beau paysage boisé qui a disparu*; tout cela a été inventé par quelque voyageur, qui en a imposé à sa crédulité. Le fait est que ces belles forêts sont aussi fortement enracinées qu'elles l'ont jamais été dans leur terre natale, et que le beau *paysage boisé* existe toujours, et commande la vue la plus magnifique des côtes de la Méditerranée. Une des raisons qu'on peut donner de ce fait, c'est que les sites naturels, les *paysages boisés*, ne sont pas aussi facilement renversés que les despotismes politiques, et que l'aimable scène du *paradisino* pourra se conserver encore, même quand le système pour lequel combattent la Revue et ses dignes collègues aura cessé d'exister.

avec la lenteur de leur action ; car elles avaient beau répondre à toutes les demandes, *subito*, *subito*, rien n'était moins *subito* que leurs services, malgré les remontrances de notre domestique Florentin, qui paraissait connaître la manière dont il fallait agir avec elles.

Arezzo est la première ville considérable après Florence ; on prétend que son air subtil a été favorable au génie : en effet, malgré plusieurs désavantages moraux, elle a produit des hommes distingués, depuis Mécène jusqu'à Pétrarque. Arezzo est plus remarquable par ce qu'elle a été que par ce qu'elle est actuellement ; et la beauté de sa situation sur la cime d'une colline fertile, fait paraître ses monumens encore plus ruinés et plus tristes. Nous trouvâmes ses rues étroites et malpropres, remplies de mendians, encombrées de petits marchands de fruits et de macaronis ; et rien ne pouvait engager à y demeurer au-delà du temps nécessaire pour examiner un petit nombre d'édifices historiques et dégradés.

La place publique est remarquable par un antique bâtiment nommé *la Loggia*. Il a été érigé d'après un dessin de Vasari, qui était né dans cette ville. On y a fait un théâtre et un hôtel pour l'éternelle *Dogana*. On suppose que l'église de la Pieve est bâtie avec les ruines d'un ancien temple. La cathédrale n'a d'autre mérite que sa grandeur et son architecture gothique. Une belle chapelle moderne est jointe à ce temple ; elle a été élevée par ce parti qui opéra une contre-révolution sous l'influence de M. Windham (1), et de la Madone. Cette chapelle

(1) Je regrette qu'un nom aussi respectable se trouve

a été décorée par quelques disciples de l'école moderne de Lombardie, et les Davids tentés, les Abigails tentatrices, qui y sont représentés, donnent une idée trop fidèle de leur fragilité pour paraître convenables sur des murailles sacrées. Nous trouvâmes dans le Duomo les chanoines célébrant la messe, enveloppés dans leurs riches vêtemens bordés d'hermine, et remparés dans leurs stalles bien chaudes, tandis que les dévots qui foulaient le pavé humide de la nef tremblaient de froid; car le temps était rigoureux, et la pluie et la neige tombaient en abondance.

La Badia, ou abbaye des *Cassinensi* d'Arezzo, était, dans le moyen âge, un des couvens les plus riches et les plus magnifiques de ceux qui appartenaient à cet ordre. Il avait été supprimé à la révolution, au grand regret de la populace et des nobles, aussi-bien que des moines; mais l'on fait maintenant les efforts les plus vigoureux pour remplir ses cellules et rallumer les feux de *sa vaste cuisine*, une des plus complètes du monde chrétien, en exceptant celle du roi très-chrétien dans les Tuileries. Quand nous avons parcouru cette belle et ancienne abbaye, cinq seulement de ses moines, très-âgés, étaient revenus dans leur cloître; le reste était mort

joint dans ces pages à des actes d'un caractère aussi atroce; mais ces faits étaient des sujets de conversation très-communs, même dans les cercles les plus distingués de Florence. Ils sont connus à tous les Anglais qui ont été introduits dans la société italienne; et ils appartiennent si entièrement à l'histoire, que les passer sous silence serait une délicatesse déplacée et inutile. En pareil cas, tout ce que peuvent faire l'historien et le voyageur, c'est de laisser de côté les anecdotes d'une nature purement privée ou personnelle, et c'est ce qui a été soigneusement observé dans cette occasion.

ou avait perdu sa vocation, et aucun nouveau candidat ne s'était présenté pour repeupler les ailes abandonnées du temple. Les gouvernemens ont beau restaurer les ordres, rouvrir les monastères, peu de personnes reprennent un habit qui n'a plus aucune influence temporelle, et auquel des biens mondains ne sont plus attachés. C'est ce qui est arrivé à l'égard de la Badia d'Arezzo; l'abbaye a été rendue à l'ordre, mais ses terres confisquées font maintenant la fortune de plusieurs propriétaires industrieux.

L'édifice, dans ses plus beaux jours, doit avoir été superbe, quoiqu'il soit maintenant déterrioré. Les cloîtres sont hauts et spacieux; le réfectoire servait de bibliothéque, et plusieurs tablettes vides et vermoulues y sont encore. Cette salle est le principal motif qui attire les étrangers et les artistes dans ce lieu. Sur ses murs peints à fresque on voit encore, en dépit du temps et de l'humidité, les chefs-d'œuvre de Vasari. Le sujet est le festin d'Assuérus, désigné dans la liste des ouvrages de ce peintre sous le titre de *il Convito d'Assuero*. Vasari, suivant la mode du siècle, s'était placé lui-même dans le groupe des courtisans du roi de Perse. Sa belle tête se reconnaît à une longue barbe d'un brun foncé et brillant. Il a aussi conservé le portrait d'un des religieux du couvent, qui, suivant la tradition, l'avait souvent fatigué de questions oiseuses pendant qu'il travaillait. La manière dont il a peint la figure courte et apoplectique de ce moine est très-ingénieuse. Il venait de peindre un vase de cristal plein d'eau, quand ce *Padre seccatore* entra dans le réfectoire. pendant qu'il tournait autour de Vasari, en lui débitant toutes les nouvelles impertinences qu'il avait

ramassées, le malicieux peintre esquissa sur le vase la réflexion de son large visage, et il y est resté; car les moines, qui aiment aussi la plaisanterie, ne voulurent jamais qu'on l'effaçât, malgré les plaintes de leur confrère *caricaturé*.

Le réfectoire est séparé de la cuisine par le *lavatoio*, ou cabinet où les moines faisaient leur toilette, c'est-à-dire lavaient leurs mains avant dîner; et l'on peut deviner l'espèce de cuisine qu'on servait sur la table du couvent, par les tourne-broches, les fourneaux, les fours, les chaudières, etc., etc., et par la proximité d'une laiterie et d'une basse-cour, portant des symptômes évidens de leur destination. Quand nous traversâmes cette cuisine, conduits par un guide couvert de haillons, nous aperçûmes un pauvre vieux moine avec sa robe de bure grossière et fanée, qui mangeait une pomme, assis sur une pierre, près du foyer vide et glacé! Le contraste du passé et du présent était frappant; et la folie de rétablir ces institutions usées était évidente, même dans cette ville qui vingt ans avant était citée pour l'ignorance et la superstition de ses habitans. Cependant le parti ultra, soutenu par l'autorité supérieure, a trouvé le moyen d'y rétablir trois couvens de filles et six couvens d'hommes.

Nous quittâmes l'abbaye pour une châsse d'un intérêt au moins égal, la maison où naquit Pétrarque, la maison à laquelle on le conduisit en triomphe au milieu des acclamations de ses compatriotes, quand il visita Arezzo. Mais en arrivant sur le sol où l'on nous avait assuré qu'elle existait encore, nous trouvâmes au lieu de ses vénérables et antiques murailles, un bâtiment tout neuf, qui ressemblait

beaucoup à une auberge de Brighton. Nous restâmes à peine le temps nécessaire pour lire l'inscription placée sur la porte, qui annonce que la *casa Petrarca* avait été en ce lieu, etc.

Nous avons déjà parlé du rôle que le peuple de cette ville a joué pendant la révolution, et de la cruelle réaction à laquelle il a été poussé, non par le noble sentiment de l'amour de la patrie, mais par les artifices d'une faction perfide. Les détails locaux de cette affaire, qui nous ont été contés pendant notre courte résidence, appartiennent en quelque sorte à la topographie de la cité. Arezzo, fameuse par ses couvens et sa bigoterie, promettait d'être un instrument favorable à ceux qui ne cherchaient qu'à égarer l'ignorance, ou à enflammer le zèle fanatique. Un accident propre à développer le dernier fournit bientôt aux fauteurs de la contre-révolution un prétexte d'animer le peuple dans la cause qu'on prétendait avoir le salut de l'Église pour objet. Quelques individus de la plus basse classe s'étaient enivrés dans un cabaret, en face d'une châsse de Vierge colée contre le mur d'une maison : ils se disputèrent avec leur hôtesse, au sujet du mémoire, et ils lui adressèrent quelques épithètes qu'elle ne jugea pas à propos de s'attribuer ; mais supposant qu'elles s'adressaient à sa voisine la madone, elle traversa la rue, jurant que ses hôtes avaient commis un sacrilége, et répétant chaque épithète outrageante, comme ayant été appliquée à celle qui long-temps avait été mise au-dessus de la Divinité elle-même, par le peuple dévot de cette ville. Les âmes pieuses ajoutèrent foi à son récit, et pâlirent ! et la madone outragée, qui jusqu'alors avait passé pour le visage de

Vierge le plus noir de toute la Toscane, parut le lendemain matin avec une face blanche comme une amande lissée. Le peuple cria, miracle! Les prêtres entourèrent la châsse, et l'archevêque lui-même, feignant de croire à la transformation, fit descendre la madone, et la fit porter processionnellement à la cathédrale, où elle fut installée et où l'on institua une chapelle en son honneur. L'Église déclara que les miracles avaient toujours un but, que les vierges ne changaient point de couleur pour rien, et que quelque grand événement devait avoir lieu à Arezzo, sous la protection spéciale de la madone. On oublia la première cause du prodige; on déclara que l'événement attendu était la résistance aux Français, les ennemis jurés de l'Église; des images de plomb représentant la madone furent distribuées pour les attacher sur les chapeaux, comme les cocardes auxquelles ceux qui voulaient combattre pour elle devaient se distinguer. Le mot d'ordre fut, *point de quartier aux Français*, il fut rempli à la lettre, et le sac d'Arezzo en 1800 en a été le résultat.

La route continue, depuis Arezzo, à traverser des scènes d'une beauté admirable. Les montagnes qui les bornent sont couvertes de chênes et de châtaigniers, dont le feuillage était alors varié par les riches teintes de l'automne; sur les collines moins élevées, l'olivier grisâtre déployait ses nuances modestes, et les plaines fertiles étaient comme enveloppées de vignes dont les sarmens effeuillés, entre-lacés par leurs tendrils, faisaient l'effet d'un filet délicat. En approchant d'un lieu que notre domestique appela *il paesaccio* de *Cammuccia* (maison de poste et misérable hameau sur les frontières de Toscane),

nous aperçûmes un phénomène singulier, qui appartenait à l'heure et au site. Le soleil se cachait derrière une brume qui tombait comme une pluie de diamans colorés. Les vapeurs épaisses de l'atmosphère obscurcissaient les perspectives éloignées, et nous vîmes s'élever tout à coup au milieu des nuages, des formes de tours, de coupoles, la vision d'une cité qui paraissait suspendue dans la moyenne région de l'air. A mesure que les brouillards roulèrent dans les vallées, des figures plus définies et plus saillantes s'offrirent à notre vue; les dômes, les tourelles, les forts, les puissantes murailles, semblaient reposer sur les nuées qui, se fondant graduellement en vapeurs légères, révélèrent la base de rochers escarpés sur lesquels ces édifices fantastiques étaient placés; et leur masse obscure, enfin éclairée par la lumière pourprée du soir, découvrit pleinement à nos regards *Cortona*, la plus ancienne des villes d'Étrurie.

Parmi les villes des douze états d'Étrurie qui subsistent encore (Volterra, Cortona, Arezzo, Perugia, et Valsinio (1)), Cortone, le *Corytum* des anciens, paraît avoir été la plus considérable: on y voit des marques très-curieuses de son ancienne supériorité. Toute la contrée est éminemment intéressante, car elle a été étudiée pour ses antiquités par ceux qui sont maintenant eux-mêmes les *anciens :* Tite-Live, Varron et Pline, ont erré parmi ses ruines, examiné ses fragmens, comme les antiquaires de nos jours se délectent dans les sites auxquels leur

(1) Maintenant Bolsena. Quand cette ville a été prise par M. F. Flaccus, deux mille statues furent envoyées de là à Rôme.

nom classique donne de la valeur et de la dignité.

L'Étrurie, placée entre l'Arno et le Tibre, a renfermé exclusivement pendant une longue période les rudimens de toutes les connaissances qui se sont répandues ensuite jusque sur les points les plus éloignés du globe : elle a été long-temps le centre de toute la civilisation connue en Europe, quand Athènes était encore inculte et que Rome n'existait pas. Dans ces étroites limites florissaient le commerce et les arts, tout ce qui élève l'homme au-dessus de ses instincts brutaux et de l'existence purement animale. Le secret de cette civilisation précoce était une tendance à l'indépendance, et sa base était l'unité du peuple. Quand il s'établit de petites principautés, et que les liens de l'alliance fédérative se relâchèrent; quand les rivalités des provinces séparèrent leurs intérêts, la nation tomba et fut enchaînée. Cependant ces peuples combattirent jusqu'à la fin pour leur liberté, et ils ne furent point conquis parce qu'ils manquaient de courage, mais parce qu'ils étaient divisés (1). Leur exemple et leur sort devraient dans tous les temps être le mot d'ordre des Italiens.

Peu de voyageurs montent sur les hauteurs de Cortone : elles sont tellement escarpées et rudes, que l'on est tenté de s'arrêter à la maison de poste qu'on trouve au pied de ses rochers, et de contempler la plus vénérable cité d'Italie, de l'aimable vallée de Chiana, au-dessus de laquelle cette ville antique

(1) « Gli Sforzi prodigiosi di valore e gli spedienti immensi, messi in opera dai Toscani per salvare una libertà vaccillante, potranno meglio di qualunque elogio far conoscere le ferme basi del loro edifizio sociale. » Micali. *L'Italia avanti il dominio dei Romani.*

forme un point de vue des plus pittoresques. Cependant ses murailles empreintes des souvenirs de plusieurs milliers d'années, avec leurs masses de pierres liées ensemble sans ciment, méritent bien d'être vues. Quoique ce soient peut-être les plus anciennes de l'Europe, elles sont conservées en quelques endroits d'une manière admirable. L'intérieur sombre et dégradé de Cortone contraste comme toutes les vieilles cités italiennes, avec le luxe riant des paysages qui les environnent. On y voit un petit nombre d'églises dont les peintures sont dignes d'attention; car elle a produit Pietro di Cortona et quelques autres artistes remarquables. Parmi les reliques sacrées et profanes que renferment ces temples, le tombeau de Flaminius et le corps de la belle sainte Marguerite sont les plus célèbres. Ce qui parait le plus extraordinaire, c'est que cette ville que des souvenirs si reculés font paraître presque idéale, puisse être encore réellement habitée; qu'elle puisse avoir une académie, où probablement les classiques et les romantiques, les trécentistes et les novateurs soutiennent leurs guerres de mots avec autant de virulence qu'ils en déploient dans les cités vivantes de la Toscane et de la Lombardie. (1)

La route depuis Cammuccia, sous les hauteurs bien cultivées de la *Spelonca*, et sur les bords du lac de Pérouse (le Trasymène d'Annibal), est belle et pittoresque au-delà de toute description. Le voyageur classique trouve à chaque pas des objets d'in-

(1) L'académie étrusque de Cortone a été fondée en 1726. Elle a une bibliothéque et des cabinets d'antiquités, de médailles, de gravures, d'histoire naturelle et de pierres précieuses.

térêt, et il doute ou dispute sur les prétentions de Sanguinella et d'Ossaia, à être le site de la défaite de Flaminius. Le sépulcre de dix mille braves peut occuper l'esprit d'un savant ou d'un *écolier;* mais ceux que le sort de l'Italie vivante touche profondément, s'occupent bien plus à comparer cette campagne, ou plutôt ce paradis, avec les groupes de malheureux couverts de haillons, qui montrant leurs figures amaigries hors des repaires obscurs de Passignano, sont les premiers exemples de la condition des sujets de l'état de l'Église (1). Nous vîmes là un moine qui demandait à des mendians.

Quand on a dépassé cette rue malsaine et triste, le beau lac réjouit encore la vue; et les collines environnantes, couronnées par les dômes du couvent de saint *Zabione*, la forteresse de *Mazione*, et la *Rocca dei monaldi*, présentent un contraste frappant avec la population qui semble diminuer, et dont l'aspect paraît plus misérable à mesure que la nature augmente de beauté et de richesse. Un pauvre bâtiment élevé à côté du chemin, avec l'enseigne de la mitre et des clefs, et l'inscription de *Doganapontificia*, la police et l'uniforme du saint siége, des troupes de moines et de mendians annonçaient l'entrée de cet état, qu'on a supposé pendant des siècles sous la domination immédiate de la Divinité, et gouverné par le vicaire du *Christ sur la terre*. La nature était toujours la même, toujours bonne et belle! mais un changement visible paraissait sur la

(1) Ce misérable village est consacré par une page de Polybe, comme ayant été le site d'une bataille terrible entre les Carthaginois et les Romains. Les hauteurs qui le dominent étaient occupées par l'armée d'Annibal.

physionomie du peuple. La fraîcheur et la convenance toscanes avaient également disparu ; quelques femmes d'une maigreur effrayante se livraient aux travaux champêtres ordinairement réservés aux hommes ; les hommes (dont on n'apercevait qu'un très-petit nombre) se promenaient nonchalamment, enveloppés jusqu'au menton dans des manteaux noirs et déchirés ; et les uns et les autres ressemblent si exactement aux paysans irlandais, par les formes, l'expression, les marques extérieures de pauvreté, que des yeux irlandais peuvent verser des larmes en les considérant, et des cœurs irlandais gémir en songeant que la misère humaine, dans quelque pays qu'elle soit, a un modèle constant dans cette terre natale, objet de toutes leurs affections (1). A mesure que nous passions, tous ces malheureux avançaient leur tête pour demander la charité par une supplication silencieuse : cette habitude de mendicité, qui règne universellement dans les états romains, même dans les lieux où le besoin ne se fait pas sentir, paraît un instinct de nature.

En approchant de Pérouse, la condition du peuple paraît meilleure : les exemples partiels de prospérité rurale se présentent quelquefois dans les états romains, quoique l'aspect général de la population annonce une grande indigence et le manque de ci-

(1) Il est remarquable que quelques femmes de ce canton portent un mouchoir de tête précisément semblable à celui que portent les paysannes des parties les plus reculées de l'Irlande, et que d'autres ont un vrai manteau irlandais, une pièce d'étoffe taillée en biais qui recouvre la tête, presque toujours de couleur rouge. Un autre point de ressemblance, c'est que presque toutes les femmes avaient les jambes nues ; la plupart avaient même les pieds nus.

vilisation. *Perugia*, comme toutes les capitales étrusques, est située au sommet d'un roc, en apparence inaccessible, et commande une vue enchantée dont le lac de Trasymène est le trait le plus frappant. En montant à ces anciennes cités d'Étrurie, on est surpris de la manière nouvelle dont on y est conduit, par des bœufs superbes qui arrivent lentement, quand une voiture s'arrête au pied de la montée, et qui sont lentement atelés avec les chevaux et les mules qu'ils doivent assister (1). La montée de Pérouse est si rude et si perpendiculaire, que les craintes qu'elle fait éprouver ne peuvent être dissipées que par la vue des paysages qui entourent la montagne, de chaque côté de cette route tournoyante et périlleuse. Partout s'élèvent des clochers d'église, des dômes de couvent, au milieu de jardins magnifiques, de riches plantations d'oliviers, de vignes abondantes; car, comme le dit le proverbe toscan :

Dove abitano i frati è grassa la terra.
« Où les moines habitent, la terre est fertile. »

Quand nous demandions à qui appartenaient ces vignes, ces oliviers, la réponse était toujours aux moines de *San-Giuliano!* à l'église de *San-Pietro!* etc., etc.; mais aux délicieux domaines de saint Julien et de saint Pierre, succède cette sombre et terrible forteresse, qui s'élève avec la montagne,

(1) Le costume rustique de ceux qui conduisent ces animaux nous a frappés; leurs manières ne sont cependant point rustiques. Le jeune homme dont les bœufs nous conduisaient à Pérouse avait un paquet de belles fleurs d'automne sur son chapeau de paille, et un bouquet à son côté : je lui demandai de me vendre un de ses bouquets, et il me répondit : *Quand je les ai achetés, ce n'était pas pour les vendre au premier étranger qui désirerait les avoir.*

garde chaque rocher, fortifie tous les escarpemens. Cette citadelle a été commencée par un des papes les plus despotiques, Paul III, sous le prétexte de bâtir un hôpital; et l'édifice était très-avancé quand ses turbulens sujets découvrirent que ce qu'ils croyaient l'ouvrage de la charité était celui du pouvoir, qui le destinait à fortifier ces hauteurs qu'Annibal avait trouvées inexpugnables, et à maintenir ces esprits parmi lesquels le pontife craignait de retrouver encore un Forte-Braccio (1)! Mais les montagnes escarpées et les citadelles n'ont pas été des barrières insurmontables pour la tactique moderne, et depuis l'occupation de Pérouse par les Français, cette forteresse romantique a été abandonnée : elle tombe en ruine, et une partie seulement est habitée par les prisonniers dont les clameurs à travers ses barreaux de fer, viennent frapper l'oreille à mesure qu'on avance sur la hauteur, et produisent une impression déchirante quand le vent reporte distinctement les sons lamentables de *carità forestieri* (charité étrangers). C'était une triste entrée dans la première ville du patrimoine de saint Pierre. (2)

(1) Les habitans de Pérouse ayant fait la guerre au saint siége en 1392, avaient été subjugués; mais en 1416, las de la domination du pape, ils reprirent les armes, et, conduits par le fameux capitaine Forte-Braccio, ils marchèrent à Rome, et furent pendant quelque temps maîtres de cette ville. Pérouse fut reconquise par le pape en 1442; mais la mémoire de Forte-Braccio y est encore révérée.

(2) On donne aussi aux prisonniers de Bologne la permission de demander ainsi : leur cri ressemble au hurlement des chiens. C'est une permission vraiment onéreuse à la société; l'on ferait mieux d'avoir des soins plus humains pour leur logement et leur nourriture; car le sort des prisonniers italiens est affreux.

La vue générale de Pérouse ressemble à celle de toutes les villes très-anciennes, depuis Florence jusqu'à Naples : une ou deux places, un certain nombre de rues étroites, malpropres et obscures, de hauts palais démantelés, des églises innombrables, des couvens tombant en ruine, ou nouvellement restaurés avec une couche de blanc sur leurs vieilles murailles, et quelques jalousies neuves devant leurs petites fenêtres.

Avant la révolution, Pérouse contenait quarante-huit établissemens monastiques des deux sexes, et un nombre d'églises proportionné. Plusieurs des premiers ont été rétablis, et nous n'avons visité parmi les dernières que celles qui nous avaient été désignées comme renfermant les principaux ouvrages du Perugin, et les premiers efforts de son élève Raphaël. Ces églises sont celle de Saint-Pierre des Bénédictins noirs; celle des *Olivetains*, où l'université est maintenant établie; *Santa-Maria Nuova*, *Sant'-Agostino*, *San-Francesco* et *San-Giuliano*. Mais presque toutes les églises de la ville ont plus ou moins de tableaux du Perugin et de son école; car la pauvreté le rendait aussi laborieux que la nature l'avait fait ingénieux; et l'on conserve à Pérouse une note de lui, par laquelle il demande une légère avance aux moines de Saint-Augustin, dont le chœur et la sacristie sont ornés de ses ouvrages immortels. Il existe en outre dans cette ville un petit édifice, où il ne reste pas un pouce carré qui n'ait été couvert par le pinceau du Perugin, et qui semble avoir été légué par lui à sa patrie, comme un monument de la perfection de son génie et de son dévouement patriotique. On l'appelle la *Loggia* ou

Collegio del Cambio ; c'est une espèce de change ou rendez-vous mercantile, où les négocians se rassemblent pour traiter d'affaires commerciales. Cette petite fabrique gothique est un vrai joujou, une relique des mœurs d'un temps dont il est toujours amusant et curieux de retrouver les traces. Le Perugino mettait tant de zèle à terminer cette *Loggia*, que même la dorure des corniches a été faite par lui : elle a conservé aussi-bien que les fresques toute sa fraîcheur primitive. Le centre du plafond représente le Tout-Puissant sous la forme d'un homme âgé et faible (car cette divine essence, qui ne peut jamais changer, est toujours peinte par les artistes italiens dans un état de décrépitude) ; une gloire de séraphins entoure sa tête belle et vénérable. Dans les compartimens on voit saint Matthieu dictant à saint Marc : le regard ardent du secrétaire apostolique, au moment où il se pénètre des inspirations qu'il doit retracer, est la vie elle-même. Saint Jean et saint Luc, parfaitement représentés, sont des compagnons assez singuliers pour deux sibylles de très-bonne mine, drapées d'une manière qui paraîtrait plus convenable dans un sérail qu'au milieu d'une société aussi respectable. Le portrait du peintre lui-même n'est pas un des objets les moins curieux de ce précieux monument des arts et des usages du quinzième siècle.

Je ne connais rien de plus touchant dans l'histoire biographique que le récit que fait Vasari, de Raphaël se rendant avec son vieux père à Pérouse, pour aller se placer dans l'école de Pietro Vannucci ou le Perugino. Le vieux Jean Sanzio était peintre lui-même ; c'était un de ces humbles artistes qui travail-

laient pour les autres et marchandaient sur la quantité d'or qu'ils devaient mettre dans la robe d'une madone, ou la largeur de la draperie dont ils devaient envelopper un saint (1). Ce fut dans sa boutique à Urbin qu'il essaya d'abord les talens de son fils immortel, en lui donnant à peindre quelques porcelaines grossières qui se fabriquaient alors dans cette ville. Mais Raphaël Sanzio, tout enfant qu'il était, laissa bien loin en arrière son maître paternel, et Jean résolut de le confier au Perugin, son ami (2). Le départ du vieillard avec ce jeune homme plein d'ardeur, dont le beau visage, brûlé du soleil, attire encore les regards au milieu des meilleurs portraits de la galerie Borghèse à Rome (3), les larmes versées par *madonna Sanzia*, qui aimait si tendrement ce digne fils, leur arrivée à Pérouse, et la présentation de Raphaël au maître qu'il devait bientôt surpasser, tout rappelle la simplicité des mœurs de ce temps. Vasari ajoute avec beaucoup de délicatesse, en parlant des grâces, de la douceur, du caractère noble de Raphaël, que ces dons étaient dus en

(1) On croit cependant qu'une des figures du *Sposalizio di Nostra Signora* de Raphaël, dans la galerie de la Brera à Milan, a été copiée d'après un tableau de son père, un *Saint-Sébastien*, que l'on conserve à Urbin avec quelques autres ouvrages assez grossiers, par respect pour le père d'un des plus beaux génies que l'Italie ait produits.

(2) « Onde Giovanni andatosene tutto lieto da Urbino e » preso il putto non senza molte lagrime della madre, che » teneramente l'amava, lo menò a Perugia, la dove Pietro, » veduto la maniera del disegnare di Raffaello, e di costui » ne fè quel giudizio che poi il tempo dimostro verissimo » con gli effetti. » Vasari.

(3) On voit dans la galerie Borghèse un portrait de Raphaël à l'âge de quatorze ans; je crois qu'il est du Perugin.

partie au bonheur qu'il avait eu d'être *nourri par le sein maternel.* Puisse un préjugé si aimable (si c'en est un) se renouveler en Italie, et puissent des Raphaëls futurs récompenser par leurs talens et leurs vertus, les soins des mères sur le sein desquelles ils auront commencé la vie !

De toutes les cités qui se trouvent sous l'influence spéciale de saint Pierre, Pérouse, très-voisine de Rome, est celle qui a le plus largement participé à ses bienfaits et à son intervention, depuis la restauration de tous les saints par la Sainte-Alliance.

Les biens de l'Église, à Pérouse, étant tombés à l'état pendant la révolution, le pape à son retour se fit scrupule de faire son profit de cette disposition révolutionnaire, et son désir de rendre à l'Église ce qui lui appartenait, jusqu'à la dernière obole, n'a été retardé dans son exécution que par les remontrances de ses ministres, plus sages et moins consciencieux. Un événement vint cependant déjouer la politique diplomatique, et *Pierre* fut littéralement dépouillé pour couvrir *Paul.* Quand sa sainteté actuelle, le pape Pie VII, était simple bénédictin du petit couvent de la *Madonna del fuoco*, il s'était lié d'amitié avec un religieux du même ordre, remarquable par son zèle et sa piété. La destinée des deux amis de cloître, fut on ne peut pas plus différente. Chiaramonti fut appelé au trône, qui, en représentant la majesté divine, s'élève au-dessus de toutes les puissances temporelles. Son ami, fra Perilla, resta fidèle à sa première vocation, et quand il fut obligé de quitter le monastère, il se retira dans un ermitage. Là il vécut long-temps dans la retraite, et il ne la quitta que par une inspi-

ration du ciel qui lui commandait de prendre la croix et d'aller prêcher la restauration de l'Église, jusque sous les dômes somptueux du Quirinal, où le *pêcheur apostolique* était réinstallé sur son trône. Perilla obéit à l'appel, et se présentant à son ancien ami dans son cabinet pontifical, il l'adjura avec une voix prophétique et toute l'énergie d'un martyr, de relever l'Église abattue, d'abandonner le tentateur qui, sous la forme d'un ministre d'état, fixait toute son attention sur les intérêts temporels. Le pape, ainsi travaillé par le zèle d'un ami et l'éloquence d'un missionnaire inspiré, remit à fra Perilla un bref (*una facoltà*) qui lui donnait le pouvoir de commander la restitution à l'Église de tous les biens dont on l'avait spoliée dans le patrimoine de saint Pierre; lui cédant librement la part qu'il avait eue dans les dépouilles, et le requérant de rassembler sous la bannière consacrée de leur commune mère, tous ces fidèles adhérens, dispersés par les forces révolutionnaires. Perilla partit tel qu'un autre Pierre l'Ermite. Il prêchait, il menaçait, il sollicitait, il dénonçait; il fit plus, il saisit des plantations d'oliviers, des vignes, des champs de blé, des bois de châtaigniers; il ouvrit et remplit des couvens, et chassa des tenanciers laïques des monastères. Pérouse, ainsi que Spoleto, Foligno et les principales villes où sa mission s'étendait, reprirent leur ancien caractère d'influence monacale. Les effets de son zèle furent cependant moins miraculeux qu'on ne s'y attendait; quoique les paresseux, les vauriens et les indigens, promptement touchés par cette grâce qui leur offrait une vie aisée et des propriétés, se fussent hâtés de remplir les cloîtres qui comman-

daient les riches terres de San-Giuliano et San-Pietro, dans des vues qui tendaient au paradis de ce monde. Après avoir terminé le grand ouvrage que portait son diplôme, Perilla se présenta encore aux portes du Quirinal, appuyé sur ce bâton pastoral qui avait ramené au bercail un si nombreux troupeau. Mais il fut bien long-temps avant de pouvoir pénétrer plus avant; et celui qui avait ouvert les portes du ciel à tant de gens, ne pouvait triompher de la vigilance diplomatique qui lui fermait celle du palais de son maître. Cependant les cardinaux, plus favorables aux desseins de Perilla qu'à ceux des ministres, lui procurèrent, dit-on, une seconde entrevue avec sa sainteté; et le cardinal Braschi, neveu du dernier pape, le conduisit jusqu'au cabinet pontifical, où il fut reçu avec ces consolantes paroles : *Tout ce que tu as fait est bien, bon et fidèle serviteur.* Récompensé seulement par le succès de sa mission, sincère dans son zèle erroné et désintéressé, comme le sont toujours les hommes sincères, Perilla quitta le splendide palais de Pie VII, pour retourner à son humble cellule; laissant les abbés et les prieurs qu'ils avait rétablis dans le pouvoir et la richesse, jouir de leurs vignobles et de leurs tranquilles loisirs monastiques. (1)

(1) Nous devons ce détail à un moine qui remplit une place dans le gouvernement papal, et qui a connu le saint père et Perilla dans leur jeunesse. Il était tellement enthousiaste du zèle et des talens du dernier, qu'il le nommait toujours *quel grande e sant'uomo* (ce grand et saint homme). Il est cependant évident que Perilla ne faisait que hâter l'exécution des intentions du pape, qui étaient de rendre les biens de l'Église; intentions qu'on disait opposées aux conseils prudens et libéraux du cardinal Gonsalvi. A Pérouse, on nous a dit que tous les moines restaurés étaient étrangers, et qu'on ne savait d'où ils étaient venus.

Sous le dernier régime français, la ville de Pérouse était gouvernée par un préfet militaire, qui introduisit beaucoup de l'esprit et de la discipline de sa profession dans la société. Il donnait des divertissemens, tenait des assemblées, et obligeait les vieux nobles maussades et rechignés de quitter leurs grands habits couverts de poussière, et *de vivre et de se vêtir comme des gentilshommes.*

Pérouse est maintenant sous la juridiction d'un prêtre, le prélat Spinola, qui porte le titre de gouverneur. En conséquence, il n'y a plus ni bals, ni assemblées, et les nobles, peuvent reprendre leurs grands habits, dans lesquels nous en avons vu plusieurs remplir le pénible pélerinage du cours, dans des carosses qui ont tout l'air d'avoir existé du temps de Forte-Braccio, dont les os conservés dans l'église de Saint-François, ne sont pas plus chancis. Quand nous sortîmes de cette ville, l'aurore commençait à peine à dorer les tours de son horrible forteresse; mais le malheur y était déjà éveillé, et les mêmes cris qui nous avaient effrayés à notre arrivée dans ses tristes murs, nous suivirent long-temps après les avoir dépassés. La descente était d'une rapidité si effrayante, et la matinée était si belle, quoique nous fussions en décembre, que nous descendîmes à pied, et nous eûmes ainsi l'occasion d'échanger quelques mots avec les paysans, qui montaient en foule des fertiles vallées, portant des fruits, des fleurs, de la volaille, de l'huile et des végétaux dans des paniers à leurs bras, ou chargés sur des ânes et des mules. Pendant que nous nous étions arrêtés pour acheter des raisins à un vieillard, plusieurs de ces campagnards se rassemblèrent autour de nous, et paraissaient aussi

disposés à nous répondre que nous à les questionner. Nous apprimes que chacun d'eux servait quelque couvent particulier ; et tous exprimaient leur satisfaction du rétablissement des moines ; car ils avaient fait hausser le prix des denrées : c'étaient de *braves gens*, qui employaient un grand nombre de domestiques et les nourrissaient bien (1). Ils faisaient cependant quelques objections à l'égard des ordres mendians : *Non vagliano niente i mendicanti* (2), disait une vieille femme, qui portait une grande cage d'osier pleine de tourterelles vivantes, commandée par un certain *fra un tel*, j'ai oublié son nom. Dans des états plus éclairés que celui de Pérouse ; le jugement de la société sur les événemens et les institutions est souvent aussi faux, quand il peut être influencé par l'intérêt particulier.

L'aspect de la campagne était délicieux. Je crois encore en respirer la fraîcheur dans cet instant où j'en retrace faiblement les traits. Le costume et le coloris des groupes, la coiffure isiaque des femmes, le manteau pastoral des hommes, leurs cages de tourterelles, leurs paniers de fruits brillans, s'offrent à ma mémoire comme les images vives que les marchés des peintres flamands laissent dans l'esprit. S'il a jamais existé une contrée créée par la nature, pour donner à ceux qui l'habitent les plus douces jouissances qu'elle puisse accorder, cette con-

(1) Ces serviteurs sont nommés *canterini* (littéralement *garçons chanteurs*). Un particulier de Pérouse nous a assurés qu'un couvent de cette ville avait les deux meilleurs cuisiniers de l'Italie, dont le principal (le chef) était Français.

(2) « Les moines mendians ne valent rien. »

trée est l'Italie ; mais laissons à ses forteresses, à ses cellules, à ses despotes et à ses moines la tâche de conter sa triste histoire, et d'expliquer comment le soleil peut briller, et la terre se fertiliser en vain. (1)

La route jusqu'à Rome continue à travers la belle vallée de Pérouse, dont la fertilité augmente à mesure qu'on approche de Foligno. A une petite distance de Pérouse, on passe le Tibre (qu'on pourrait aisément prendre pour un ruisseau fangeux d'un village) sur le pont de San-Giovanni ; et deux postes plus loin, l'église de la *Madonna degli Angeli*, près de la pieuse ville d'*Assise*, engage le voyageur le plus pressé à s'arrêter pour offrir sa curiosité, si ce n'est son hommage, à *Notre-Dame-des-Anges* et à l'oratoire de Saint-François.

L'église et le couvent de Notre-Dame-des-Anges forment une masse de bâtimens élégans et pompeux, ouvrage de *Vignola*. Nous fûmes conduits à l'un et à l'autre par un frère lai, jeune garçon brusque et rougeaud, dont la bouche grimaçait jusqu'à ses oreilles, et qui paraissait bien plus fait pour la charrue que pour le cloître. Comme il soulevait un rideau mystérieux qui cachait un tableau représentant l'Annonciation, il observa que les figures faisaient portraits : *Quoi*, dis-je, *et l'ange aussi? Tutti, tutti*, répondit-il avec emphase, *sono molto somiglianti* (ils sont très ressemblans). En nous montrant la cellule et le jardin de saint François (un petit terrain tristement enfermé dans de hautes mu-

(1) Toute cette partie des états du pape est tenue en petites fermes, et contraste fortement avec les régions désolées de la campagne de Rome, où les grands propriétaires ont banni la culture, et abandonné le sol à la *Mal-aria* et aux sangliers.

railles entre l'église et le couvent), il nous fit remarquer une couche de rosiers fleuris; et il nous dit que c'était la *couche d'épines* sur laquelle le saint se roulait jusqu'à ce que son corps ne fût qu'une plaie, afin de *plaire à Dieu*, ou comme disait le frère, à *messire Dieu*. Il paraît cependant que cela ne plaisait pas à Dieu, puisque le lit d'épines que le saint avait teint de son sang pendant la nuit, se trouva le matin changé en un lit de roses aussi fraîches, aussi vermeilles qu'on en ait jamais préparé pour l'amour. Le moine ne put nous affirmer que saint François eût joui de ce luxe voluptueux; mais il nous assura que les roses étaient toujours *restées fleuries* depuis, pour prouver la réalité de ce miracle. J'objectai que saint François florissait dans le douzième siècle, et que ces arbustes étaient des rosiers de la Chine; mais il haussa les épaules, en disant: *Non fa niente, è un miracolo* (cela ne fait rien, c'est un miracle.)

Au milieu de l'église, on voit une chaumière gothique, avec un beau petit clocher: c'est l'oratoire de saint François; et ce temple magnifique a été élevé autour de cette cabane pour la conserver. C'est une imitation de l'église et de la maison de Lorette. (1)

(1) Il est bon de remarquer qu'en prenant congé du frère lai et de ses miracles, notre domestique italien lui lança un regard de mépris, plia les épaules, et s'écria: *Che bestia!* (quelle bête!) Comme cette exclamation était adressée en partie à notre conducteur (nous avions pris alors un vetturino avec des mules), celui-ci répondit avec un air moqueur: « Pourquoi travaillerais-je nuit et jour? pourquoi serais-je grondé par mon maître au logis, et dehors par les voyageurs, pour quelques misérables écus? Je veux maintenant me faire moine. Pourquoi pas? Je ne serai plus le

Dans la délicieuse vallée de la *Spoletana*, abondante en pâturages, et baignée par le *Clitumnus* (nom si mélodieux aux oreilles classiques), repose l'ancienne ville de Foligno, qui paraît plus vieille qu'ancienne, et qui offre tous les traits génériques d'une cité provinciale des états romains, la négligence, la tristesse, la ruine. Foligno a aussi des églises, des palais à montrer; elle a ses couvens, ses chanoines, sa cathédrale, ses religieuses et sa noblesse. Mais ce qui lui donnait sa plus grande valeur aux yeux de l'amateur des arts, la Vierge de Raphaël, dite de *Foligno*, si long-temps le trésor le plus précieux du couvent *delle Contesse*, n'est plus dans ses murs. Ayant été porté à Paris, il revint en Italie avec les autres tableaux qui en avaient été enlevés; mais au lieu de s'arrêter à son ancienne résidence, la madone, pour ne point se séparer de quelques-uns de ses nobles compagnons d'exil, a été jusqu'à Rome, où elle est maintenant un des plus beaux ornemens du Vatican. A entendre les plaintes des pauvres nonnes du couvent, qui n'est plus composé exclusivement de comtesses, puisque nous y trouvâmes une fille de notre hôte, rien dans le monde ne pourrait compenser la perte de ce tableau, et elles imaginent que toute l'Europe doit prendre part

pauvre André, conducteur de vetturino; mais *fra Andrea* ou *padre Andrea*. Je n'aurai plus rien à faire qu'à compter les grains de mon chapelet, dire mes *ave*, et vivre comme un évêque. *Eccomi dunque frate* (me voilà donc moine). » Et il partit d'un grand éclat de rire. Le fait est que les tentatives pour raviver les anciennes tromperies dans l'Italie catholique, excitent la dérision du peuple, comme un semblable effort provoquerait celle de l'Angleterre protestante. La populace et les nobles sont les seuls qui y adhèrent, les premiers par ignorance, les derniers par intérêt.

à leur infortune. Cependant, quoique leur respect pour Raphaël soit grand, et leur vénération pour la Vierge plus grande encore, leurs regrets se fondent principalement sur les étrangers que ce chef-d'œuvre attirait dans leur église, et sur les dons qu'ils y laissaient.

Les vallons, ou plutôt les jardins de Foligno (1),

(1) Entre Foligno et Spoleto, sur le bord de la rivière, on voit les ruines d'un temple antique : les paysans l'appellent *templo di Clitunno;* ils disent qu'il est maintenant *ad uso dei cristiani* (employé aux rites chrétiens). Tous les voyageurs classiques anciens et modernes en font mention; mais la meilleure description de sa dilapidation se trouve dans les notes historiques de *Childe Harold.* Malgré la richesse du sol, la mendicité se présente là dans ses formes les plus dégradantes. Quand notre voiture parut, les femmes et les enfans se jetèrent contre terre, et la baisèrent; puis se relevant, ils se mirent à courir le long du chemin dans une attitude frénétique, en criant : *Qualche cosa per i morti vostri! Carità! carità!* (Donnez quelque chose pour vos amis défunts : la charité! la charité!) Étourdis de leurs cris et touchés de leur misère, nous fîmes arrêter, et nous ordonnâmes au domestique qui était sur le siége du cocher de leur donner quelques bagatelles : il tira une pièce d'argent, et demanda à une misérable vieille femme qui était à genoux, si elle avait de quoi la changer. Elle répondit froidement : *Si signore,* prit une bourse, et lui donna de la monnaie. Il lui rendit quelques *baiocchi.* Pendant qu'il comptait des pièces de cuivre à une petite fille, il demanda indifféremment à la jeune mendiante combien lui avait coûté le collier de corail qu'il voyait à son cou. Elle répondit aussi indifféremment : *Dix écus.* Il nous regarda d'un air significatif, et nous fûmes radicalement guéris de souffrir « que la pitié donne avant que la charité l'exige » (*pity to give, ere charity began*). Comme la mendicité est une vertu dans le code moral romain, et que la religion elle-même a pris la besace comme une distinction, elle est devenue un *état* que personne ne rougit d'exercer dans les domaines du pape. Ce moyen est un de ceux que l'Église et l'État du bon vieux temps avaient pris pour dégrader le peuple, et il avait réussi.

et les rives du *Clitumnus*, où les blanches et grasses victimes des autels païens (*grandes victimæ*) étaient nourries, conduisent aux terribles murailles de Spolette. Nous y entrâmes à la nuit, et en tournant lentement entre ses hauts et doubles remparts, nous découvrions quelquefois les maisons élevées et démantelées à la lueur des châsses de la Vierge. Cette ville nous parut une réunion de prisons; l'air y était renfermé, et tout y paraissait affreux. Nous accédâmes avec plaisir à la proposition que nous fit notre domestique de ne point nous arrêter dans cette triste cité, mais d'aller à ce qu'il appelait la jolie auberge de *San-Giovanini*, au pied de la montagne, de l'autre côté de la ville. Nous eûmes tout lieu de nous féliciter d'avoir accepté cette proposition. San-Giovanini nous offrit de la propreté, et des convenances qui commençaient à devenir très-rares; et la vue que la lumière du jour nous fit découvrir de nos fenêtres, aurait presque compensé le manque de l'une ou des autres. Là, au milieu de scènes d'une beauté naturelle et agreste, paraissaient quelques traces de ces anciens monumens pour lesquels les voyageurs classiques vont si loin pour voir si peu.

Le Monte Lucco, formant de douces ondulations, et couronné par le site d'anciens temples, est maintenant couvert d'églises chrétiennes. Celle du Crucifix s'élève à la place du temple de la Concorde, construit en partie de ses matériaux; et les autels de saint Julien et de saint André remplacent ceux de Mars et de Jupiter. Sur un précipice profond et escarpé étaient jetées les arches hautes et étroites d'un aqueduc romain (1); et au-dessus de tout, la

(1) Des sceptiques modernes ont découvert que cet aque-

forteresse gothique de la Rocca, autrefois la défense, maintenant la prison de la province, montrait son aspect formidable. Une prison dans un pays où il n'existe point de lois, où tout dépend de la volonté de ceux qui ont le pouvoir en main, est une image effrayante; celle de la Rocca défigure le paradis qu'elle domine. Il n'y a rien de neuf et de frais dans Spolette, excepté le couvent des bénédictins et sa belle colonnade. L'intérieur de la ville est sombre, désolé, et l'on marche difficilement dans ses rues qui vont toutes en montant. Elle a une petite manufacture de chapeaux; mais son commerce ne s'étend pas beaucoup au-delà de son district : l'église seule y est en activité; toutes ses terres aliénées ont été restaurées par le pape, et soixante-dix couvens d'hommes, et la moitié de ce nombre pour des religieuses, ont été rétablis dans une ville qui a l'air d'avoir été dépeuplée par la peste. Plusieurs palais étaient fermés, et les autres étaient moitié habités, moitié ruinés, les familles principales ayant quitté leur pays natal pour se disperser dans toute l'Italie. La cathédrale est très-ancienne; mais elle n'a rien qui mérite d'être décrit, hors le tombeau du peintre Lippi; une épitaphe par Politien, et un tableau d'Annibal Carrache.

Les paysages entre Spolette et Terni augmentent de beauté à mesure qu'on avance dans cette superbe chaîne des Apennins, appelée le *Sommo*. En la montant on découvre une colline qui s'élève d'un

duc, dit Romain, n'était pas du tout romain; que ses arches avaient une touche de gothique, et qu'elles étaient *sesto acuto*.

défilé profond dans lequel se précipite un torrent rapide. Cette colline a été long-temps célèbre pour ses truffes et ses ermites, qui y abondaient également. Les cellules des cénobites (petites huttes blanchies) sont éparses autour de la chapelle et de l'habitation du prieur de leur ordre. Ces ermites étaient alors au nombre de treize, quoique sous le régime français il n'en restât qu'un seul, un homme fort âgé, *qui n'avait jamais changé ni désiré changer de demeure*. Ces reclus affectent de se nourrir exclusivement des herbages de leur montagne, *come le bestie*, disait l'intendant d'un noble de Spolette, qui montait en même temps que nous. Ce n'est pas, ajoutait-il, que les bons chrétiens de la ville ne leur fournissent abondamment des alimens plus substantiels; mais ils les réservent pour les *pauvres*. La pénitence aurait pu trouver aisément un site plus retiré que ce charmant vallon, à côté d'une grande ville; mais l'épicurisme de la réclusion ne pouvait en choisir un plus délicieux et plus fertile.

En traversant les sinuosités boisées du Sommo (1) nous trouvâmes les arbres aussi riches en feuillage que ceux des forêts anglaises au mois d'octobre; les sapins et les genévriers se mêlaient aux ormes et aux chênes, et la terre était couverte des plantes et des fleurs d'automne, connues dans les climats les plus septentrionaux. La scène, quoique solitaire et agreste, n'était point sauvage; et les ruines de la forteresse féodale de Castel-Strittaro, autrefois gardienne de la montagne, et une *maestà* ou chapelle élevée à la Vierge, ajoutaient à la beauté du paysage, et mar-

(1) On dit que son nom vient d'un temple qui y était consacré à Jupiter *Summus*.

quaient seules que l'homme et ses passions avaient pénétré dans cette sublime et profonde solitude.

En approchant de Terni, si célèbre par sa cascade, la population semble augmenter avec la prospérité rurale. Les champs d'oliviers des *patronati* (c'est ainsi qu'on appelle les propriétaires de terres), succèdent au bois des montagnes. On voit les *pollaroli* (marchands de volailles) conduisant à Rome leurs mules et leurs chevaux chargés de paniers pleins de marchandises vivantes ; et les paysannes coiffées de leur bizarre *cuffa* (sorte de voile de toile brodée qui s'avance au-dessus des yeux, soutenu par une baleine), avec leurs corsets écarlates et leurs jupes de couleurs tranchantes, animaient la scène, et donnaient aux faubourgs de Terni une gaîté qui se trouve rarement dans une ville romaine.

La cascade de Terni (la *cascata delle Marmore*) est devenue un objet de curiosité européenne, et quoique la ville ne soit recommandable que pour avoir donné naissance à Tacite (1), personne ne la traverse sans passer une journée à visiter la *cataracte sans pareille*, qui rappelle par sa profondeur, sa hardiesse et son éclat, le génie de celui qui a le mieux célébré ses merveilles. (2)

Cependant, un obstacle nous empêcha de jouir de ce spectacle sublime. Les mules et la voiture que nous avions retenues pour nous y rendre, étaient employées par des voyageurs qui nous avaient dé-

(1) Quelques restes peu considérables d'un amphithéâtre et de bains antiques existent dans le jardin de l'archevêque et dans une *villa* du voisinage.

(2) Voyez la belle description de la *Cascatà delle Marmore*, dans le quatrième chant de *Childe Harold*, page 37, stance 71.

passés à Spolette. Nous ordonnâmes donc de préparer les mules qui nous avaient amenés, aussitôt qu'elles seraient reposées, pour nous conduire à la chute d'eau; mais cet ordre excita un sourire général sur le visage des assistans. Notre conducteur nous suivit dans notre chambre, et nous dit que les mules qui conduisaient les étrangers à la cascade appartenaient au gouvernement, et que si quelqu'un tentait d'en faire monter d'autres, il serait logé pour quelques mois à la *Rocca*. Comme il nous eût été fort incommode d'attendre un jour de plus, nous fûmes obligés d'abandonner la *cascata delle Marmore;* et à la place d'une merveille de la nature si souvent et si admirablement décrite (1), nous avons eu à noter une de ces petites extorsions du despotisme qui pèsent sur les jouissances journalières, et à éprouver que les moindres actes injustes, comme les plus apparens, sont à charge à la société.

Les campagnes qui succèdent à Terni, quand on monte encore *les Apennins couverts de bois*, ne peuvent être décrites en froide prose. La route suspendue sur des hauteurs qui paraissent inaccessibles, et coupée sur le revers d'un roc dont la cime bordée d'arbres avance au-dessus de vos têtes, ou s'enfonce en formant des cavernes profondes; la vallée qui s'étend en tournoyant à perte de vue, et laisse apercevoir à une immense profondeur un chemin si étroit, que le muletier aventureux peut seul se hasarder à y passer; le torrent écumeux et mugissant débordant sur ses rives qui produisent d'éternelles moissons (2),

(1) Lord Byron dit de cette cascade, qu'*elle vaut toutes les cascades et tous les torrens de la Suisse mis ensemble.*

2) Ce torrent est le *Nar* de Virgile, et le *Nera* du dia-

et dans l'éloignement le cercle formé par les *Apennins* (*infant Alps*), dont les ondulations sont interrompues par des ombres de toutes les formes, et des points saillans peints de mille couleurs; des dômes, des clochers ruinés, un pont d'osier jeté récemment sur un précipice, donnant quelques marques de l'existence humaine dans ces solitudes sauvages : tous ces objets appartiennent à la poésie de paysage, et demandent à être décrits par la plume d'un Byron ou le pinceau d'un Salvatori.

Nous avons contemplé pour la première fois la vallée de Terni (que nous avons revue depuis avec une admiration non moins vive), colorée par le soleil couchant de *toutes les nuances variées de l'arc-en-ciel*; elle était couverte de ces teintes pourprées, mêlées à cette lumière d'émeraude particulière au ciel italien, et des nuages dorés se réfléchissaient sur les eaux et sur les rochers, offrant, dans leurs formes fantastiques et leurs couleurs brillantes, l'image du paradis d'un poete.

Les hautes arcades des portes de Narni, ruinées et noircies par le temps, terminent la scène. La Roccacia, forteresse de la ville, paraît au-dessus de ses rochers entourés de bastions, et une rangée obscure de masures, conduit à la place et à la cathédrale de cette petite cité vraiment féodale et papale, où la tristesse et la pauvreté gémissent au milieu des fortifications et des églises; tandis que la nature sourit

lecte moderne. La vallée dans laquelle il coule, ou plutôt il écume, était regardée comme une des plus riches d'Italie. Pline dit que les cultivateurs en tiraient quatre récoltes par an : cependant la population de ce district nous parut très-misérable. Des restes des aqueducs construits par les Romains pour l'irrigation des terres, embellissent le paysage.

dans les vallées environnantes, et que l'abondance y charge de lourds chariots de blé et de vin pour des terres éloignées.

Narni paraît encore aussi désolée que les Vénitiens ont dû la laisser, quand après avoir détruit les habitations de ses braves citoyens, dans le seizième siècle, ils allèrent se joindre à Charles-Quint qui assiégeait le château Saint-Ange. Venise avait alors perdu sa propre liberté, et vendu ses services au despote impérial, dont l'objet était de subjuger tout ce qui restait de l'indépendance italienne. Les Vénitiens retrouvèrent des traces de cette indépendance sur les formidables hauteurs de Narni, et ils portèrent le désespoir dans le cœur de ses champions.

Une route de traverse conduit de Narni aux Abruzzes le long de la rivière. Le chemin direct par Otricoli mène à Rome. Les ruines d'*Otriculum* (si un amas de pierres et quelques murailles informes peuvent mériter ce nom) sont à une petite distance de la grande route sur les bords du Tibre; mais le rassemblement de chaumières noires et humides, et de maisons démantelées qui composent la moderne *Otricoli*, ne ressemble en rien à l'élégante capitale de l'Ombrie, qui servait de vestibule à cette magnifique suite de palais et de temples, qui de là jusqu'à la cité impériale, formait une avenue digne de la métropole du monde. Mais l'auberge et l'hôtesse d'Otricoli étaient au-dessus de toute description; et l'une et l'autre s'étaient tellement emparé de l'imagination de l'auteur de ces pages, qu'il lui fut impossible, à son retour, de ne pas s'arrêter devant cet abri misérable, pour renouveler connaissance

avec une personne et une scène dans lesquelles le plus haut degré de burlesque se combinait avec la désolation la plus pittoresque. Heureux ceux qui ont le courage de mettre de côté leurs anciennes habitudes, pour connaître un nouvel aspect de la société, qui passent une soirée dans la salle enfumée de la locanda d'Otricoli, et qui en écoutent la maîtresse, quand elle s'efforce (avec une éloquence digne d'un meilleur thème) de vous prouver que l'épaule d'une vieille brebis est un gigot de mouton bien tendre, et que des macaronis baignant dans une eau grasse sont *une soupe merveilleuse !*

Una minestra stupenda.

Le passage du Tibre, sur un beau pont de trois arches originairement construit par Auguste, et rebâti (comme l'indiquent plusieurs inscriptions) par Sixte-Quint, marque les limites qui séparent la *Sabine* de *l'Ombrie*, noms si formidables dans l'histoire, et qui s'appliquent à un espace qui n'est pas plus étendu que le territoire d'un village. Cependant l'histoire des Sabins est noble, quelle que soit la dimension des terres qu'ils possédaient. Ils furent les premiers et les derniers à défendre leurs libertés, leurs dieux *pénates ;* et ils n'abandonnèrent cette obscure félicité, que la prudence et l'industrie leur avaient assurée, que pour s'opposer à l'influence croissante des bandits romains. Tout ce qu'on sait de ce petit état prouve l'excellence de ses mœurs et son indépendance politique; et le sol qui a nourri tant de vertus peut être foulé avec un intérêt mieux fondé que celui qui naît uniquement des associations classiques. Mais cette terre, autrefois l'asile de la sagesse modeste et du patriotisme, qui

devint ensuite le théâtre de toute la magnificence que peuvent produire la puissance et la richesse, ce sol où des temples impériaux, des arcs de triomphe bordaient la superbe voie *Flaminienne*, est maintenant dévasté et dangereusement dépeuplé. La grande route était entourrée presque jusqu'à la fin de forêts d'une obscurité cimmérienne, le refuge des *Masnadieri* modernes, les voleurs de profession des états romains. Les Français avaient éclairci ces forêts, en y mettant le feu dans quelques endroits, comme le seul moyen de se débarrasser des bandes qui s'y cachaient. Pendant leur gouvernement, ce fléau qui, avec plusieurs autres, a si longtemps infesté cette région dévote, avait été presque détruit; mais il a reparu spontanément à la chute de ce régime. Malgré la destruction de ces forêts, ouvrage des siècles, un taillis riche et vigoureux borde la route, et les montagnes sont partiellement couvertes d'arbres jusqu'à leurs sommets les plus élevés. Au milieu de ces scènes sauvages paraît le village ruiné de Borghetto; mais les seuls êtres vivans que nous apperçûmes dans sa rue désolée, étaient un mendiant, un pélerin, et un carabinier romain de la petite garnison de Civita Castellana. La désolation va toujours en augmentant depuis ce lieu, et prépare à celle qu'on doit trouver dans la *campagna*. Une de ces effrayantes ruines appelées par les gens du pays *Casaccia degli assassini*, est indiquée comme le quartier-général d'une fameuse bande de brigands qui a été prise et exécutée en 1815. A une petite distance de ses noires murailles, une croix nouvellement érigée marquait le site d'un meurtre récent! crime cependant moins fréquent en cette

contrée même qu'en Angleterre. Mais la situation paraît si favorable à l'exécution de semblables actions, qu'on est frappé d'une horreur bien plus profonde que quand on lit dans les papiers anglais que des crimes aussi atroces se sont commis dans les cantons les plus peuplés. Parmi les millions de voyageurs qui ont passé et continuent de passer par ce chemin effrayant, aucun n'a été attaqué, quoique le gouvernement romain donne à ses misérables sujets la tentative de se livrer aux crimes, par le manque de lois répressives et une négligence des mesures de police qui paraît presque systématique.

La triste ville de Civita Castellana, à moitié déserte, est gardée par une citadelle qui n'a rien à défendre; car des malheureux et leurs chaumières n'ont rien qui puisse tenter la cupidité. Toutes les mains sont tendues pour demander la charité, à mesure qu'on monte sa rue escarpée. Les églises et les femmes offrent la même apparence; les unes et les autres sont malpropres et couvertes de clinquant, et la dégradation, l'avilissement y sont plus visibles (même à l'œil du passager) que l'indigence elle-même; quoique plus d'une fenêtre sans châssis et plus d'une muraille tombante donnent les plus fortes marques de la pénurie des habitans.

Nous vîmes, entre Civita Castellana et Neppi, un pauvre jeune garçon bouffi et jaune que la *mal-aria* avait atteint de son souffle pestilentiel, et qui revenait de ses travaux mortels dans la *campagna*, *pour aller mourir dans ses foyers*, comme il le dit à notre domestique qui s'arrêta pour lui offrir quelque chose : il était vêtu d'une simple peau de mouton. Un peu plus loin, nous passâmes à côté d'un prisonnier

conduit par des sbires romains; il était jeune, et son aspect annonçait la plus extrême détresse: quel que fût son crime, il n'y était pas encore habitué, car il rougit profondément quand nos yeux se fixèrent sur lui, et il pencha la tête. Hors ces rencontres, rien ne troubla le silence de ces déserts: pas une cabane, pas un symptôme d'existence humaine; car personne n'habite où personne ne peut vivre. Cependant ces campagnes, qui doivent être le tombeau de ceux qui osent les habiter, paraissent pleines de charmes; ce qui est fatal à l'homme donne de la vigeur à la végétation. La surface onduleuse de cette région, autrefois volcanique, était couverte de buissons venus spontanément de masses des plus riches arbustes qui étalaient en vain leurs trésors; le genet toujours fleuri, le genévrier et le prunier sauvage formaient des haies en entrelaçant leurs branches défeuillées; et au-dessus de tout, on voyait se perdre dans l'horizon des bois de chênes et de liéges, plantés et cultivés par la seule main de la nature, qui semble combattre pour sa prérogative, contre les efforts puissans que le fanatisme et le despotisme humains ont faits pour la déposséder de ses domaines favoris.

Neppi, la ville du désert, s'élève sur des hauteurs qui dominent sur une vaste solitude. Nous nous arrêtâmes à sa misérable auberge, moins par le besoin d'obtenir les rafraîchissemens que nous demandions, que par la curiosité de voir ce que pouvait offrir cet amas de ruines; mais comme nous rejetions avec dégoût le mauvais pain qui nous fut apporté, la personne qui nous servait nous dit: *Che volete? non c'è qui, che roba di maremma* (Que voulez-

vous? on ne peut offrir ici que les produits d'un désert.) La ville paraissait presque inhabitée; et l'aubergiste nous dit que tous ceux de ses pâles habitans qui pouvaient travailler, allaient à Civita Castellana, qui est un peu moins misérable, ou se rendaient à la *campagna* dans la saison des récoltes, pour y gagner, par leur travail, quinze *baiocchi* (environ douze sous) par jour. Le petit nombre de ceux que nous aperçûmes étaient d'une couleur cadavéreuse et couverts de haillons. Quand la saison du *mauvais air* arrive, l'aubergiste et sa famille, ainsi que tous ceux qui peuvent sortir de leurs maisons, laissent ce triste asile aux vieillards et aux infirmes qui restent là pour mourir ou survivre encore quelque temps aux victimes de ce fléau annuel. C'est à Neppi que le désert commence dans toute son horreur; les arbres et les buissons s'amaigrissent et finissent par disparaître. La Campagne de Rome, dès l'extrémité de sa frontière, déploie une stérilité, une désolation complète qui s'étend jusqu'à l'horizon le plus reculé. Aucuns palais monastiques ne s'élèvent en ce lieu, aucuns moines mendians ne le parcourent. L'Église a disparu depuis long-temps aux yeux du voyageur qui l'a laissée dans les délicieuses vallées de *Perugia* et *Spoleto*, au milieu des

> Vaghe colli, amenì prati,
> Di riposo alberghi veri. (1)

On la retrouve à Rome sous des dômes dorés et des dais de velours; mais là on ne reconnaît d'autres traces de son existence que la *dévastation* qu'elle a

(1) « Collines charmantes, prairies délicieuses, véritable asile du repos. »

produite. Ces plaines désertes et arides, ouvrages de ses mains et du despotisme qu'elle a soutenu, étaient les riches jardins des épicuriens romains. Là s'élevait le palais impérial, la *villa* patricienne; c'est là que Lucullus jouissait, et qu'Horace chantait son délicieux *Soracte* qui, maintenant, reste seul de tout ce qui existait alors :

> . . . . And from out the plain
> Heaves like a long-swept wave about to break,
> And on the curl hangs pausing. (1)

Aucune trace de l'humanité ne vient interrompre cette vaste lande, hors le triste *Casale* qu'on aperçoit au loin : c'est un abri pour les bestiaux qui s'engraissent dans ces parages où l'homme périt. Aucune apparition humaine ne se présente pendant plusieurs milles, excepté le maigre et hâlé *massaro* (2), monté sur son petit cheval, le fusil en bandoulière, enveloppé jusqu'aux yeux dans son manteau noir, et portant une pique de chasseur avec laquelle il gouverne son troupeau de buffles. De telles images conviennent bien à des paysages de ce caractère; mais elles sont très-peu fréquentes, et cette continuité de so-

(1) *Childe Harold*, Chant 4.

(2) Ces *massari*, qui remplissent l'office de pasteurs, sont des espèces d'intendans ruraux des princes romains, et surveillent les immenses troupeaux qui se nourrissent pendant l'hiver des gras pâturages de la *campagna*. Ils habitent le *Casale*, bâtiment de pierre massif; et ils paraissent, d'après leur physionomie, aussi brutaux que les animaux qu'ils conduisent. Il y a cependant quelque chose de très-pittoresque et de très-approprié à la scène dans leur aspect; le *ferraiuolo*, ou manteau romain qui les enveloppe, est d'un effet singulier; leur grand chapeau est rabattu sur leurs yeux noirs et couverts; et ils portent leurs lances d'un air plutôt militaire que pastoral. Un d'eux nous dit qu'il appartenait au prince Rospigliosi de Florence, qui est un prince romain.

litude finit par attrister le cœur, au point que la fabrique isolée de *Baccano*, le caravanserail du désert, qui paraît comme une tache sur l'horizon, est contemplée avec une sorte de plaisir. Là, le voyageur abattu peut, pendant les mois d'hiver, se reposer et *dormir sûrement*, sinon commodément (1), car tout y est pauvre et grossier, ou prendre des chevaux de poste pour aller jusqu'à Rome. On s'épargne, en marchant ainsi de nuit, la vue d'une partie de ces campagnes désolées qui s'étendent jusqu'aux portes de la ville impériale; mais on perd des impressions qui appartiennent spécialement à ce voyage, et les réflexions qu'elles font naître, sont des commentaires de l'histoire de l'homme qui méritent bien d'être conservés. Depuis Baccano, l'uniformité de la vue se change en diversité non moins triste; on distingue quelque chose qui ressemble à une population, dans les figures blêmes, défaites, bouffies qui se traînent sous leurs abris de paille, ou semblent travailler dans les marais pestilentiels. Plusieurs avaient plutôt l'air de fantômes que d'êtres vivans; et ils ne conservaient des expressions humaines que celle de la souffrance. Leur vie est une

(1) Quand la saison de la *mal-aria* arrive, l'aubergiste de Baccano et sa famille ferment leur maison, et vont passer l'été et l'automne dans quelque ville voisine. On ne trouve plus alors en ce lieu que deux ou trois misérables, que leur extrême pauvreté oblige de rester pour servir les voyageurs que la nécessité force à traverser la Campagne de Rome pendant cette mortelle saison. Dormir une seule nuit à Baccano peut causer la mort, comme l'a éprouvé un médecin anglais, qui, contre l'avis de ses amis romains, voulut s'y arrêter imprudemment. Il mourut en peu de jours, bientôt après son arrivée à Florence; et sa femme eut beaucoup de peine à échapper au même mal.

maladie, et *les fièvres aiguës ou continues composent toutes leurs passions*.

Aucuns de ces mouvemens qui appartiennent au voisinage d'une grande ville, ne distinguent l'approche de celle qui a été la plus grande de toutes; et la *barozza*, sorte de brancard pour les mourans, qui passa près de nous, transportant une victime de la contagion à un hôpital de Rome, fut la seule voiture que nous rencontrâmes en arrivant près de la *Ville des sept collines*, dont les avenues étaient autrefois comblées de chars de triomphe et de litières consulaires. Un gibet auquel des membres humains étaient encore attachés, l'hôtellerie ruinée de *Fossaccio* (ainsi nommée à cause du voisinage d'un fossé putride), la poste solitaire de la Storta, la villa Giustiniani (1) isolée et tombant de vétusté, et la tombe grossière qu'on nomme le tombeau de Néron, se succèdent jusqu'aux murs des *villas* des faubourgs qui sont devenues des ruines inhabitées, et qui bornent la vue de la route étroite. On passe le Tibre sur le *ponte Milvio*. On arrive à la *porta del Popolo* qui termine la *via Flaminia*, et l'on entre dans Rome. Le cœur du voyageur classique bondit de joie, le cœur de l'ami de l'humanité bat vivement aussi, mais c'est par une émotion bien différente.

(1) A son retour à Rome après la restauration, le pape se reposa à cette *villa*, et bénit la terre. Il s'arrêta sur les degrés de marbre, et, tendant les mains, bénit le sol pestilentiel, qui a continué de l'être comme ayant d'avoir été consacré par ses prières.

CHAPITRE XIX.

ROME.

Observations préliminaires. — Le Capitole. — Édifices modernes. — Galeries. — Roche Tarpéienne. — Panthéon. — Forum. — Prison Mamertine. — Ruines du temple de Jupiter tonnant. — Arc de Sévère. — Colonne de Phocas. — Arc de Titus. — Arc de Constantin. — Colisée. — Bains de Titus. — Église et palais de Saint-Jean-de-Latran. — Obélisque. — Baptistère de Constantin. — Scala santa. — Vatican. — Église de Saint-Pierre. — Rues environnantes. — Tombeau de la comtesse Matilde. — De Jacques III. — Chapelles Pauline et Sixtine. — Sacritie. — Les loges de Raphaël. — Galerie. — Bibliothéque. — Quirinal. — Palais particuliers. — Palazzo Corsini. — Borghèse. — Villas Borghèse. — Albano. — Studii. — Académies. — Théâtres.

ROME, dit le signor Vasi dans son excellent Itinéraire (écrit en partie pour l'honneur de sa *Civitas septicollis*, en partie pour recommander sa propre chalcographie et la boutique de son père, de très-sainte mémoire); Rome est une ville *célèbre*, fondée par Romulus, 3251 ans avant Jésus-Christ!! Cet événement sur lequel Salluste (1) et Tite-Live

(1) Salluste donne Énée pour fondateur à Rome; Tite-Live est pour Romulus; mais il avoue que l'histoire de cette ville est peu accréditée avant sa prise par les Gaulois, qui brûlèrent les annales des pontifes et tous les autres documens publics. Il a l'air de supposer que la perte n'a pas été grande, attendu qu'un très-petit nombre, parmi les héros romains, savaient lire et écrire. « Combien de fables ont dû se répandre dans cet intervalle, lorsque l'ignorance aveuglait tous les esprits, lorsque l'écriture était rare, et

ne sont point d'accord, et que quelques savans attribuent aux Celtes et d'autres aux Juifs (1), est ainsi affirmé en un seul mot par le signor Vasi, à la grande consolation des modernes et très-nombreux Anacharsis et Corinnes, qui trouvent, en voyageant dans son livre, des *ravissemens* qu'ils n'ont jamais éprouvés, et affectent ensuite de faire revivre des souvenirs qu'ils n'ont jamais entretenus. Heureux celui qui n'a jamais été troublé par aucun doute historique, que de nouvelles vues n'ont point séduit, qui reste fixé sur l'orthodoxie de l'histoire comme sur celle de la religion, et qui, conduit par les *Vasi* des divers siècles, suit la route battue avec un orgueil satisfait, bien éloigné de ce scepticisme sans lequel

> The dust of antique time would be unswept,
> And mounstains be too highly heap'd for truth
> To overseer.
>
> SHAKESPEARE. (2)

Cependant, le voyageur le plus gothique, dont

que les monumens des pontifes étaient les archives du merveilleux! encore ces monumens, au rapport de Tite-Live, périrent-ils tous dans un incendie qu'allumèrent les Gaulois. » MILLOT.

Suivant l'opinion la plus généralement reçue, les Romains furent obligés d'envoyer chercher à Athènes un *réchauffé* des lois de Solon; quoiqu'il soit plus probable que c'était une manière d'en imposer au peuple, et de lui faire adopter un code détestable et tyrannique.

(1) Cette dernière opinion a été avancée par un des écrivains les plus éclairés de notre siècle, Melchiore Delfico de Naples; et il a été induit à tirer cette conséquence par la cruauté, la superstition, le mépris pour les étrangers, et l'attachement obstiné à leurs anciennes habitudes, qui sont des attributs communs aux deux nations.

(2) « La poussière des anciens temps n'aurait pas été balayée, et les montagnes auraient paru trop élevées, pour que la vérité pût explorer leur sommet. »



l'esprit est le plus fortement imbu de *romantisme*, dont le jugement est le moins imprégné des *préjugés vulgaires* des savans, ressent encore, en arrivant à Rome, l'influence des notions qui, dans l'enfance et la jeunesse, lui ont donné les premières idées, qui s'étendissent au-delà de la sphère de sa propre existence. Le souvenir de vertus imaginaires, de fables héroïques, avec toutes les fausses impressions qu'elles ont faites, se présente à l'imagination la moins classique, et des noms appris par cœur dans les plus belles années de la vie, qu'on a lus dans des pages qui ne peuvent jamais être oubliées, s'offrent à la mémoire, en dépit *des préjugés contre les préjugés*, qui rendent cette ville un objet de doute et de suspicion pour tous ceux qui craignent l'infection de la pédanterie et l'épidémie de la prétention. Mutius Scévola (1) et sa main brûlée, Curtius et son terrible saut (2), Clélie et son aventure aquatique (3), Virginius et sa féroce indépendance, Brutus (4) et

(1) Cette histoire est tout-à-fait apocryphe. Plutarque dit que Porsenna battit les Romains une seconde fois, cè qui contredit sa retraite supposée dans cette occasion. Cependant, quand le fait serait vrai, la conduite de Mutius n'offrirait rien de plus extraordinaire que celle de l'évêque Crammer et d'autres enthousiastes; mais ses efforts pour tuer Porsenna étaient ceux d'un assassin. Le brave André a été condamné à mort dans les temps modernes pour un crime bien moins atroce.

(2) Fausseté manifeste, d'après le seul récit de la chose.

(3) Manque de foi qu'il est absurde de proposer à de jeunes gens comme un exemple. Valérius fit ce qu'il devait en la renvoyant au camp de Porsenna.

(4) Le scepticisme moderne élève aussi des doutes sur le caractère de Brutus. Le meurtre de ses fils était un acte de pure et simple barbarie qu'aucune circonstance, dans aucune

son poignard patriotique, se présentent avec les Scipion, les Caton, Pompée, Antoine, César et Cicéron, et dominent sur les rêveries produites par l'anticipation des antiquités qu'on croit retrouver en ce lieu. Cependant il ne reste aucunes traces de ces personnages, soit en statue, soit en monument; aucuns vestiges n'attestent leur existence, excepté quelques masses informes, quelques sites contestés. Rien ne rappelle dans Rome les jours de sa liberté barbare, ou de sa brillante indépendance; ses antiquités sont comparativement de très-fraîche date; et le peu de ruines imparfaites qu'elle présente s'élèvent du milieu des débris amoncelés des monumens de ses crimes et de sa corruption, de sa dégradation et de son esclavage, construits dans ses siècles les plus pervers, et sous l'empire de ses tyrans : le sol lui-même a changé d'aspect. Le paradis du *Latium*, le Latium de Virgile et de Pline, est un désert infect. Lavinium est le tombeau de ses habitans qui meurent de faim quand la contagion les a épargés (1); et le port d'Ostie

situation de la société, ne pouvait exiger. Un historien moderne et philosophe a bien décrit Brutus : *Un furbo orribilmente ambizioso, e non un eroe* (un fourbe horriblement ambitieux, et non pas un héros).

(1) « Après une promenade de plus d'une heure, j'aperçus quelques ouvriers occupés à sarcler un champ de blé. Ils étaient tous étrangers. Comme j'étais à causer avec le maître du champ, une jeune fille s'évanouit; c'était de faim, comme je l'appris dans la suite. Les ouvriers continuèrent leurs travaux comme si de rien n'était; seulement la mère de la malade détacha son tablier pour en couvrir sa fille, et retourna à l'ouvrage. Je lui dis qu'il fallait porter la malade à la ville, et ne pas la laisser sur la terre humide, à l'ardeur du soleil; mais elle ne me répondit rien. Je courus au maître du champ, implorer sa pitié pour la pauvre malade. Il me fit entendre que c'était beaucoup de lui payer sa journée,

est une réunion de cavernes pestilentielles, le réceptable des galériens ou l'asile des meurtriers.

Tite-Live montre les Romains avant la seconde guerre Punique, comme un peuple brutal, ignorant et sans culture, privé des arts et des lettres qu'ils achetèrent ou empruntèrent ensuite; et ce fait est confirmé par les monumens qui ont été conservés du langage de cette époque, langage rude et informe (1). Même dans leurs faits héroïques les plus brillans, l'apparence de la vertu est trop souvent un crime éclatant, et leur patriotisme se montre

qu'elle était hors d'état de la gagner : *Nous sommes tous pauvres*, me dit-il, *et nous n'avons aucun lit de reste.* — *La paille suffirait.* Ils n'en avaient point. *Que la pauvre cabane suisse me parut riche en ce moment!* Je jetai les yeux autour de moi, et n'apercevant aucun abri, aucun secours, je fus pour la première fois effrayé de l'abandon et de la solitude de ce pays si plein de souvenirs et si vide de réalité; je me sentais descendu vivant dans la demeure des morts. J'allai porter quelque argent à la mère de la malade, qui, sans daigner me parler, me regarda d'un air à me dire : *La mort seule peut nous secourir.* »

Telles sont les peintures que le baron Bonstetten donne de la misère de ce pays dévot, dans son ouvrage sur le Latium, ouvrage singulièrement intéressant, et par ses vues philosophiques et bienveillantes, et par la naïveté de ses narrations. Il est impossible de concevoir quelque chose de plus déchirant que les détails de la misère des habitans de ce district : contés dans le simple langage de la nature et de la vérité, on ne peut les parcourir sans leur payer un ample tribut de larmes. Il est difficile de résister à la tentation de citer beaucoup plus de cet excellent ouvrage; mais il doit trouver place dans toutes les bibliothéques, comme un de ceux qui offrent les éclaircissemens graphiques les plus authentiques sur cette partie de l'Italie, plus particulièrement empreinte de souvenirs intéressans.

(1) Vico observe que les anciens Romains n'avaient que deux arts : *Quella di zappare, e scannare i suoi simili* (bêcher la terre et détruire leurs semblables).

plutôt par le sacrifice des affections naturelles, que par un abandon généreux et désintéressé de toute ambition personnelle. Pour l'amour de leur pays, ils étaient toujours prêts à poignarder un fils ou un ami (1); mais peu se sont trouvés disposés à abandonner leurs préjugés aristocratiques (2), l'espoir de la dictature ou le désir cupide d'affamer leurs

(1) Dans nos systèmes d'éducation moderne, on donne aux écoliers l'histoire de Brutus comme un thème pour développer leur faconde; et l'on pendrait l'homme qui, dans la vie réelle, voudrait imiter cet exemple, comme si les actions des grands hommes n'étaient, ainsi que les satiriques les représentent, que de simples sujets de déclamation. Quand les pédans ont voulu considérer la mort de César sous un point de vue moral, ils en ont tiré en général des conséquences favorables aux principes des purs *torys*. Tout assassinat politique, pris abstractivement, est une horreur; les circonstances atténuantes sont dans l'histoire du temps et dans les motifs de l'action. La postérité ne jugera jamais avec rigueur l'homme qui a employé la ruse pour débarrasser son pays d'un tyran, quand on ne pouvait le faire par d'autres moyens. Il n'y a donc aucune règle générale d'après laquelle on puisse juger de tels actes, et toute discussion sur leur nature est vague et inutile. Les déductions philosophiques qui peuvent être tirées de semblables histoires sont, que *là* où domine la force seule, *là* où il n'existe d'autre loi que la volonté d'un despote, la *force* s'opposera à la *force*, et la *ruse* à la *ruse;* et le manque de sûreté personnelle pour les tyrans est une conséquence *nécessaire* d'une loi *nécessaire* de la nature morale de l'homme.

(2) La vie de Coriolan est un tissu de vertus dangereuses, de patriotisme affecté et d'égoïsme réel. L'histoire de Rome sous les dictateurs et les triumvirs successifs, développe le mépris le plus souvent ouvert de toutes les vertus publiques. Hautains et tyranniques comme maîtres, bas, méprisables et vicieux jusqu'au point le plus exagéré de l'extravagance humaine comme esclaves des Césars, les patriciens romains tant vantés ont été, à toutes les époques de leur histoire, le fléau de leur pays et les ennemis de l'humanité.

concitoyens ; et le petit nombre que leur sensibilité naturelle conduisait à sympathiser avec le peuple ; étaient persécutés comme des traîtres, et condamnés comme des criminels.

Le principe inhérent du gouvernement romain ; depuis le grand imposteur Numa (si tant est qu'il ait jamais existé) jusqu'à César, a été le pouvoir, les privilèges et les connaissances réservés pour un petit nombre, et l'esclavage le plus abject pour la masse du peuple. Parler des droits des plébéiens était encourir la perte de caste pour un patricien : et plaider pour le peuple, attirait sur celui qui osait le faire, le soupçon de chercher à régner. Dans l'horrible famine qui poussa les dernières classes de la nation au désespoir, et qui induisit tant de citoyens à se précipiter dans le Tibre, quand Spurius Melius dévoua sa fortune pour soulager ses compatriotes, il devint suspect aux barbares patriciens ; et périt victime de son humanité.

La mort de Spurius Cassius, qui avait proposé la loi agraire, est un autre trait qui peut faire juger de la moralité et de la civilisation des républicains romains, chez lesquels on trouve constamment un dur mépris pour leurs semblables dans les patriciens, et des efforts désespérés pour leur existence plutôt que pour leur liberté chez les plébéiens, réduits à la misère par l'usure et l'oppression de leurs maîtres. Dans un tel état social, on chercherait en vain des arts et des monumens. En pensant seulement à la bigoterie avec laquelle Caton le censeur s'opposa à l'admission de la civilisation grecque, on sentira qu'on ne peut espérer trouver des traces des héros du Capitole sur le sol où ils florissaient.

Cependant il est impossible de monter les dégrés qui terminent le cours, et qui conduisent à trois édifices modernes, de contempler le mont Capitolin, le berceau de la gloire romaine, le centre de l'univers, et de ne pas éprouver une sensation profonde de désappointement, en ne retrouvant pas un seul fragment, pas une seule pierre qui rappellent la première et glorieuse époque de l'existence de ce peuple fameux.

Le Capitole, depuis Virgile jusqu'au dernier écolier *savant*, jusqu'à la moindre jeune fille *voyageuse* qui l'ont visité, a été le sujet de descriptions, de souvenirs et d'admiration : on ne manque jamais de se le figurer comme un espace immense couvert de monumens imposans et de précipices inaccessibles, avec des forteresses, des temples, des arcs de triomphe, des statues des dieux. Cependant le site de toutes ces merveilles, du temple de Jupiter avec ses cent degrés et ses cent pilastres, enrichi des dépouilles du monde, ce trône du maître du tonnerre, produit de la richesse, de la puissance et des arts, n'est pas beaucoup plus vaste que le terrain employé par la petite maison et le jardin couvert de poussière d'un bourgeois de Londres.

La dimension et l'apparence de cette place consacrée par tant d'événemens, cadre bien avec le temps où Tarquin chassé de Rome, va implorer le secours des potentats étrangers, à une journée et demie de la ville, et où, désespérant de recouvrer son empire, et voulant se retirer dans un état assez éloigné pour y être à l'abri de la vengeance romaine, il chercha un refuge à Tusculum, qui n'est pas tout-à-fait aussi loin de Rome que Londres l'est de

Windsor. Mais ce lieu ne présente rien qui s'accorde avec les brillantes visions de splendeur que le temps qui aggrandit toutes choses a empreintes dans l'imagination ; et la vérité qui ne recherche que les faits, ne voit qu'une colline peu élevée, avec quelques chemins tournant à l'entour, l'asile du petit chef d'une bande de voleurs rustiques, où le préjugé a placé l'inaccessible forteresse des maîtres du monde.

Les édifices modernes qui couvrent le mont Capitolin, sont trois monumens isolés qui forment trois côtés d'un carré : les monumens latéraux ont été construits par Paul III, d'après les dessins de Michel-Ange ; mais on y chercherait en vain le génie qui a élevé le Panthéon sur le sommet de Saint-Pierre ; ils sont peu élevés, et leurs façades interrompues et masquées par des pilastres, n'offrent aucunes beautés d'architecture qui puissent arrêter le spectateur pressé de contempler les trésors qu'ils contiennent. L'édifice central, le *palazzo Senatorio* (1), érigé par le pape Boniface IX, sur les ruines de l'ancien Tabularium, consiste presque en une seule grande salle au rez-de-chaussée. Quand nous le visitâmes il était négligé et abandonné, quoique portant encore quelques marques des fêtes adulatrices données à l'empereur d'Autriche pendant son séjour à Rome, séjour qui a obéré l'état que Napoléon avait laissé parfaitement dégagé de

(1) M. Eustace appelle ce monument *la résidence du sénateur*. Ce n'est la résidence de personne ; c'est une salle publique consacrée à des offices judiciaires, où le sénateur, assisté de trois assesseurs, administre la justice civile et criminelle ; mais le palais sénatorial (dit M. Hobhouse, et tout ce qu'il dit sur Rome est parfaitement exact) a probablement vu le dernier tribunal de la magistrature expirante.

dettes. Au-delà de cette salle, un étroit escalier de pierre conduit au Campanile ou grand beffroi, d'où l'on découvre une vue magnifique.

Le bâtiment à droite du *palazzo Senatorio* contient le Musée Capitolin, superbe et précieuse collection d'antiques, bien digne d'un pélerinage, quand elle seule existerait à Rome (1). Ce Muséum est une des preuves nombreuses du peu d'invention des Romains. Les dépouilles de l'Égypte et de la Grèce remplissent ses galeries, comme les *spoliæ opimæ* enrichissaient le temple de Jupiter Férétrien, presque sur le même sol. Le pillage a toujours été un principe fondamental chez ce peuple, depuis Sylla rebâtissant le temple de Jupiter avec les colonnes enlevées au Jupiter Olympien d'Athènes, jusqu'au dernier des cardinaux spoliateurs, dont les palais sont construits des débris des temples païens, de ces monumens que le goût, sinon les principes, aurait dû laisser sur le site qu'ils avaient consacré. Il suffit de dire de cette collection, qu'elle renferme *le Faune*, *le Gladiateur* et *l'Antinoüs!* Si une familiarité intime avec ces objets, produite

(1) Les bustes des empereurs et des impératrices forment une partie très-intéressante de cette collection. La plus grande diversité de physionomies règne dans ces têtes : là se voient des empereurs avec des nez écrasés, et des impératrices qu'on pourrait prendre pour des *petites maîtresses* de Paris; Caligula, quand on place un chapeau sur son front, a l'air du coquin le plus vulgaire qui ait jamais paru sur les bancs de *Old Bailey*. Il est cependant remarquable que la noblesse des traits devient plus rare à mesure qu'on redescend dans les séries; le sang mêlé et les habitudes vicieuses du Bas-Empire ayant évidemment dégradé les visages de ces misérables, que le hasard appelait au trône, du sérail du palatin ou des rangs d'une armée dissolue et barbare.

par des visites fréquemment réitérées, pouvait autoriser une description détaillée de leurs beautés dans ces pages modestes, la tâche serait délicieuse par les impressions agréables qu'elles renouvelleraient; mais les merveilles du Musée Capitolin demandent et ont employé des plumes supérieures; et, malgré les savantes controverses que plusieurs de ces chefs-d'œuvre excitent chez les connaisseurs polémiques, on ne peut rien dire de neuf à leur sujet, quoique rien de proportionné à leur excellence n'ait jamais été et ne sera jamais écrit.

L'édifice à gauche du palais sénatorial est nommé *palazzo de' Conservatori*, d'après les trois *conservateurs* de Rome, que M. Wiggins appelle les *ombres d'une ombre*, dont le plus haut privilége est de porter les vases sacrés entre le grand autel et le pape, le jour de la solennité de Pâques, et qui (dit le signor Vasi) *tiennent là leurs assemblées.* Je ne me suis jamais informée de ce qu'ils traitent *dans ces assemblées qu'ils tiennent là*. Je les ai vus avec leurs habits de mélodrame sur la seconde marche du trône papal, dans plusieurs cérémonies, et l'impression que leur image m'a laissée était si complète, que je n'ai jamais cherché à la combiner avec des relations plus importantes et plus solennelles. Cette fabrique, ainsi que celle du Musée Capitolin, est consacrée aux arts, et consiste en une suite de pièces et de galeries remplies d'antiques et d'une superbe collection de tableaux. C'est le temple des Carrache, du Guerchin, du Guide, des Veronèse et du Palma; mais ce ne n'est point comme on l'a pompeusement affirmé, *le palais du peuple romain, le siége de son pouvoir et la résidence de*

ses magistrats (1). Le pouvoir du peuple romain !!! Les sculptures antiques qui ornent le Campidoglio, ses lions de basalte d'un travail égyptien, ses statues colossales de Castor et Pollux, etc., etc., sont décrits très-exactement dans toutes les tablettes des voyageurs, et imprimés dans tous les Voyages en Italie. Mais quelques-unes des associations les plus curieuses du mont Capitolin sont liées à la destinée singulière du *dernier tribun* romain, Cola di Rienzi, le *Spirto gentile* de Pétrarque. Ce fut là qu'il donna sa fête, sa *Viziosa Buffoneria ;* ce fut des naseaux du superbe cheval de bataille d'Aurélien (2), qui décore toujours le milieu de la place du Campidoglio, que des flots de vin coulaient en l'honneur de ce jour de pompe burlesque. D'autres scènes *ridicules*, et d'un effet moins frappant, ont été jouées en ce lieu : la dernière a été le couronnement de Corilla. (3)

Nous revenions un jour de visiter les galeries du palais des Conservateurs, quand, en sortant de ses portiques, nous rencontrâmes un sale palefrenier qui portait un picotin d'avoine d'une main et un paquet de clefs de l'autre, et qui nous demanda en passant, si nous voulions voir la roche Tarpéienne, ou, comme il l'appelait familièrement, *nos-*

(1) Eustace.

(2) On dit que c'est la seule statue équestre existant à Rome.

(3) Ceux qui ont déjà lu les pages intéressantes écrites par Gibbon et Sismondi, sur la vie de Rienzi, peuvent s'en rafraîchir la mémoire dans les *Historical Illustrations ;* et ceux qui n'ont jamais lu les premiers ouvrages, trouveront dans le dernier une source d'intérêt additionnel dans leur contemplation du *Campidoglio.*

tra rupe Tarpeia, qui se trouve derrière le palais *de' Conservatori*, au-dessus de la place *della Consolazione*. Quoique je n'eusse pas plus d'envie de voir le Tyburn ou la place de Grève de l'antiquité, que je n'en aurais eu de voir toute autre place d'exécution, cependant nous trouvâmes plaisant de nous laisser conduire par ce cicerone *palefrenier* à cette châsse, objet de tant d'hommages classiques, et nous acceptâmes son invitation. Pendant qu'il nous conduisait à travers une cour malpropre, marchant sur des piles de gravois et des monceaux de fumier, j'avais peine à ne pas faire la même exclamation que le Manlius d'une tragédie irlandaise, qui s'écrie au bord de ce même précipice : *O Jasus ! où me conduis-tu ?* Nous nous appuyâmes sur une muraille ruinée, et notre antiquaire nous désignant une masse de rochers qui se projetait sur la place, dit avec emphase : *Ecco nostra rupe Tarpeia !* Il tendit alors la main pour recevoir un paolo, et nous reconduisit en sifflant l'air : *Fra tanti palpiti.*

Dans de telles circonstances, on aurait en vain cherché des associations classiques capables d'exciter ces frémissemens que doit éprouver une *véritable Corinne*, quand le seul nom de *roche Tarpéienne* résonne à son oreille ; mais ce lieu, même vu sous les auspices de ces archi-mystagogues des légendes classiques, les *signori Fea et Nebbi*, n'aurait fait naître dans le cœur d'une femme ignorante aucune émotion agréable : son aspect ne peut assurément rien ajouter à l'intérêt et au respect que les héros du Capitole inspirent invariablement aux savans. Une des marques les plus évidentes de la civilisation humaine, c'est le mode de supplice ordonné par la loi.

Les exécutions publiques ne sont pas des actes de vengeance ; elles ne sont (prises dans leur meilleur sens) que de fatales necessités, et leur but doit être de servir d'avertissement aux spectateurs, plutôt que de torturer le criminel. En général, ce sont des restes d'une grande barbarie qui n'ont pas encore été réformés ; et on a éprouvé, même dans ce pays où elles sont le plus fréquentes (l'Angleterre), qu'elles deviennent des sources de crimes, au lieu d'en être les préservatifs. L'ame de celui qui vient d'assister à une exécution est rarement améliorée par ce spectacle. Cependant le gibet anglais, tout horrible qu'il est (et bien plus inhumain que la guillotine française), est un raffinement de clémence, comparé à la roue, à la fosse dans laquelle on enterrait des êtres vivans, à toutes ces effroyables tortures que les gouvernemens chrétiens et les sectes chrétiennes (1) ont inventées et employées pour détruire dans les tourmens cette dupe et cette victime de tous les systèmes, *l'homme !*

Malgré ces perfectionnemens modernes, la roche Tarpéienne des Romains tient une place distinguée dans les fastes des punitions atroces : et l'horreur

(1) Telle fut la mort horrible de Damiens (tiré à quatre chevaux) sous le règne doux et paternel de Louis XV. Le malheureux n'avait pas accompli le crime qu'il méditait, l'assassinat du roi. Les horreurs de cette exécution appartenaient bien à ce siècle de corruption, de légéreté cruelle. Voltaire a nommé les Français de ce temps des *singes-tigres*. C'était alors que les évêques et les cardinaux assistaient ouvertement à la toilette des maîtresses du roi, et que deux jeunes gens furent condamnés à être *brûlés vifs*, pour n'avoir pas ôté leur chapeau en passant devant une procession de capucins. L'un d'eux souffrit cet épouvantable supplice, l'autre n'y échappa que par la fuite.

qu'elle inspire augmente par l'idée que ce supplice n'était pas réservé aux coupables, mais à ceux dont les vertus étaient les plus éminentes : tel fut Marcus Manlius. Le peuple était chargé de chaînes par les patriciens, ses créanciers inexorables. Manlius proposa de distribuer aux citoyens quelques-unes des dépouilles qui se détruisaient inutilement dans les temples du Capitole. Ce fut assez : il fut précipité de la roche Tarpéienne, à la vue de ce même Capitole qu'il avait sauvé. Le peuple, pour la cause duquel il était condamné, le peuple romain, toujours lâche et vil, prit des habits de deuil, mais livra son défenseur à leurs ennemis communs, qui le firent jeter dans ce précipice, de la hauteur de cent pieds, tandis que la multitude passive voyait rouler de rocher en rocher le héros qui avait gagné tant de batailles, jusqu'à ce que cette forme, naguère si noble et si animée, vînt tomber devant eux comme une masse informe et sanglante. Tels sont les souvenirs classiques de la roche Tarpéienne ! Ah ! qu'un cœur vraiment féminin ne palpite jamais de plaisir à la vue de cet objet ! Laissons ces émotions à celle chez qui la prétention de paraître savante efface ces nobles sentimens gravés en nous par la nature. Mais si le goût des reliques de l'antiquité induisait une anglaise à visiter ce théâtre de malheurs et de crimes, qu'elle se félicite au moins, en le contemplant, d'être née dans une contrée où de braves fils, des époux généreux, ont pu plaider avec succès la cause du peuple ; qu'elle apprenne à regarder comme le plus mortel ennemi de ses enfans et des enfans de ses enfans, l'homme qui, décoré d'un pouvoir judiciaire ou administratif, voudrait faire des lois de son

pays des instrumens de la puissance politique, et corrompre ces sources de justice qui, pendant cent années, ont coulé pures et sans mélange; celui qui, égaré par l'appât des mesures arbitraires, voudrait apprendre au patriote anglais, à craindre une condamnation illégale et une roche Tarpéienne.

Le Panthéon d'Agrippa, maintenant l'église de *Santa-Maria-ad-Martyres*, appartient au règne d'Auguste. C'est un monument impérial, comme tous les restes de l'antiquité qui se voient à Rome. C'est de plus le seul qui soit complet; mais quoiqu'il ait été le temple de tous les dieux, il paraît bien petit en comparaison de celui qui a été élevé dans les temps modernes, par la piété moderne, en l'hon-de saint Pierre : cependant la vue du premier fait éprouver un sentiment qui n'est jamais inspiré par le dernier, malgré son immensité imposante, auprès de laquelle la merveille d'Ephèse n'aurait été qu'une cellule. Ce sentiment naît de la parfaite simplicité, de cette grande source du sublime dans les arts que les Grecs ont sitôt découverte. Placé dans le centre du Panthéon, l'on saisit d'un coup d'œil la beauté et l'harmonie de l'ensemble, éclairé par une seule ouverture, qui ne laisse apercevoir aucun objet extérieur, excepté l'azur brillant des cieux : tel est le mérite antique de ce *sanctuaire des arts et de la piété, le Panthéon, l'orgueil de Rome.*

Les difformités modernes qui le déparent sont hors de son enceinte sacrée sur la place de la Rotonde. On y chercherait vainement un seul pouce de terre où la malpropreté excessive ne révolte point tous les sens. Le pavé est souillé de sang et de boue, d'entrailles d'animaux, de piles de poissons gâtés, résidus de

la vente qu'on en fait presque sur le seuil de ce miracle du génie humain, que Phidias se serait glorifié d'avoir érigé, et que Michel-Ange a été fier de copier. Sur la corniche du portique on lit encore l'inscription qui arrêta les yeux (1) des empereurs romains; et près d'elle, on voit celles qui appartiennent à Rome moderne, et aux temps modernes, *immondezzaio* (2). Rome elle même paraît en effet l'*immondezzaio* de ce monde, dont elle était autrefois la maîtresse.

La place qui entoure le Panthéon a été jusqu'au temps du pape Eugène IV, une réunion de ruines, dont la beauté approchait peut-être de celle de ce temple qui s'élevait au milieu d'elles dans sa simplicité sublime, comme ces esprits supérieurs, qui restent calmes dans l'adversité qui renverse des êtres d'une nature moins noble. En déblayant ces vénérables ruines, parmi lesquelles se trouvaient les termes d'Agrippa, la rapine des papes et des cardinaux n'épargna que les murs du Panthéon. Ce furent là les véritables Goths qui déplacèrent les monumens et pillèrent les temples de Rome. Le superbe bronze du portique fut pris par Urbain VIII, pour le *baldacchino* de Saint Pierre; les lions de basalte, qui gardaient son entrée, furent transportés pour décorer la fontaine d'Acqua Felice du pape Sixte V; la belle urne de porphyre, qui ornait le portique, a été saisie par les Corsini, et placée dans

(1) *M. Agrippa L. F. Tertium fecit.*

(2) On lit ce mot dans les endroits non passagers des rues de Rome, et il signifie qu'on peut *légalement* y laisser des immondices à perpétuité. Cependant les Romains ne sont pas très-scrupuleux sur ce point, et ils suivent plutôt leurs convenances que ces invitations murales.

leur somptueuse chapelle à Saint-Jean-de-Latran, où elle contient les cendres de l'insignifiant Clément XII (1). Tous les autres trophées des arts et du génie, soit en marbre, soit en bronze, ont été successivement enlevés par d'autres spoliateurs sacrés pour remémorier leur grandeur, et parer leurs magnifiques salons ou leurs monumens fantastiques; tandis que d'autres sites de l'antiquité, non moins précieux que celui où existe le Panthéon lui-même, étaient pillés à leur tour pour remplacer ces déprédations. Les dépouilles d'Isis et de Sérapis étaient arrachées du sol où les conquérans romains les avaient placées, pour venir servir d'ornement à la *piazza della Rotonda*, où elles se mêlent actuellement avec les échoppes des savetiers et les étalages des fruitières.

Un goût factice pour les arts devint l'ennemi le plus mortel de la conservation des monumens romains (2); et ceux qui se servaient des statues du

(1) Guichardin accuse les troupes de Charles-Quint d'avoir grandement contribué à la destruction des monumens de Rome; et il compare les ravages barbares qu'elles y avaient faits à ceux des Turcs en Hongrie. La spoliation sacrilége du Panthéon a commencé à cet imposteur à qui le Dante attribue toutes les fraudes qui ont suivi son règne, Constantin-le-Grand; c'est lui qui a dérobé son toit de bronze. Le monstre Phocas, ami intime du pape Boniface IV, fit présent de ce temple au pontife romain en 609. Il y ajouta les os et les reliques de plusieurs martyrs, comme un léger poids pour faire pencher la balance.

(2) Ce ne furent ni Genseric, ni Bourbon, ni Massena, qui détruisirent les édifices de Rome, mais les Romains, plus barbares que les Vandales. Les ruines modernes de cette ville ne sont pas l'ouvrage des Français, mais celui des habitans de Rome, qui, tantôt par avarice, et tantôt par fanatisme, ont, dans tous les siècles, détruit ou défiguré les mo-

môle d'Adrien pour les lancer contre leurs ennemis, furent suivis par des hommes moins féroces peut-être, mais non moins barbares à l'égard des arts. Le Panthéon, en exceptant sa structure parfaite, ses colonnes corinthiennes, ses pilastres de marbre précieux, sa frise de porphyre, ses corniches de marbre de Paros, le Panthéon est maintenant le comble du mauvais goût. La superstition la plus avilissante se montre dans tous ses ornemens; et le temple de tous les dieux a l'air, au premier coup d'œil, d'un magasin de friperie. Les six chapelles brillantées, avec leurs vierges colossales et leurs saints patagons, qui s'élèvent entre leurs beaux pilastres, sont couvertes d'offrandes qui indiquent de la manière la plus dégoûtante, les infirmités physiques et morales de ceux qui les ont présentées. Des nez d'étain, des jambes de bois, de vieilles perruques, des cotillons de laine, en défigurant les plus belles proportions de l'architecture, prouvent un état social totalement dégradé par l'ignorance et la bigoterie, et démontrent la fausseté de cette assertion que Rome moderne a toujours été le canal par lequel ont été répandus en Europe les plus grands biens dont l'humanité est susceptible, la civilisation, les connaissances et la religion (1). Ceux qui ont visité son Panthéon le soir de Noël, ou qui ont lu son *index*, peuvent juger de la vérité de ce fait.

Comme il y avait anciennement une *confrérie* d'artistes attachée à cette église, des monumens à la mémoire du génie et des talens qui ne sont plus ont

numens qu'avaient respectés les envahisseurs. *Latium*, p. 77; par Bonstetten.

(1) Eustace.

été élevés autour de ses murailles de marbre. Le Panthéon, successivement dédié à tous les dieux et à tous les saints (1), par les patriciens et les pontifes romains, est maintenant consacré à tous les arts, qui semblent en effet avoir contribué à l'enrichir. Là sont les bustes de Raphaël et d'Annibal Carrache, érigés par l'enthousiasme de Carle Maratte; et ceux du Corrège et de Palladio, ouvrage et don de Canova. Des poètes et des mathématiciens trouvent leur place parmi les saints, les peintres, les musiciens et les compositeurs; et les bustes de Métastase et de Pessuti, de Sacchini et de Corelli, partagent les hommages qui ont été offerts en ce lieu à Jupiter Ultor et à Notre-Dame-des-Martyrs. (2)

En descendant le mont Capitolin, du côté de l'ancien *Clivus Asili*, à droite du palais Sénatorial, les antiquités romaines paraissent rassemblées comme dans un cabinet; le Forum, dans toute sa désolation majestueuse, se déploie à la vue, et l'esprit suffit

(1) Grégoire IV dédia le Panthéon à *tous les saints*, en l'honneur desquels il institua une fête, 830.

(2) L'image de Notre-Dame-des-Martyrs a usurpé la place de la statue colossale de Jupiter Ultor, à qui le temple était originairement dédié. Nous l'avons vue un jour de Noël, parée d'une ceinture rose et d'une guirlande de roses, surmontée d'une couronne d'étain, coiffure qu'elle semble affectionner particulièrement. L'enfant avait une robe de soie rouge toute neuve, et bordée d'une frange d'argent. Cette vierge opère plus de miracles à elle seule que toutes les vierges de Rome unies ensemble. Nous avons observé dans cette occasion, et dans plusieurs autres, que les catholiques irlandais et anglais, qui se trouvaient avec nous, se détournaient avec dégoût de ces objets; et je suis bien convaincue que les plus sévères calvinistes de Genève ou d'Édimbourg n'auraient pas eu pour ces momeries moins de considération.

à peine aux idées et aux images qui y sont excitées. L'arc triomphal de Septime Sévère est à l'une des extrémités, avec les colonnes brisées de temples qui ont été consacrés à des déités incertaines (1); à sa droite est la terrible prison Mamertine; à sa gauche et à l'extrémité opposée (2) sont les ruines du Colisée. Des fragmens d'une ancienne grandeur remplissent les intervalles des portiques, des colonnades, des temples païens convertis en églises chrétiennes, avec leurs dieux transformés en saints catholiques; le site du palais des Césars, du camp de Genseric, du pavillon Farnèse, marque les triomphes successifs d'un pouvoir illégal et d'une force anti-sociale. Là, tout est calculé pour charmer l'œil de l'antiquaire et enflammer l'imagination du poète; mais ces combinaisons ne sont pas moins propres à déchirer le cœur de l'être purement humain, à dissiper les rêves d'une bienveillante philosophie. Ce lieu n'offre pas une place sur laquelle l'esprit puisse se reposer, espérer

(1) Si Evelyn, Addison, et même Lalande, visitaient encore à présent ces théâtres de leurs recherches classiques, ils trouveraient que la nomenclature de la chimie moderne n'est pas plus variable que celle des antiquités romaines; que le temple de Jupiter et ceux de la Concorde et de la Paix n'étaient ainsi nommés que d'après des erreurs vulgaires (*volgarmente detto*), et ils s'en iraient confus, comme des écoliers qu'on envoie repasser leur leçon.

(2) J'aurais lu mon *Vasi* et mon *Fea*, et j'aurais profité de la société de jeunes dames aussi communicatives et presque aussi savantes qu'eux, si je n'avais pas été parfaitement sûre que le Colisée ne fait point partie du Forum, quoiqu'il en termine magnifiquement la vue. Mais si je n'entre point dans les détails des légendes des antiquaires, c'est que je suis persuadée que mes travaux seraient anticipés, et que plus d'un journal classique en aurait offert le contenu au public avant que ces pages fussent prêtes à solliciter son attention.

l'amélioration de l'homme, la diminution de ses erreurs et de ses souffrances ; tout rappelle sa folie, ses crimes, sa crédulité, ses impostures. Les temples de Romulus et de Remus sont maintenant consacrés à saint Cosme et saint Théodore ; et les jeux autrefois célébrés dans le Colisée pour ramener le peuple à sa férocité primitive, ont été suivis dans un autre âge par des rites institués pour l'affaiblir et le dégrader.

Quand il ne resterait point d'autres monumens des supplices barbares des Romains que la prison Mamertine, elle seule suffirait pour en donner l'idée. Les cachots de l'inquisition ne sont pas plus terribles *que ces antres de pierre ;* le *pont des Soupirs* à Venise ne porte pas à l'esprit des images plus attristantes que les souvenirs rappelés par l'*escalier des Gémissemens* (1). Ce terrible instrument du pouvoir est maintenant consacré à l'apôtre saint Pierre, comme ayant été sa prison pendant la visite (quelque peu apocryphe) qu'il a faite à Rome. On prétend qu'il y baptisa ses geôliers Processus et Martinianus (dont le nom est un anachronisme) avec de l'eau à laquelle il commanda de sortir de ces murailles de pierre. Ce cachot profond et obscur, décoré maintenant de châsses et d'offrandes, éclairé artificiellement par de brillans flambeaux, est toujours encombré de dévots ; mais la combinaison du présent et du passé fait une impression qui donne l'envie de s'en éloigner à tous ceux qui osent penser et

(1) Les corps des criminels mis à mort dans les prisons étaient jetés du haut de cet escalier au peuple rassemblé dans le Forum. Cette pratique avait été sans doute adoptée pour lui inspirer de l'effroi, mais elle devait aussi l'accoutumer à la cruauté.

sentir d'après eux-mêmes dans ces murs classiques et sacrés.

Au-dessus de ces prisons s'élève l'église de Saint-Joseph-des-Charpentiers, image familière, mais consolante après les cachots de Tullius et de saint Pierre.

Les trois belles colonnes qui (pour le présent) portent le nom de Jupiter tonnant, sont un monument de la superstition ou de la duplicité d'Auguste. Dans son voyage en Espagne pendant les guerres des Cantabres, le tonnerre tomba sur sa litière, et tua plusieurs de ses suivans. Il voulut perpétuer la mémoire de ce miracle en fondant ce temple. Les autres édifices et colonnes qui l'entourent (que les casuistes antiquaires leur donnent les noms qu'il leur plaira) ont tous une origine semblable et tendaient à une même fin.

L'arc de Septime Sévère rappelle les triomphes de l'ambition impériale, et l'existence de cette *race monstrueuse* à laquelle ce conquérant de l'Orient donna naissance. Ce fut le peuple romain qui fit placer les noms de Caracalla et de Geta sur la frise de marbre, en l'honneur de leurs vertus; et ce fut Caracalla qui en fit effacer le nom de son frère, après l'avoir assassiné. Près de ce monument on voit une colonne isolée, que les antiquaires un peu *grossiers* des siècles précédens, avaient prise pour un fragment du temple de Jupiter, ou du pont de Caligula, car ils n'étaient pas extrêmement précis. En 1813, les Français, toujours remuans et actifs, découvrirent dans les fouilles qu'ils avaient fait faire, que cette colonne avait été érigée par Smaragdus, exarque italien et préfet du sacré palais, en l'honneur

du sanguinaire usurpateur Phocas. Cet empereur était originairement un centurion, et ses faits les plus notables sont le meurtre de l'empereur Maurice, de sa femme, ses trois filles et ses cinq fils, dont il fit jeter les corps dans la mer. Tous les jours de son règne ont été marqués par des massacres, et des bandes de misérables enchaînés étaient amenées chaque semaine à Constantinople, où on les immolait pour son amusement. Ayant ainsi exaspéré le peuple, il fut abandonné à ses ennemis les Perses, dont il avait fait brûler vif l'ambassadeur, et il fut pris et mis à mort par eux. Pendant qu'il était sur le trône, cette colonne fut érigée à sa gloire ; elle était consacrée comme le dit son inscription : *Au très-clément et très-fortuné prince Phocas, empereur, le conquérant, toujours adoré et couronné par la victoire, toujours auguste*, etc. C'est ainsi qu'on doit en croire les arcs de triomphe et les colonnes adulatrices (1).

L'arc de Tite est une véritable anomalie dans la

(1) Les Français ont commencé l'excavation autour de la colonne de Phocas, mais elle a été complétée, et plusieurs faits concernant son histoire ont été retrouvés par le goût éclairé et la libéralité de la duchesse de Devonshire. Tandis que les *ciceroni* disputent, et que les *amateurs* s'étonnent que les princes et les cardinaux romains se vantent de la gloire passée de la *ville éternelle*, la duchesse fait plus efficacement les honneurs de Rome ancienne et moderne en commentant Horace (*), en réimprimant Virgile, en faisant faire des fouilles pour découvrir des monumens, en protégeant les talens vivans, et en introduisant le mérite modeste dans ses cercles brillans et distingués.

(*) Sa Grâce est l'éditeur d'un *Voyage a Brundusium*, avec une suite d'estampes représentant les sites tels qu'ils sont décrits et tels qu'ils existent maintenant. Cet ouvrage, entièrement fait à ses frais, et son édition de *Virgile*, sont magnifiques.

capitale du monde chrétien, puisqu'il est érigé à la mémoire de la destruction de la cité du Dieu des chrétiens par les armes des païens. Les bas-reliefs représentent l'apothéose de l'empereur, la canonisation de ce temps. Tout y indique la vanité du chef déifié, et la bassesse du peuple asservi. La procession triomphale est composée de soldats ivres de sang et de gloire, et de Juifs conquis et enchaînés. Les dépouilles sont la table d'or, la trompette d'argent, le chandelier d'or du temple de Jérusalem; enfin, l'on y voit les adorateurs de Jupiter triompher des disciples de Moïse.

Un peu plus loin paraît l'arc de Constantin, avec ses triomphes chrétiens et sur les juifs et sur les Gentils. Il avait aussi un sénat et un peuple romain pour élever des arcs en son honneur et déifier sa personne, quoique dans ce siècle dégénéré les flatteurs aient été forcés de piller l'arc de Trajan pour établir leur monument adulateur. Tel est l'état de la triste humanité, les grands édifices ne s'élèvent que pour perpétuer le souvenir des fautes ou des folies des hommes, de leurs guerres ou de leurs erreurs.

Il existe cependant au milieu de cet amas de ruines splendides, un monument surpassant tous les autres par sa grandeur, dont la beauté l'emporte encore sur son immensité, et qu'on serait heureux de pouvoir attribuer à d'autres causes qu'aux turpitudes et aux égaremens humains. Même à présent qu'il tombe en ruines, il a l'air d'une fabrique fantastique, sortant de terre aux sons magiques de la lyre d'un Amphion, et retombant en harmonie. Il est si beau dans sa dévastation, que le goût et le

sentiment ne regrettent point son premier état de perfection : c'est le Colisée, le dernier, le plus noble monument de la grandeur et des crimes de Rome, érigé par le travail et les sueurs d'un million de captifs, pour compléter la dégradation d'un peuple chez lequel la politique cherchait à remplacer le courage énervé par une férocité brutale. Les premiers jeux donnés dans cette somptueuse boucherie coûtèrent à la nation onze millions; le sang de cinq mille animaux baigna son arène. L'homme et son ennemi naturel, la bête féroce, le conquérant et l'esclave, se roulèrent ensemble dans les tourmens de l'agonie sur son sol ensanglanté, et quatre-vingt-sept mille spectateurs applaudissaient avec d'horribles transports de joie à la mort des malheureux guerriers captifs (1). *Telles étaient les fêtes romaines*. Là, on déclarait la guerre à la vie et à la sensibilité humaine, et des hommes étaient abrutis par le spectacle du meurtre de leurs semblables. Tous les souvenirs éveillés par cet édifice unique sont terribles, et sa beauté et sa destination rappellent ces urnes précieuses qui renferment les restes infects de l'humanité. Nous avons vu le Colisée à diverses heures du jour et de la nuit; nous le vîmes

(1) On peut parler du sentiment qu'on a éprouvé à la vue du Colisée; mais comme monument antique, il ne reste plus rien à dire sur lui, même pour ceux que leur savoir rendrait capables de dire ou de *répéter* beaucoup à ce sujet. La philosophie, la poésie de ces ruines, après des siècles de descriptions sèches, ont enfin été touchées par une main de maître (*). Espérons que le Colisée pourra maintenant reposer en paix dans sa sublimité, ayant été doublement consacré par le temps et le génie.

(*) Voyez *Childe Harold*, Can. 4, p. 67.

d'abord baigné dans la lumière dorée du soleil couchant, quand toutes les ruines du Forum paraissaient construites en bronze. C'est alors que le Colisée offrait le plus de beauté ; il semblait qu'un Claude Lorrain avait saisi, pour le peindre, l'instant qui s'accorde avec la décadence produite par le temps. Toutes les nuances des anciens débris ou de la végétation actuelle étaient fortement marquées, le lichen grisâtre, les taches noires des exhalaisons vaporeuses, le brun luisant dont les soleils de tant de siècles ont teint les arcades et les frises, et les guirlandes de feuillage frais qui serpentent sur cette masse, se distinguaient par les teintes les plus riches et les plus variées. Pendant que nous étions comme des atomes au milieu de son imposante immensité, un groupe de pélerins remplissait la *Via Crucis*, en suivant ses autels (1), et *l'ermite du Colisée* se tenait devant sa chapelle, épiant nos regards errans et éblouis, et sollicitant notre attention par le son de sa boîte d'aumônes. Nous l'avons vu aussi dans une nuit profonde, privée de la clarté de la lune, quand on ne voyait pas une seule étoile scintiller au milieu des ténèbres, ses masses colossales se dessinant à peine dans le

(1) Cette bande de *pélerins* était composée de deux dames avec leur femme de chambre, et un petit garçon qui, les yeux tournés sur nous tandis que leurs doigts parcouraient les grains de leurs chapelets, marchaient d'autel en autel, jusqu'à ce qu'ils eussent complété la ronde de ces stations consacrées, qui ressemblent aux buffets de ces salles de bal parisiennes, dont la joyeuse inscription dit : *Ici l'on danse tous les jours*. Il est presque inutile de répéter que ces autels ont été érigés par Clément II, en 1714, pour bannir les voleurs et les meurtriers qui (avant leur consécration) cherchaient un refuge dans ces ruines.

vague de l'air ; tout était sombre et tranquille, et les sons qui se faisaient entendre ajoutaient encore à la tristesse solennelle de la scène. Pendant que nous étions dans cette vaste enceinte, un oiseau de proie, en s'élançant d'une des arcades les plus élevées, entraîna d'énormes pierres qui avaient jusque-là résisté au choc des élémens ; le bruit de leur chute, répété par les échos de galerie en galerie, réveilla les galériens qui dorment sous leur abri ; ils secouèrent leurs chaînes ; la sentinelle sortit de sa guérite ; et pensant aux saints martyrisés en ce lieu joignit les mains, fit le signe de la croix, et murmúra un *ave* protecteur. Une autre fois nous avons parcouru ces ruines, quand la lune répandait sa clarté sur les cieux, et que le sol argenté par sa douce lumière était couvert d'esprits dansans que le nécromancien de Cellini n'aurait pas pu évoquer dans son cercle magique (1) ; c'étaient des petits maîtres anglais, des gladiateurs dont les efforts

(1) Nous avons quelquefois accompagné au Colisée, dans de belles nuits à clair de lune, les joyeuses sociétés des salons de la princesse Borghèse, de la duchesse de Devonshire et du comte de Charlemont (dont les maisons sont les plus hospitalières de Rome), et nous y avons vu un quadrille commencé sous les toits dorés d'un palais illuminé, s'achever sous la voûte azurée du ciel, au milieu de ces ruines sacrées devant lesquelles *la pompe des édifices de nos jours doit s'abaisser.*

Le contraste du passé et du présent produisait l'effet le plus frappant ; et un incident plaisant d'une de ces parties nocturnes, c'est que les danseurs furent applaudis tout à coup par des spectateurs placés dans les galeries, qui les avaient précédés en ce lieu. La vie que mènent les étrangers pendant leur séjour à Rome, est vraiment délicieuse, et le *senza suggezzione* des Italiens est insensiblement adopté, en dépit des habitudes mesurées des Anglais les plus formalistes.

n'allaient pas plus loin qu'à former une pirouette ou une chaîne des dames. Là, nous avons vu long-temps après minuit, le pied léger de la beauté, parcourant cette enceinte où le sang des martyrs avait coulé, où des héros étaient tombés; nous avons vu les vestales antiques remplacées par les grandes prêtresses de la mode, aussi pures et aussi belles que les premières, mais qui probablement n'avaient pas l'ambition de devenir d'anciennes vestales.

Le Colisée, depuis sa destination primitive, a été le théâtre de plusieurs événemens singuliers : il a été la forteresse des hommes libres, la citadelle des despotes, l'échafaud des martyrs, la scène des bouffonneries, l'asile des assassins, le pélerinage des dévots, et le rendez-vous de la gaîté et de la dissipation de toutes les parties du monde. Les Français, qui n'ont rien laissé comme ils l'ont trouvé, pas même le Colisée, voulant raviver l'admiration des Romains pour ses ruines sublimes, et leur inspirer en même temps le goût de l'air frais et de l'exercice, ouvrirent près de ces antiques murs un beau jardin public; mais ils ne réussirent ni dans l'une ni dans l'autre de ces intentions. Les Romains modernes ne visitent jamais les ruines; ils ne se promènent jamais dans les jardins, et ils paraissent avoir aussi peu de goût pour le Colisée que pour le bon air. Ces jardins tombent en ruine; et pendant notre séjour à Rome, on cherchait à les réparer par la *munificence* du pontife régnant, qui emploie une centaine de galériens et d'ouvriers surveillant le travail des premiers, pour sauver tout ce qui peut être sauvé de l'amphithéâtre, tout

ce qui a échappé à la spoliation du temps et des Barberini.

Les restes bien incontestables de l'antiquité, ceux qui portent des marques tangibles de leur destination, sont en petit nombre à Rome, et sont très-précieux ; mais on y trouve des sites innombrables, consacrés par les recherches classiques : ce sont des monticules couvrant d'anciennes habitations (1). D'obscures retraites, des cellules mystérieuses enterrées profondément sous des monceaux de leurs propres débris, s'offrent de tous côtés. Tous ceux qui visitent Rome descendent dans ces labyrinthes souterrains ; et chancelant sur des amas de terre et de pavés brisés, à la lueur d'un flambeau lugubre, l'antiquaire zélé suit les grands prêtres de sa secte à travers des vallées de ruines : là, il décide d'après la peinture à fresque d'un Bacchus ou d'une nymphe à demi effacés, l'endroit où Titus donnait ses festins, et celui où Néron se baignait ; car ce qui est douteux pour le savant est article de foi pour l'ignorant, et les *hippodromes* et les *sudatories* sont vus clairement par le disciple où le maître n'a trouvé que des murs et des débris.

Les plus intéressantes, et je crois les plus parfaites de ces ruines souterraines sont les bains de Titus, qui occupent une partie de ce mont Esquilin où Néron *jouait de la lyre pendant que Rome brûlait*. Plusieurs des chambres montrent sur leurs murailles peintes des formes de dieux, de nymphes, de vases d'une beauté exquise ; mais à mesure que l'air pénètre et que l'humidité augmente, elles dépérissent rapidement. C'est là que le Laocoon a été

(1) Hilloks heap'd o'er what were chambers.

découvert dans le temps de Jules II, et c'est là aussi que Raphaël a, dit-on, pris des modèles pour ses ornemens arabesques du Vatican. Il avait proposé à Léon X l'excavation complète de toute l'ancienne Rome; brillante entreprise, digne du génie de celui qui la conseillait; mais que le pontife était si éloigné d'accomplir, que bientôt après les bains de Tite furent fermés.

Les Français firent commencer une nouvelle excavation en 1812 et 1813, et l'on découvrit un corridor orné de fresques qui n'avait jamais été connu. Bonaparte avait l'intention de suivre, jusqu'à un certain point, la proposition de Raphaël rejetée par Léon; et chacun s'accorde à dire maintenant que Rome ancienne et moderne a perdu beaucoup à ces derniers changemens, qui la privent du seul homme et du seul gouvernement qui auraient pu la tirer de sa vile paresse, de son inertie absolue, et qui l'auraient préparée à la liberté et à la civilisation. Le site des bains de Titus inspire un intérêt plus grand que celui qu'ils pourraient exciter par eux-mêmes; ils étaient dans le voisinage des habitations d'Horace, de Virgile, de Properce et de Mécène, cet élégant voluptueux qui introduisit à Rome l'usage des bains et plusieurs autres raffinemens inconnus jusqu'alors aux Romains. Mais il ne reste plus rien de ces asiles des Muses et des Grâces! Le mont Esquilin est triste et inhabité. Un moine retournant à son couvent de *San Pietro in Vincoli*, un malheureux gonflé et jauni par le mauvais air, mendiant sur le chemin, sont les seuls êtres qui animent ce désert, où Lydie errait avec Horace dans des bosquets qui promettaient d'être aussi immortels que leurs amours.

Parmi les autres restes de l'antiquité les plus remarquables, soit par leur solidité, soit par leur beauté, on remarque des fragmens du temple d'Antonin (formant la façade de l'hôtel des douanes); les termes de Dioclétien (maintenant l'église de Sainte-Marie-des-Anges), la colonnade du temple d'Antonin et de Faustine dans le Forum, les deux colonnes Trajane (1) et Antonine, le théâtre de Marcellus, la pyramide de Cestius, le tombeau de Cecilia Metella, etc. Pour l'antiquaire de profession, chaque muraille ruinée, chaque monceau de fragmens informe, est une source de délices et de disputes; mais pour l'observateur général, qui n'est pas atteint de la même manie, qui n'éprouve pas un enthousiasme factice, la quantité de reliques réellement dignes d'examen, est extrêmement bornée à Rome. La plupart des masses sans nom et sans formes que l'on décore de cette épithète ne sont, dans le fait, que des ruines de ruines, produites par des dévastations réitérées et une destruction continue (2).

(1) La colonne de Trajan est le site d'une des fouilles les plus considérables des Français, qui ont démoli, pour la faire, plusieurs édifices, et découvert le pavé du *forum Trajani*, jusqu'à plus de moitié de son entière surface. Dans le cours de cette opération, on a trouvé plusieurs restes d'architecture, et les fûts des colonnes brisées, dont les restes sont encore debout, couvrent une grande partie de l'espace. Le pavé est en compartimens de jaune antique et de marbre blanc. L'excavation est murée et clause; et les inscriptions, les chapiteaux, les frises sont rangés le long de ses murailles. On avait le projet d'abattre les bâtimens qui couvrent l'autre moitié du Forum, et de le découvrir en entier; mais comme cela exigerait le sacrifice de deux églises, il n'est pas probable que ce projet soit effectué sous le régime actuel.

(2) Some felt the silent stroke of mouldering age

La plupart des expéditions des antiquaires se terminent par le désappointement le plus mortifiant. Le *Cicerone* décrit avec emphase, le valet de place harangue, le visiteur s'étonne et admire; mais les doutes et les difficultés se multiplient à mesure qu'il continue ses recherches, et le *dilettante* retourne chez lui, après une journée pénible, fatigué, de mauvaise humeur, la tête farcie de lambeaux confus et mal liés, de savantes inutilités; obligé, pour se défendre du ridicule, de vanter l'importance de ses travaux aux novices qu'il rencontre dans la soirée.

Les catalogues de ces monumens et de plusieurs autres reliques plus imposantes, sont nombreux et se trouvent partout. Il eût été aussi peu édifiant pour le lecteur, que fastidieux pour l'auteur de cet ouvrage, de les copier ici; d'autant plus que ses remarques sur l'Italie ont toujours porté plus sur les objets moraux que sur les objets matériels.

En suivant les séries de la topographie chronologique, aux ruines antiques doivent succéder les palais des papes, ces véritables héritiers des Césars. Saint-Jean-de-Latran vient après les fragmens du palatin et les alcôves enterrées des termes de Tite. C'est là que se développa le noyau de ce pouvoir fondé par Constantin, dont il voulait se servir seulement comme agent de sa propre grandeur (1);

> Some hostile fury, some religious rage
> Barbarian blindness, christian zeal conspire
> And papal piety, and gothic fire.
>
> POPE.

(1) Ahi! Costantino, di quanto mal fu madre
Non la tua conversion, ma quella dote
Che da te prese il primo ricco padre.

DANTE.

c'est là que les évêques de Rome commencèrent à ajouter une puissance temporelle à leur domination spirituelle; et sur ce coin de terre dévasté, on peut retracer l'origine des biens ecclésiastiques et de toute la hiérarchie gagée de la chrétienté.

Les avenues qui conduisent à Saint-Jean-de-Latran n'ont point d'égales dans l'histoire de la désolation. On aperçoit d'abord une longue rue inhabitée (1), où, si l'on voit çà et là quelque visage pâle et amaigri s'avancer à travers une fenêtre sans châssis, sa vue ne fait qu'ajouter un trait de plus à

« Ah! Constantin, que de maux a produits, non ta conversion, mais le don que reçut de toi le premier pontife riche et puissant. »

Il y avait du courage à écrire cela dans le temps où les papes étaient de puissans seigneurs *au spirituel et au temporel*. Mais la haine du Dante pour le pouvoir de l'Église était supérieure à tous déguisemens, comme celle de Pétrarque, quoique l'un et l'autre fussent des hommes d'une piété éminente. Dans ce neuvième chant, le Dante attaque ouvertement Nicolas III, dont les intrigues produisirent l'horrible réaction des vêpres siciliennes. Il ne trouvait pas de place assez brûlante dans son *Enfer* pour le cardinal Ubaldino et l'empereur Frédéric II. On peut observer *en passant* que plusieurs formes présentes de la religion, parmi celles que les protestans ont conservées, sont dues au demi-païen et demi-catholique, mais très-peu chrétien Constantin. Ce fut par un décret impérial, en 321, que le dimanche commença à être consacré par l'abstinence des occupations civiles (*). Les Écritures ne commandent point du tout cette abstinence; et la manière dont les Juifs observent leur sabbat (le samedi), a été jugée si *réellement superflue* par *celui* qui considérait plutôt *l'esprit* que *la lettre*, qu'il l'a publiquement improuvée.

(1) « En parlant d'une ville, l'on se représente des rues, des maisons, des familles; mais à Rome, il faut se dépouiller de toutes ces idées vulgaires. » (*Le Latium*. Bonstetten).

(*) *Vie de Constantin*, vol. 4.

l'image de dégradation morale et de misère matérielle qu'on a sous les yeux, en prouvant que ces édifices ruinés, autrefois la demeure du luxe et de la puissance, ne sont plus que des refuges pour les êtres les plus infortunés ou les plus abjects.

La *mal-aria* règne en ce lieu sans que la population humaine, sa plus grande ennemie, s'oppose à ses progrès, les institutions ecclésiastiques la diminuant journellement. Cependant, ce lieu avait été choisi il y a quelques centaines d'années, à cause de sa réputation de salubrité, pour la résidence des papes et des cardinaux, qui avaient en effet plus de raisons que d'autres pour désirer la prolongation de leur vie. Ce désert de murailles vient aboutir à une grande place, silencieuse et toute couverte de mousse, au centre de laquelle se déploie la massive et somptueuse architecture de l'église et du palais de Saint-Jean-de-Latran. On voit, un peu avant, une autre marque des limites de la puissance, l'obélisque de Thèbes, érigé il y a environ trente siècles, en l'honneur du soleil. Il a été tiré des ruines de cette cité autrefois si puissante, et qui n'est plus maintenant qu'un nom, par Cambise, le César de son temps; il a depuis successivement servi de trophée à la grandeur de Constantin et de son fils dans le *Circus maximus* à Rome: ayant été enterré sous des ruines pendant une longue suite d'années, il a été encore remis au jour et relevé, par la vanité humaine, et le pape Sixte-Quint l'a fait mettre sur la place de San-Giovanni-Laterano.

Ce palais pontifical, maintenant dévasté et inhabité (1), est imposant et vaste. Quoiqu'il reste fort

(1) Le palais des premiers papes a été consumé par le

peu du bâtiment original, il a un cachet d'antiquité suffisant pour rappeler son ancienne destination. Il a été le théâtre des divertissemens licencieux et des querelles violentes des papes et des anti-papes des siècles féroces de l'Église ; mais les premiers pontifes, quoique coupables de beaucoup de crimes, avaient plus de force de caractère, plus d'énergie, et infiniment plus de génie, malgré leurs habitudes barbares, que ces vieillards faibles et rusés qui leur ont succédé dans les âges suivans. Depuis le temps des papes de la maison de Médicis, la politique du cabinet pontifical changea, et la faiblesse, la caducité et la corruption devinrent les qualités requises pour une place autrefois remplie par l'activité et les talens d'un Grégoire, d'un Nicolas, d'un Jules et d'un Léon. (1)

Le palais de Latran commande la vue la plus sublime, dans le désert créé par ses seigneurs ; on découvre de là toute la Campagne de Rome jusqu'à la

feu. Sixte-Quint a rebâti le palais actuel sur les dessins de Fontana.

(1) Ni la piété, ni les talens, n'étaient exigés pour occuper le trône pontifical depuis le temps des Médicis. A la mort de l'infaillible amant de donna Olimpia, la Pompadour du Vatican, le cardinal Trivulzio s'opposa ouvertement à l'élection du cardinal Chigi ; « parce que (disait-il) Chigi était un bigot qui voudrait trouver à redire à la façon de vivre des princes du conclave, qui, à la vérité (dit le cardinal de Retz), *était scandaleuse ;* et l'on ne supposera pas que l'amant universel de toutes les dames de la Fronde fût scrupuleux outre mesure. Chigi fut cependant élu pape (dit l'auteur que nous venons de nommer) pour *son petit génie et son âme basse :* le cardinal français donne comme une preuve suffisante du premier, qu'il avait écrit pendant deux ans avec la même plume. » (*Mémoires du cardinal de Retz*).

base des montagnes bleues d'Albano, et la solitude n'est interrompue que par les ruines des tombeaux des héros, et des aqueducs impériaux, les murs des villas ou les restes des monumens qui bordaient la noble route conduisant de la porte Saint-Jean-de-Latran jusqu'aux faubourgs de Naples.

L'église ou basilique de San-Giovanni-Laterano est la principale, et je crois la plus ancienne de Rome. On dit qu'elle a été achevée par Constantin-le-Grand. Le nombre et la variété des épithètes qu'on lui a prodiguées attestent sa sainteté et son antiquité; et dans le fait les noms d'*Orbis mater et caput*, et de *Basilica aurea*, sont des images qui conviennent à la puissance, à la richesse, au génie du système auquel elle appartient. Cédant à la main destructive du temps, elle tombait en ruines; mais c'était une image trop imposante de l'influence pontificale pour ne pas réclamer les soins des papes. La *cathédrale del sommo pontefice*, comme les Romains l'appellent, a donc été réparée, rebâtie, ornée, enrichie, par tous les pontifes, depuis saint Silvestre qui l'a consacrée, jusqu'à nos jours. Elle porte maintenant un caractère de magnificence gothique, de sombre majesté, bien plus imposant que tout l'éclat et toute la splendeur de Saint-Pierre. Les chapelles somptueuses, mais dégradées, paraissent ornées de dépouilles consacrées par des Huns nouvellement convertis. Les chanoines officiaient dans le moment où nous visitâmes ce monument pour la première fois; mais leur voix se perdait dans cette vaste nef, presque entièrement vide. C'est le sort de toutes les grandes églises de Rome; elles sont toutes abandonnées, et quelques paroisses dans le centre de la ville, et

l'église des Jésuites, sont les seules qui soient fréquentées par les habitans.

Le baptistère de Saint-Jean-de-Latran, qui touche à l'église, a été bâti par Constantin, et l'on dit qu'il y a été baptisé par le pape saint Silvestre.

Tous les usurpateurs ont adopté les religions populaires, ou celles qui promettaient de le devenir. Constantin, incapable de connaître la vérité et de sentir la beauté de la doctrine miséricordieuse du christianisme, en fit un instrument de son ambition. C'est ainsi qu'en ont agi depuis, Clovis, Pepin, Charlemagne. Le code pénal établi par Guillaume et Anne, contre leurs sujets catholiques, la conversion soudaine d'Henri IV, et la protection accordée à l'Église par Bonaparte, ne sont point des actes inspirés par la religion; tous les souverains ont suivi la route battue d'une politique maintenant usée, tandis que dans la réalité chacun d'eux trouvait, comme l'Argant du Tasso,

Nella spada sua legge e sua ragione.
« Sa loi et sa raison dans son épée. »

Le reste n'était qu'une déférence politique pour les opinions populaires.

Le baptistère de Saint-Jean-de-Latran a été souvent ravagé par des envahisseurs, et il est resté longtemps pendant les *bassi tempi* dans un état de ruine et de dévastation absolue. Enfin l'attention des pontifes se tourna sur lui, et par les soins de Grégoire XIII et d'Urbain VIII, il prit ce caractère de lourde magnificence qui le distingue maintenant. Une ancienne urne de basalte, ornée d'or et de bronze, formait les fonts baptismaux, et dispense encore les eaux de la vie aux Juifs qui viennent une fois par

an chercher la régénération à *tant par tête* (1). Cet édifice, si l'on en excepte sa grande ancienneté, ses superbes colonnes de porphyre, et ses belles corniches qui ont été enlevées aux monumens antiques de Rome, n'a rien qui puisse exciter l'admiration. Deux de ses tableaux méritent cependant d'être remarqués comme rappelant des faits historiques fort curieux. L'un représente le concile de Trente, brûlant les livres écrits contre les évêques, qui sont tous présens au sacrifice en *habits pontificaux*, respirant les fumées de l'encens offert à leur inviolabilité. Les arts étaient alors depuis long-temps tombés sous la protection de l'Eglise, les statues païennes étaient converties en saints chrétiens, la brûlure des livres florissait, et la doctrine de la liberté de la presse n'était pas même connue de nom. Les lois répressives ont été le résultat d'une politique plus raffinée, et ont été précédées par la censure brutale du feu dévorateur (2). Les évêques d'Angleterre ont été de grands brûleurs de livres, particulièrement en 1529. L'évêque de Londres brûla la Bible de Tyndale, considérée alors comme aussi dangereuse pour la religion du peuple anglais, qu'une Bible publiée par le présent évêque de Londres le paraîtrait pour la

(1) Les *mauvais plaisans* de Rome prétendent qu'on a toujours un catéchumène en réserve, dans le cas où le marché extérieur n'en fournirait pas le nombre suffisant; et qu'un de ces *doubles* a joué son rôle assez souvent pour avoir été généralement reconnu. Ces conversions se font le jour de Pâques.

(2) Dans la vingt-cinquième année de l'ère chrétienne, les ouvrages de Cremutius Cordus furent brûlés publiquement par les édiles, parce qu'il avait loué Brutus, et nommé Cassius le dernier des Romains. TACITE, l. 4.

population romaine actuelle. Sous Henri VIII, la Bible était brûlée, et par les catholiques et par les protestans, pour prouver leur orthodoxie! Sous son fils, toute production catholique était dévouée au bûcher! Sous sa fille Marie, les livres protestans et leurs écrivains étaient condamnés au même supplice. Élisabeth, dont la religion était le pouvoir, fit brûler tout ce qui était hétérodoxe à son système; et les œuvres de Cambden, considérées comme trop hardies pour le méridien d'Angleterre, passèrent en contrebande sous le nom du président de Thou, et furent apportées de France. L'Angleterre n'a joui des bienfaits d'une presse libre qu'à l'époque de sa glorieuse révolution, qui obtint pour elle ce droit précieux, que ses communes établirent en 1694. (1)

L'autre tableau représente les statues brisées dans les temples romains, des statues peut-être les rivales de l'Apollon et de l'Antinoüs. Un évêque, qui a l'air d'un sorcier de village, agite un encensoir doré, et purifie le sol qu'on vient de débarrasser des ouvrages de Phidias et de Praxitèle. C'était avant la bulle qui a été fulminée (mais trop tard) pour empêcher de convertir les statues de marbre en chaux pour bâtir des maisons. (2)

En face de la grande entrée du palais de Latran, s'élève la vénérable chapelle de la *Scala-Santa*, qui faisait autrefois partie de l'ancien édifice. Cette chapelle attire journellement une foule de pélerins de

(1) On n'a réellement joui de cette liberté dans toute sa plénitude, qu'après la promulgation du bill de Fox.

(2) Sous le pontificat de Martin V, un grand nombre de statues antiques ont été pilées pour servir de ciment dans les palais qu'on bâtissait.

la campagne, dont nous voyions plusieurs monter ses degrés sacrés, sur leurs genoux, toutes les fois que nous passions auprès de cet édifice. La vénération qu'inspirent ces marches consacrées, tient aux cinq degrés du centre qu'on prétend tirés de l'escalier de la maison de Ponce Pilate, et qui ont été sanctifiés par le sang du Christ. Il n'est pas permis de les monter autrement qu'à genoux ; et des montées latérales servent aux personnes dont la piété n'est pas assez puissante pour les engager à ce pénible exercice.

Les belles arches de l'aqueduc érigé par Néron, pour conduire les eaux claudiennes au mont Clelio, terminent cette scène de désolation splendide; et les antiques portes de San-Giovanni, et les murs de Rome élevés sur ceux de l'empereur Aurélien, donnent le dernier trait à ce tableau de dévastation et de ruines. Quand l'influence du mauvais air eut coopéré avec le despotisme et les institutions qu'il soutenait, à dépeupler le mont Clélien, l'infection commença à se répandre jusqu'au palais des pontifes, qui se retirèrent alors au Vatican, ancien édifice que plusieurs supposent avoir été bâti par Constantin, près de la basilique de Saint-Pierre, pour des papes à venir, et qu'on prétend avoir été habité par Charlemagne. C'est alors que commencèrent les pompeuses merveilles de Saint-Pierre et du palais du Vatican; et les fictions brillantes des poètes arabes n'ont rien qui puisse se comparer aux effets produits par l'opulence ecclésiastique et le génie italien. Depuis le treizième siècle, chaque pape a ambitionné de surpasser son prédécesseur en magnificence; les autels, les pavillons, se succé-

daient à l'envi; les trésors étaient ajoutés à des trésors; enfin la demeure du serviteur des serviteurs de Dieu couvrit plus d'espace qu'il n'en fallait pour bâtir une capitale (1), et la coupole de son église offre la circonférence du plus majestueux des temples païens.

Des siècles ont passé sans voir terminer un ouvrage qui semblait appartenir à l'éternité; et le *museo Chiaramonti*, actuellement sous la direction de Canova, prouve que la magnificence pontificale, et le talent italien, n'ont pas été entièrement éteints par le temps et la révolution.

On ne devrait pas, la première fois qu'on va visiter Saint-Pierre, s'y rendre en voiture, comme il est d'usage de le faire quand on entreprend une tournée pour voir les édifices romains. On devrait s'en approcher en pélerins par un chemin lent et difficile, et chercher ce temple immense où la majesté, la puissance, la gloire, la force et la beauté se déploient à l'envi l'une de l'autre, en parcourant à pied les divers détails de misère, de désordre et de dégradation qui distinguent toutes ses avenues, et qui sont les élémens dont sa splendeur est composée. Il règne autour de toutes les autres grandes basiliques de Rome une région de désolation; et Saint-Paul et Saint-Jean-de-Latran s'élevant sur les horribles frontières des déserts infectés qu'elles dominent, sont comme des temples dédiés à la *malaria;* mais les approches de Saint-Pierre ont un autre caractère. Chaque avenue étroite offre une population pressée, marquée de tous les traits de l'in-

(1) Le Vatican occupe, dit-on, un espace égal à celui sur lequel la ville de Turin est bâtie.

digence et de la démoralisation. Chaque habitation obscure et dilapidée est encombrée de tenanciers qui ne devraient pas se trouver aussi près d'un édifice religieux. C'est ainsi qu'on aborde ces autels de Saint-Pierre, qui ont été érigés en écrasant le peuple. Là, sont les rues les plus sales de la plus sale cité de l'Europe. Là, des visages que l'amour a marqués de son sceau, paraissent également défigurés par la malpropreté, et par une parure indécente ! et de jeunes beautés plébéiennes, assises sur le seuil de quelque fabrique ruinée, ôtant le poinçon qui retient des tresses qu'il est dangereux de détacher, confient leur belle tête à l'inspection d'une vieille servante, et sourient à l'étranger avec toute la complaisance d'une du Barry, quand elle fait sa toilette pour le bien public, entourée des dignitaires de l'Eglise qui se disputent l'honneur de lui rendre quelques services (1). Les rues qui conduisent directement à Saint-Pierre offrent de loin en loin un palais dévasté, mêlé à des bâtimens ignobles ; mais la façade de marbre en est toujours défigurée par les étendages des blanchisseuses ; et une forte odeur d'eau de savon indique une tension à la propreté, dont les effets ne se montrent que par la vapeur savonneuse qui sort des fenêtres des blanchisseurs dans les plus belles rues. (2)

(1) Le nonce du pape et le cardinal de La Roche Aymon assistaient souvent à la toilette de madame du Barry, et on les a vus lui présenter ses pantoufles, pendant que le roi parlait d'affaires avec le lieutenant de police, dans son alcôve. Telles étaient les mœurs du clergé et des hommes d'état en France, sous Louis XV.

(2) Napoléon avait l'intention de déblayer ces rues, jusqu'au pont et château Saint-Ange, comme il avait débarrassé les alentours des Tuileries.

Quand ces décourageantes avenues ont été traversées, la piazza di San-Pietro-in-Vaticano se déploie à l'œil étonné, et paraît plus frappante par le contraste de sa beauté et de sa magnificence avec les images qui l'ont précédée.

Tout ce que le savoir ou le bon sens peuvent dicter, tout ce que la critique ou la prétention peuvent prononcer, a été dit sur ce grand objet d'une admiration universelle. Les plus profonds connaisseurs du dernier siècle l'ont commenté; les plus grands poètes de nos jours l'ont chanté; et depuis les in-folio de Piranesi jusqu'au portefeuille du voyageur imberbe, on trouve partout des vues de son architecture. Tout ce qu'on a laissé à faire aux visiteurs futurs, c'est de jouir en silence de leur propre sentiment (si tant est qu'ils aient un sentiment qui leur appartienne), ou tout au plus d'exprimer l'impression qu'ils ont recue à la première vue de ce prétendu miracle de l'art.

La première impression que la façade de Saint-Pierre a faite sur l'auteur de ces pages, a été un désappointement total. Sa grandeur ne l'a point frappée; et, par son manque de simplicité et d'ensemble, interrompue comme elle l'est par des pilastres, des loges, des niches, des balustrades, elle ne lui a fait éprouver aucune émotion agréable. Comme personne n'était là pour diriger son jugement ou lui faire honte de son ignorance, elle se détourna involontairement après quelques minutes d'observation, pour contempler des objets beaucoup plus attrayans pour son goût inculte. Ces objets étaient ces belles colonnades demi-circulaires, ces nobles fontaines, lançant leurs eaux brillantes et limpides, à travers

lesquelles brillent les rayons du soleil, et rafraîchissant l'atmosphère; et cet obélisque apporté d'Héliopolis, où Sésostris l'avait érigé, dans le cirque de Néron, où Caligula le fit placer (1). Cet obélisque renferme l'histoire de plusieurs empires tombés, et d'un pouvoir qui n'est pas détruit, mais étrangement transformé. La première impression de la façade de Saint-Pierre ne s'est jamais effacée; le dessin original de Michel-Ange, qui nous a été montré dans la bibliothéque du Vatican n'a servi qu'à la confirmer; et l'opinion d'un homme dont le jugement pouvait être mis à côté de celui de Michel-Ange lui-même, a sanctionné la décision de l'ignorance. (2)

Mais la grandeur de Saint-Pierre n'est jamais estimée avec justesse à une première inspection, ni même après plusieurs visites réitérées; et c'est l'effet de la perfection de ses proportions. Outre que ce monument est hors des limites des objets connus, que les témoignages de l'expérience ne peuvent servir à l'apprécier, l'harmonie de toutes ses parties

(1) Saint-Pierre et les bâtimens adjacens occupent l'emplacement du cirque et des jardins de Néron, dans le Campo-Vaticano; l'obélisque était resté à la place où Caligula l'avait fait élever jusqu'en 1586, où Sixte-Quint le fit transporter au milieu de la Piazza, où il est encore maintenant.

(2) Pendant des siècles, le plan de Saint-Pierre a varié; tantôt latin, tantôt grec, il a changé une douzaine de fois sous divers artistes et divers pontifes. Le beau dessin de Michel-Ange, une croix grecque avec une façade semblable à celle du Panthéon, porte le caractère de ce génie sublime et simple. On le montre dans la bibliothéque du Vatican, et il n'est jamais contemplé sans faire éprouver au spectateur le regret qu'il n'ait pas été exécuté. Le principal architecte de Saint-Pierre, tel qu'il existe maintenant, est Carlo Maderno, qui a travaillé pour le pape Paul v.

est si parfaite, qu'elle ne laisse aucun objet de comparaison, d'après lequel on puisse juger de son immensité. Des colombes colossales volent sur des corniches plus hautes que l'aire de l'aigle des montagnes, des saints gigantesques, les Briarées du martyrologe, des chérubins grands comme des Typhons, des lettres qui se lisent, malgré leur extrême élévation (1), diminuent la hauteur de cette coupole, véritable Ossa empilé sur le Pélion, et amoindrissent l'immensité de ces nefs interminables, dont les chapelles votives pourraient servir de métropoles. Cependant le temple de Saint-Pierre, avec ses richesses sans pareilles, qui surpassent *les ouvrages des rois de Memphis*, n'est après tout qu'un jouet gigantesque (2); et la puérile et incalculable profusion de ses diamans, de ses pierres précieuses, de ses statues et tableaux, de ses dorures, de ses mosaïques, de ses bronzes et de ses marbres empêche qu'il ne réveille dans l'imagination les associations solennelles qui sont attachées à de tels édifices, par le souvenir du passé mystérieux, et qui leur donnent un intérêt bien supérieur à celui qui peut être inspiré par les objets de la vue.

Parmi les mausolées magnifiques élevés dans ce temple à la mémoire des pontifes et des princes de

(1) Dans l'inscription autour de la coupole intérieure, les lettres ont plusieurs pieds de haut; je ne me rappelle pas exactement combien. Cette inscription porte les mots bien connus de notre Seigneur : *Tu es Petrus, et super hanc Petram ædificabo Ecclesiam meam, et tibi dabo claves regni cœlorum.*

(2) En 1659, un modèle de Saint-Pierre, en miniature, a été fait pour Louis XIV. On dit qu'il s'est amusé pendant des heures entières avec ce brillant jouet.

l'Eglise, où pour couvrir des cendres royales il en est un qui fournit un commentaire frappant sur le texte de ce majestueux édifice, c'est la tombe de la fameuse comtesse Mathilde, la plus puissante alliée que le saint siége ait jamais eue : sa défense des papes et de leur système, et son patrimoine considérable légué à l'Église, lui ont mérité un monument dans Saint-Pierre, où ses os furent transportés de Mantoue par l'ordre d'Urbain VIII : son effigie représente une femme grave et sévère, une personne dont la forte volonté a pu passer pour du génie : elle tient d'une main la tiare et le sceptre papal, et de l'autre les clefs de l'Église. Son sarcophage est placé à ses pieds, et les bas-reliefs qui le couvrent sont la partie la plus précieuse du monument ; ils représentent l'empereur Henri Ier, aux pieds de Grégoire VII où Mathilde avait contribué à le conduire. L'abject empereur, prosterné et demi-nu, entouré de princes italiens et de barons ecclésiastiques, témoins de sa honte et de sa dégradation, forme un contraste marqué avec le pape hautain et impérieux qui semble prêt à poser le pied sur le col impérial de l'infortuné souverain, qui, ainsi abaissé dans la poussière, représentait les Césars. Telle a été l'Église dans ses beaux jours ! Quand Joseph II visita Saint-Pierre, et qu'on le conduisit à ce monument, on dit qu'il se détourna avec un dédaigneux sourire, et qu'il rougit d'indignation. Peut-être, en cet instant, un sentiment personnel le confirma dans ses intentions de réformes philosophiques, et décida le sort *des capuchons*, *des voiles et de ceux qui les portaient*, et depuis ce temps il peut avoir considéré :

Relic, beads
Indulgences, dispenses, pardons, bulls,
The sport of winds. (1)
MILTON.

Il existe un autre monument dans Saint-Pierre, qui arrête souvent les pas du voyageur anglais, quelles que soient leurs opinions politiques; car les Whigs et les Torys peuvent également trouver des sujets de méditation sur le tombeau du dernier des Stuarts. Ce beau mausolée, ouvrage de Canova, est élevé à la mémoire de Jacques III, roi d'Angleterre, de la reine sa femme et de ses deux fils. L'existence du dernier représentant de ces princes, qui n'ayant été remarquables que par leur manque de mérite et leurs infortunes, exciteront long-temps la pitié et le mépris de la postérité; qui cessèrent d'être rois, parce qu'ils ne pouvaient pas être despotes; cette existence est rappelée avec tous les titres pompeux attribués à la royauté dans sa plus grande gloire; et le monument et les titres sont dus à la munificence du prince régent d'Angleterre, qui l'a fait ériger pour les Stuarts. La libéralité avec laquelle il a accordé ces titres à la tombe de celui à qui sa naissance donnait le droit de se les arroger pendant sa vie, honore également son esprit et son cœur. Les inscriptions de ce monument ne portent aucune atteinte à la dignité d'un trône qui, fondé sur le suffrage d'une nation libre, peut fournir à celui qui l'occupe le moyen d'être généreux envers la tyrannie tombée; mais on doit regretter que des considérations politiques (que la postérité

(1) « Les reliques, les chapelets, les indulgences, les bulles, les dispenses, les pardons, comme les vains jouets des vents. »

traitera de fausses si elle ne les condamne pas comme viles) aient fait suivre une autre ligne de conduite à l'égard d'un autre monarque tombé, et que l'histoire puisse établir un contraste entre la royale pitié d'un prince anglais envers Jacques Stuart, et la timide vengeance de la sévérité ministérielle envers Napoléon Bonaparte.

A gauche de la basilique, ou église de Saint-Pierre, est un autre monde de merveilles dans sa sacristie; c'est le trésor du temple, la cave des quarante voleurs. C'est là que se font les diverses transactions de l'Église, où l'on célèbre les conciles et les dîners des chanoines. Des corridors et des pièces se succèdent à l'infini, tous comblés de richesses qui se dégradent (1). Pour élever cette aile du bâtiment, on a dépensé des sommes qui auraient suffi pour bâtir une ville ou restaurer une province.

(1) Les corridors de cette sacristie sont ornés de colonnes et de pilastres de marbre antique (gris antique et vert antique), avec des inscriptions, des bustes, des statues, etc. La *sagrestia commune* est une superbe salle octogone soutenue par des colonnes de jaune antique, et la sacristie des chanoines est entourée de coffres de bois des Indes, tous remplis de trésors. Une autre pièce magnifique, appelée *sagrestia de' beneficiati*, est pleine d'armoires de la même matière précieuse, qui contiennent les superbes habits des chanoines, et d'autres objets du magasin ecclésiastique. Chaque pièce a une petite chapelle splendide, dans laquelle se voient des tableaux des grands maîtres : toutes ces richesses confondent l'imagination. Les sommes employées à l'érection de cette inutile sacristie, et à d'autres entreprises semblables par le dernier pape Pie VI, ont rendu l'état et le peuple banqueroutiers. Le mauvais goût de ce pontife égalait sa prodigalité, quoiqu'il se crût bon architecte ; car il fit démolir un temple de Vénus que Michel-Ange avait respecté, pour bâtir cette lourde et insignifiante sacristie.

A droite de la basilique, une de ses longues et belles colonnades mène à des églises empilées sur des églises, à la chapelle Paoline, avec sa magnificence ternie (1), et à la chapelle Sixtine, dont les murs, plus riches que tout le reste, représentent la Divinité esquissée par la main de sa créature la plus noblement douée : tout ce que l'œil contemple en ce lieu est consacré par le génie ou le pinceau de Michel-Ange. Les corridors de ces temples suspendus dans les airs, conduisent au palais du pontife, le somptueux Vatican, avec ses *treize mille chambres*, ses corridors remplis d'orangers, sortant de vases de marbre faits pour les délices des Césars; tandis qu'au-delà de ce palais magique s'étend *cette plaine triste, déserte et sauvage, le siége de la désolation*, la Campagne de Rome : éloquent commentaire !

En contemplant la puissante masse qui porte le nom du plus humble des apôtres, son immensité, sa splendeur, sa beauté, sa richesse produit une impression qui diffère suivant le caractère d'esprit du spectateur, et les sentimens dont il est dominé. Le pélerin dévot et crédule, dans l'imagination duquel l'Église l'emporte sur la Divinité, croit voir saint Pierre prêt à lui ouvrir la porte des cieux; il voit la croix triomphante s'élever au-dessus *des trônes, des dominations, des principautés, des vertus, des puissances*. Il révère le temple des saints martyrs, le trône des pontifes infaillibles, la châsse et le sépulcre de celui dont le nom prophéti-

(1) Les ornemens d'or de la chapelle Paoline sont noircis par la profusion de cierges qui y sont allumés pendant la semaine sainte.

que devint la pierre angulaire de l'Église ; il touche la *porte sacrée* (1) ; il baise les pieds de la douteuse statue de saint Pierre (2), assuré par la foi que cet acte l'absout d'une multitude de péchés.

Pour le philanthrope qui considère tout sous l'influence de ses sympathies avec l'état de l'homme, ce temple inimitable paraît une des causes qui ont perpétué la peste dans les plaines désolées du Latium, et porté la misère avec l'erreur à des myriades d'êtres sur toute la surface du monde. A l'œil du philosophe, dont le jugement calme apprécie les événemens, ce monument rappelle une des grandes époques de l'histoire du genre humain, la réforme. C'est une argument tacite, mais bien puissant, qui prouve que l'homme, rarement conduit à la vérité par de pures abstractions, est bientôt persuadé par son intérêt direct. Les sommes exigées pour finir ce glorieux édifice par le magnifique banqueroutier Léon x, ont donné lieu à ce honteux trafic des indulgences, à ces diverses exactions ecclésiastiques qui parlaient un langage intelligible pour les esprits les plus grossiers; et quand saint Pierre parvint au faîte de sa splendeur, l'Église, dont il était le sym-

(1) La *porta santa*, l'une des principales entrées de Saint-Pierre, n'est ouverte que le jour du grand jubilé; hors ce temps, elle est toujours murée. Les gens du peuple s'arrêtent ordinairement devant cette porte pour la baiser ou enlever un morceau du mortier qui la couvre.

(2) Une statue de Jupiter Capitolin figure maintenant comme l'effigie du prince des apôtres, et elle a opéré autant de miracles depuis sa conversion qu'elle avait pu en faire auparavant. A toutes les heures du jour, on voit autour de cette statue, des groupes de paysans frottant leurs fronts contre ses pieds, qui sont devenus brillans et polis par la friction continuelle.

bole, reçut le coup dont elle ne devait jamais se relever. Quel monument s'élèvera pour rappeler le souvenir de la réforme d'une autre Église? prélats de Canterbury, d'Yorck et de Durham, pontifes aussi puissans, aussi riches que les pontifes romains, sinon aussi infaillibles, c'est à vous qu'il faut le demander!

Le palais papal, ou *palazzo pontificio del Vaticano*, qui communique avec Saint-Pierre, est plutôt un assemblage de palais qu'un simple édifice, et son architecture est aussi variée que les siècles et les talens qui ont contribué à son érection. Le génie de Bramante, de Raphaël, de San-Gallo, de Fontana, de Bernin et de plusieurs autres artistes presque aussi recommandables, s'est concentré pour produire cet ouvrage. Les talens de divers temps et de diverses nations ont rempli ses labyrinthes de marbre, et en font actuellement, à l'égard des arts, un dépôt plus précieux que tout ce qui existe dans le reste du monde. L'édifice est divisé en trois étages, chacun desquels est entouré par une *loggia* ou corridor ouvert richement peint. Ses salles innombrables, ses galeries sans fin, ses belles chapelles, sa vénérable bibliothéque, ses vingt cours, et ses deux cents escaliers, présentent une *campagne de bâtimens;* et l'étranger, malgré des visites réitérées a peine à se rappeler ces pièces variées, hors celles qui sont particulièrement distinguées par quelque miracle des arts, dont elles tirent leur nom. On ne connaît jamais parfaitement la *carte du pays*, mais il est impossible d'oublier la *loggia di Rafaello* (1),

(1) Cette *loggia* a été construite par Léon X, sous la direction de Raphaël. Le second étage a été peint par ce



l'appartement Borgia (1), le portique du *Cortile*, le belvédère et les cabinets successifs, dédiés à divers ouvrages de l'antiquité, qui offrent les produc-

grand homme et ses élèves, et les compartimens représentent les principaux faits des Écritures. Ces fresques ont toute la délicatesse et le fini des miniatures, avec toute la grandeur de dessin des ouvrages historiques. C'est là que Raphaël travaillait au milieu de ses jeunes disciples, pleins d'ardeur, Jule Romain, Perrin del Vaga, Pellegrino, Caravage, etc. Cependant ni la sainteté des sujets, ni les traces d'un pinceau divin, ne purent sauver ces chefs-d'œuvre de la plus vile profanation pendant l'occupation de Rome par les Autrichiens. Ces barbares Germains, non moins grossiers que ceux qui spolièrent les pavillons du Vatican, et le grand autel de Saint-Pierre, sous le connétable de Bourbon, firent une caserne de cette aile du palais pontifical; et les murs consacrés par l'image de la Divinité et les efforts d'un art sublime, ont été enfumés par les feux qu'allumaient de sauvages soldats pour apprêter leur nourriture. Quand Murat arriva à Rome avec son armée, sa première visite fut pour la loge de Raphaël, et voyant combien les peintures avaient été endommagées par leur exposition aux injures de l'air, depuis tant de siècles (car ainsi que toutes les *loggie* italiennes, c'était une colonnade ouverte), il ordonna que les ouvertures fussent fermées, et y fit pratiquer de belles fenêtres. Cet ouvrage a été achevé en quatorze jours; et s'il n'avait pas été terminé pendant son occupation, il ne l'aurait probablement jamais été. La postérité aura donc l'obligation de la conservation d'un des plus précieux monumens des arts, à cet homme brave, sensible et malheureux. Les salles qui sont adjacentes à la *loggia* sont nommées *camere di Rafaello;* il y en a quatre, et elles contiennent les sujets de ces fameux cartons, etc., etc. Chaque chambre porte le nom du sujet représenté sur ses murailles.

(1) L'appartement Borgia a été bâti par Alexandre VI, d'infâme mémoire; les salles en sont belles, mais sombres, et renferment actuellement la collection de tableaux la mieux choisie et la plus précieuse du monde. On y admire la célèbre *Transfiguration* de Raphael, *la Vierge* de Foligno, et des chefs-d'œuvre du Dominiquin, du Guide, et de presque tous les grands maîtres.

tions les plus parfaites qui aient jamais été conçues par le génie, ou exécutées par le talent et le travail humain : telles sont les salles, des animaux, des bustes, des muses de la rotonde, les cabinets de la Biga, des candelabres, et ce grand espace qui prend les noms de Corridor, des inscriptions (*dei lapidi*), de Belvédère, de Musées Chiaramonti et Clementino, Cette vaste galerie est divisée (1) par des portes

(1) Ces superbes salles, même privées des trésors qu'elles contiennent, mériteraient qu'on fit pour elles seules le voyage de Rome. Ce sont les dignes temples des arts. Leur pavé est en riches mosaïques, leur plafond bleu est aussi brillant que le ciel romain ; leurs murailles sont ornées des plus belles sculptures ou des peintures des plus grands artistes ; leurs colonnes sont de porphyre, d'albâtre, de lapis lazuli, et de marbre de Paros ; leurs portes d'or et de bronze, enfin leurs formes présentant des cercles parfaits ou d'élégans octogones, partagent l'attention du spectateur avec les chefs-d'œuvre qu'elles renferment. Cependant, malgré cette magnificence qu'elles étalent depuis si longtemps, on y retrouvait encore dans le dix-septième siècle, quand les papes habitaient ce palais, une étrange image de pouvoir barbare mêlée aux plus superbes résultats de la civilisation. Évelyn, quand il les visita, les trouva remplies par une garde de Suisses gigantesques, tous occupés à boire ou à jouer aux cartes ; et cependant il déclara que c'était le plus *splendide appartement de l'univers*. Le Laocoon, le Torse, et tous les ouvrages prééminens en beauté et en célébrité, sont dispersés dans les diverses pièces ; *l'Apollon du belvédère* est encore où Michel-Ange l'avait placé. Ceux qui voudront lire la seule description qui approche de la perfection de cette statue, la trouveront dans le dernier chant de *Childe Harold*. Les dernières statues placées dans ce monde des arts, sont le *Persée* et les *Boxeurs*, de Canova. L'ensemble offre la plus grande fraicheur. Le public est admis deux fois la semaine, sans aucune rétribution imposée à sa bourse, ni aucun obstacle à sa curiosité. Cependant, quoique nous ayons visité plus de vingt fois les galeries du Vatican, nous n'avons jamais aperçu un seul Romain

et des colonnes, qui interrompant son interminable longueur, offrent des stations pour reposer l'imagination, et des points de rappel pour la mémoire. La première partie (sur laquelle donne la bibliothéque du Vatican) est bordée des deux côtés par la plus rare collection d'inscriptions qui existe en Europe. Celles des premiers chrétiens (grecques et latines), qui ont été trouvées dans les catacombes, sont à gauche; et celles des païens sont à droite, mêlées de tombeaux et de sarcophages, chacun d'eux présentant un objet d'étude pour les artistes, et de réflexions pour les moralistes. Le musée Chiaramonti vient ensuite, riche en monumens antiques, statues, bustes et bas-reliefs, ouvrages des Phidias des siècles passés, arrangés par le Phidias du siècle présent. Là, les vivans font la connaissance personnelle des morts; et les traits de Commode, de Tibère et de Lucius Verus, deviennent aussi familiers à l'esprit que leurs faits et leur règne. Dans le musée *Pio Clementino*, collection de trésors accumulés par le dernier pape, la scène change, et l'on voit les ornemens appropriés aux édifices qui ont été occupés par les déités, les prêtresses et les empereurs de la précédente galerie. Tous ces objets sont aussi beaux de dessin que d'exécution, et convenaient parfaitement aux temples, aux théâtres, aux forums, aux

parmi les curieux, les savans, ou les oisifs dont les salles étaient comblées; mais nous y avons toujours remarqué des groupes de paysans des villages et districts voisins, s'arrêtant ébahis devant les statues et les monumens, et faisant retentir de leurs pas pesans ce pavé précieux qui ne semble fait que pour les pieds légers des fées.

bains, aux palais d'où ils ont été tirés. Le vestibule des tombeaux suit naturellement cette collection : on y voit le sarcophage d'un Scipion, et les effigies sépulcrales de belles dames romaines sur les tombes desquelles l'amour semble encore planer. Au milieu de ces images consacrées par le temps et l'art, l'esprit du spectateur se pénètre de leur calme et de leur dignité. La sculpture des anciens a une tranquillité, une grâce noble et posée qu'on ne trouve point dans les productions modernes, et qui tenaient peut-être à leurs modèles. Cette expression de simple majesté, ces formes reposées, si familières aux Égyptiens, perdent déjà quelque chose de leur sagesse monumentale sous les Grecs. On les retrouve souvent chez les sauvages, mais elles se distinguent rarement dans les exagérations artificielles de la civilisation corrompue. La nation française, qui avant la révolution était une nation de maîtres à danser, était cependant la moins gracieuse de l'Europe, et l'Apollon du belvédère n'aurait jamais été créé dans la cour de Louis xv.

Cette galerie, maintenant si riche et si belle par la munificence du dernier pape et du pontife régnant, n'était que des murailles nues, quand Évelyn la visita en 1643, et il raconte qu'en la traversant pour se rendre à la bibliothéque du Vatican, il la trouva encombrée de quinze cents à deux mille pauvres, à chacun desquels le pape, en s'en allant à Saint-Pierre, donnait un *mezzo grosso* (un liard). C'est un épisode curieux dans l'histoire du palais du Vatican, de ce palais dont les usages et la splendeur fournirent à Milton les frappantes images et du ciel

et de l'enfer (1); son Pandemonium, et le lieu

Were sceptred angels held their residence. (2)

Si l'on voulait décrire la bibliothéque du Vatican comme elle mériterait de l'être, on remplirait plus d'un gros volume. Le local en lui-même est un vrai palais, et l'on pourrait visiter ses salles et ses galeries comme muséum, quand elles n'auraient aucun autre objet d'attraction. Une des circonstances les plus frappantes dans la plus grande bibliothéque de l'Europe, *c'est qu'on n'y voit pas un seul livre*, tandis qu'elle contient, dit-on, trente mille volumes seulement en manuscrits. Les cases dans lesquelles la collection est conservée ne donnent aucune indication de leur contenu; et l'édifice presque entièrement couvert d'or et d'outremer, ressemble à une salle gothique destinée à des fêtes burlesques, plutôt qu'à une docte retraite. La principale galerie, longue de trois cent soixante-dix palmes, est divisée en nefs séparées par des piliers; et les plus célèbres bibliothéques anciennes, les conciles généraux, et les inventeurs des caractères des diverses langues, sont représentés sur les murs. Des armoires basses, richement et fantastiquement peintes, entourent ce superbe salon, et contiennent les manuscrits les

(1) On croit généralement que l'armée française a commis de grands désordres à Rome. La preuve du contraire est dans les richesses des palais et des églises qui sont restées intactes, et dans le témoignage des Romains eux-mêmes, qui rendent justice à la modération des soldats, et qui racontent souvent qu'ils allaient acheter des gants blancs pour visiter les galeries du Vatican. A l'égard des objets d'arts qui prirent le chemin de Paris, tout le monde sait que Pie VI les avait cédés par le traité de Tolentino.

(2) « Où résident des anges couronnés. »

plus précieux ; des tables de granit égyptien, des marbres, des sarcophages et d'autres fragmens antiques sont épars au milieu de la pièce. Deux vastes corridors à droite et à gauche, formant plusieurs salles, servent de dégagement à cette galerie principale. On trouve là des cases modernes, remplies d'ouvrages choisis, et une profusion d'objets d'arts d'une grande valeur et d'une grande antiquité. Dans l'une des salles on voit le dessin de la façade de Saint-Pierre, par Michel-Ange (1), bien supérieur à celui qu'on a adopté.

La salle du Papyrus, peinte par Mengs (2), conduit à une autre galerie spacieuse, ornée de dorures et de glaces, contenant les livres les plus précieux de la collection (3) ; et les cabinets des médailles (4), des gravures, des inscriptions, se succèdent et terminent cette aile. De l'autre côté, une suite de belles

(1) On y voit aussi une vue très-curieuse de Saint-Pierre, tel qu'il existait il y a trois cents ans ; c'est un petit édifice. Dans l'intérieur, on voit le pape et les cardinaux célébrant dans le chœur l'office divin, entourés de *gardes armés*. La nef est remplie par le peuple, parmi lequel on remarque de fort belles têtes : les costumes sont très-singuliers.

(2) L'Histoire écrivant sur les épaules du Temps, et l'ange qui se tient auprès d'elle, forment un beau groupe. La figure de l'Histoire a été faite d'après la femme de Mengs, et l'ange est le portrait de sa charmante fille.

(3) Il y a aussi deux beaux candélabres de porcelaine de Sèvres, présentés au pape par Napoléon, à l'occasion de son mariage.

(4) La plupart des médailles ont été emportées à la première époque de la révolution. Le gouvernement français fit enlever aussi cinq cents volumes de la bibliothéque, mais sans égard pour leur valeur, et pris, comme nous le dit un des bibliothécaires, *à capriccio !*

salles avec des colonnes de porphyre renferment des cases ornées de vases étrusques ; les murs sont décorés d'une série de tableaux qui représentent les épreuves supportées par le pape actuel et son prédécesseur pendant la révolution : le couronnement et la restauration de Pie VII termine ces fastes de la souffrance et de la patience papale. (1)

Il semble qu'une sorte d'ambition héréditaire a toujours accompagné les clefs de saint Pierre, puisque les pontifes les plus âgés et les plus faibles ont toujours essayé de perpétuer la mémoire de leur règne passager par quelque monument qui leur fût personnel. La vie de Jules II a été consacrée à son fameux tombeau dans *San-Pietro-in-Vincoli*, et il fit plus d'avances à Michel-Ange pour l'engager à y travailler, qu'il n'aurait voulu en faire au plus grand souverain de la terre pour en obtenir les avantages politiques les plus éminens.

On aurait pu imaginer que l'habitation des palais de Latran et du Vatican pouvait suffire à des hommes qui affectaient de représenter celui *qui n'avait pas une place pour reposer sa tête :* cependant,

(1) Autant que je puis m'en souvenir, les plus frappans de *ces faits et gestes* sont : Berthier prenant le pape Pie VI prisonnier. Le saint père arrivant à la Certosa de Florence, et les moines l'adorant prosternés à ses pieds, tandis qu'un soldat français l'examine avec une froide curiosité ; son arrivée à Valence, puis son lit de mort. L'élection de Chiaramonti, à Venise, sous le nom de Pie VII ; les cardinaux lui rendant leurs hommages à genoux ; sa réception à Rome ; ses travaux dans le Colisée ; sa visite à Ostie, accompagné du fameux antiquaire, l'abbé Fea ; son *enlèvement* par les Français ; sa résidence à Fontainebleau ; son passage sur le mont Cénis ; sa restauration en 1814 ; la construction de l'arc de triomphe sous lequel il devait passer ; sa fuite à Gênes pendant l'occupation de Murat, etc., etc.

long-temps avant que le mauvais air eût rendu la résidence du Vatican dangereuse pendant certain temps de l'année, les papes, par l'effet de la satiété qui accompagne le pouvoir absolu, s'étaient lassés de leur pompeux domicile. Grégoire XIII, pour rendre son pontificat célèbre, commença dans le seizième siècle le palais et l'église du Quirinal, résidence du pape régnant et de ses prédécesseurs immédiats.

Cette fabrique superbe, et seulement un peu moins vaste que le Vatican, couronne le mont Quirinal, et commande une vue magnifique sur la ville, qui paraît prosternée à ses pieds. C'est sous les dômes somptueux de ce palais que les pontifes apposent le sceau du *pêcheur*, à des brefs qui autrefois ont fait trembler le monde.

Le dernier pape, Pie VI, a fait beaucoup pour l'ornement de ce palais, et de la place de *monte Cavallo* (1), sur laquelle il est bâti; et (*selon les règles*) il prit le peu qui restait des monumens antiques; il transporta l'obélisque du mausolée d'Auguste, près duquel il était, sur la place devant son palais, et ne pouvant déplacer le Colisée, il enleva du moins tout ce qu'il était possible d'enlever dans le forum, et fit porter au monte Cavallo ce vase gigantesque de granit oriental qui reçoit maintenant les eaux de la belle fontaine.

Les appartemens d'honneur du Quirinal sont as-

(1) Ainsi nommée d'après les fameux chevaux qui y étaient placés, et que les ciceroni de la vieille école attribuaient à Praxitèle et à Phidias, dont les noms se lisent encore sur les piédestaux. Suivant les nouvelles leçons, ces grossiers animaux ne datent que du temps de Constantin, dont on prétend qu'ils ornaient les bains.

sez nobles (1) ; ils ont été dernièrement habités par l'empereur d'Autriche et sa famille ; et les draperies brillantes qui les couvraient encore, prouvaient les honneurs rendus à ces hôtes impériaux : *honneurs qui n'ont pas encore été payés !*

Les jardins du Quirinal sont beaux et spacieux, mais encombrés de pierres et de marbre qui, suivant l'éternel usage du pays, disputent la place à la nature et à la végétation. Mais tout ce que le palais offre de brillant et de magique, est effacé par la splendeur de cette chapelle, dans laquelle le pape officie les dimanches et les fêtes. Elle est si resplendissante et d'un éclat si pur, que lorsqu'elle est frappée par les rayons de midi, elle a l'air du temple du Soleil, dont elle occupe la place (2). Là, rien ne peut offenser le goût le plus raffiné, ou blesser la dévotion la plus scrupuleuse ; point d'*ex voto* révoltans pour les sens et pour la raison, point d'image terrible qui épouvante les yeux et glace le cœur. Les saints représentés

(1) Ils contiennent quelques bons tableaux ; mais hors cela peu d'objets d'arts dignes d'être cités. Dans cet immense édifice qui ressemble à une ville couverte d'un toit, le pape occupe un très-petit appartement dont il ne sort que pour faire sa promenade journalière en voiture, ou les jours de fêtes, pour officier quand sa santé le lui permet. Presque toute cette grande fabrique est occupée par des officiers et des pensionnaires de la cour, dont les noms vénérables sont inscrits sur les diverses portes. Les corridors et passages sont publics et ressemblent à Lincoln'inn, ou au Temple à Londres.

(2) On croit que le temple du Soleil, bâti par l'empereur Aurélien, était sur le mont Quirinal. Quelques personnes pensent (dit Montfaucon) que des ruines qui sont encore en cette place appartenaient à ce temple ; mais Rome actuelle ne ressemble pas plus à Rome du temps de Montfaucon, qu'à celle des Césars.

dans les tableaux, paraissent des demi-dieux, et sur le grand autel on voit une croix aussi belle, aussi éclatante que celles qui parent le sein des dames (1). Des sons délicieux, des odeurs enivrantes remplissent l'air, et les mystères sont consommés avec des rites si pompeux, au milieu d'objets si séduisans, que le spectateur ignorant ou rigide pourrait douter s'il assiste à des cérémonies chrétiennes ou païennes, s'il est dans le temple d'Apollon ou dans la chapelle du pape.

Rien de plus bizarre et de plus plaisant que les groupes qui montent le Quirinal les dimanches matin, les uns à pieds, les autres en voitures, se dirigeant vers la châsse du pélerinage hebdomadaire de de tous les étrangers, la chapelle du pape. Des membres de toutes les Eglises, des hommes de toutes les sectes, des cardinaux et leur suite dans leurs brillans carrosses de glaces, des moines à pied, des carabiniers à cheval, se pressent sous les portes massives qui sont encore gardées par les *Suisses gigantesques*, habillés de la même veste courte, avec les guêtres de buffle, les manchettes de dentelles, et le bonnet de peau, qu'ils portaient quand ils perdirent la bataille de la Bicoque dans les plaines de Lombardie. Cependant tous cheminent à travers les colonnades

(1) Le crucifix est en général un objet effrayant dans les églises italiennes : c'est une grande croix teinte de sang, où l'image trop fidèle de l'agonie et de la mort est représentée. Mais de tels objets semblent exclus des églises particulières du pape. Le Quirinal est sans reproche sous le rapport du goût comme sous celui de la magnificence : il est aussi élégant que le boudoir d'une dame ; son architecture est noble et simple, et les couleurs les moins brillantes admises dans sa décoration, sont le blanc et l'or.



et les salles, et, arrivés au temple, les sexes se séparent. Le clergé subalterne de la chapelle (dans une variété de costume tellement grotesque et curieuse, qu'elle pourrait fournir les mascarades du carnaval de Paris) se présente pour faire les honneurs, chacun dans le département qui lui est confié. La place la plus distinguée est invariablement destinée aux hérétiques anglais, tandis que si quelque dévot catholique italien se trouve là, ce qui arrive rarement, il est coudoyé et repoussé; car on peut dire littéralement qu'on se réjouit plus en ce lieu pour la venue d'un pécheur que pour celle d'un juste : notre mère l'Église met de côté les droits de ses enfans légitimes en faveur des rejetons de Luther, de Calvin, ou de Jeanne Southcote.

La chapelle du Quirinal se remplit enfin jusqu'à la suffocation : les tribunes latérales sont occupées par les élégantes de Londres, de Paris, de Pétersbourg, de Vienne, de Cracovie, et de New-York. La foule ramassée dans la nef se compose d'abbés, de prieurs, de dignitaires ecclésiastiques en grande tenue (les mamelucks de l'Église), de généraux romains armés pour le service militaire de l'autel, le seul qu'ils aient jamais connu, de moines, de gardes, de soldats suisses, et des officiers civils. Les étrangers sont placés au dehors d'un cordon tiré autour du chœur; et ce chœur, qui doit être la scène de l'action, tout éclatant de beauté et de lumière, est encore vide. Quand le signal est donné, la foule se divise, et la procession commence. Des *personnages muets* et *autres* forment l'avant garde de la cérémonie, et précèdent l'infaillibilité personnifiée, qui apparaît dans toute la faiblesse de l'enfance, blanchie

par le temps, et courbée sous le poids des infirmités, et portée, ainsi qu'une idole païenne, sur les épaules des hommes, au-dessus de tout contact humain. Le conclave suit, et chacun de ses princes est vêtu comme un sultan de l'Orient; à des habits de soie brillans d'or et d'argent, succèdent des robes de velours, des vêtemens de dentelles qui peuvent être enviés par des impératrices régnantes (1). La toi-

(1) Les détails de la toilette des cardinaux, qui m'ont été montrés d'après le désir féminin que j'ai témoigné de les examiner, sont magnifiques et nombreux au-delà de toute description. Chaque cérémonie a son costume particulier, et certains jours ils s'habillent et se déshabillent aussi souvent que les trois MM. Singleton dans la farce. L'étole ou écharpe est maintenant une ceinture d'un riche tissu; c'est un symbole de l'innocence perdue de l'homme; mais non pas du cardinal. Le piviale est un manteau comme l'ancien cloak irlandais; c'est un tissu d'or massif d'une pesanteur insupportable : il représente la robe pastorale des patriarches (car les Églises catholiques et protestantes ont tout imité des Juifs, le Christ n'ayant laissé des modèles que pour la vertu, et l'abnégation de soi-même). Ce piviale était originairement un *pluviale*, et, comme son nom l'indique, il était destiné à garantir des inclémences de l'atmosphère avant que les étoffes d'or et d'argent aient été inventées. La soutane est un véritable habit oriental; elle est de velours violet ou d'une autre étoffe de soie, et sa longue queue flottante est portée par les *caudatori*.

Ce n'était sûrement pas un vêtement semblable que saint Paul avait laissé à *Troas* (*). Viennent ensuite le *pianello* doré et le *manipolo* de satin brodé, suspendu au bras comme

(*) La simplicité apostolique de toute l'épître à laquelle ce passage fait allusion, est un beau contraste avec les habitudes de saint Pierre et de saint Paul.

« Quand tu viendras, apporte avec toi le manteau que j'ai laissé à Troas, chez Carpus, et les livres, et principalement les parchemins. » *Deuxième épître à Timothée*, chap. IV.

Tels étaient les premiers apôtres, occupés de tous les devoirs, éprouvant tous les sentimens de la vie sociale; ils n'habitaient point des palais somptueux comme des califes arabes, mais ils vivaient *avec la famille d'Onésiphore !*

lette de ces superbes ecclésiastiques est d'une perfection achevée : il n'y a pas un cheveu déplacé, pas un pli mal en ordre, depuis le toupet poudré jusqu'à la boucle de diamant qui attache le soulier.

Le pape est déposé sur son trône doré, ses suivans ecclésiastiques étalent autour de lui son ample cafetan, blanc et frais comme la robe nuptiale d'une reine; ils arrangent sa mitre brillante, ils mouchent son nez, ils essuient sa bouche; enfin, ils montrent le représentant de la Divinité dans toute la débilité et l'inertie de l'enfance ou de la caducité (1). Sa sainteté ainsi arrangée comme dans un berceau, sur

le ridicule d'une belle dame, qui représente la panetière des patriarches, dans laquelle ils mettaient leur pain et leur fromage. La *camicia* ou surplis est un vêtement de dentelle extrêmement riche. J'ai vu trois de ces robes qui appartenaient à un cardinal, l'on nous dit qu'elles valaient quarante mille francs; et un fait dont je suis certaine, c'est qu'une jolie souveraine régnante a employé toutes ses grâces auprès de son éminence pour en obtenir une de ces robes qu'elle lui avait vu porter les jours de cérémonies. Les mitres sont d'or et d'argent, sur un fond blanc ou rouge, suivant le rang du cardinal. Dans la société privée, ils portent un habillement noir bordé d'écarlate, des bas écarlate, une petite calotte de même couleur placée sur la pointe de la tête, et leur chapeau de cardinal sous le bras.

(1) Cette inertie fait partie de l'office sacré du pape. Il ne doit point souiller ses mains par le contact d'aucune matière. Un de ses ecclésiastiques porte son mouchoir dans son sein, et *officie* pour lui quand il en a besoin. Pendant le service, il reste assis comme un automate, et à diverses époques de la célébration, les prêtres déplient ou replient sa robe, changent sa mitre, etc. Les vêtemens moins splendides, mais aussi imposans, des évêques anglicans et des autres dignitaires des communions protestantes, sont tous dérivés de l'Église primitive. Leurs robes de soie, de drap ou de fin lin, leurs mitres, etc., sont moins brillantes, mais tout aussi juives que celles de Rome.

un trône devant lequel des empereurs se sont prosternés, les *conservateurs* de Rome, vraies cariatides de l'Église, se placent doucement à ses pieds; et le mannequin qui représente le sénat romain, ressemblant exactement par l'habit et la mine à Bridoison, prend son humble place près de ce siége impérial, plus pompeux que tous ceux sur lesquels les Césars ont monté. Cependant les demi-dieux du conclave reposent leurs éminences dans leurs stalles, sur des coussins de velours, et leurs *caudatori*, ou porte-queues, se placent à leurs pieds. Dans le centre et sur les marches du maître-autel, les évêques sont debout ou assis, avec leurs riches habits et leurs belles mitres; alors le chœur élève au ciel le *hozanna*, le pape officie; et le temple de Jupiter n'a jamais vu s'accomplir des rites plus splendides. Les encensoirs d'or lancent leurs parfums dans l'air, l'harmonie la plus parfaite, les mouvemens les plus gracieux charment l'oreille et les yeux; à l'élévation de l'hostie, un silence plus imposant encore succéde à cet *accord solennel de sons aimables*, tout le monde tombe à genoux, et les militaires se prosternant plus bas encore que tous les autres, déposent leurs armes de destruction aux pieds de ce mystère opéré en mémoire du salut des hommes.

La cérémonie est enfin terminée. La procession retourne comme elle était entrée; la congrégation la suit, et quelques minutes après, l'antichambre de ce temple, ressemble au foyer de l'Opéra. Les abbés et les princes se mêlent dans la foule laïque, les cardinaux causent avec les jolies femmes, font valoir leurs bas écarlates, et demandent l'avis de ces dames sur la cérémonie, comme un *merveilleux* de

l'Opéra de Paris demande à *sa chère belle*, en prenant du tabac, *comment trouvez-vous ça, comtesse?* Ils saluent à droite, à gauche, font des reconnaissances, et les sourires gracieux, les signes de tête, les civilités, remplissent le temps où l'on attend les voitures; puis tout le monde part du Quirinal (1) pour se rassembler encore à Saint-Pierre, où l'on va entendre les vêpres, donner des rendez-vous, et faire des parties pour l'Opéra, par lesquelles les *Anglais*, ces grands *observateurs du dimanche*, terminent les soirées de leur jour de sabbat en Italie; car les modes anglaises sont laissées sur les rives de l'Angleterre, et le plus rigide formaliste

(1) Ce fut après la procession dans l'antichambre du Quirinal, que nous eûmes l'honneur d'être présentés au cardinal-ministre Gonsalvi. Jamais, depuis les cardinaux de Mazarin et de Retz, les grâces laïques n'ont été mêlées à la dignité ecclésiastique comme elles le sont dans la personne, les manières et la conversation du cardinal de Gonsalvi. On trouverait plus de morgue diplomatique dans la moindre action du moindre clerc de la trésorie anglaise, que le cardinal-secrétaire n'en a peut-être employé pendant tout le cours de son ministère difficile. Tandis que le conclave se plaint de la froideur de Gonsalvi dans la cause de notre mère l'Église, et que les Carbonari l'accusent de favoriser l'Autriche, il est du moins certain que sa tolérance religieuse a épargné beaucoup de maux à l'Italie, et que son humanité, qui lui a fait abolir quelques-unes des peines capitales les plus horribles, et adoucir les autres, mérite les éloges des hommes sages et bienveillans de tous les partis. Le cardinal prévenant pour tous les étrangers, l'est particulièrement pour les anglais qu'il reçoit chez lui, et auxquels il procure au dehors toutes les facilités possibles avec la politesse la plus gracieuse. Le cardinal Gonsalvi est le plus distingué des princes de l'Église sous le rapport des avantages personnels; et nous avons souvent entendu les beautés anglaises, quand elles dirigeaient leurs lorgnettes sur le divan du Quirinal, se dire entre elles : *Voilà Caccia Piatti, le pauvre cher homme! et le petit Doria! et les yeux de Gonsalvi!*

dans son pays, *étant à Rome fait comme à Rome*.

Les palais romains, plus nombreux, plus somptueux et plus vastes que les autres palais d'Italie, sont totalement dépourvus d'intérêt historique. Pas un seul souvenir ne peut arrêter les pas de l'étranger sur leur seuil ; et le S. P. Q. R., gravé sur leurs portails massifs, ne sert qu'à rappeler des hommes et des temps qui, par une comparaison inévitable, font paraître plus sensible l'existence dégradée des modernes patriciens romains.

Les palais de Rome appartiennent à l'histoire de son Église. Ce ne sont point les résultats de l'opulence commerciale ou des entreprises ; ce sont des monumens (1) de la prodigalité des papes pour leurs enfans illégitimes, ou de l'influence de ce fatal népotisme qui a créé dans Rome une classe de tyrans inconnue au reste de l'Italie (2). Le pillage, les injustices, les

(1) Ceci paraît peut-être dur et calomnieux, mais la libéralité elle-même, *quoiqu'elle n'avance rien malicieusement*, ne peut atténuer des faits historiques. Les papes des quinzième et seizième siècles ne prenaient pas la peine de cacher leurs amours. Les enfans des pontifes, Farnèse et Borgia, vivaient ouvertement avec eux ; et même pendant le règne de Louis XIV, quand le cardinal de Retz vint à Rome, son premier hommage fut offert à la maîtresse du pape, l'infâme D. Olimpia, qui fit empoisonner le cardinal Patilla. Le neveu de cette dame, encore enfant, obtint le chapeau de cardinal. S'il eût été permis aux papes de se marier, de tels désordres n'auraient pas existé ; mais les lois de la nature ne sont jamais violées impunément.

(2) Les neveux du pape Barberini, Urbain VIII, portèrent le peuple au désespoir par leurs cruautés et leurs exactions. Le cardinal Francesco, le plus jeune de ses neveux, fit trancher la tête au marquis Bentivoglio, parce qu'il était soupçonné d'avoir écrit un livre contre la cour de Rome. Il fit mourir le duc d'Ascoli pour une conspiration suppo-



crimes des neveux des papes, comme princes ou comme cardinaux, ne peuvent être estimés qu'en parcourant les mémoires qu'ils ont laissés de temps à autre sous diverses formes; surtout en visitant leurs *villas* et leurs palais, en apprenant par des autorités contemporaines et incontestables les revenus dont jouissent encore leurs descendans, même après des siècles de mauvaise administration et de négligence, même après tout ce qui a été dit des exactions et des spoliations françaises et révolutionnaires (1). Les

sée contre le pape. Pour s'emparer des biens du comte Andrea Casali, il le fit condamner aux galères, après avoir été battu jusqu'à être laissé pour mort. Le vénérable Frangipani fut mis plusieurs fois à la torture, pour le forcer de céder ses domaines aux neveux du pape, ce qu'il refusa jusqu'à la dernière extrémité. Les taxes levées par ce prince au nom de son oncle, sur le peuple, entraînèrent des milliers de personnes à la ruine ou à l'exil. Il usurpa les revenus de quarante-sept bénéfices; mais à la mort du pape il fut obligé de se réfugier en France pour échapper à la rage populaire. Les crimes de son frère aîné, encore plus dégoûtans et plus atroces, le réduisirent aussi à chercher son salut dans une terre étrangère. La Ceca Buffona, fameuse par sa beauté et ses plaisanteries, était la maîtresse de cet homme, et elle fut publiquement fouettée dans les rues de Rome, à cause de son impudicité. Tels sont les souvenirs que rappelle le palais Barberini; et quoiqu'il fût nouvellement meublé par le prince actuel, quand nous l'avons visité, quoique le trône de l'antichambre fût tout neuf, et que les domestiques eussent tous des livrées fraîches, on n'en approchait qu'à travers des vestiges de désordre, de malpropreté, de ruine, qui feraient horreur au plus pauvre laboureur anglais, s'il les trouvait devant sa chaumière. Des ateliers de sculpteurs et des taudis de mendians se voient jusque dans l'intérieur des grandes portes, et encombrent la cour dévastée; tandis que sur le dôme somptueux on voit briller les armes des Barberini, élevées devant le trône de la Divinité, par le temps, la vertu et l'éternité! Dans une autre salle on a peint l'histoire des vertus d'Urbain VIII!!!

(1) « C'est à ce caprice du despotisme, dit Addisson, que

brigands féodaux, ainsi que les bandits qui infestent maintenant le territoire romain, gagnèrent leurs possessions par la force ouverte, et soutinrent leurs violences hardies par une intrépidité qui aurait mérité le nom d'héroïsme, si elle eut été employée dans une meilleure cause ; mais les acquisitions faites par les héros du népotisme, n'étaient point le prix du courage, la récompense des travaux endurés et des dangers bravés ; elles étaient dues aux galères, à la potence, à la roue, au stilet autorisé, aux asiles pour les bandes de meurtriers qui désolaient le pays, asiles réclamés par les princes, cardinaux romains, presque jusqu'à nos jours. Enfin l'autorité papale ne pouvant plus satisfaire leur insatiable cupidité, les trésors de l'état épuisés, ne pouvant plus se verser dans leurs coffres (2), les papes leur permirent tous les moyens de pillage qu'un pays sans lois et un gouvernement absolu peuvent fournir. L'aspect que présentent maintenant les palais des princes descendans directs ou collatéraux des neveux des pontifes, est une grande leçon de morale et de politique offerte par le temps pour l'avantage de la postérité ; mais que la postérité ne médite pas toujours assez profondément. Depuis la première impression faite par la

Rome doit sa splendeur actuelle ; car il eut été impossible d'avoir pu ériger tant de somptueux palais, etc., si les *richesses de la nation* n'étaient pas tombées en différens temps dans les mains de quelques familles particulières. »

(2) Les richesses de la famille Chigi, et les trésors de leurs palais, sont en partie produits par une grande quantité de vaisselle d'or offerte par le roi de Portugal à Alexandre VII. A sa mort, les cardinaux neveux pillèrent le palais du Vatican, et l'on prétend qu'ils vendirent les tapisseries et même les orangers du Quirinal.

saleté et l'ostentation de l'antichambre d'un palais romain, jusqu'à celle que produit le grenier, résidence ordinaire des héritiers des Barberini, des Colonna, des Doria, etc. (1), toutes les pièces intermédiaires font un effet qui tient à l'expression de deux caractères, l'absence de cette convenance et de

(1) Les exceptions à cet aspect général sont les palais occupés par les ambassadeurs, et ceux qui ont été achetés par les membres de la famille Bonaparte, nommément celui de madame Letitia, du cardinal Fesch, de Lucien, et de Louis, ex-roi de Hollande. Leur charmante sœur, la princesse Pauline Borghèse, habite le palais de son mari. Toutes ces résidences se distinguent par la commodité, l'ordre et l'élégance. Nous visitions souvent madame Letitia et le cardinal Fesch, et nous trouvions toujours dans leurs palais une abondance de feux (chose tout-à-fait inusitée à Rome), des domestiques vêtus de livrées magnifiques (celle de Madame, verte et or, l'ancienne livrée impériale de France); et des tapis partout, excepté sur les escaliers et dans les antichambres. De tels établissemens sont des anomalies au milieu du désordre et de l'abandon qui règnent généralement dans cette capitale. La galerie du cardinal (une des meilleures de Rome) a été arrangée depuis la restauration : elle occupe trois étages de son beau palais. Outre une excellente collection des maîtres italiens, cette galerie est singulièrement riche en tableaux flamands. En parcourant un jour avec son éminence le premier appartement, nous entrâmes par hasard dans une suite de pièces où des piles de tableaux étaient rangées contre les murs, ou couvraient le parquet. Comme nous demandâmes quelle était la destination de tout cela, nous apprîmes que son éminence avait l'intention d'envoyer ces tableaux à diverses églises des pays catholiques qui avaient été spoliées ou dégradées pendant les trente dernières années. Ce cardinal est le seul membre du conclave qui encourage actuellement les arts et qui achète des tableaux : les autres se contentent de faire faire leurs portraits quand ils reçoivent le chapeau (formalité qui accompagne leur élévation); et ils payent pour ces chefs-d'œuvre quelques *écus* à de misérables peintres; du moins c'est ce qui nous a été dit par un des premiers artistes de Rome.

cette propreté qui marquent l'état de la société où l'homme est le plus heureux et le plus libre, et la présence de cette accumulation de magnificence inutile qui appartient au pays où il n'existe que deux classes : les esclaves et leurs maîtres.

Un palais romain du premier ordre est un édifice vaste et massif, plus imposant par la grandeur de ses dimensions que par la beauté de son architecture; car la plupart ont été bâtis vers la fin du seizième siècle, quand les arts commençaient à décliner. La façade large et élevée, qui donne sur la rue, est construite en pierre de taille; et le pesant portail ouvre sur la cour, autour de laquelle le palais est quelquefois érigé (comme le palais Borghèse), et qui est bordée aux deux tiers par des portiques ouverts. Ce *cortile* est fréquemment un réceptacle d'immondices; et les escaliers de marbre, spacieux, ouverts, et souvent très-beaux, offensent presque toujours et l'odorat et la vue : tout est *immondezzaio*; et depuis l'antichambre jusqu'à l'attique, ce terme est également applicable. Quand le visiteur monte ces escaliers d'un pas ralenti par la fatigue, aucun son, aucune figure humaine ne s'offre pour lui indiquer son chemin; et le maître, les hôtes, les étrangers ne sont reçus, ni par un portier grondeur, ni même par un chien aboyant; tout est silencieux comme la tombe, ou comme l'habitation d'un sybarite endormi. On est obligé de monter et descendre plus d'une fois ces superbes escaliers revêtus de marbre et de saletés, et l'on désespère de trouver la corde malpropre qui répond à la sonnette de l'antichambre : quand elle est enfin trouvée et qu'on a sonné, un de ces visages rechignés qu'on a coutume d'aper-

cevoir derrière les voitures des cardinaux et des princes, paraît sur le pallier du dernier étage, et appelle le *cicerone* du palais pour conduire *i forestieri*. L'antichambre s'ouvre de l'intérieur, et l'on voit quelque vieux *capo di famiglia* qui a survécu à trois générations de ses maîtres dégénérés, et qui porte encore les restes de la livrée qui lui a été donnée par le premier. Les murs noircis de cette antichambre sont partiellement couverts des plus grands et des plus mauvais tableaux de la collection, et de lambeaux de tapisseries fanées. Le plancher ressemble à celui d'un estaminet de campagne. Le plafond et les boiseries sont enfumés et salis comme ceux d'un corps-de-garde; et un banc de bois formant un coffre, une table de planches et une couple de vieilles chaises de cuir, complètent l'ameublement de ce vestibule des appartemens les plus somptueux. On est étonné de voir au milieu de ce désordre et de cette bassesse un trône s'élever : chaque prince romain, étant souverain dans ses domaines, a non-seulement son trône dans l'antichambre, mais très-souvent, il en a encore un autre dans la pièce d'honneur. Le dais de velours cramoisi bordé d'or et couvert d'écussons, qui s'étend sur ce siége d'état, ombrage en même temps le sale palefrenier qui nettoye les bottes du prince ou les souliers du cardinal. Là sont aussi rangés les chandeliers de cuivre, avec les restes des chandelles qu'on a usées le soir précédent; des habits à baguetter, des potages qui refroidissent, et des perruques qui doivent être accommodées; car cette pièce est l'atelier de tous les ouvrages du logis, et le trône sert maintenant à tous les usages, hors à celui pour lequel il a été fait. Depuis la révolution, les

princes romains ont perdu leurs priviléges féodaux ; et quoique souverains de nom, ils n'ont point recouvré cette plénitude de pouvoir qui sera peut-être rétablie en leur faveur avec d'autres anciens abus, par l'influence de la Sainte-Alliance.

On peut voir là quelques malheureux valets raccommodant un habit ou nettoyant une lampe, le Jocrisse ou le Sganarelle de la maison ; tandis que le vieux gardien est assis tranquillement dans un coin, et réchauffe ses doigts engourdis sur un petit vaisseau de cuivre qui contient quelques charbons à demi éteints, le seul feu visible dans tout le palais, même pendant les jours humides d'un hiver romain (1). Les pièces qui succèdent à celle-là, sont ordinairement au-dessus de tout éloge, par le nombre, l'étendue, la richesse et les trésors des arts qu'elles contiennent. Il n'y a pas une seule de ces magnifiques demeures, à présent abandonnées, qui ne soit digne de loger le souverain le plus fastueux ; et, en parcourant les palais Borghèse, Corsini, Doria-Pamfili, Farnèse, Barberini et Colonna, on est convaincu que, malgré la suite nombreuse que les princes et cardinaux romains entretenaient, ils n'ont jamais pu occuper leurs palais entiers. Dans le coin de l'un de ces édifices, l'ambassadeur de Naples vit comme un rat au milieu d'un grenier. (2)

(1) Pendant l'hiver que nous avons passé à Rome, il est tombé tant de neige, qu'un membre de l'académie des Arcades nous a assurés « qu'on n'en avait pas vu de semblable depuis celle qui chassa Annibal de la *porta Collina.* » Les journées étaient délicieuses, mais dans les matinées et les soirées le feu était indispensable ; cependant je n'en ai jamais vu dans aucun palais romain, excepté ceux qui étaient habités par des étrangers et par la famille Bonaparte.

(2) Dans le palais Farnèse.

Maintenant leurs nobles possesseurs, plus pauvres d'esprit et de moyens que leurs ancêtres, sont nichés dans un petit nombre de chambres du second étage, ou du troisième, quand le second est, ainsi que le premier, dévoué aux tableaux; ou bien l'héritier célibataire d'une famille autrefois puissante occupe une aile séparée, et vit dans l'obscurité et le dénuement, distrait par les cartes ou par la bigoterie, ou livré à l'hypocondrie. Nous vîmes des exemples semblables dans deux ou trois des plus nobles palais de Rome. Malgré la gêne, et souvent même la pauvreté, qui a induit les princes romains à vendre une grande partie de leurs tableaux, les collections offertes aux regards dans leurs galeries sont plus belles et plus nombreuses que celles de toutes les autres villes d'Italie. Les galeries des palais Doria, Sciarra-Colonna, Borghèse et Corsini, sont particulièrement remarquables; mais les peintures y sont tout-à-fait négligées, et la poussière des siècles, qu'on a laissé accumuler sur les ouvrages de Raphaël, du Titien, du Dominiquin, etc., paraît avoir été conservée avec une religieuse vénération. Rien n'a été déplacé ni changé depuis la formation des collections; et telle est l'inertie qui caractérise les modernes patriciens romains, que, dans le temps de la révolution, quand plusieurs jeunes gens des familles les plus distinguées furent forcés à l'activité par les événemens, ils découvrirent dans leurs palais, des garde-meubles (1) remplis de trésors qui n'avaient jamais vu

(1) La bibliothèque du palais Borghèse n'avait pas été ouverte depuis bien des années, à l'époque de la révolution. Quelque temps après cet événement, quand le jeune prince eut épousé une des sœurs de Bonaparte, on proposa un jour

le jour, et dont on connaissait à peine l'existence. Quoique les princes actuels Corsini et Borghèse résident habituellement à Florence où ils ont de grandes propriétés et de beaux palais, ceux qu'ils possèdent à Rome sont parmi les plus nobles et les mieux conservés. Les galeries et les bibliothéques de l'un et de l'autre nous ont été ouvertes sur la recommandation particulière que leurs maîtres avaient bien voulu donner en notre faveur.

Le palais Corsini doit sa magnificence au pape de ce nom, Clément XII. Il a été habité long-temps par la reine Christine de Suède, qui y mourut en 1689; et sa richesse et sa grandeur le rendaient bien digne d'un locataire royal. Mais maintenant on ne voit plus une multitude de laquais remplir sa grande salle; on ne voit plus de *creato* ou dépendans (1) attendre dans l'antichambre; l'herbe croît dans les cours abandonnées, et un révérend et authentique monsignor, niché dans sa bibliothéque, dont il fait les honneurs d'une manière parfaitement caracté-

à la princesse douairière, comme une sorte de partie folle, pour passer le temps après dîner, d'aller visiter cette bibliothéque. Quand on en eut enfin trouvé les clefs, la société se dirigea vers elle avec des flambeaux; mais en ouvrant la porte, la première chambre parut tout en feu : ce singulier spectacle provenait des toiles d'araignées qui s'étaient enflammées au moment où les lumières avaient été approchées, et l'incendie, si rapidement allumé, s'éteignit aussi rapidement. Des profusions d'ouvrages d'or, d'argent et d'ivoire, du travail le plus précieux, ont été trouvés dans le garde-meuble du même palais.

(1) Tous ceux qui dépendaient de la faveur et de la protection d'un prince ou d'un cardinal romain, étaient nommés ses *creati*, ses *créatures*.



ristique, occupe seul cette noble demeure (1). La bibliothéque consiste en huit grandes pièces; elle possède une précieuse collection des ouvrages connus en Italie dans le quinzième siècle. Deux cents volumes de gravures augmentent encore ses trésors. Parmi ses curiosités littéraires, on remarque le livre de prières de Colomb, qui lui avait été donné par le pape, et qu'il avait légué à la république de Gênes, comme l'indique un codicille écrit de sa main, et placé sur une des pages. Cependant on a écrit des volumes pour prouver que ce codicille était faux.

Mais dans ce vaste répertoire des lettres et des arts, rien ne paraît plus curieux que d'y voir une pièce entièrement consacrée aux disputes des jansénistes et des molinistes. Le précédent bibliothécaire se trouvant un furieux janséniste, fit cette collection dans un temps où les princes Corsini ne visitaient pas souvent leur bibliothéque. Il se trouve là un volume qui renferme un catalogue de tous les pères (je ne me souviens plus de quelle doctrine) qui s'étaient donnés au diable, avec une description très-exacte de la maison du diable où ils étaient logés. Ce sont de singulières peintures de l'esprit humain (2),

(1) Le prince Corsini a eu la bonté de nous donner une lettre d'introduction pour son bibliothécaire, dont les titres remplissaient tout le dessus de l'enveloppe: c'est un trait curieux des mœurs qui existent encore à Rome, un reste de la pompe des siècles aristocratiques. Le bibliothécaire d'un prince romain a en effet plus de dignités qu'un duc anglais.

(2) Quelques anciennes bibliothéques d'Italie, dévouées à la théologie, présentent les plus singuliers monumens des aberrations de l'esprit dans le sens de la bigoterie et de l'ignorance. On dirait que Montfaucon ne visitait ce pays, en 1698, que pour y voir ces répertoires de la folie hu-

qui seraient même très-amusantes si elles ne se rattachaient pas à des maux que l'erreur tend toujours à multiplier.

Parmi les tableaux, ceux qui nous frappèrent le plus étaient un *Ecce Homo* du Guerchin, plus agonisant, mais moins divin que celui de Carlo Dolce; une Vierge avec l'Enfant Jésus, du Caravage (dans ce tableau, l'enfant est un gros garçon de cinq à six ans, vêtu d'un habit jaune; et la Vierge, une jeune paysanne robuste, dans le costume d'une villageoise romaine, avec les manches de son corset attachées par des rubans rouges); et le beau mais terrible portrait de l'atroce Philippe II, par le Titien : cette tête est une satire contre l'humanité.

Le casino Corsini, sur le mont Janiculum, est annexé à ce vaste palais, et il occupe le site de la villa de Julius Martial, cousin du poète épigrammatique. Les maisons de ces princes romains modernes offraient une extravagance de luxe incon-

maine, qui paraissent l'avoir extrêmement édifié. Sa description de la bibliothéque du chevalier Belcredius, de Pavie, mérite d'être citée. Ayant d'abord prévenu le lecteur « que c'était une personne recommandable par sa piété, *et qui lui avait prêté sa voiture*, » il ajoute : « Il a une singulière bibliothéque, fort nombreuse, et telle qu'on n'en pourrait trouver nulle part une semblable; elle est entièrement remplie de livres qui ont été écrits pour la défense de l'immaculée conception de la bienheureuse Vierge Marie, la plupart composés par des moines franciscains. Je pris un de ces volumes au hasard (l'auteur était un fra Alva) : à la première page, on voyait la Vierge élevée dans les airs au-dessus d'un enclos de murailles fortifiées de tours, dans chacune desquelles paraissait un franciscain combattant contre le dragon à plusieurs têtes, adversaire de ce mystère. »

(MONTFAUCON.)

nue aux hommes les plus voluptueux du siècle d'Auguste.

Le palais Borghèse, vulgairement appelé par les badauds de Rome *Cembalo* (clavecin) *di Borghese*, à cause de sa forme, est l'ouvrage de Paul v, qui appartenait à cette famille. Sa grande cour, ses beaux portiques soutenus par des colonnes de granit, sont les principaux traits de son architecture. Il couvre un espace immense, et c'est un splendide monument du système qu'il rappelle. Le rez-de-chaussée comprend onze belles salles, toutes consacrées à la galerie, et contenant des ouvrages des grands maîtres de tous les pays. On dit que soixante de ces tableaux sont de la plus grande valeur; et plusieurs des portraits de Raphaël, Titien et Jules Romain, ont un intérêt historique, outre celui qu'ils inspirent comme productions exquises des artistes les plus célèbres. Les appartemens privés du prince sont dans l'aile gauche, et l'autre côté est habité par la princesse Pauline et sa suite.

La villa Borghèse, dans les murs de la ville, est presque le double du palais dont elle est très-voisine; elle a été autrefois la plus célèbre des villas romaines (1). Elle a été bâtie par le cardinal Scipion Borghèse, neveu de Paul v; et ses jardins et son lac occupent une circonférence de près de trois milles. L'intérieur est rempli de sculptures antiques et

(1) La villa Borghèse (dit Montfaucon) est ce qui mérite le mieux d'être vu à Rome. C'est de cette villa que furent tirées les statues que le prince Borghèse vendit à Napoléon, pour des biens nationaux du Piémont, qui appartenait alors à la France. Leur absence est cependant à peine aperçue au milieu de l'abondance d'objets rares et précieux qu'elle renferme.

modernes, de tableaux et de mosaïques, et ses jardins sont couverts de casinos, de temples, de citadelles, de volières, de tout ce qu'un goût faux et un faste exagéré, joint à une fortune immense, pouvaient accumuler. Maintenant ses marbres de Paros, ses bosquets charmans, silencieux, et habités seulement par le vieux concierge, contrastent d'une manière frappante avec les lourdes murailles ruinées qui se voient près de là; ces murailles que l'empereur Aurélien fit élever pour former les nouvelles limites de Rome, et que Bélisaire trouva tombant déjà de vétusté : cette vénérable ruine est nommée le *Muro torto*, à cause de son inclinaison dont Procope fait mention.

Une autre villa Borghèse, située au milieu de bois, de jardins, de cascades et de torrens, spacieuse, superbe et dévastée, a été élevée sur les charmantes collines de Frascati, par les mêmes richesses qui ont bâti la première. Une promenade délicieuse, coupée dans la forêt, la fait communiquer à la casa Mondragone, appartenant également au prince, et également abandonnée, quoique éminemment favorisée de la nature (1). Mais parmi toutes les villas de la famille Borghèse, une seule est habitable, une seule offre la propreté anglaise, l'élégance française et le goût italien, unis de la manière la plus heureuse; c'est la villa Paolina Bonaparte Borghèse, ornée, meublée et réparée par la princesse. Ceux qui ont passé une matinée de prin-

(1) On a tant écrit anciennement et récemment, sur Frascati, Albano, Tivoli, qu'il est inutile de parler encore sur des sujets épuisés dont les descriptions sont devenues tout-à-fait banales.

temps dans cette aimable retraite, et partagé un des déjeûners que la princesse y donne toutes les semaines, ont vu l'intérieur d'une villa sous un aspect qui offre un singulier solécisme dans les habitudes romaines. (1)

La villa Farnesina, qui est plutôt un *casino* qu'une villa, appartient à la famille Farnèse (2). Elle est située dans les murs de Rome, non loin du palais Farnèse, et elle a été bâtie par Agostino Chigi, un simple citoyen, un marchand du temps de Léon X, auquel Chigi offrit un superbe banquet, quand sa maison fut achevée. Ces citoyens romains partageaient avec les papes et les princes les travaux des Bramante et des Raphaël, et l'une des pièces de la Farnesina est entièrement peinte par ce dernier et ses principaux élèves. Le sujet de cette précieuse fresque est l'histoire de *Galatée;* mais la *prima donna* du tableau est une nymphe emportée par un triton. On est enlevé à l'admiration de cet ouvrage si achevé, par une tête simplement esquissée, une tête colossale: quoiqu'elle ait été simplement tracée

(1) Le jour qui précéda notre départ de Rome, nous avons déjeûné à la villa Paolina avec une société composée de nobles anglais des deux sexes, de princes romains et allemands, et de négocians américains, singulier congrès. On servit des confitures, des glaces, des vins légers et du café; et le principal amusement fut de parcourir les élégans appartemens, d'errer dans les jardins, et de visiter quelques antiquités qui se trouvent renfermées dans leurs murs; ce sont des vestiges du camp des prétoriens.

(2) Les palais Farnèse, à Rome, appartiennent maintenant au roi de Naples, qui les a dépouillés des précieuses productions des arts qu'ils renfermaient. Les belles fresques du palais Farnèse, par les Carrache, et celles de la Farnesina, n'ont été laissées que parce qu'elles ne pouvaient être enlevées.

avec un charbon, toute la beauté des Néréides de Raphaël, toute la grâce de la Diane de Volterra, ne peuvent détourner l'attention qu'elle commande. Daniel de Volterra, élève favori de Michel-Ange, avait été employé avec les disciples de Raphaël à peindre cette pièce, et il avait prié son maître immortel de venir voir son ouvrage, et de lui donner ses avis. Michel-Ange arriva à la Farnesina avant son élève, et tourmenté par cette sorte d'ennui impatient (la maladie des hommes de génie), il saisit un charbon, et traça cette tête puissante, qui porte, ainsi que sa terrible main (1), la marque de cet esprit créateur qui produisit *Moïse* et le *Jour*. Au milieu des corniches et des bas-reliefs qui brillent de tous côtés, cette tête charbonnée paraît sur un espace qu'on a laissé vide pendant des siècles, par respect pour l'empreinte qu'il porte : tout commence à se faner autour d'elle, même les teintes de Raphaël; mais elle semble indélébile. Cette salle a été le théâtre d'une des plus plaisantes aventures de Cellini, de son entrevue avec Madonna Chigi, qu'il décrit comme une créature gracieuse et riante, *gentile al possibile*. La Galatée de Raphaël et la tête de Buonarotti étaient sans doute également oubliées quand elle prononça en souriant son *Addio Benvenuto*, qui resta dans sa mémoire avec le *piacevolissimo riso* qui l'accompagnait, et qu'il rappelle après quarante années avec une tendresse si marquée. A ces images de Raphaël, de Michel-Ange, de Cellini, succèdent les souvenirs des fiers et puissans ducs Farnèse, et

(1) *Mano terribile*, dit Vasari en parlant de la main esquissée par Buonarotti, quand on lui demanda un échantillon de son dessin.

des fêtes royales qu'ils ont données quand ils furent appelés au trône de Naples. Maintenant il ne reste pas une trace de leur existence : la désolation triomphe dans ce lieu, les salles sont nues, le temps et l'humidité altérent tous les jours les teintes vivaces de la Psyché et de la Galatée. Les délicieux jardins (1) dont jouissait l'honnête Chigi, négligés et couverts de mauvaises herbes, dominent les rivages ruinés du Tibre déchu, et la Campagne de Rome elle-même n'offre pas un aspect plus mélancolique, que le pavillon autrefois si brillant de la villa Farnesina.

La villa Doria-Pamfili, une des plus belles des environs de Rome, a été bâtie dans le dix-septième siècle par le neveu du pape Pamfili, Innocent x, dont la passion extravagante pour sa belle-sœur, D. Olimpia Maldacchini, est un des traits les plus notables de sa vie. Le site, les bois, les jardins, sont vraiment délicieux ; le palais a tous les traits génériques de ces sortes d'édifices ; il est rempli de tableaux et de statues, négligé et ruiné. Le *custode* qui nous le montra, et qui habitait une petite maison adjacente, l'ouvrit comme si c'eût été une loge au spectacle. Les salles étaient pleines de meubles pesans et massifs. Cette demeure pouvait offrir une magnifique retraite contre les odeurs désagréables et l'air enfermé de Rome ; mais, quoiqu'elle en soit assez rapprochée pour qu'on y arrive en dix minutes en voiture, le gardien nous assura que les princes et princesses Pamfili-Doria ne l'avaient pas visitée de-

(1) Il y a dans ce jardin un charmant portique dilapidé, où Vasari mena le Titien pour lui montrer les fresques de Peruzzi. *Mi ricordo che menando io il cavaliere Tiziano, pittore eccelentissimo e onorato, a vedere quella loggia, etc. etc.*

puis près de cinq ans (1). Nous vîmes les plus charmantes fleurs printanières, les violettes, les anémones croissant spontanément entre les dalles brisées des parterres ; il était impossible de voir rien de plus aimable et de plus solitaire.

Une des chambres les plus anciennes de cette villa est un cabinet portant le nom de D. Olimpia ; le gardien tirant d'un tiroir une palatine de plumes rouges, insista pour nous faire accepter une des plumes, *come una reliquia della signora principessa Olimpia ;* relique probablement aussi authen-

(1) On nous a conté à Rome cent anecdotes curieuses sur l'inertie des princes romains; l'une d'elles prouve à elle seule tout ce qu'on peut dire à ce sujet. Il est impossible de trouver dans tout l'état romain un site plus fameux ou plus intéressant que Palestrina, la Preneste des anciens, le précurseur de la *ville éternelle*, la scène des guerres de Sylla, et la retraite de Marius, mémorable dans le moyen âge comme le théâtre des guerres sacrées et des efforts des pontifes, comme le rempart des Colonne et le sujet de la colère de Boniface VIII, Palestrine, avec toutes ses ruines, ses souvenirs et sa désolation appartient maintenant aux princes Barberini, qui, depuis trois générations, n'ont point vu ce domaine. Le seigneur actuel de cette terre, à qui la personne de qui je tiens cette anecdote demandait pourquoi il ne visitait pas un lieu si remarquable, qui n'était qu'à une journée de son palais de Rome, répliqua : « Parce que mon père ne l'a jamais visité ; et de plus cette journée est trop longue pour que je puisse la faire avec mes chevaux, et ce voyage ne vaudrait pas les frais de poste. »

Frascati, la patrie de Caton, de Cicéron, partage le sort de Palestrina. Tusculum (ou au moins son emplacement) a été acheté par Lucien Bonaparte : après avoir résidé longtemps sur ce sol classique, où il jouissait du bonheur domestique dans le sein de sa respectable famille, il en a été chassé par des bandits, qui, sortant des montagnes, viennent presque jusqu'aux portes de Rome.

tique et aussi efficace que plusieurs autres choses qui portent le même nom à Rome. (1)

La villa Albani, élevée vers le milieu du siècle précédent, par le dernier cardinal de ce nom, et appartenant au présent cardinal Albani, est la plus parfaite et la plus fraîchement décorée de toutes les villas romaines. Elle a toute la pureté et toute l'élégance d'un temple grec : c'est un petit Panthéon dédié à tous les dieux champêtres, dont les statues (les plus parfaits ouvrages de l'antiquité) remplissent ses portiques de marbre et ses galeries. Cette fabrique paraît même trop idéale pour une habitation humaine: cependant elle offre une assez commode résidence, et c'est la seule qui réalise l'idée que les imaginations vives se font des maisons de campagne italiennes. Les murs sont incrustés de bas-reliefs; les corridors offrent de tous côtés des groupes de nymphes et de faunes. Les plafonds ne sont qu'or et azur; les salons sont rafraîchis par des zéphyrs chargés du parfum des fleurs des orangers; les jardins, parsemés de temples, commandent une vue qui se termine par des collines ondoyantes, dont le nom même est poétique. Quand nous l'avons visitée, une vapeur bleuâtre et lointaine voilait les déserts intermédiaires de la *campagna*, et la rosée et la lumière du matin prêtaient leur fraîcheur et leur éclat à un paysage et à une fabrique tels que

(1) Le portrait de cette Montespan pontificale est conservé dans la villa Panfili. C'est une virago au front sévère, assez formidable pour tenir le conclave entier en respect, et aussi faisait-elle. Le pape Innocent répondait constamment à toutes les remontrances qu'on lui faisait sur son amour : *Rimediaremo, rimediaremo* (nous verrons à réformer cela).

l'Amour aurait pu les choisir pour y conduire sa Psyché, quand il la déroba à la colère de Vénus. Mais quand le premier enchantement se dissipe, on retrouve le vrai caractère d'une villa romaine. Les artichauts et les choux croissent parmi des faunes et des satyres qui paraissent produits par le ciseau d'un Praxitèle. L'éminentissime padrone de cette délicieuse villa n'en visite guère les merveilles que dans le cours de ses promenades du matin, où il s'y arrête quelquefois par hasard; et les jardins sont loués à un marchand d'herbages romain, qui y fait cultiver des légumes en hiver et au printemps. Pendant l'été, le gardien lui-même quitte sa chaumière, et la villa Albani est entièrement abandonnée à ce terrible fléau, résultat de la politique et des crimes de Rome, la *mal-aria*, dont les causes et les effets sont tous moralement liés, et dont la justice poétique est visible de toutes parts.

Rome moderne, très-évidemment distincte des anciennes ruines, et des palais des princes et des pontifes, est tout-à-fait éloignée des vestiges de l'antiquité, et dépare la splendeur des édifices des derniers siècles. Lalande a remarqué que *la grande et glorieuse Rome* ressemble, au premier coup d'œil, à une ville de province française; et c'est en effet une des cités les plus modernes de l'Italie, et tout-à-fait hors des sites de la capitale des Césars. La ville de Rome du moyen âge, si souvent désolée par les nobles factieux et le peuple turbulent de ces temps agités, s'élevait au milieu des nobles monumens des anciens, dont il existait alors des fragmens imposans; car les Barberini et les Farnesi n'avaient pas encore dépouillé les temples de leurs colonnes,

et les amphithéâtres de leurs marbres. A la fin du seizième siècle, la masse des ruelles irrégulières qui constituaient la cité disparut, et une nouvelle ville (1) fut bâtie à la hâte par l'actif et impétueux Sixte-Quint, qui mêla les habitations mal construites du peuple avec les palais gigantesques des princes. Cette ville, bornée de tous côtés par des déserts ou des ruines, renferme peu de ces vénérables monumens antiques dont l'imagination suppose Rome presque entièrement composée.

L'entrée de l'ex-Caput-Mundi par la *porta del Popolo* est bien propre à dissiper ces illusions. La *piazza del Popolo* n'a rien qui la distingue de celle de la ville de province de Lalande, excepté l'obélisque égyptien, placé au centre. D'un côté est une caserne grossièrement bâtie, devant laquelle on peut voir muser les carabiniers du pape, et les douaniers prêts à fondre sur l'étranger nouvellement arrivé; de l'autre, une église très-simple et son couvent, avec une promenade sablonneuse, plantée sur une hauteur qui domine le bâtiment, et qui ne prend quelque intérêt que lorsqu'on sait qu'elle faisait partie du mont *Pincio*. En face de la *porta del Popolo* sont deux jolies églises qui occupent les points où se joignent trois rues étroites et longues; celle du milieu est le *Corso*; elle ressemble à son entrée, à une des vieilles rues de la Cité de Londres : mais à la fin, les fabriques inférieures et les misérables boutiques sont

(1) Le cardinal Bentivoglio en retournant à Rome, après une courte absence sous le pontificat de Sixte-Quint, ne la reconnaissait plus. « Non riconobbi quasi più Roma si » nuova trovai la corte d'interessi e di faccie, e si mutata » la città d'edifizj e di strade. » *Lettere*, p. 118.

remplacées tout à coup par les plus nobles palais de l'univers, qui continuent jusqu'à la place de Venise.

La route à droite (la *strada di Ripetta*), sombre, ruinée et abandonnée, est parallèle au Tibre ; et celle à gauche (la *via del Babbuino*, terminée par la place d'Espagne) est bordée par les hôtels fréquentés par les Anglais : les rues principales des villes de provinces françaises et anglaises peuvent donner l'idée de celle-ci. La haute et large façade d'un hôtel italien rappelle de loin en loin qu'on est en Italie ; mais partout les murs nouvellement blanchis, les portes et les volets des fenêtres peints en vert brillant, quelques tentatives de soins et de propreté, annoncent l'intention de se rapprocher du goût anglais, et l'on remarque des efforts vers l'ordre et la netteté qui ne se voient dans aucune autre partie de la ville, et qui même là sont généralement bornés à l'extérieur des maisons sur lesquelles l'inscription de *appartamenti da affittare* (1) attire l'œil des nouveaux arrivans. On peut voir, sur les vieux balcons des quatrièmes étages de cette rue, une *connaissance* de Saint-James qui regarde arriver le déjeuner de café froid, qui lui est apporté d'une *trattoria* voisine, et qui, à peine consolée par la vue du Colisée, de la perte de son élégant réduit d'Albano, jure que la *ville éternelle* est un cloaque éternel. Là, dans le *piano superiore*, qui serait en Angleterre un attique inférieur, l'infortuné gentilhomme de campagne anglais, entassé avec une demi-douzaine d'enfans et autant de bonnes, des précepteurs et des gouvernantes, regrette amèrement les pures jouissances et l'aisance substantielle de son manoir

(1) « Appartemens à louer. »

anglais, et soupire pour ses mérinos et ses south-downs; tandis que sa classique moitié lui explique les merveilles du *Campo vaccino* qu'elle a apprises dans Vasi, et déclare avec Erasme que même *les murailles de Rome sont plus savantes que les hommes de notre siècle*. Plus d'un groupe, venu des bords du Liffey ou du Shannon, éveille les échos latins de son logis sur la place d'Espagne, par les louanges du pape et des cardinaux, qui procurent aux voyageurs irlandais des amusemens que le *château de Dublin* lui-même ne peut offrir à ses élus; et ils se résolvent plus que jamais à soutenir de tout leur cœur un système qui produit l'ordre de choses actuel. Mais ils ne manquent jamais, malgré leurs ravissemens pour Saint-Pierre et le *vénérable pontife*, s'ils viennent à se rappeler leur terre natale, en buvant leur *falerne pur*, de porter les toasts de l'*influence de la religion protestante*, de la *glorieuse mémoire* et des *gentilshommes résidant en Irlande*.

La *via del Babbuino*, la *piazza d'Espagna* et une ou deux rues voisines sont littéralement des colonies anglaises; et le bruit, le mouvement et la vie que leurs habitans étrangers leur prêtent, est presque inconnu dans toutes les autres parties de cette *ville de la mort*.

Rome, dit Evelyn, *offre bien des motifs de tentation aux grands et à ceux qui délient facilement les cordons de leur bourse*, et c'est une vérité reconnue, surtout en visitant les ateliers des sculpteurs et des peintres, même par ceux qui ne sont point de *grands personnages*, et dont la bourse ne s'ouvre pas si aisément. Rome est, en effet, actuellement le grand atelier du monde, et c'est

sous ce rapport qu'il est le plus délicieux de la considérer. Le congrès de talens qui s'y rassemble de tous les pays de l'univers, vaut bien tous les autres congrès ; et le génie, envoyant ses enfans des régions de la Baltique ou des vallées brûlantes du Sud, pour avancer les arts, montre la société sous un aspect plus favorable que ces pompeuses assemblées de souverains dans lesquelles l'intérêt d'un petit nombre est toujours préféré au bien-être de tous, et qui sont aussi fatales aux libertés des nations qu'elles représentent, qu'à celles des peuples qu'elles veulent opprimer.

Parmi les débris, les ruines, les fragmens qui remplissent la cour et les avenues du palais Barberini, se trouvent les ateliers les plus distingués de Rome, dont plusieurs occupent, je pense, les mêmes qui avaient été faits par les ouvriers qui ont construit ce puissant édifice, quand le Colisée a été spolié pour son érection. Parmi ces *studii*, celui du *cavaliere* Thorwaldson est le plus intéressant, quoique ses ouvrages soient tellement demandés qu'il lui en reste fort peu à montrer. Ses bas-reliefs sont superbes, surtout celui qui représente le triomphe d'Alexandre, commandé pour la façade du Quirinal par Napoléon, dont les triomphes finirent avant l'ouvrage. Les têtes, particulièrement celle du conquérant, prise sur son buste au Capitole, sont très-frappantes. Un plâtre de ce bas-relief a été placé au Quirinal, et je crois qu'une copie en marbre a été achetée par M. de Sommariva, qui est sans aucun doute le plus généreux protecteur des arts en Europe. (1)

(1) La collection de M. Sommariva, à Paris, a déjà été



Dans l'atelier de Radolf-Schadow, sculpteur allemand, nous avons été frappés de sa *Filatrice* qui, outre ses autres mérites, a celui d'une extrême originalité, n'ayant rien qui soit emprunté à l'antique. C'est la figure d'une belle jeune fille occupée à filer. Elle est pleine de mouvement et de vie ; et l'attitude, avec une main élevée au-dessus de la tête, tandis que l'œil suit le mouvement de celle qui tient le fuseau près de la terre, est tout-à-fait pittoresque. Le fil doré semble vibrer sous l'impulsion de ses doigts tremblans.

Nous avons vu dans l'atelier de Fabrice une autre déviation de la dignité tranquille de l'antique : une Vénus essayant, avec l'expression de la douleur et de la curiosité, la pointe d'une flèche dont elle vient d'être blessée, tandis qu'un petit espiègle d'amour tâche de la lui enlever. Ce groupe charmant a été fait pour le prince Esterhazi, pour lequel presque tous les artistes d'Italie ont des ouvrages commandés.

Mais nos fréquentes visites dans l'un de ces ateliers n'étaient pas dues à la curiosité seule, nous y avons souvent cherché l'homme aussi bien que l'artiste ; et l'espoir de contempler les plus nobles productions du plus sublime des arts n'était pas le

citée par l'auteur dans *la France*. Nous avons retrouvé cet amateur distingué à Rome, à Naples, aussi empressé à acheter des bustes et des tableaux, que s'il avait à commencer et non à compléter une collection. Nous l'avons quelquefois accompagné à l'atelier de son ami Canova, et nous y avons été témoins des soins aimables qu'il se donnait pour rivaliser les potentats dans les bonnes grâces du génie de la sculpture. Je crois qu'il a réussi à emporter une nymphe favorite de Canova, qui avait plus de compétiteurs pour sa possession, qu'aucune beauté européenne vivante.

seul motif qui nous y conduisait : c'est l'atelier de Canova (1).

On se trouve toujours heureux, quand on peut opposer aux calomnies que l'envie et la sottise rassemblent sur la tête du génie, des preuves vivantes de l'union des talens supérieurs et des vertus les plus éminentes. La vie de Canova peut être citée sous ce point de vue. Dès ses premiers pas dans sa brillante carrière, sa famille a participé au bien-être que lui procuraient ses travaux ; et à mesure qu'il avança en âge et en renommée, la sphère de sa bienfaisance s'étendit avec celle de ses moyens : quand le pape, à son retour de sa mission désagréable à Paris (2),

(1) Le marquis Canova et son excellent frère l'abbé, ont été parmi nos premiers visiteurs à Rome ; et le plaisir que nous donnait leur société, au coin de notre feu, pendant la *prima sera*, est au nombre des plus grandes jouissances intellectuelles que nous ayons trouvées dans cette ville *intellectuelle*. Canova a de la vivacité et une grande universalité de connaissances, qui rendent sa conversation intéressante et animée ; ses vues de la société sont philosophiques, et telles que doit les avoir un esprit comme le sien, qui n'est point borné à l'art qu'il pratique. Ses manières et son air ont toute la simplicité du vrai talent et de l'élévation du caractère ; et il est aussi universellement estimé dans ses relations sociales, qu'il est admiré pour les productions de son génie.

(2) Il était envoyé pour surveiller l'envoi des statues restaurées. C'est à cette occasion qu'il a été créé marquis d'Ischia, titre qu'il ne prend cependant jamais. Le nom de Canova porte en lui-même des lettres de noblesse que les rois ne peuvent ni donner ni ôter, et il survivra aux souvenirs de toutes les distinctions féodales dont la royauté cherche inutilement à le charger. C'est une vanité bien puérile dans les potentats, de vouloir ainsi mettre en parallèle et en opposition la noblesse des institutions sociales et celle de la nature ; c'est appliquer la pierre de touche qui peut le mieux découvrir l'infériorité de la monnaie banale avec laquelle ils paient la servilité de leurs créatures.

lui donna un revenu annuel de trois mille piastres, il assigna une partie de cet accroissement de fortune à soutenir des familles d'artistes malheureuses.

L'atelier de Canova est beaucoup plus étendu que tous ceux de Rome, et l'assiduité de son travail ne peut être bien appréciée que par ceux à qui il a permis de parcourir ses galeries et ses salles d'étude. Des blocs de marbre immenses, de véritables montagnes, nouvellement tirés de leur carrière, remplissent les pièces inférieures; d'autres, sur lesquels on aperçoit les premiers rudimens de la création, succèdent à ceux-ci; enfin, on voit des formes qui paraissent prêtes à recevoir la vie, et qui rappellent les métamorphoses de la mythologie des anciens.

Plus loin, on découvre des groupes presque vivans, de beautés, de gens de lettres, de rois, de pontifes, avec les marques de leur dignité, les guirlandes, les sceptres, les couronnes, les tiares. Au milieu s'élève une forme colossale autour de laquelle les images des dynasties environnantes paraissent comme des pygmées. *Trois rois* ont commandé cette œuvre puissante du ciseau de Canova, cherchant par une émulation adulatrice à faire une idole de celui qui les avait fait des zéros. Aucun royal acheteur ne se présente maintenant pour réclamer la statue qui reste dans les mains de l'artiste. Sa seule inscription est Napoléon.

A l'extrémité de cet appartement est le cabinet du maître, loin du bruit et du mouvement des ouvriers: rien à notre avis n'était plus digne d'être vu dans Rome que Canova travaillant avec sa veste de nankin et ses pantoufles jaunes; l'énergie de son esprit donnant à son corps frêle et délicat une force her-

culienne ; tantôt abattant des masses de marbre, tantôt terminant des traits si fins que l'œil d'un artiste pouvait seul les distinguer. Quand nous visitâmes son atelier pour la première fois, il travaillait à sa nymphe qu'il appelle lui-même un *chef-d'œuvre*. Canova avait alors (en 1820) plus de soixante ans ; mais quoique sa santé soit faible, son enthousiasme n'est point refroidi, et son esprit a toute sa vigueur. Sa figure et sa taille sont parfaitement représentées, et sa physionomie très-bien exprimée dans son portrait, par sir Thomas Lawrence, qui venait d'être achevé quand nous arrivâmes à Rome. (1)

(1) Les ouvrages commandés par les gouvernemens italiens à Canova pendant les vingt dernières années, ont été considérables. Le gouvernement de Milan avait demandé un *Thésée*, dont le prix était immense, et dont les trois quarts étaient payés d'avance. A la restauration, l'empereur d'Autriche paya le reste, et emporta la statue à Vienne. Le gouvernement français avait aussi commandé un *Persée* pour Rome, et il est resté dans l'atelier de Canova, jusqu'à ce que M. Sommariva se soit présenté pour l'acheter ; alors le gouvernement papal, ramené à la justice par la honte, retint cet ouvrage, qui pouvait ajouter un nouvel éclat au Vatican, et paya la somme originairement convenue. Depuis cette époque, les gouvernemens d'Italie n'ont rien commandé à Canova ; et les cardinaux, les princes, les nobles romains n'ont pas acheté une seule statue ni un seul tableau aux artistes vivans. Le joli *Cupidon* qu'on voit dans le palais Sciarra Colonna, est un présent du peintre au prince qui porte ce nom superbe ; c'est le seul tableau moderne qu'on trouve dans ces palais. Les salons de la duchesse de Devonshire sont, au contraire, remplis d'ouvrages récens. La noble statue de la *Religion*, par Canova, qui aurait été si bien adaptée à Saint-Pierre, a été refusée par le gouvernement ; et l'auteur l'a donnée à son village natal, Possanio, où il a fait ériger, pour la recevoir, une église sur le plan et la dimension du portique du Panthéon. On dit qu'il avait l'intention de dédier ce temple à Dieu ; mais l'idée n'a pas été jugée orthodoxe, et l'église est restée sans nom et sans dédicace.

Il y a dans Rome quantité de jeunes artistes, pleins d'émulation, de talent et d'esprit, dans lesquels on trouve les rudimens d'un Raphaël, d'un Dominiquin, d'un Buonarotti ou d'un Jean de Bologne. Mais à quoi sert le génie, quand il ne peut être ni apprécié, ni encouragé, quand peu de gens admirent, et quand personne n'achète? Ce siècle n'est point celui des arts. S'il était propre à leur développement, on les verrait fleurir comme du temps de Jules et de Léon. Les supplémens artificiels fournis par les académies maintenant ouvertes à Rome, par les gouvernemens autrichien, français et russe, sont des preuves (ajoutées à plusieurs autres) de leur ignorance totale de la nature humaine et de la législation philosophique. Les pensions royales accordées au mérite indigent ou à la médiocrité favorisée ne servent qu'à éloigner l'habileté véritable des exercices auxquels il lui serait plus avantageux de se livrer d'après les divers besoins que chaque siècle produit. Le jeune artiste à qui il est permis de réaliser une fois sur sa toile les traits insignifians d'un prince, n'en sera pas moins occupé une partie de sa vie à dessiner des assiettes pour les manufactures de porcelaine, ou à modeler des candélabres; jusqu'à ce qu'enfin, après avoir traîné une pénible existence, il meure l'esprit abattu, le cœur brisé, bien convaincu que son génie a été méconnu et négligé, et accusant plutôt le siècle que lui-même. (1)

(1) Comparez Raphaël, Zuccheri et les plus fameux peintres d'Italie, faisant leur tournée dans les différentes villes, peignant sans autre modèle que la nature (*fatto dalla natura, più che da maestro alcuno*), les murs d'un palais, un tableau d'autel ou le portrait d'un prince; comparez leur existence industrieuse et active avec le début brillant d'un

Des ateliers des jeunes artistes actuellement à Rôme, dont plusieurs abondent vainement en ouvrages méritans, on se reporte involontairement vers les sites des ateliers où travaillaient des artistes qui n'étaient point pensionnaires, ni académiciens royaux. Raphaël, avant de devenir possesseur de son *palazzetto* (1), occupait une maison dans la *via Coronaria*, qui est encore marquée par une inscription. Même l'emplacement d'une petite *osteria* est sauvé de l'oubli, parce qu'il avait coutume d'aller s'y récréer à l'*ave Maria* avec ses élèves, et d'y préparer l'ouvrage qu'ils devaient faire le lendemain dans sa *loggia* au Vatican (2). A la Trinité du Mont est la belle maison de Taddeo Zuccheri, qui mendiait en se rendant à Rome, et qui ajouta depuis au nombre de ses palais (3). La maison de Claude Lor-

jeune peintre français, envoyé par son royal protecteur étudier à Rome, après avoir été couronné de lauriers à l'Institut de Paris, et embrassé sur les deux joues par son maître triomphant, en présence des belles dames ravies et des sages applaudissant : après avoir comparé les moyens, examinez les résultats, et vous verrez s'il est possible de douter qu'un marché ouvert et public ne soit pas seul capable de nourrir le talent, et de donner au génie la véritable direction qu'il doit suivre.

(1) Une partie de la colonnade de Saint-Pierre est sur le sol de ce palais, le pape ayant fait démolir l'ouvrage de Raphaël avec des édifices plus vulgaires.

(2) Annibal Carrache est décrit de même allant avec ses élèves (le Guide, le Dominiquin, etc), une heure avant l'*ave Maria*, en procession à un cabaret situé au dehors de Bologne : là, ils soupaient, jouaient aux boules, et s'amusaient avec le fameux automate du Carrache, qui, mis en mouvement par des cordes, prenait diverses attitudes.

(3) Ce palais a été long-temps la résidence du célèbre comte de Bristol, évêque de Derry. Il est maintenant oc-

rain est du même côté, n° 11; il l'occupait encore en 1667. Dans la *via Gregoriana*, n° 33 et 40, vivaient Salvator Rosa et Gaspard Poussin; et Angelica Kauffman habitait, en 1800, la maison n° 70, dans la *via Sestina*. Les salles du Quirinal, où Lawrence a peint les beaux portraits de Pie VII et du cardinal Gonsalvi, seront recherchées par les amateurs futurs de la topographie vraiment intéressante, dans le temps où peut-être des anomalies sociales, telles que les papes et les cardinaux, ne vivront plus que dans les pages de l'histoire où leurs faits seront retracés. (1)

Il existe à Rome une profession liée avec les arts, et qui appartient exclusivement au caractère particulier des amateurs de cette ville; les petites boutiques où elle est pratiquée sont aussi fréquentées pendant les courtes résidences des *oiseaux de passage*, que les ateliers ou les galeries. Les scarpellini sont

cupé par le signore Gabrieli (*). Les fresques peintes sur l'escalier par Zuccheri, s'y voient encore. Rome abonde en topographie biographique. Le revers du mont Esquilin, près de la porte Saint-Laurent, où les jardins de Mécène et les demeures de Virgile et de Properce étaient situés, est toujours intéressant, quoiqu'on prétende que sur son sommet Néron jouait de la lyre pendant que Rome brûlait.

(1) Ces deux portraits ont excité une généreuse et impartiale admiration chez les artistes de toutes les nations qui se trouvent à Rome. Nous y arrivâmes au moment où ils allaient être emballés, et nous pûmes encore les voir et renouveler connaissance avec leur auteur, qui représente si dignement l'art anglais.

(*) L'un des premiers peintres de paysages romains, bien connu en Irlande par plusieurs tableaux peints pendant son long séjour dans ce pays, où l'on conserve une grande estime pour ses talens. La vue du Forum au soleil couchant, qu'il a faite pour la duchesse de Devonshire, et celle du lac d'Albano, donnent l'idée la plus exacte de la lumière et des teintes du ciel romain.

des ouvriers en marbre et en *pietra dura*, qui imitent en petit les formes les plus exquises et les plus notables monumens de l'antiquité, avec une délicatesse et une exactitude qui demanderaient, à ce qu'il semble, une vie entière consacrée aux arts (1). Une *dilettante* anglaise n'a pas plutôt déraciné avec son parasol un morceau d'un pouce carré de *rosso antico*, ou d'albâtre oriental, dans les jardins des Césars, qu'elle le porte au scarpellino, qui le lui rend sous la forme de quelque objet remarquable du Vatican ou du Capitole. Ainsi le fragment d'un piédestal sur lequel Titus s'est appuyé, peut figurer comme serre-papiers sur un bureau anglais; ou se conserver sous la forme de la tombe de Scipion ou de Cecilia Metella.

Les travaux des scarpellini finissent avec la volée de printemps des étrangers; ils vivent sur le gain qu'ils ont fait alors, tout le reste de l'année; et plusieurs d'entre eux m'ont assuré que quand la *malaria* pénétrait dans leurs petites boutiques, la pauvreté ne leur permettait pas toujours de les quitter.

Après les ateliers des arts, viennent naturelle-

(1) C'est cependant ce qui arrive très-rarement. Un de ces hommes, qui travaillait pour nous (qui nous a assuré que son histoire était celle de la plupart de ses confrères), était un pauvre Romain qui, dans sa première jeunesse, travaillait dans les carrières de Massa Carrara; ayant été atteint par la conscription, il avait fait toutes les dernières campagnes avec les Français, et il avait vu brûler Moscou. A la restauration, il se trouva sans état, et il devint scarpellino. Ce métier suffisait, disait-il, pour le faire exister pendant le passage des étrangers; mais le reste de l'année, Rome est un lieu misérable, où les prêtres seuls peuvent vivre; et il ajoutait que lui et plusieurs de ses camarades étaient résolus de passer en Amérique.

ment ceux des lettres, ces *laboratoires de l'esprit*, depuis long-temps consacrés au ridicule sous le nom d'académies, à la tête desquelles paraît, dans une prééminence marquée, celle des *Arcades.* Des empereurs ont recherché l'honneur d'y être admis, et de prendre place parmi les pastori arcadi. Des plébéiens s'y introduisent aussi, et changent leur nom vulgaire en celui de Tircis ou de Myrtile, par le moyen d'un sonnet ou d'un sequin. Là, *celle* dont la main royale s'était baignée dans le sang de son ancien serviteur, brille dans tout l'éclat de la souveraineté (1), *sur ces murs harmonieux*; et celui qui, dans cet instant, arme ses esclaves contre la liberté de l'Italie et la vie de ses enfans, sourit complaisamment sous la couronne de laurier; et, laissant le sceptre pour le pipeau champêtre, il s'intitule le berger Admète. (2)

Il était impossible de quitter Rome sans visiter l'académie, dont les membres représentant les heureux bergers du Péloponnèse, voient les beautés éliséennes du Bosco Parrasio, loué par Virgile et chanté par Sannazar, dans une chambre reculée d'une vieille maison située dans une rue malpropre et parfumée de l'odeur du poisson frit à l'huile rance (3). C'est ainsi que nous trouvâmes les arca-

(1) Christine de Suède, qui se retira à Rome en 1658. Les arcades s'assemblaient souvent dans son palais, où elle distribuait des prix et assignait des pensions aux poëtes. Un de ces pensionnaires était le jésuite Carrara, qui écrivit un poeme latin en douze chants sur une tourterelle.

(2) C'est le nom arcadien que l'empereur d'Autriche a pris dans sa dernière visite à cette académie.

(3) Les gens du peuple, à Rome, qui n'ont point de *maison montée*, font frire leurs poissons dans les poêles publi-

diens le soir du vendredi-saint, où l'on célèbre l'une des plus importantes des fêtes arcadiennes. Un escalier sale et étroit, gardé par les soldats du pape, conduisait au sanhédrin des muses, petite chambre déjà remplie à étouffer quand nous arrivâmes. Les murs sont couverts de séries de portraits des membres les plus distingués de la société, mâles et femelles ; on y voit des Saphos en perruques poudrées, des Corillas en corsets busqués, des bardes armés de pied en cap, et des faiseurs de sonnets en robes de cardinaux. Quatre muses vivantes, même passablement grasses, sont assises près du *rostrum* avec leur manuscrit à la main, prêtes à s'avancer, comme Polichinelle, avec un *tocca a me ;* et une douzaine d'Apollons (chacun desquels est le magnus dans sa propre imagination), se levant successivement, lisant *un sonnet sur la passion*, *une canzone sur le crucifiement*, ou une ode sur les beautés de la *beata madre ;* les figures des *arcades*, leur déclamation nasillarde, la vanité puérile de leurs parades, les efforts avortés de leur esprit pour se surpasser en frivolités et en pédanterie, et le misérable résultat de leurs travaux, qui ne tendent qu'à *faire remarquer un passage*, *ou analyser un vers*, présentaient une combinaison plus pénible à observer que la plus brutale ignorance ; car après tout, la mort est moins dégoûtante que la maladie ou la difformité.

Il y a plusieurs autres académies à Rome ; et l'É-

ques établies au coin des rues. Le soir d'un vendredi saint, par exemple, le rebut des marchés vient se rendre dans ces poêles ; et l'odeur qu'elles répandaient quand nous allâmes au *Bosco Parrasio*, était vraiment insupportable.

glise, qui a donné naissance à ces sociétés (1), continue à les sanctionner. Celle qui porte le nom des *Tiberini* est une émanation de l'arcadie, dévouée aux mêmes travaux innocens.

L'académie ecclésiastique est instituée pour défendre *l'Eglise* et *l'Etat* des attaques de la philosophie moderne et des nouvelles institutions de la révolution. Là, les disputans avancent tous les argumens qu'il leur plaît d'avancer, et de longues dissertations sont lues pour prouver ce qu'il n'est permis à personne de nier.

Dans *l'académie légale*, de jeunes étudians ont la permission d'exalter le code Justinien, et de dénigrer celui de Napoléon; et dans celle des *Bonpiani*, la plus grande latitude est donnée pour prouver que le gladiateur mourant est un roi de Perse; ou pour établir un point sur lequel Flaminius Vacca et le père Montfaucon ne sont point d'accord, à l'égard de l'idole que l'un et l'autre ont laissée incertaine, et qui pouvait être dédiée soit au diable, soit au dieu des Sabins,

Les académies de Saint-Luc (2), des lynx, et d'archéologie ou antiquités générales, sont d'une classe

(1) Les jésuites ont beaucoup contribué à l'encouragement des arcades, comme occupant l'esprit des jeunes littérateurs à des sujets innocens et sans danger, en les éloignant des thèmes qui n'auraient pas été aussi favorables à leurs vues que des poèmes en douze chants sur les colombes.

(2) Cette ancienne académie est bien digne d'être visitée, quand ce ne serait que pour voir le crâne de Raphael, qui y est conservé. On y voit aussi quelques beaux tableaux et un grand nombre de peintures fort curieuses. Parmi celles qui ont été récemment placées sur ces murs, on distingue le dernier ouvrage d'Harlow, jeune artiste très-spirituel, et qui donnait de grandes espérances.

plus respectable. La première est l'académie de peinture, qui a décliné quand les Français l'ont mise sous la protection du gouvernement, avec de nouveaux professeurs payés et des élèves établis. La seconde est pour les sciences physiques, et c'est une des plus anciennes de l'Europe. Elle doit sa fondation à Frédéric Cesi, duc d'Aqua-Sparta. La troisième a été dissoute par l'autorité des Français, qui, reconnaissant ensuite son importance, la rétablirent pour encourager et diriger les fouilles dans un pays où il n'existe pas un pouce de terrain qui ne puisse couvrir un trésor de l'art. À la restauration du pape, cette académie a été une seconde fois détruite, et si elle a été réinstituée et maintenue, on le doit aux soins et à la libéralité du marquis Canova, qui a non-seulement obtenu de S. S. la permission de rouvrir l'académie, mais assigné une partie des revenus de son marquisat d'Ischia pour le soutien de cette institution. (1)

L'Église a ses fictions aussi-bien que la loi; par une de ces équivoques singulières, le gouvernement papal est censé croire que la ville ne contient pas un seul théâtre : ils sont, en conséquence, bâtis en bois, au grand danger de la vie des spectateurs et de la propriété des directeurs, parce qu'ils peuvent être regardés, d'après cela, comme temporaires. Le trésor public tire cependant d'assez amples sommes de ces tabernacles profanes, et les dames étrangères qui résident à Rome ont grand soin de ne pas recevoir les jours d'opéra, dans la crainte de déplaire au gou-

(1) Outre ces académies, on a encore *l'Académie française*, ou conservatoire des jeunes artistes, à la villa Medici; et des conservatoires semblables pour les élèves d'Autriche et de Naples.

vernement, en détournant les compagnies des spectacles. Anciennement les rôles de femmes étaient joués par de jeunes garçons; mais maintenant les troupes des théâtres romains sont composées comme celles des autres capitales.

Les théâtres romains n'existant que par une tolérance conditionnelle, sont, en conséquence, obscurs, mal tenus, et misérables dans leurs décorations (1); mais ce qui est pis encore, c'est qu'ils sont tellement révoltans par la malpropreté, les détails de leurs arrangemens sont si dégoûtans, qu'il serait impossible d'en citer les particularités; il suffit de dire que les corridors de l'*Argentino* sont des exemples de la saleté des habitudes romaines, trop marqués pour qu'ils puissent être décrits ici. C'est dans cet *immondezzaio* qu'on aperçoit, de la manière la plus incontestable, l'étroite connexion qui existe entre la pureté morale et la pureté physique, et qu'on apprend que des esclaves entourés des plus belles productions des arts, ne sont pas plus éloignés de l'animalité brutale que ceux qui vivent sous l'oppression des despotismes les plus grossiers et les plus barbares. La propreté et les soins de convenance ont été introduits depuis la révolution, non-seulement en France, mais dans tous les pays où les Français se sont établis; cependant les effets de leur influence, sous ce rapport, sont moins visibles à Rome que dans tous les autres états qui ont été soumis à leurs armes.

(1) Le théâtre d'Alibert, qui, comme son nom l'indique, a été construit par un Français, est intérieurement spacieux, élégant et noble, quoiqu'il soit comme les autres, bâti en bois. Mais par des raisons qui ne me sont pas connues, on ne se sert de cette salle que pour les bals masqués en carnaval.

L'état vraiment révoltant où se trouve ce théâtre, quoique supporté fort patiemment par les princes et par le peuple, a inspiré de la honte et du dégoût aux *citadini*, qui ont adressé des pétitions au gouvernement, pour obtenir la permission de réparer et nettoyer ce malheureux édifice, et d'élever un portique devant son entrée. La réponse qu'ils ont reçue était laconique ; on leur a dit que Rome était pour les églises, et non pour les théâtres, et que le pape ne reconnaissait point ces sortes d'établissemens.

L'opéra de Rome est assez bien entretenu ; David était le premier acteur, et la belle Dardanelli la prima donna. La seule pièce qu'on joua pendant notre séjour était l'*Otello* de Rossini, opéra tellement goûté, qu'on n'avait pas besoin de penser à en monter un autre; mais quand les passifs Romains eussent été disposés à demander un changement ou à murmurer quelques mots de désapprobation, ces marques d'indépendance, même en fait de critique musicale, auraient été récompensées par le *cavaletto*, dont la discipline est mise en usage quand un des spectateurs s'avise de siffler, en contravention à l'ordre exprès de ne donner au spectacle aucun signe d'improbation. (1)

(1) Au premier murmure, le délinquant est saisi par la police ou les gardes, dont la salle est remplie (car le gouvernement le plus militaire de l'Europe est celui du pape), et on le conduit sur la place Navone, où il est placé sur une espèce d'échaffaud et fouetté ; on le ramène ensuite à sa place dans la salle pour jouir du reste de l'opéra, s'il est disposé à y prendre plaisir. Le 13 janvier 1820, le rétablissement de cette peine, dans toute sa vigueur, a été prôné dans toutes les *Notizie del giorno*. Que diront à cela les O' P's de Londres? Au reste, les Anglais, qui ont contribué au rétablissement de l'inquisition, ont aussi leur

Le théâtre Valle est un édifice petit, bas et malpropre; il est cependant très-suivi, à cause de ses excellens opéras-comiques, et de ses comédies, qui sont si nombreuses, et jouées par des acteurs dont le comique, un peu plus fort que la mode ne l'admettrait sur la scène de Paris ou de Londres, n'est pas dépourvu de naturel, de touches qui, quoique grossières, peignent les passions humaines. La prima donna Monbelli est une charmante actrice et une excellente cantatrice; et ses manières nobles, et sa conduite respectable, la font admettre avec empressement dans tous les salons de Rome. Nous l'entendions toujours, aux concerts des vendredis, chez la princesse Borghèse, et toujours avec le même plaisir.

Une affiche collée sur le tronc brisé de Pasquin nous séduisit par son programme, et nous engagea à visiter le *teatro della Pace*, fréquenté exclusivement par le peuple, et dans la salle enfumée duquel nous sommes peut-être les seuls Anglais qui aient pénétré. L'affiche promettait pour le soir *Moïse*, qu'on assurait être *cosa sacra e stupenda*, et une farce *a morire da ridere* (à faire mourir de rire). Je crois que notre loge nous coûta deux paoli, et avec quelques baiocchi nous fîmes placer notre domestique dans le parterre. Pour ce prix modique, nous vîmes les Juifs nourris par la manne dans le désert, un intermède fort bien joué, et une farce qui remplissait parfaitement la promesse de l'annonce;

part dans celle du *cavaletto*. Dans les théâtres de Copenhague, on accorde dix minutes au public pour exprimer son mécontentement, à la première représentation d'une pièce? ce temps écoulé, le tambour bat trois fois; et quiconque ose siffler après cela, est puni comme perturbateur du repos de l'assemblée.

car Polichinelle était le héros très-comique de la pièce, et dans quelques-unes des scènes il tournait en ridicule les académies. La gravité parfaite avec laquelle Polichinelle prenait place au milieu du cercle poëtique, son habit extravagant, sa vivacité à saisir chaque moment de silence avec un *adesso tocca a me* (c'est mon tour à présent), pour lire une canzone dont la longueur était une contre-partie du dialogue de Leporello; tout cela était d'une bouffonnerie vraiment irrésistible; mais ceux qui en avaient vu l'original, qui avaient été témoins de la gravité emphatique avec laquelle les lecteurs de sonnets académiques débitent leurs suites de platitudes, pouvaient seuls en concevoir l'extrême plaisanterie. La partie la plus curieuse du spectacle était l'assemblée, composée de ce qui serait appelé par les journaux du gouvernement anglais, des misérables, le rebut, l'écume de la société, le peuple. Toutes les loges étaient pleines, et chaque groupe était un tableau digne de Wouvermans ou de Teniers. Les *trasteverini* étaient nombreux, et aussi remarquables par leurs habits que par leurs visages bruns et hardis, et leurs beaux traits. Parmi les femmes, on distinguait les différens costumes des divers quartiers de Rome, et leurs figures mobiles exprimant la joie, et leurs vives et bruyantes démonstrations d'approbation et de plaisir étaient encore plus remarquables. Elles applaudissaient et criaient leurs bravo et bravissimo mêlés de *gran bella cosa*, *cosa superba*, *cosa stupenda!* Cependant on voyait régner la plus aimable familiarité entre les acteurs et les spectateurs qui se trouvaient le plus près du théâtre. Le souffleur avançant la tête sur la rampe,

causait avec les jeunes filles du parterre ; le violoncelle coquetait dans les loges avec une belle trasteverina ; et une dame placée dans la loge, sur le théâtre, soufflait la bougie de l'allumeur aussi souvent qu'il essayait de l'allumer, au grand amusement de l'auditoire, qui applaudit avec transport à sa dextérité. Par une économie très-généralement adoptée à Rome dans toutes les classes, les musiciens, après avoir fini de jouer dans les entr'actes, éteignaient leurs bougies, les mettaient dans leurs poches, et se joignaient aux auditeurs. Mais, pour l'honneur du théâtre de la Paix, il est bon d'avouer que cet usage économique est admis dans plusieurs théâtres du second ordre en Italie.

A la fin du spectacle, l'acteur favori vint annoncer une représentation à son bénéfice ; et jamais Cicéron ou Démosthène n'ont mis dans leurs harangues plus d'adresse pour ménager les préjugés de leur auditoire. Il chercha d'abord à exciter leur sensibilité, et il s'étendit assez longuement sur leurs dispositions à la charité fondées sur la religion ; de là, il passa par une transition de maître à sa réputation comme acteur, et il termina sa péripétie par une analyse de la pièce qu'il avait choisie pour sa représentation. Les détails qu'il en donna étaient d'une exactitude qui aurait fait honneur aux plus célèbres critiques périodiques, s'ils avaient été dirigés vers le blâme, au lieu de tendre à la louange. Dans tout son discours très-étudié, il faisait de fréquentes allusions à la dignité et à l'importance de *questa città antichissima*, *capo del mondo*, et aux vertus héroïques des anciens Romains, dont il parlait avec une telle onction que nous restâmes presque convaincus que *i no-*

bili Romani étaient le seul peuple existant maintenant, qui eût un pays à vanter et du patriotisme pour l'aimer et le défendre.

Les théâtres de marionnettes à Rome sont excellens et constamment suivis. Celui de la *Palicorda* était particulièrement en vogue, à cause de l'esprit satirique d'un nouveau caractère qu'on appelle *cassandrino*, qui, dans le personnage d'un *digne gentilhomme*, lance des sarcasmes contre le gouvernement que lui seul peut se risquer à proférer,

CHAPITRE XX.

ESSAIS HISTORIQUES.

Essais historiques. — Fondation du gouvernement ecclésiastique. — Grégoire III. — Barons ecclésiastiques. — Grégoire VII et la comtesse Mathilde. — Chute progressive de la tyrannie papale. — Événemens de la révolution. — Restauration et situation actuelle de l'Église. — Opposition à l'autorité papale à Rome. — Antipapes. — Cola di Rienzi. — Révolution. — Mort de Basseville. — Société. — Princes, cardinaux, prélats, laquais. — Presse. — Littérature. — Caractères littéraires.

QUAND l'empereur Tibère eut ôté aux Romains le droit d'élire et de déposer les Magistrats; quand ses barbares successeurs rompirent ce corps de naturalisation universelle, auquel tous les talens du monde connu venaient se réunir, Rome devenant le siége d'une tyrannie sanguinaire, cessa d'être un objet d'ambition pour les états qui en dépendaient. Chaque cité, en se séparant de l'empire, forma en elle-même un gouvernement civique, et imita dans son administration intérieure les institutions de Rome sous la république, jusqu'à ce qu'enfin, vers le milieu du cinquième siècle, le nom même de l'empire s'évanouit, et cette ville à laquelle l'épithète d'*éternelle* a été si souvent donnée, fut livrée à la ruine et à la désolation pendant les conquêtes successives d'Alaric, d'Attila et d'Odoacre. Dans le milieu du sixième siècle, les lois et le dialecte des Lombards succédèrent aux institutions et à la langue des Romains. C'est alors que le gouvernement ecclésiasti-

que de Rome commença à prendre une existence palpable. Alors commença la puissance des évêques, et l'influence, la domination de la hiérarchie de l'Église. Les ténèbres profondes de ces temps favorisaient toutes les illusions. On n'avait encore rien recouvré des trésors intellectuels de l'antiquité perdus dans les irruptions des barbares; et l'anarchie, qui prédominait dans ce temps, est sans parallèle à aucune autre époque de l'histoire (1). Le pouvoir

(1) Tout ce que l'histoire a conservé sur les temps féodaux qui ont précédé en Italie la formation des républiques, offre l'aspect terrible d'une société désorganisée. Le peuple était esclave et abruti; les premières classes vivaient dans une guerre continuelle entre elles; et les papes et les princes, s'étranglaient, s'aveuglaient, se torturaient les uns les autres dans les courts intervalles de paix. Les meurtres horribles commis dans la famille de l'empereur Maurice par l'empereur Phocas, ont été rappelés avec approbation par Grégoire VII, qui (selon un historien impartial) parlait des *felicissimi tempi del regno di Foca*. Plusieurs des premiers papes montèrent sur le trône à la manière des sultans, en assassinant leurs prédécesseurs. Benoît VI a été étranglé par son successeur. Les assassinats de Benoît IX l'obligèrent à abdiquer. Les crimes qui se commettaient dans les couvens ont été franchement relatés par les historiens italiens anciens et modernes, tels que Muratori et Pignotti. Parmi des milliers d'anecdotes sur les atrocités monastiques, on peut citer celle d'un jeune abbé qui fit arracher les yeux à quatre de ses moines qui avaient voulu résister à son despotisme (*) Dans le même temps les princes féodaux, et en France, et en Italie, commettaient toute espèce de violences, vivant de pillage et régnant par le meurtre, ils vendaient leurs prisonniers de guerre comme des esclaves. Il n'y avait aucune loi écrite : l'épreuve appelée *le jugement de Dieu* était le seul témoignage d'innocence reçu, et la malheureuse princesse accusée qui ne pouvait pas souffrir sans se plaindre d'être brûlée ou échaudée, était déclarée coupable et condamnée à mort. Le sang était répandu avec une telle activité, que pour empêcher une dépopulation

(*) Pignotti.

sacerdotal des augures romains était soumis à l'autorité civile; ils étaient personnellement responsables devant la loi pour leurs transgressions comme les autres citoyens; et les prêtres chrétiens, qui les remplacèrent à la conversion de Constantin, dépendaient également des municipalités. Mais bientôt la doctrine qui enseigne que le royaume de Christ n'est pas de ce monde, se perdit dans une masse de corruption. La puissance ecclésiastique, accrue par l'ignorance où la société était plongée, fut encore augmentée par la distance où se trouvait le siége romain du centre du gouvernement, par la jalousie avec laquelle les prêtres gardèrent le peu de connaissances auxquelles on pouvait atteindre (1), et

totale on établit la trève de Dieu, qui défendait tout combat depuis un jeudi jusqu'au lundi suivant. Tels étaient les résultats de cette ignorance, encore protégée par les héritiers des princes féodaux de ces bons vieux temps.

(1) Un laïque qui aurait eu la prétention de savoir lire, aurait passé pour un pédagogue indigne de porter une épée. Les rois faisaient une croix au bas des traités écrits par les moines, parce qu'ils ne savaient pas écrire. Dans le neuvième siècle le comte palatin, juge suprême de l'empire, ne pouvait pas signer son nom; et l'orthographe des nobles féodaux de France a été le sujet des plaisanteries, jusqu'au temps du galant Richelieu, dont les billets doux ont déconcerté la gravité d'un tribunal. Le clergé inférieur était maintenu dans une profonde ignorance; et Grégoire II se plaint par ses légats de l'ignorance du concile œcuménique, qui était telle que ses membres non-seulement n'étaient pas instruits dans les lettres, mais ne connaissaient point les écritures. Le mauvais latin du pape Adrien II, et de son secrétaire, a été la dérision des savans de différens siècles (voyez Mabillon). Jusqu'au sixième siècle la guerre a été ouvertement déclarée à l'instruction des laïques; et le pape Zacharie, à l'instigation de l'évêque de *Magonza*, fit dépouiller de sa robe un moine nommé Virgilio, pour avoir soutenu la doctrine des antipodes, qui, quoique maintenue

par les hérésies qui divisèrent l'Église et détruisirent l'influence du vrai christianisme. Alors tous les âges et tous les sexes se plongèrent dans des analyses polémiques de mystères qui sont hors des limites de la raison humaine (1) : on prit les armes pour soutenir les dogmes, des nations hérétiques furent converties à la pointe de la lance; et les non-conformistes baptisés dans le sang. Alors des guerres sanglantes furent allumées contre les sectes des samaritains, des juifs et des chrétiens; et l'épée, une fois tirée dans cette cause, ne rentra plus dans le fourreau (2). A ces horreurs sacrées du bas-Empire

par Cicéron et Macrobe, avait été déclarée hérétique et blasphématoire par saint Augustin. On défendit au peuple, sous peine de prison et d'amende, de croire à la doctrine des antipodes, et cette défense fut très-religieusement observée. Tels sont les temps dont les institutions doivent être ravivées pour compléter l'ordre social de notre siècle.

(1) Les histoires de ce temps sont pleines d'anecdotes curieuses sur ce sujet. La théologie scolastique était si fort à la mode dans les cours des empereurs, que Justinien avait des disputes perpétuelles avec sa femme Théodora (qu'il avait élevée du théâtre sur le trône), sur la validité d'un concile, la divinité du verbe, et les deux natures et deux volontés du Christ. On vit souvent des généraux entreprendre un siége, ou saccager une ville, pour recouvrer une relique ou rétablir une châsse. A la prise de Constantinople on trouva l'empereur Jean, et l'impératrice Anne, débattant dans leur conseil les attaques qu'ils méditaient contre les ennemis des moines; et quand Mahomet II et son armée victorieuse étaient aux portes de la ville, tout le peuple était occupé à combattre dans un concile.

(2) Voltaire a calculé que, dans les guerres appelées *religieuses*, il a péri sept cent dix-huit mille huit cents personnes. Les persécutions de l'Église étaient aussi terribles dans les punitions qu'elles infligeaient que dans leur esprit. Le fanatisme torturant les écritures pour les faire servir à son but, laissa de côté la divine miséricorde du nouveau Testament,

succédèrent les croisades, les dragonnades contre les protestans de France, les lois pénales contre les catholiques d'Irlande, et la persécution des juifs en Allemagne.

Bélisaire et Narsès furent les derniers gouververneurs militaires de l'empire grec qui exercèrent aucune autorité à Rome; et l'habitude, plutôt que la puissance, y maintenait l'ombre d'une domination étrangère, quand, au commencement du huitième siècle, la fameuse dispute qui fit donner à Léon l'Isaurien le surnom d'Iconoclaste (destructeur d'images) donna une existence visible, et développa la véritable influence de ce corps qui, depuis si long-temps, minait secrètement et efficacement le trône des Césars. L'empereur grec ordonna la destruction des images dans toutes les églises, sous prétexte qu'elles favorisaient l'idolâtrie. Les prêtres et le peuple leur esclave s'opposèrent ouvertement à ce décret; et le pontife de Rome, aidé par son troupeau fanatique, et par la distance du pouvoir suprême, bannit l'agent chargé de cette intervention impériale dans leur Église, et secoua pour jamais le joug d'un maître étranger et d'un sénat dégénéré; mais le peuple, incapable et indigne de se servir de cette chance d'indépendance, ne fit que changer de despotes, et au lieu de recouvrer sa liberté, et de rétablir les anciennes formes du gouvernement républicain, il remit ses destinées dans

et chercha à sanctionner ses actes par l'exemple des guerriers israélites. Les croisés citaient et prêchaient le sort de Rabbah, et la manière dont le roi David faisait la guerre aux idolâtres. Le peuple ignorant ne comprenait pas l'absurdité de persécuter une nation dont les exemples étaient regardés comme des lois.

les mains des prêtres, et choisit pour chef l'évêque de Rome. Ainsi un de ces hasards qui déjouent les calculs de probabilités, réalisa pour Grégoire III les visions qui avaient si long-temps flatté l'imagination et nourri l'ambition de ses prédécesseurs. Les donations temporelles des souverains contribuèrent à élever le pouvoir spirituel du vicaire de Dieu sur la terre (1); et quand tous les crimes trouvaient des acheteurs, depuis le péché véniel, dont on se pro-

(1) Les pécheurs couronnés ont souvent donné un royaume à un pape en expiation de leurs fautes. Sous le roi Jean, l'Angleterre devint un fief de Rome; et Innocent IV appelle le roi d'Angleterre *notre esclave*. *Voyez Matthieu Paris.*

Les prêtres s'appuyant sur l'autorité des écritures pour soutenir l'efficace des offrandes à l'Église, démontraient que tous les trésors pris par David sur les Philistins, les vases d'or, d'argent et d'airain, furent tous consacrés à Dieu : ils consentirent à remettre les péchés à tout prix, depuis une oie jusqu'à un royaume; et l'on offrit non-seulement à saint Pierre, mais à tous les saints du calendrier (dont chacun avait son objet de protection spéciale), des villes, des villages, des chiens, des cochons, etc.,etc. Saint Antoine était le patron des animaux, et en lui offrant une vache, on sauvait fréquemment un troupeau entier. Saint Hubert était invoqué avec succès contre la morsure des chiens enragés; la *Madonna incoronata* de Foggia s'enrichit par la protection qu'elle accordait aux moutons, aux cochons et aux dindons, protection qui lui était payée en dons analogues; c'était en effet *Notre-Dame de la Lardoire*. Ce qui était dans l'origine offert volontairement pour se rendre le ciel propice, devint avec le temps un tribut. Tel était le denier de Pierre, en Angleterre, que Grégoire VII réclama de Guillaume le Conquérant. Le denier fut payé par le peuple, mais le roi refusa de prêter le serment dont l'envoyé du pape voulait qu'il fût accompagné. Si la nation anglaise ne paye plus de tribut au pape, ce n'est pas la faute de ceux qui regardent l'ignorance du peuple comme dogme fondamental.

curait l'absolution pour une petite médaille d'argent, jusqu'à l'iniquité mortelle rachetée au prix d'un royaume (1), des sources de bien et de puissance s'ouvrirent pour le chef de l'Église; qui ne commencèrent à se tarir un peu qu'après plusieurs siècles.

La puissance des évêques et leur influence sur le peuple avaient précédé de beaucoup celles des papes; et long-temps après que celles-ci furent établies, les premières contribuèrent à les traverser, et à s'opposer à leurs progrès. Les archevêques de Milan disposèrent souvent de la couronne de Lombardie. D'autres évêques prirent les armes contre l'empereur leur seigneur féodal; et presque tous les ministres légats et ambassadeurs des diverses cours avaient un crédit égal sur les princes barbares dont ils conduisaient les conseils, et sur les sujets par lesquels il étaient considérés *comme la loi et les prophètes* : prélats, hommes d'état et guerriers, suivant les besoins du moment, ils célébraient alternativement un mystère, dictaient une loi, ou ceignaient une épée, quittant la mitre pour le casque, et l'autel pour le champ de bataille. Dans l'intérieur, ils encourageaient l'art de l'architecture militaire, élevaient des citadelles, fortifiaient leurs villes épiscopales, et adoptant le système féodal de leurs envahisseurs, ils changeaient leurs diocèses en seigneuries, et régnaient par une juridiction baroniale avec toutes ses conséquences de vasselage.

(1) La plupart des anciens domaines ecclésiastiques étaient tenus en Italie par droit de *donations* qui existent encore, et qui commencent toutes ainsi : « Je donne et lègue comme un prix pour le rachat de mes péchés et la rédemption de mon ame, etc., etc. »

Le triple pouvoir, ainsi acquis par les membres du clergé, dérivait de la possession exclusive qu'ils avaient du peu de connaissances qui existât alors. Les connaissances, quand elles sont bornées à un petit nombre, produisent la tyrannie et l'oppression, avec tous les crimes et tous les maux qui les accompagnent; et quand elles sont généralement répandues, elles donnent naissance à l'indépendance politique et sociale, avec toutes ses heureuses conséquences. Pendant un certain temps, tous les fiefs de Naples étaient possédés par ses évêques, ses moines et ses abbés; Modène, Reggio et Parme ne pouvaient rivaliser en pouvoir temporel avec leurs évêques; et même long-temps après que l'étoile papale eut pris l'ascendant, les évêques étaient encore si puissans que les rois et les empereurs, dans leurs guerres avec les papes, cherchaient l'assistance des barons ecclésiastiques, et les riches donations par lesquelles ils les récompensaient de leurs secours, augmentèrent leur influence spirituelle en accroissant leurs biens temporels. Après des siècles de pouvoir non disputé, sur des nations barbares et ignorantes, ces prêtres souverains étaient destinés à voir dans le onzième siècle leur puissance attaquée dans son centre; et à se prosterner, avec le représentant des Césars, aux pieds du fils d'un charpentier toscan, qui sortit de l'atelier grossier de son père pour devenir l'arbitre des rois et des empereurs, et le véritable fondateur de la grandeur papale. C'était l'impérieux despote, le politique habile, l'ambitieux moine de Clugny, le pape Grégoire VII, ce fauteur de la rébellion dans tous les états de l'Europe, et le premier pontife qui ait

conçu l'idée de la monarchie universelle. Les papes, qui avaient si long-temps affirmé qu'ils gouvernaient par l'inspiration du Saint-Esprit, et qui étaient les chefs suprêmes de l'Église, avaient toujours pour eux l'opinion publique ; et depuis le temps de Grégoire VII jusqu'au seizième siècle, toute la politique européenne a été en leur faveur.

Le pape Nicolas II a, le premier, troublé le repos domestique des ecclésiastiques qui, jusqu'à la moitié du onzième siècle, étaient mariés ; mais il était réservé à l'amant de la comtesse Mathilde, à Grégoire VII, dont la passion illicite pour cette belle et puissante despote avait causé tant de scandale, de porter le dernier coup à la liberté naturelle du clergé, en lui interdisant le mariage. L'étendue du pouvoir de ce pontife et le déclin de celui des évêques ne saurait être mieux prouvé que par la facilité qu'il a eue de déposséder par son concile de Rome, en 1075, tous les prélats mariés ou vivant en concubinage (*les concubinaires*, comme les appelle Moréri), et tous ceux qui avaient été installés par des souverains séculiers (1). A cette occasion, il déposa les évêques

(1) Cet acte despotique de Grégoire VII a été la source de la démoralisation qui se fait encore sentir dans les pays catholiques. Le clergé, à qui le mariage était défendu, adopta d'abord une coutume conservée dans le nouveau code Lombard ; c'était ce qu'on nommait *semi-matrimonio*, l'union d'un homme et d'une femme libre régularisée par les lois civiles. Les conciles tonnèrent contre le demi-mariage comme ils l'avaient fait contre le mariage entier ; et les prêtres, privés même de leurs demi-femmes, se vengèrent en portant le désordre dans les familles de leur troupeau. Les tribunaux ecclésiastiques retentissaient d'accusations contre les prêtres ; et c'est peut-être alors que commença cette licence des ordres religieux, qui attira ensuite les satires de Boccace et de tous ceux qui osaient dénoncer de

de Bremen, de Saltzbourg, de Bamberg, de Strasbourg, et plusieurs autres prélats, dont le pouvoir temporel et spirituel n'avait jamais été contesté. Jusque-là les pontifes romains n'avaient exercé leur adresse qu'en couronnant et en sacrant les rois, en leur conférant ce droit divin auquel les vues étroites des princes barbares se prêtaient volontairement (1) ; mais il était réservé à Grégoire VII de

tels abus à l'opinion publique. Les canons de l'Église primitive pourvoyaient à l'existence des femmes de ses ministres,

(1) Ce droit était, comme le reste, fondé sur l'autorité de l'ancien Testament. Les prophètes de la hiérarchie juive, agissant d'aprés l'inspiration immédiate du ciel, nommaient des rois, les élus du *Dieu des armées.* Les pontifes, comme les représentans des apôtres et les successeurs des prophètes, s'arrogèrent à la première occasion le pouvoir de donner l'investiture royale. Constantin, le premier empereur chrétien, désira s'attribuer ce droit divin pour régner sur des nations conquises; mais comme il avait été souverain avant d'être chrétien, il y avait un obstacle à vaincre, et il déclara que la Divinité elle-même avait signalé son élection par l'apparition d'une croix dans les cieux. Comme il faisait cette déclaration à la tête d'une armée victorieuse, personne n'éleva le moindre doute sur le fait, pas même les pontifes. D'autres princes aussi envieux que Constantin de se donner l'avantage du droit divin, mais qui ne pouvaient pas faire paraître une croix dans les cieux, recoururent à la consécration des évêques ou des papes, pour les confirmer dans leurs royaumes conquis; et comme le peuple était persuadé que les pontifes étaient les dépositaires de la volonté divine, il révérait bien plus un souverain consacré par la sainte onction. La grande source du pouvoir des papes était de convertir les royaumes en fiefs du saint-siége. A une certaine époque, tous les rois de l'Europe, et celui de Jérusalem, étaient réduits à cet état d'esclavage; et les papes les traitant en conséquence, affectaient la dignité du sénat romain, créaient et dépossédaient des monarques suivant les seules suggestions de leur intérêt ou de leur caprice.

pouvoir non-seulement donner des couronnes, mais les ôter; non-seulement conférer le droit divin pour régner, mais l'annuler. Alors arriva l'instant mémorable où l'Église et l'État, divisés par leurs intérêts respectifs (1), combattirent violemment pour

(1) Grégoire VII ayant détrôné l'empereur Henri II, envoya sa couronne à Rodolphe duc de Souabe. Frédéric Ier, empereur d'Allemagne, voyant le danger de ce droit divin entre les mains des papes, envoya la couronne de sa propre autorité à plusieurs princes de l'empire. Alors l'Église rassembla ses conciles et ouvrit ses discussions; alors s'éleva entre les docteurs la question célèbre sur l'autorité des papes ou des empereurs, pour créer des rois : la décision fut comme cela devait être, que les rois venaient de Dieu, comme dans le temps de David et de Salomon, les deux parties, oubliant également que le seul droit par lequel ils règnent est celui de la force brutale, qui s'appelle droit de conquête, ou la libre volonté du peuple. Telles sont du moins les puissances qui semblent avoir été reconnues par le divin fondateur du christianisme, en opposition avec les doctrines judaïques; car il disait : *rendez à César ce qui est à César*. César n'avait cependant pas de droit divin, son autorité était usurpée dans tous les sens. Il est curieux de lire la cérémonie du couronnement et du sacre de Charles II, faite par les évêques protestans (*). Elle est strictement *judaïque* et *catholique romaine*, et aurait pu convenir aussi bien à Jérusalem ou à Saint-Pierre de Rome, qu'à l'abbaye de Westminster à Londres. On peut dire à cela que Charles II était un papiste, et que dans ce moment même le roi de France lui faisait une pension de deux cent mille livres pour l'aider à exterminer le protestantisme, ce qu'il tâchait de faire en effet; mais le bon peuple anglais ne s'en doutait pas, il croyait avoir un roi protestant. On peut voir, à l'égard de la duplicité de ce prince et de son frère sur ce point, un ouvrage nouvellement publié, intitulé *Mémoires de Jacques II, par lui-même*. Les Whigs d'Angleterre de-

(*) Tous les couronnemens de ses successeurs sont aussi curieux; mais une pompe semblable empruntée des temps les plus pervers de la puissance papale, est au-dessous du souverain d'un peuple libre, titre bien plus glorieux que ceux qui peuvent être conférés par les papes catholiques ou protestans, les Grégoire ou les Cantorbery.

la suprématie ; et avant que la querelle ait été décidée entre le dogme et l'épée, le saint-siége et l'empire, des millions d'hommes ont été sacrifiés, et la civilisation a été retardée pour des siècles. La lutte continua pendant cinq cents ans ; alors les pontifes, appauvris par leurs expéditions extravagantes ou leurs folles dépenses privées, servirent alternativement l'ambition de la France ou de l'Allemagne, jusqu'au temps où Charles-Quint compta le sceptre de saint Pierre parmi ceux qui étaient tributaires du sien. Alors l'imprimerie existait, la réforme était commencée, le premier coup était porté, le charme perdait sa force, et l'Italie était aussi disposée que le Nord à l'admission des vérités dont les progrès des lumières amenaient nécessairement la connaissance ; mais les rois se coalisèrent pour arrêter ces progrès.

L'inquisition devint puissante en Espagne sous Philippe II, et les livres et leurs auteurs étaient brûlés ensemble dans tous les domaines du pape et des princes italiens ; cependant les lumières ainsi étouffées ne furent jamais entièrement éteintes. L'Église romaine montra peu de sagesse en adhérant avec une politique erronée à des usages qui appartenaient à d'autres temps. Le clergé et ses soutiens, les rois féodaux de l'Europe, ne voulaient admettre aucune réforme dans les anciens systèmes qui ne convenaient qu'aux siècles d'ignorance dans lesquels ils avaient été créés ; ils cherchèrent tous à perpétuer avec leurs priviléges des formes et des cérémonies avec lesquelles ils les croyaient invariablement liés.

vraient élever des statues aux éditeurs de cet ouvrage, Father Innes, et le docteur Clarke, bibliothécaire royal ; car ce livre justifie tout ce qui a été dit ou fait contre les Stuarts.

Ces formes étaient méprisées depuis long-temps par les gens éclairés, et ne servaient qu'à l'amusement des ignorans ou des superstitieux. A l'époque de la révolution, l'Europe catholique offrait le singulier spectacle de deux classes : l'une plongée dans la bigoterie, l'autre approchant de l'extrémité opposée, du scepticisme et de l'impiété. Il fallait pour paraître de *bon ton* dans les cercles élégans et philosophiques de France, se moquer de l'Église, de son influence, de ses croyances ; tandis qu'en Italie l'Église et l'opéra allaient de pair. Les hautes classes y recouraient également pour s'aider à supporter l'ennui de leur vie, dévouée par leurs institutions politiques à l'oisiveté la plus funeste.

Les crimes des neveux des papes, et surtout leurs exactions avaient depuis long-temps contribué à réveiller le peuple sur ses intérêts. Il s'opérait une révolution dans les opinions religieuses qui précéda (même en Italie) la marche des changemens politiques. La suppression des jésuites avait révélé plusieurs des corruptions de l'Eglise, et la suprématie réelle des papes sur tous les trônes de la chrétienté catholique. Les jansénistes, protégés par l'empereur Joseph II (1), prêchaient ouvertement contre le pouvoir temporel de tous les ecclésiastiques, et nièrent

(1) Quel sujet pour le pinceau d'un Raphaël ou d'un Titien, que l'entrevue du pape Pie VI, et de l'empereur Joseph II ! Le pape rappelant doucement l'exemple de Barberousse, de Frédéric, de Henri, qui baissèrent leurs cous pour recevoir le pied du pape, et tinrent la bride de son palefroi; l'empereur s'indignant à l'idée de la dégradation de ses prédécesseurs, et déclarant que l'Église ne regagnerait son influence que quand les prêtres reviendraient à la simplicité des apôtres.

que le successeur de saint Pierre eût aucun droit à gouverner comme souverain temporel. La cour la plus catholique d'Italie, secouant ce joug du saint-siége, refusa son tribut de vasselage, et la blanche haquenée ne traversa plus les marais pontins pour aller prendre sa place aux râteliers sacrés du Vatican.

Dès l'année 1768, les Napolitains, qui avaient toujours supporté impatiemment le joug du pape, se mirent ouvertement en guerre avec l'Église romaine. Les chaires de leur université étaient remplies par de jeunes et ardens orateurs qui professaient les opinions les plus hétérodoxes, et condamnaient ouvertement la bulle que Clément XIII avait fulminée contre le duc de Parme. Il devint à la mode parmi les étudians de Naples de s'instruire des lois ecclésiastiques, dans le but de s'opposer aux corruptions de l'Église; et l'on écrivit dans le dix-huitième siècle des pamphlets contre le pape et son conclave qui auraient conduit leurs auteurs au bûcher dans le seizième. Ces brochures, écrites avec la plus grande hardiesse, étaient dévorées par le public, et les écrits hérétiques du marquis Spiritti et d'Andrea Serrao se trouvaient dans presque toutes les maisons italiennes, quoiqu'ils fussent prohibés.

La révolution qui renversa les états, entraîna dans leur chute leur ancienne alliée, l'Église. Le fameux concordat par lequel François Ier et Léon X se donnèrent réciproquement ce qui ne leur appartenait pas (le pape usurpant les droits de l'Église, et le roi ceux de la nation), ce fameux concordat fut réduit en poudre par les révolutionnaires, contempteurs de tous les traités entre les papes et les rois; et

le catholicisme, formellement aboli en France, trembla même pour son trône de Rome. (1)

Dans le cours des événemens, le pontife, dépouillé de son pouvoir temporel, dépossédé de son influence spirituelle, se trouva prisonnier dans une terre étrangère, et la tente d'un préfet militaire fut plantée sur le site où le trône du Vatican s'était élevé au-dessus de tous les trônes du monde. Mais la scène de ce grand drame devait changer bien des fois avant que la catastrophe fût amenée. Bonaparte prit la résolution de relever l'Église déchue, pour soutenir sa nouvelle dynastie. La restauration du catholicisme fut proclamée en 1801, dans la métropole de Paris, et l'on fit un code de foi qu'on imposa par un acte législatif (2). Le chef militaire, et le pontife qui lui était soumis, signèrent un nouveau concordat. On devait donner des bénéfices, rétablir des siéges; la fortune devait encore chercher un

(1) En 1797, le pape Pie VI envoya le marquis Massimi au directoire de France, avec une mission ostensible pour négocier quelques affaires civiles avec ce corps. La lettre du saint-père à ces hérétiques républicains, commence ainsi : *Carissimis in Christo filiis nostris, civibus Directorii executivi reipublicæ Franciæ, etc.*, et il y ajouta même sa bénédiction. C'est dans le même temps que l'évêque d'Imola (le pape actuel) prêcha son sermon républicain, dont l'auteur de cet ouvrage a déjà fait mention dans une autre publication.

(2) Les nouveaux évêques acceptèrent avec acclamation un catéchisme impérial, qu'on assure avoir été dicté par Bonaparte lui-même, et (dit l'ancien évêque de Blois, dans son ouvrage sur *l'Église gallicane*) ce catéchisme à l'usage de toutes les églises de l'empire de France, avait été rédigé exprès en faveur d'un individu et de sa famille. Mais n'avons-nous pas entendu dernièrement un évêque de Londres déclarer que son roi ne pouvait faillir? *César rougit! n'a-t-il pas vu Pharsale?*

clergé depuis longs-temps appauvri, et aucune ép thète ne sembla trop flatteuse, aucun éloge trop ex géré pour ce nouveau Constantin qui, ayant ren versé les trônes de l'Europe, relevait celui de sai Pierre. Même les dignitaires du clergé de Franc émigré, qui avaient tenu des synodes à Londre pour frapper de réprobation l'empereur et fulmi ner des bulles contre son usurpation (1), vinrer assister à son couronnement, et lui prodiguèrer les épithètes de *celui qui a rouvert les temples et r*

(1) Ce concile d'ecclésiastiques français émigrés a été ten dans la maison de M. de D.... ex-évêque de N...., et il so tit de ce *divan secret* des bulles contre Bonaparte. Le pa lui-même a été menacé d'excommunication par un ci-deva évêque, qui déclara, dans une lettre adressée à sa saintete *qu'il avait disposé de l'Église de France sans consulter ceu que le Saint-Esprit avait établis pour la gouverner*. Cepen dant, les plus furieux de ces fulminateurs de bulles contr l'usurpateur, se radoucirent et consentirent à rentrer e France et à accepter des bénéfices et des évêchés sous l nouveau régime. Le plus remarquable parmi ces prêtr *non implacables*, était l'abbé de B...., qui, prêchant dans chapelle de Portman Square devant une congrégation con posée de vieux gentilshommes émigrés, s'écriait avec en thousiasme, *plutôt mourir que violer le pacte de la religio et de la monarchie*. Cependant, quand il lui eut été perm de revenir en France, il oublia *ce pacte* sous un chapea de cardinal qu'il obtint par la faveur de l'usurpateur, qui son retour l'avait nommé à l'archevêché de T.... Un autr de ces docteurs fidèles était l'abbé du V.... qui avait di dans sa défense de l'ordre social, *qu'on place sur le trôn de France celui que la loi y appelle; lui seul n'a pas besoi d'élection pour régner, il est élu depuis neuf cents ans*. Ain prêchait cet abbé jusqu'au moment où il put retourner e France; alors oubliant *l'élection de neuf cents ans* de so roi légitime, il accepta une mitre des mains de l'usurpateu Mais *l'envoyé du Très-Haut* n'eut pas plutôt senti les coup de l'adversité, que laissant de côté le catéchisme de Cyrus on substitua au sobriquet de *nouveau Charlemagne* celu de *despote du jour*.

levé les autels, *l'envoyé du Très-Haut*, *l'homme de la droite de Dieu ; le Constantin*, *le Théodose*, *le Charlemagne du temps*. Telles étaient les formules techniques employées en l'honneur du despote, dans tous les mandemens épiscopaux, et dans le concordat même, par ces évêques qui chantaient des *Te Deum* à Notre-Dame et à Saint-Denis, pour les victoires de l'usurpateur sur les rois de droit divin, qui tenaient cependant leur sceptre et leur couronne de la main de l'Eglise de Dieu.

On a souvent entendu le dernier pape, Pie VI, dire : *Je crains que l'Eglise n'ait plus de pape quand je n'y serai plus*. La bataille de Waterloo a empêché l'accomplissement de cette prophétie ; et les *preux* du dix-neuvième siècle ont aidé à relever la *barque du pêcheur* (il navicello del pescatore), à replacer le pontife sur le trône des Césars. Les jours des Innocens, des Grégoires, des Urbains, des Cléments, semblèrent alors prêts à renaître ; le chef de l'Eglise voyait encore, en parcourant les rues de sa capitale, une multitude prosternée qui, à son approche, baissait le front dans la poussière, par dévotion à sa sainteté, ou par crainte des épées de ses gardes (1). Le peuple romain sembla être re-

(1) Peu de temps après notre arrivée à Rome, un jeune noble romain sortit de la forteresse du château Saint-Ange, où il était incarcéré, pour épouser une dame d'un rang très-élevé, dont la famille avait obtenu sa délivrance. Il avait été privé de sa liberté pour avoir refusé de descendre de cheval et de s'agenouiller au milieu de la boue quand le pape passait dans les faubourgs de Rome. Il eut beau s'arrêter et ôter son chapeau, cela ne suffit point. Pendant que nous étions à Rome, les gardes du pape insistèrent pour qu'une dame et un gentilhomme anglais descendissent de voiture dans une occasion semblable. Comme la dame était relevée

venu au seizième siècle par l'effet d'une baguette m
gique. Le costume civil et militaire adopté pendan
les vingt dernières années, a disparu, et l'on n
voit plus dans les rues que des moines et des erm
tes. On tient des conciles, les couvens sont rouvert
les cérémonies rétablies, et les langes de l'enfan
sont immédiatement remplacés par l'habit mona
cal (1). La jeunesse est destinée à servir, non pl

de couches depuis peu, son mari ne voulut pas lui perme
tre de descendre, et un des janissaires romains le frappa
son épée. Une plainte formelle a été adressée au pape à
sujet; mais à l'époque de notre départ on n'y avait pas en
core fait droit. Un tel événement n'était même pas capab
de scandaliser les Anglais ultra qui se trouvaient alors
Rome. *Kotoù* à Rome appartient au système social de
Sainte-Alliance; c'est un tout autre individu que *Kotoù*
Chine. Plus d'un lord *tory* qui se hâterait de rentrer da
sa patrie pour voter contre les catholiques irlandais, taxe
l'auteur de ces pages de jacobinisme pour avoir mis au jo
les systèmes des cabinets catholiques de l'étranger.

(1) Rien de plus triste que de voir des troupes de pet
enfans pâles et maigres, habillés en moines, et conduits
quelques cérémonies par les supérieurs du couvent où
sont consigés. On ne retrouve aucune trace de la gaîté
de la vivacité de l'enfance dans leurs regards et leurs mo
vemens. Les écoles des jésuites ont été rouvertes, et à
restauration de cet ordre tous les nobles romains se so
hâtés d'envoyer leurs enfans dans les séminaires de ces p
res. Les jésuites étant regardés, et par les premières,
par les dernières classes du peuple de Rome, comme l
gardes prétoriennes de l'Église, chaque famille espère avo
un cardinal dans le conclave, ou un pape sur le trône,
plaçant ses fils dans leurs couvens. Le prince de ...., m
dernièrement à Rome, ôtait toujours son chapeau quand
passait à côté de ces bandes de petits prêtres. Quand on
demandait pourquoi il faisait cela, il répondait « l'étoffe
l'infaillibilité future est là. Quelqu'un de ces marmots pe
être un jour le souverain de mes enfans; je vois déjà la v
et la mort dans leurs petites mains sales, et je tâche d'o

son pays, mais l'Eglise, et l'état de la presse est modelé sur celui du dernier siècle, où l'on était obligé de faire circuler secrètement, et en manuscrit, une gazette, quand elle n'était pas exclusivement consacrée à l'annonce des cérémonies de l'Eglise; où les insignifiantes plaisanteries de Pasquin conduisaient leurs auteurs à l'échafaud, sous le pontificat benin du pape Lambertini. Si tous les bons résultats de la politique révolutionnaire n'ont pas été aussi promptement annulés que les faibles lumières de la philosophie ont été éteintes (1); si les rues de Rome ne

tenir d'avance leur faveur pour ceux qui doivent me suivre. »

L'Église de Rome la plus à la mode, est le superbe temple des jésuites, la *Chiesa del Gesu*, où la châsse de saint Ignace, soutenue par des colonnes de lapis, parait brillante au milieu des flambeaux et des offrandes précieuses. Les couvens *del Gesu* et de *S. Andrea* sont remplis; et l'on dit que cet ordre fait de grands efforts pour obtenir la conduite du *Collegio romano*, établissement civil où la jeunesse de la moyenne classe est élevée. Depuis la restauration on a cherché vainement à établir à Rome le système d'instruction mutuelle, si bien reçu en Lombardie et en Toscane.

(1) Un des meilleurs actes du gouvernement français à Rome, a été la formation d'un institut. Il consistait en vingt-quatre professeurs, parmi lesquels se trouvaient Monge et Berthollet. A l'arrivée de Pie VII à Rome, après son exaltation, le parti ultra employa tous ses efforts pour faire supprimer cette société, et deux Italiens furent obligés de recourir à la protection personnelle du pape, pour se défendre des persécutions qu'ils éprouvaient pour avoir été membres de cette institution. « Comment (dit le pape), est-ce un crime d'appartenir à une société littéraire? Mais si le grand turc m'avait élu membre d'un corps de ce genre à Constantinople, je ne me croirais point criminel d'en accepter le diplome? » Il est de fait que sa sainteté, outre qu'elle a eu des sentimens extrêmement démocratiques fondés sur les Écritures, possède de vastes connoissances dans la philosophie ancienne et la littérature.

sont pas encore à minuit plongées dans les tér
bres (1) ; si la torture n'a pas été restaurée, et
stylet remis dans les mains d'un peuple impétuer
on le doit, en partie, à la modération du cardi
Gonsalvi (dont le caractère semble balancer en
l'habit qu'il porte et le siècle dans lequel il vit),
la sagesse acquise par le saint père pendant ses vo
ges et ses adversités.

Le parti ultrà de Rome est pour la restaurati
totale de l'édifice social, comme il existait ava
cette terrible révolution qui a banni la roue et
stylet, et privé les ambassadeurs de France du dr
de donner asile à des meurtriers de profession (

(1) Avant la révolution il n'était pas permis d'éclai
les rues Rome; même les lanternes portées par les laq
étaient considérées comme nuisibles dans ces rues destin
la nuit à servir aux intrigues et aux assassinats; et l'on cr
bientôt à ceux qui se permettaient cette infraction à l'
dre établi, *volti la lanterna* (tourne la lanterne). A la r
tauration du pape, les ultra-éteignoirs espéraient qu'il étε
drait complétement les lampes révolutionnaires, mais i
contenta d'en réformer l'excès. Les rues de Rome son
présent suffisamment obscures pour que le libre exercice
stylet puisse être restauré. Leur principale lumière vi
des madones dont elles abondent. Les horloges aussi ont
toutes rétablies suivant l'ordre ancien; et compter les h
res à la française est un usage qui sent le jacobinisme,
qu'on désapprouve généralement.

(2) Les ambassadeurs étrangers à Rome avaient le pri
lége de donner asile aux meurtriers, avant la révolut
française. En 1687, ce privilége entraîna de si terril
conséquences, que le pape Innocent II tâcha d'abro
cette coutume par une bulle, et induisit les rois d'Espag
de Portugal et d'Angleterre, à renoncer à leur privilé
Louis XIV refusa absolument de les imiter, et il envoya
marquis de Lavardin à Rome, qui y entra en dépit des
dres du pape, escorté par quatre cents gardes marines, q
tre cents volontaires, et deux cents hommes de livrée

Mais quoique tous les souverains légitimes, protestans ou catholiques, soutiennent l'ancien système papal, et s'empressent à lui rendre sa première splendeur, tous leurs efforts sont vains, et l'influence spirituelle des évêques de Rome s'est dissipée avec la foi à leur infaillibilité. A mesure que les progrès des lumières ont répandu plus généralement les connaissances historiques, les vies des Grégoire, des Innocent, des Borgia et des Barberini, ont trahi le secret de ce trône, si long-temps la terreur de l'Europe, et dont les possesseurs successifs (quel que fût leur caractère personnel) se trouvèrent obligés d'encourager des vices auxquels ils devaient leur élévation.

Le respect pour le saint-siége est presque entièrement éteint en Italie, où le trône pontifical est regardé comme la première cause de la dégradation politique du pays. Dans presque toutes les églises catholiques, même celles d'Espagne et de Portugal (1), des efforts ont été faits pour secouer le joug de l'autorité papale. Les Irlandais catholiques sont peut-être les seuls qui aient conservé leur attachement pour le saint-siége, attachement qui tient en eux aux plus nobles sentimens, au point d'honneur, à la haine de l'oppression. Ainsi donc s'il existe dans toute l'Europe un sentiment religieux, de nature

prit possession du palais et de l'église de France, et il ouvrit sa maison de refuge pour les bandits poursuivis par la loi, en se moquant de la menace de l'excommunication du pape. En même temps le roi de France s'emparait d'Avignon pour montrer son ressentiment au pape; et à la mort de ce pontife, en 1689, les asiles royaux pour les héros du stylet furent rouverts.

(1) Voyez *les Libertés de l'Église gallicane*, par Grégoire.

à inspirer de l'inquiétude aux souverains jaloux leur autorité, la faute doit en être attribuée à bigoterie et à la politique mal entendue des protesta intolérans qui n'osent pas laisser les opinions à l'ducation de la raison, et qui perpétuent une croya ce qu'ils craignent, par ces mêmes mesures qu' prennent pour la supprimer. C'est donc en va que les couvens se remplissent (1), que les cérém nies sont renouvelées à l'aide des monarques de to tes les communions : les fondemens réels de tou les illusions sur lesquelles reposait l'influence de l'glise romaine, l'ignorance du peuple et la riches du clergé, sont détruits pour toujours. Le clergé Rome est dans un état de pauvreté, en comparais de l'opulence de la hiérarchie protestante en Angl terre : le pape dispose de propriétés moins consic rables qu'un archevêque de Cantorbery (2), et

(1) Nous parlions un jour à un cardinal de la multitu de moines dont Rome fourmille; il répliqua : *Ils paraiss très-nombreux; mais on ne songe pas qu'il nous faut mille homme effectifs pour la seule mission de la Propagan fide.* Il n'y avait rien à répondre à cela, surtout pour protestans anglais, dont la *Propaganda* envoie ses me bres sous les bannières de diverses sociétés, telles que ce qui travaille maintenant à Dublin sous le nom de *Soci pour la conversion des Juifs* (quoiqu'il n'y ait qu'un s Juif résidant en cette ville), la Société biblique, etc., e Plus on considère les Églises de Rome et d'Angleterre ; p on trouve de ressemblance entre elles.

(2) Quand Henri VIII divisa les dépouilles des abbaye des monastères qu'il avait supprimés entre la couronne l'aristocratie, les biens du clergé catholique-régulier pas rent tout entiers au clergé protestant. Les grands évêc d'Angleterre et d'Irlande sont peut-être les plus riches toute la chrétienté.



revenu d'un cardinal paraîtrait fort médiocre à plus d'un cumulateur de bénifices anglais. (1)

Le gouvernement romain actuel n'a pas osé annuler les confiscations du dernier régime (2); et les couvens, une fois le premier feu de la réaction amorti, déclineront inévitablement, manquant de moyens pour se soutenir. Rome, comme tout le reste du continent, est maintenant dans une fausse position, et les anciennes institutions qu'on voudra y rétablir, partageront le sort de toutes celles qui ne se trouvent plus en harmonie avec l'esprit du temps.

Tandis que l'Église, sous l'influence de ses chefs puissans, régna sans opposition pendant des siècles presque sur toute l'Europe, le peuple romain, quoique souvent écrasé par son poids, et forcé à une sujétion momentanée, a été le plus prompt à se révolter contre ses usurpations, et peut-être le dernier à se soumettre à son empire. Plus factieux et

(1) Les cardinaux, à l'époque de la révolution, n'avaient jamais, indépendamment des autres bénéfices, plus de quatre mille piastres par an; et maintenant leur revenu n'excède pas deux cents piastres, somme qui suffirait à peine pour payer le cuisinier et le cocher d'un prélat anglais. Leur principale dépense est leur beau carrosse doré, leurs sales laquais et leurs vieux chevaux : ils ne donnent point de dîners, et en demandent autant qu'ils peuvent; plusieurs d'entre eux cependant ont des biens patrimoniaux assez considérables. On dit que le cardinal Gonsalvi est fort riche : il possède les grandes propriétés de l'abbaye de *Grotta Ferrata;* et il est secrétaire des brefs, emploi qu'on dit très-lucratif.

(2) La dette nationale a été acquittée par les Français sur la vente des biens de l'Église, qui a rapporté quarante millions. Quand le pape est rentré dans ses états, il a trouvé qu'il ne devait pas un paolo.

plus libres sous les tyrans qui excommuniaient l
rois (1), qu'ils ne l'avaient jamais été sous les en
pereurs de l'ancienne Rome, les Romains du moye
âge opposaient alternativement l'une à l'autre
domination étrangère des souverains d'Allemagn
et le despotisme domestique des pontifes ; ils dépo
saient des papes, créaient des anti-papes, élevaien
des schismes dans l'Église, enchaînaient ou faisaien
mourir par la faim ou par le poison, dans les ca
chots du château Saint-Ange (2), ces vicaires d
Dieu sur la terre, qui fulminaient sur toute la chr
tienté les bulles dans lesquelles ils établissaient leu
suprématie. (3)

(1) Les rois de France, depuis Philippe 1er jusqu'à Louis VII ainsi que les empereurs, depuis Henri IV jusqu'à Louis d Bavière, ont été de temps à autre excommuniés. Robert d France a été puni de cette manière pour avoir épousé cousine ; et il fut tellement abandonné de tout le mond que ses domestiques même lui donnaient sa nourriture a bout d'un bâton. Le concile de Saint-Jean-de-Latran inte dit à Frédéric II l'usage de l'eau et du feu.

(2) Boniface VI a été élu par le peuple (895). Jean XIII été chassé de Rome par le peuple et le préfet (965). Jean X mourut de faim ou de poison dans un cachot du châte Saint-Ange, où les citoyens romains l'avaient incarcéré po sa tyrannie (984). Jean XV, remarquable par ses vices (mêm suivant Platina), a été persécuté et détrôné par le patrici Crescentius, qui s'empara du château Saint-Ange à la tête d peuple romain, et résista à l'empereur Othon comme il ava déposé le pontife. Grégoire XV, accusé et poursuivi par peuple, a été forcé de s'enfuir, et de chercher la protecti de son cousin l'empereur Othon. Benoît a été déposé p les citoyens, qui mirent à sa place un anti-pape (108 qu'ils déposèrent lui-même à son tour. L'histoire de c temps barbares abonde en exemples de la résistance du pe ple et des patriciens de Rome au saint-siége, pendant q les autres états chrétiens étaient enchaînés au pied du trô pontifical.

(3) Boniface VIII ayant excité les Allemands à la révol

Dans le quatorzième siècle, sous le pontificat de Jean XXII (dont le *ego sum papa* étonna à son élection le conclave anarchique) (1), l'Église fut attaquée, dans ses pouvoirs spirituels et temporels, par le peuple romain et l'ordre philosophique des frères mineurs (2). Le pape fut accusé d'hérésie par les

contre leur empereur, engagé Charles de Valois à prendre les armes contre Philippe-le-Bel, et donné le royaume de France à Albert, pour l'induire à faire la guerre à ce roi, publia une bulle pour prouver que Dieu avait établi les papes au-dessus des rois et de leurs royaumes!!! Nier cette doctrine était le jacobinisme du temps, et personne n'osa contredire des argumens publiés par le pape lui-même. « La plupart des docteurs, les princes mêmes, et ceux qui les défendaient contre les papes, ne réfutaient pas les argumens. » Boniface lança une bulle d'excommunication contre la France et son roi, qui, n'osant pas s'opposer ouvertement au saint père, envoya des partisans conduits par Nogaret pour s'emparer de sa personne; et l'union du patricien romain Sciarra Colonna, capitaine d'une bande de corsaires, avec le ministre français, assura le succès de ce complot. Le pape fut saisi dans sa ville patrimoniale d'Agnano; Colonna le frappa au visage avec son gant, pour avoir résisté a ses bandits; et on voulut le conduire à Lyon sous la gade des Français. L'intrépide vieillard (qui avait toujours regardé l'ordre du Christ à saint Pierre, *remettez votre épée dans le fourreau*, comme une marque qu'il devait avoir une épée) se revêtit de ses plus riches habits, saisit ses clefs d'une main et le crucifix de l'autre, et s'écria: *Je mourrai pape!* Avant qu'ils pussent l'emmener en France; il mourut dans sa prison à Rome; quelques-uns disent que ce fut de rage. C'était cependant le pape qui avait canonisé Saint-Louis. Quand Napoléon a été exécré par les ultras, pour avoir profané le saint-siége et logé le pape à Fontainebleau, ils oubliaient cette anecdote qui se passa dans le treizième siècle, le siècle du Dante.

(1) Villani, Platina.

(2) Les *minoriti* (Pignotti, p. 35; vol. 3) avaient prêché avec plus de candeur que de prudence la doctrine dangereuse de la pauvreté évangélique soutenant que le Christ et

derniers, et déposé, avec le consentement des pı
miers, en faveur d'un frère mineur, l'anti-pa
Nicolas v, qui prêchait la simplicité apostolique
opposition au luxe et à la splendeur des pontif
Ce fut alors que, sous la conduite de l'un des pl
grands capitaines et des plus grands génies du sı
cle, Castruccio (citoyen de Lucques), les Romair
qu'Arnoldo et Brancaleone avaient déjà trou
mûrs pour la réforme, créèrent un anti-pape et
anti-empereur, pour s'opposer au parti germaniq
ou gibelin, à la tête duquel étaient Colonne et
pontife, et qui était soutenu par tous les prin
despotiques de l'Europe. L'Esprit des Romains
montrant de siècle en siècle comme la fleur de l
loès américain, produisit encore dans l'âge suiv
un de ses rejetons, le plus vigoureux, si non le p

ses apôtres n'avaient point de biens. Les dominicains,
sybarites de l'Église, favorisés par la cour de Rome, s'
posèrent à cette doctrine, en affirmant que notre Seign
et ses disciples avaient l'usage de tous les biens de la te
que Judas Iscariote était l'intendant du Christ, et distrib
également les revenus, etc., etc. Le pape, du milieu de
sérail d'Avignon, approuva cette défense, et les frères
neurs furent maudits, *comme de raison*. Outre ces schism
il y avait des disputes dans l'Église sur des points jugés a
importans. Les franciscains élevèrent la question de sa
si leur potage leur appartenait pendant qu'ils le mangeaie
les uns disaient que *oui*, et les autres que *non;* enfin un
pitre général décida pour la non propriété du pot
D'autres disputes occupèrent les docteurs, pour savo
les robes longues ou courtes, grises ou noires, de drap
de serge, convenaient le mieux aux moines. Des chapi
et des conciles s'assemblèrent pour débattre ces questio
qui furent enfin décidées par des bulles et des manifestes
tournées en ridicule par des épigrammes et des satires.
étaient les temps dont on suppose que les doctrines doi
être maintenant révérées sous peine d'être regardé con
perturbateur de l'ordre social.

permanent, dans le dernier et plus hardi défenseur de sa liberté, Nicolas di Rienzi Gabrini (1). Ce champion du peuple était sorti du peuple, et il devint le sujet de plus d'un conte populaire dans les siècles suivans, quand l'histoire était forcée de garder le silence sur ses actions. Ce conquérant plébéien des patriciens Colonna, Orsini et Frangipani (dont les querelles privées avaient rendu le peuple féroce), cet homme qui punissait les vices des petits et les crimes des grands (2), cet homme invoqué

(1) L'histoire de Rienzi a été primitivement écrite en langue romance et napolitaine; et Pignotti observe qu'il est singulier que le nom de l'auteur soit celui de Tommaso *Fiortifiocca*, qui est mentionné dans l'histoire comme ayant été puni par le tribun pour un faux. Les folies attribuées à ses derniers momens ne doivent être crues qu'avec réserve. La vie de ce tribun républicain a été publiée sous les papes et les empereurs, dont il avait tâché de détruire la domination en Italie. L'abbé de Sades, ce véritable abbé français, et quelques autres critiques modernes, ont écrit beaucoup d'extravagances pour prouver que Rienzi n'était pas le *spirito gentile* de Pétrarque, auquel il adressa la canzone, *Italia mia;* parce qu'il paraît que le dernier vers de ce beau poëme ne s'appliquait pas à Rienzi. Pignotti réfute tout ce qui a été dit à ce sujet, et démontre que la critique de l'abbé de Sades est ridicule et mal fondée (vol. 5, p. 23); mais il pense que Pétrarque avait changé la fin de sa *canzone*, quand la conduite du tribun, pendant ses derniers jours, le désappointa dans ses espérances patriotiques. Pétrarque l'avait connu à Avignon; et il paraît, d'après les lettres qu'il lui adressa, qu'il l'avait encouragé à faire la révolution qu'il fut sur le point d'achever.

(2) Un de ses premiers actes fut de débarrasser la ville et la campagne des bandits : de même que Brancaleone avait abattu cent quarante tours qui servaient de nids à des bandes de brigands nobles et plébéiens. Il fit arrêter un Colonna pour dettes, et juger et condamner un Orsini pour avoir pillé un vaisseau naufragé. Il trouva Rome dans un état d'anarchie, et il lui donna des lois. Il rappela les papes

par Pétrarque, ce contrôleur des pontifes, vit m
me, au milieu de la grossièreté et des ténèbres d
quatorzième siècle, la possibilité de délivrer po
toujours l'Italie du joug des empereurs d'Allemagn
en unissant ses états en une république fédérativ
et il en conçut le dessein. Pour cette seule idée, fru
de son esprit supérieur, avant que la gloire l'e
ébloui, que le pouvoir eût altéré ses facultés, tout
ses erreurs suivantes doivent lui être pardonnée

Ah ! si quelque Cola Rienzi venait maintena
aider les Italiens dans leurs efforts, et donner
leurs esprits dispersés un point de concentration
Quel sera celui qui, ainsi que ce dernier de leu
tribuns, sonnera la trompette de la réforme sur l
tours du château Saint Ange (1); et, déployant
bannière de la liberté sur les hauteurs du Capitol
verra encore une fois le peuple romain rassemb
autour de son ancien étendard, et réveillera l
échos du Forum par des applaudissemens tels q
ceux qui ont été extorqués par Cicéron, et reç
par Rienzi? (2)

et les cardinaux à Rome, et cita les deux empereurs co
tendans au tribunal du Capitole. Les changemens qu'il eff
tua en si peu de temps sont incroyables (dit Pignotti);
non-seulement il n'abusait point de son pouvoir, mais
veillait jour et nuit à l'observation des lois qu'il avait pr
mulguées pour la sûreté de la ville. Pag. 20, vol. 7.

(1) « Dal balcone del campidoglio arringò il pubbli
» colla solita eloquenza : tutti lo applaudirono e lo r
» guardorono come il riformatore di Roma. » *Ibid.*

(2) Un des premiers objets que nous visitâmes à Ron
fut la maison de Rienzi : elle est dans un site consacré p
de grands souvenirs, et marqué par la désolation et la ru
ne; les bords du Tibre, une arche brisée du pont Palat
(ponte-rotto), ouvrage de Scipion l'Africain; les mass

Vers la fin du seizième siècle cette énergie des Romains, qui s'était souvent tournée vers la liberté, mais qui, plus souvent, avait produit des violences et des crimes sous un gouvernement superstitieux et despotique, déclina visiblement. Les nobles factieux étaient devenus des chefs de brigands : ils dévastaient leur ville natale et portaient la ruine et la désolation dans le sein des familles. Le peuple, tantôt esclave et tantôt insurgé, était le plus corrompu d'Italie; et, quoique la sombre et cruelle tyrannie du spirituel despote Sixte-Quint (1) (de ce pape

élevées par Tarquin pour clore cette *bellariva* (*), maintenant si triste et si malsaine; les restes de ce grand ouvrage public, *la Cloaca massima;* le temple de Vesta, celui de la Fortune virile; telles étaient les images qui entouraient la demeure de Rienzi, et qui justifient ses historiens, quand ils disent que ces monumens imposans de l'ancienne grandeur romaine lui donnèrent des sentimens au-dessus du siècle où il vivait, et lui inspirèrent le projet gigantesque de relever la liberté de son pays sur les ruines de la tyrannie. Cette maison est très-curieuse comme exemple de l'architecture domestique de Rome dans le quatorzième siècle; ses murs épais, irrégulièrement parsemés de petites fenêtres gothiques, sont incrustés de fragmens d'anciennes sculptures qui méritent d'être examinés, mais dont il est très-difficile d'approcher; car la casa Rienzi est située à côté d'une de ces misérables petites rues dont Rome abonde, et qui sont encombrées de tant d'immondices, que l'air en est infecté au loin. On lit sur la porte qui ouvre du côté de cette ruelle, une inscription qui dit que la fabrique a été élevée par le fils de Crescenzio et de Teodora, et qu'elle a été habitée dans le quatorzième siècle par Nicolas di Rienzi, tribun du peuple romain.

(1) La terrible sévérité de Sixte-Quint était presque jus-

(*) Les beautés du *pulchrum littus* du Tibre, ainsi que les roses qui fleurissent, dit-on, dans les plaines désertes de Pestum, n'existent que dans les pages des vieux livres de voyages. Les bords du Tibre sont en général inaccessibles, par des masses de ruines et d'immondices, interrompues çà et là par les jardins et les orangeries des cardinaux.

sanguinaire qui enviait à Elisabeth le meurtre de Marie Stuart) arrêta pour un instant le torrent des iniquités, et abaissa pour toujours la fierté des barons romains; cependant, après sa mort, le peuple, qui avait perdu sa férocité, se montra encore plus avili. La démoralisation domestique des nobles, la pompe, le luxe, les extorsions de la cour et du conclave ne diminuèrent nullement. Pendant les siècles suivans, l'état religieux et civil de Rome a été une anomalie dans la société humaine (1). La cour du Quirinal, comme celle de Louis XIII et de Louis XIV, était dirigée par les intrigues des prêtres et des courtisans. Les cardinaux gouvernaient par cabales, et toutes les places étaient obtenues par leurs maîtresses ou leurs laquais, classe qui venait immédiatement après celle des cardinaux dans l'ordre de la puissance. Les princes ou patriciens (il y en avait de deux (2) espèces) riches, livrés à l'oisiveté,

tifiée par l'état de Rome dans son temps. Ses efforts pour provoquer la réforme, bien plus que sa cruauté, le rendirent l'objet de la haine des Romains, qui, malgré tout ce qu'il avait fait pour l'embellissement de leur ville, et pour les tirer de l'esclavage des nobles, brisèrent ses statues après sa mort.

(1) Alexandre VII (Chigi), quoiqu'il affectât de vivre de châtaignes avant son exaltation, devint ensuite un Apicius. Un voyageur français a dit au sujet du règne de la famille Chigi : « Je pourrais faire une longue histoire des fraudes, des vols, des extorsions, des débauches, des tracasseries, des assassinats et des guerres que les Romains ont supportés pendant douze ans que les Chigi gouvernèrent. » *Voyage historique d'Italie.* Voyez aussi Lalande.

(2) Il existait, et il existe encore quelques familles, telles que les Colonna, les Orsini, les Conti et les Savelli, qui se vantent de descendre des anciens patriciens. La famille Santa-Croce se dit descendue de Valérius Publicola. Les autres

ignorans et avares, étaient entourés de misérables suivans de l'opulence et de la grandeur (1), dont le nombre est toujours très-grand dans les pays mal gouvernés. Le peuple, dénué d'habitudes domestiques, menait presque la vie des sauvages, et se trouvait satisfait avec du pain pour aliment, et l'Église pour amusement. La dépendance était encouragée par l'orgueil, la pauvreté était prêchée comme une vertu, et l'on en faisait un état. Le parasite suivait le prince, et le mendiant suivait le prêtre. Les femmes de tous les rangs se divisaient en deux classes: les vestales et les concubines; elles étaient enfermées dans des couvens, ou lancées dans la société, libres de tous les devoirs maternels et des liens du mariage, maîtresses d'amans mariés, épouses des amans des autres femmes. Les passions dans toutes les classes n'étaient ni contenues par les lois, ni dirigées par l'éducation; et tous les crimes pouvaient être rachetés par la puissance. Le meurtre était taxé (2) depuis un panier de figues jusqu'à

princes doivent leur rang aux pontifes de leur maison. La sœur de Sixte-Quint était une blanchisseuse; il la fit princesse; et Pasquin fit une épigramme sur cette élévation. Le pape promit à l'auteur sa vie et une bourse d'or s'il se découvrait : il le fit et reçut la bourse; mais il eut les poings coupés et la langue percée. *Voyez* la vie de ce pape.

(1) Le cardinal de Retz décrit les cardinaux allant à la cour, suivis chacun par cent à deux cents gentilshommes suivans.

(2) Plusieurs lettres du cardinal Jean de Médicis à d'autres cardinaux, ou au duc son frère, sont en faveur de meurtriers. « Un pauvre homme (dit-il) qui avait été exilé pour avoir tué sa femme, avait appuyé ses réclamations auprès de lui par un panier de belles figues : quant au meurtre de sa femme, il trouva qu'il en était justifié par sa conduite dés-

une bourse d'or, et le meurtrier trouvait un asile depuis le grand autel de l'église jusqu'au cabinet du palais. Des assassinats étaient commis toutes les nuits, et la main qui se chargeait de frapper pour de l'argent, indifférente sur sa victime, se trompait souvent, et s'excusait en assurant que *c'était une méprise.* (1)

Les seuls liens qui unissaient la société étaient ceux du vice ; c'était l'intérêt qu'inspirait une table de jeu, ou les intrigues d'un amour illicite : tous étaient dévoués au premier, et les maris eux-mêmes aidaient quelquefois leurs femmes à se débarrasser d'un sigisbé importun, dont la présence s'opposait à une liaison plus profitable au *ménage.* (2)

Les rites de l'hospitalité étaient rarement célébrés, hors à l'occasion d'un mariage, ou d'un dîner diplomatique chez un cardinal. La maison du cardinal d'York a été pendant long-temps la seule à Rome où un étranger pût espérer de trouver un

honnête. » Sous le pontificat de Clément IX, le cardinal Francesco Barberini donna asile au fameux bandit Scarpalega dans ses terres de Palestrina pour une certaine somme. Le pape envoya vainement ses sbires à la recherche de l'assassin le plus notoire de ses états. Le cardinal avertit son protégé des intentions du saint père, et il échappa pour cette fois. *Ces Barberini seuls* (disait Pasquin) *suffiraient pour nous faire devenir athées !*

(1) « *Scusa, padron mio, è un sbaglio*, était la froide et ordinaire excuse en pareil cas. Si l'homme mourait, *la justice faisait enlever le corps, et tout était dit.* J'ai ouï dire à un prélat de la consulte, qu'il y avait souvent dans le cours d'une année deux mille assassinats dans l'étendue de l'état ecclésiastique. » (LALANDE, tom. 6, p. 151.)

(2) « On parle encore souvent en France de la jalousie italienne ; mais c'est sans doute par une ancienne tradition. » LALANDE, tom. 6. p. 151.



oouvert, même avec les plus fortes recommandations. Le grand luxe consistait dans une suite nombreuse de domestiques, un équipage brillant (1) et un vaste palais. Les colléges et les couvens contenaient quelques pédans, savans en théologie et en littérature classique : tout le reste était condamné à la plus profonde ignorance, et l'inquisition avec ses sbires, s'opposait bien vite à tout développement de l'esprit. Les peines capitales étaient extrêmement barbares, mais très-rarement infligées ; et si le peuple souffrait quelquefois la torture ou l'estrapade, il se donnait aussi à son tour la satisfaction de pendre un cardinal (2), ou de ridiculiser les vices du conclave et du pontife par le moyen de Pasquin.

Comme il n'existait aucune police intérieure, le public devait encore aux Tarquins et aux Césars le peu de commodités dont il jouissait. De splendides fontaines, lançant leurs eaux du sein des nimphes et des conques des tritons, avaient été érigées par les papes comme un monument de leur magnificence ; mais les conduits pour les eaux, si merveilleusement construits dans les temps où l'on ignorait totalement la science hydraulique, étaient après vingt siècles, et sont encore les principaux moyens pour le nettoiement d'une ville qui a profité si peu des

(1) La voiture d'un cardinal se distingue particulièrement par un parasol placé sur l'impériale, pour garantir son éminence quand elle descend ; et cet usage a fini par devenir une étiquette.

(2) En 1786 le cardinal Tortona exaspéra tellement le peuple par ses cruautés dans son emploi de grand-inquisiteur, qu'on l'arracha de sa voiture, et on le pendit à un gibet dans la rue.

avantages que lui avait laissés l'antiquité (1). La *Cloaca massima* présente en vain ses canaux négligés; et des rues bordées de palais, et de palais de marbre, ont même à présent très-peu d'égouts pour emporter les boues accumulées pendant des siècles.

Il est peu nécessaire de calculer combien de temps un tel état de désorganisation sociale aurait pu subsister; mais il paraissait presque avoir atteint son terme quand la révolution française éclata; et avant que l'Italie fût conquise, des idées révolutionnaires avaient déjà circulé dans Rome.

Hugues de Basseville (2), homme de lettres et de talent, fut choisi par la convention nationale pour sonder les dispositions de ce peuple qui n'était plus celui que l'éloquence d'Arnauld ou de Rienzi avait ému. Pie VI, qui avait refusé de reconnaître la république française, surveillait avec soin les actions de l'émissaire du républicanisme; et Basseville affectait de s'occuper des intérêts de l'académie de

(1) Un des traits qui honoraient le plus les Romains, était leur soin pour la commodité et le bien-être public. Leurs routes, leurs égouts, leurs aqueducs, valaient bien leur Panthéon et leur Colisée.

(2) Il avait été l'ami de Mirabeau et de Brissot, et il était auteur des *Élémens de Mythologie* et de plusieurs autres ouvrages. Élevé d'une humble situation par ses seuls talens, choisi par le général Dumouriez comme secrétaire de légation près de la cour de Naples, il fut de là envoyé à Rome. Mais la réforme était alors aussi odieuse au peuple romain qu'à son maître, et l'agent de la république française fut assassiné.

La mort de Basseville est le sujet d'un des poëmes les plus célèbres de Monti; mais on voudrait pouvoir oublier que l'auteur d'Aristodème a écrit la Basviliade.

peinture de France, alors remplie de jeunes gens qui pensaient plus à Brutus qu'à Raphaël.

Deux classes puissantes étaient adverses à tout changement dans l'ordre ou plutôt le *désordre* social de Rome; c'étaient la première et la dernière: l'aristocratie (comprenant l'Eglise), et la populace conduite par les hardis et fanatiques Trasteverini (1).

(1) Les Trasteverins forment une grande partie de la population romaine, et ils naissent et vivent de l'autre côté du Tibre, ou comme disent les Romains *di la dal Tevere*. Le *Trastevere* a été réuni à Rome et fortifié par Ancus Martius; c'était une colonie du Latinum. Dans le temps d'Auguste, des corps appartenant à l'armée navale en station à Ravenne, résidaient là, et dans le moment actuel, le Trastevere, et par ses localités, et par ses habitans, offre plus de traces de l'ancienne Rome que toute autre partie de la ville. Ses églises sont des temples anciens, ses ponts sont encore où des consuls romains les avaient bâtis. Là, Horatius Coclès défendit le passage du Tibre, et les vestiges du pont sont encore visibles. De là, Mutius Scevola se glissa dans le camp de Porsenna. On y voit aussi la vénérable église de *Santa-Maria del Trastevere*, le Parthenon des Trasteverins: ce temple de la Vierge occupe, dit-on, le site de la *Taberna Meritoria* (hôpital entretenu par le sénat romain pour les soldats invalides), et l'étranger qui ne l'a pas visité un jour de grande fête, a été privé de voir un des spectacles les plus singuliers que Rome puisse offrir, une assemblée des descendans véritables des anciens Romains, conservant dans leurs nobles figures et leurs traits marqués, des preuves de leur illustre origine. Si l'on veut voir la forme d'Agrippine réalisée, telle que la sculpture nous la représente, ou celle de Porcia, comme on se la figure quand elle assure son époux de sa foi; ce n'est pas dans les palais qu'il faut les chercher, on les trouvera plutôt parmi les femmes du Trastevere: quoique la grossièreté de leurs habitudes et un rude travail aient terni leur beauté, elles conservent toujours l'apparence générale d'une race supérieure. Les hommes de cet ancien district ressemblent beaucoup aux charbonniers de Paris. L'habit des Trasteverins les distingue du reste des Romains, autant que leur physionomie. Les hommes portent

La dévotion à la *Madonna* était la religion de ceux-ci, et le gouvernement papal autorisait et soutenait les vices et les priviléges des autres. La révolution française étant considérée par tous comme un ennemi commun, l'agent français devint un objet de haine et de suspicion, excepté pour quelques individus de la jeunesse des classes moyennes. Une imprudence de Basseville donna à l'opinion publique l'occasion de se manifester par des symptômes non équivoques. Après un dîner que lui donnaient les jeunes artistes de l'académie de France, où l'on but plus de vin qu'il ne l'aurait fallu pour remplir les vues d'une mission secrète, Basseville alla en voiture au cours avec sa femme et son fils, et permit à ses laquais de prendre la cocarde tricolore. Ce fut le signal du tumulte. La rue était remplie (soit accidentellement, soit à dessein) de Trasteverins. Une

sur la tête un filet de soie à l'espagnole, ils ont une veste de velours noir jetée sur leurs épaules, une large ceinture rouge, et d'énormes boucles d'argent attachent leurs souliers. Les femmes renferment aussi leurs cheveux dans des filets de soie, et les ornent de poinçons d'argent : les jours de fête elles sont vêtues de corsets de velours galonnés en or, jupes de soie blanches ou de couleur, qui découvrent leurs pieds sur lesquels brillent des boucles d'argent, et tablier écarlate. Ils parlent un patois qui leur est particulier ; ils sont très-dévoués au gouvernement papal, très-dévots à la Vierge, et très-gascons dans leurs manières. Autrefois c'était un corps formidable ; mais depuis l'occupation française ils ont beaucoup perdu de leur férocité, en partie parce qu'ils ont été privés de leurs stylets, en partie à cause de la fermeture des asiles pour les meurtriers à Ostie. Peu de temps après l'arrivée des Français les Trasteverins commirent quelques atrocités épouvantables ; on fit fusiller vingt-deux de ces hommes, sur lesquels on trouva des stylets, au milieu de leur *clan* : c'était la première fois qu'on essayait de mettre un frein à leurs crimes, et il paraît que les effets de cet exemple ont été décisifs.

terrible émeute éclata; Basseville chercha envain un refuge dans le palais de son banquier, la populace le suivit et le massacra avec des circonstances atroces: un soldat de la garde pontificale lui donna le premier coup. L'académie de France fut attaquée, les élèves se sauvèrent par la fuite. Les maisons des étrangers furent pillées; et pendant le tumulte, la Vierge, dont le nom était le *mot d'ordre*, a été vue dans plusieurs églises ouvrant le yeux (de peur que le peuple n'ouvrît les siens), afin de donner un témoignage de la part qu'elle prenait à l'horrible croisade entreprise en son honneur. Le cardinal Ruffo (conducteur de l'affreuse réaction de Naples) excitait le peuple à défendre son Église; et le pape institua une messe nouvelle en l'honneur de la Vierge, qui fut célébrée, sur tous les autels de Rome, sous le titre de *De apertione oris et oculorum Beatœ M. Virginis*.

Mais si en 1793 un émissaire de la convention nationale avait été assasiné à Rome, en 1797 les Gaulois du dix-huitième siècle passèrent le Rubicon, prirent la Romagne, le duché d'Urbin, et la Marche d'Ancône. Le meurtre du brave général Duphot, sous les yeux de l'ambassadeur accrédité de France, décida le sort de la *Niobé des nations*. L'occupation militaire de Rome s'ensuivit (1), et la fière capitale

(1) Pendant que Joseph Bonaparte était ambassadeur de France à Rome, il s'était déjà déclaré parmi les jeunes gens une tendance au républicanisme; et à l'occasion d'un dîner public donné par l'ambassadeur au palais Corsini où il logeait, une grande troupe de jeunes hommes parut devant les fenêtres de l'ambassadeur et cria *viva la republica!* Les troupes du pape furent mises à l'instant sous les armes, et le parti qui portait alors le nom de *papiste*, se joignit à elle. La cour du

du monde devint une province française désignée par le nom de chef-lieu du département du Tibre! Des préfets gouvernèrent où des pontifes avaient régné; et les *Leoni in Vaticano* contemplèrent *la tremenda vanità di Francia*, portant ses réformes jusqu'aux portes de Saint-Pierre, chassant le meurtrier de l'asile de l'autel (1), arrachant le poignard des mains de l'assassin, mettant au jour les iniquités les plus secrètes, réglant le temps d'après les calculs européens, détachant les liens de la superstition, forçant l'indolence à entrer dans les rangs de l'industrie, et purgeant l'état de cette *dangereuse engeance* qui s'était si long-temps opposée à la prospérité des Romains et corrompait leur mœurs. (2)

palais Corsini se remplit d'une multitude armée. Le général Duphot vint sur le balcon demander raison de cet outrage contre le ministère sacré d'ambassadeur: une balle bien ajustée l'atteignit et le tua dans l'instant où il parlait. L'occupation militaire de Rome vengea sa mort. Le parti républicain sauva la vie de Joseph Bonaparte en le faisant passer par-dessus le mur du jardin, d'où on le conduisit en lieu de sûreté.

(1) Le privilége d'asile pour les meurtriers que possédaient depuis tant de siècles les cardinaux, l'inquisition et les ambassadeurs, fut aboli à l'instant. On ôta les stylets au peuple; une police régulière fut établie; les bires furent remplacés par des gendarmes, et l'assassinat devint au bout de quatre ou cinq ans aussi rare que dans tous les autres pays. Au retour du pape les gens du commun voulurent revenir à leur ancienne méthode de poignarder, mais l'application immédiate du *cavaletto*, ou *bastinado*, établi depuis la restauration, réussit à empêcher ces querelles et ces vengeances sommaires. Chaque quartier de la ville a un commissaire de police, et le gouverneur de Rome est le chef suprême de tous.

(2) Le pape céda par le traité de Tolentino presque toutes les statues qui sont venues à Paris. Il fit plus, pour consoler

La véritable société romaine est presque inaccessible aux étrangers; mais, aux yeux de ceux à qui de favorables circonstances ont procuré les moyens d'y pénétrer, elle paraît avoir éprouvé moins de changemens par la révolution que dans toutes les autres villes d'Italie. Elle n'a jamais senti l'influence de la présence du maître qui se complaisait à s'entendre nommer Charlemagne et César, mais qui ne vint pas au Capitole pour se faire couronner. Bonaparte, qui avait conquis deux fois l'Italie, n'a jamais vu Rome : ce fait appartient à la série d'incongruités qui composent son caractère et sa destinée. Le peu d'apparence de réforme qu'on trouve dans les cercles de la société romaine est exclusivement borné à la haute bourgeoisie, qui comprend les professions libérales, quelques employés, et les *mercanti di campagna* ou agriculteurs, dont les propriétés dérivent de la vente des biens de l'Église pendant la révolution, et qui résident presque toujours à Rome, quoiqu'ils vivent du revenu de leurs domaines dans les diverses provinces des états romains. Si l'on voit

les Romains de leur perte, il employa l'éloquent et célèbre prédicateur monsignor Tenai, de la congrégation des missions, qui leur prêcha la résignation, dans des stations qu'il avait fait ériger exprès; et tandis qu'on emballait l'Apollon, il occupa leur attention en prêchant lui-même, déclarant que saint Paul avait commandé de briser les statues, et que Constantin en avait ordonné la vente publique comme une marque de son mépris; que c'était la croix et la Vierge qui devaient attirer les yeux des vrais chrétiens, et que ce n'était point les châsses de leurs saints, mais ces dieux et déesses qui amenaient les hérétiques dans leur sainte cité, et leurs mauvais exemples parmi les élus de saint Pierre. Le pape prêchait; le peuple écoutait; les statues furent emportées, et leur départ fit aussi peu de sensation que leur retour.

quelques traces d'ordre ou de propreté dans un ménage romain, si l'on trouve un escalier éclairé la nuit (1), des chambres paraissant propres le jour, cette innovation ne peut se rencontrer que dans les demeures de cette classe respectable (2); c'est également chez elle que le peu de communications sociales qui existent à Rome sont les plus fréquentes; et j'ai su des personnes qui ont eu plus d'occasions d'en juger que moi, que les principes libéraux, les lumières, qui sont dispersées entre tous les rangs dans les autres villes italiennes, ne se trouvent à Rome que dans cet état mitoyen. Ce sont en effet les classes moyennes qui ont gagné le plus aux changemens récens, et elles regardent en arrière avec un regret sur lequel l'amour-propre et l'intérêt personnel influent sans doute à un très-haut degré. Je me rappelle qu'une bonne dame romaine, chez laquelle nous étions descendus, aimait beaucoup à nous parler de sa familiarité avec les grands pendant les jours de l'égalité républicaine, et qu'elle appelait toujours dans ces récits le prince B.... Camillo, et la duchesse de L..... la Margarita, ajoutant : *C'est ainsi que nous nous appelions les uns les autres du temps de notre république.*

(1) Hors les palais des ambassadeurs, et ceux qui sont habités par les étrangers, je ne me rappelle pas d'avoir vu la cour ou l'escalier d'un palais romain éclairés; même les laquais des cardinaux portent des lanternes pour éclairer leurs éminences jusque dans l'appartement, et cet usage est universel. Les personnes qui n'ont point de domestiques portent elles-mêmes leurs lanternes, qu'elles éteignent et laissent dans l'antichambre dans leurs visites de *prima sera*.

(2) Les maisons particulières de Rome, qui sont petites et mal construites, sont appelées maisons de Sixte-Quint, parce qu'elles ont été en grande partie bâties par lui.

Le boutiquier romain (qui muse et dort dans son échoppe (1) toute la journée, et demande un prix à *capriccio* pour ses marchandises françaises et anglaises) cherche sa récréation à la palicorda ou à l'opéra-comique, et le marchand inférieur ne connaît pas d'autre plaisir que celui de s'entasser, lui vingtième, dans une voiture louée le dimanche après midi, et de parcourir ainsi les rues malpropres et échauffées *per fare il pizzicarolo*. Les cittadini ont des divertissemens plus raffinés : ils tiennent tour à tour des académies de musique, où ils se rassemblent pour assister à une *tragedia alla tavola* (la lecture d'une tragédie favorite de Monti ou d'Alfiéri); et s'ils sont du premier ordre de la bourgeoisie, ils vont à la *conversazione* de quelque *mezza dama*, demi-dame. Ces demi-dames appartiennent à une sorte de noblesse de province, qui vient des villes de la Marche ou des Légations, passer l'hiver à Rome, et s'il leur est permis *par politesse* de visiter une *signora principessa*, elles n'auraient jamais la présomption d'être de son cercle, ou d'être admise dans la maison d'un ambassadeur étranger bien versé dans les étiquettes de la *dignité* romaine. Deux des plus aimables femmes d'Italie et des plus remarquables par les dons de l'esprit, n'ont pas été invitées aux soirées de M. de B...., parce qu'elles n'étaient, par leur naissance, que *mezza nobile*, ce que nous appelons en Angleterre *gentlewomen*.

(1) La véritable boutique romaine est une sorte de stalle ouverte, précisément semblable à celles de Pompei. Les boutiques du Corso, le *Bond-street* de Rome, sont un peu modernes; et depuis l'occupation française elles sont remplies de marchandises de ce pays qui fournit toute l'Italie.

Les patriciens romains, les princes de l'empire, séparés de la grande masse de la société par des distinctions établies depuis des siècles, malpropres et superstitieux comme des faquirs indiens, végètent dans des niches de leurs fastueux palais. Les héritiers des Grégoires et des Théodores passent leur matinée entre le sommeil et l'oisiveté, enveloppés dans une redingote couverte de poussière (la toge romaine moderne), qu'ils changent rarement à aucune heure du jour pour un vêtement plus soigné. Un dîner servi de bonne heure, mais qui n'est point un dîner de prince, termine cette matinée; la *siesta* vient ensuite, puis la promenade au Cours, véritable marche funéraire dans une rue longue et étroite, quelquefois variée en été par une course aquatique sur la place Navone (1). La *prima sera* est passée dans quelque noble palais, où l'on trouve à la fin d'une longue suite de pièces non éclairées la *signora principessa*, dont les yeux brillent à côté d'une lampe solitaire, ou d'une paire de bougies donnant une clarté qui interrompt à peine l'obscurité d'une chambre qui n'est jamais égayée par un foyer. Cependant le *caldanino*, dont les charbons sont à moitié éteints, est présenté au visiteur le plus distingué; et il s'établit une conversation telle que des esprits sans activité et sans ressource peuvent la soutenir : un sermon du prédicateur à la mode, le *padre pacifico*, si c'est en carême; un *ci-*

(1) Avant que la noblesse de Rome, chassée par la *malaria*, ait abandonné pour un temps fort court cette ville, une de leurs récréations favorites était d'aller en voiture sur la place Navone (qui est couverte d'eau exprès pour ces promenades), et d'y manger des figues et du pudding à la bolonaise, rempli d'ail.

cisbeo volage ou trahi, si c'est en carnaval, occupent jusqu'à l'heure de l'opéra, ou jusqu'à l'instant où les deux seules maisons romaines qui sont ouvertes à la société, allument les bougies autour de leurs tables rouges et noires, seul objet pour lequel la compagnie vient, et pour lequel on la reçoit. (1)

Le palais de la princesse Pauline Borghèse, quoiqu'elle soit princesse romaine par son mariage, ne peut guère compter pour une maison romaine; c'est cependant la plus hospitalière de Rome (2); ses dîners sont fréquens et somptueux, et ses concerts et ses soirées ont lieu toutes les semaines. On trouve toujours dans ses cercles une grande partie du conclave; car depuis le temps de la papesse Jeanne, au-

(1) Le cercle du signor Torlonia le banquier (duc de Bracciano) est tellement européen, et même universel, étant composé de personnes de tous les coins du globe, que ce serait un libelle de l'appeler romain. L'hospitalité de ce gentilhomme est sans bornes, et ses attentions pour les Anglais méritent leur plus vive gratitude. La duchesse de Bracciano a des assemblées toutes les semaines qui ressemblent à nos *rout*. Le signor Torlonia est le seul homme riche à Rome qui achète les ouvrages des artistes modernes. Les murs et le plafond de son beau palais sur la place de Venise, sont couverts d'excellens dessins de Palaggi de Milan, et de Cammuccini; et le grand salon contient un des chefs-d'œuvre de Canova, qui réfute l'éloge insidieux qu'on lui donne, en disant qu'il ne travaille que pour Les Grâces. C'est son *Hercule et Lycas*.

Le signor Torlonia est le fondateur de sa fortune, et il a acheté son titre.

(2) La duchesse de Devonshire, quoique résidant habituellement à Rome, ne peut être comptée comme appartenant à cette ville. Sa maison est le centre de la meilleure société étrangère et italienne; et l'on y trouve tous les agrémens que peuvent réunir la fortune, le rang, le goût et les lumières.

cune dame n'a été aussi entourée de cardinaux que la belle Pauline. Lucien et Louis Bonaparte ont de superbes palais; où ils vivent retirés dans le sein de leur famille. Mais la personne la plus distinguée et la plus intéressante de cette famille est bien certainement la vénérable mère de Napoléon. Avec une beauté éclatante, que l'âge n'a pas encore tout-à-fait effacée, digne dans l'adversité, comme elle a été modeste dans la prospérité, toutes ses pensées, tous ses sentimens n'ont qu'un seul objet, le prisonnier de Sainte-Hélène, dont elle avait improuvé l'orgueil dans les jours de sa gloire (1), et dont elle pleure maintenant la destinée, plutôt comme l'enfant de son affection que comme celui qui a régné sur un puissant empire. Nous avons vu très-souvent cette respectable dame, quoiqu'elle reçoive en général fort peu de monde, et nous avons cru voir dans l'énergie et la force de son esprit la source des talens extraordinaires de son fils.

Dans le véritable palais patricien, l'économie la plus rigide règne partout, unie à une malpropreté qui accompagne rarement la frugalité. Souvent le

(1) Bonaparte, peu de temps après son élévation au trône impérial, rencontrant sa mère dans le parc de Saint-Cloud, moitié sérieusement, moitié en plaisantant, lui tendit sa main pour la baiser : elle la repoussa avec indignation, et lui présentant la sienne devant toute sa suite, lui dit : *C'est à vous de baiser la main de celle qui vous a donné la vie.* Nous avons vu dans la chambre qu'elle occupait ordinairement (où nous la trouvions presque toujours filant, avec son livre de prières à côté d'elle), les portraits de tous ses enfans, dont cinq étaient souverains dans le temps où ils ont posé pour les lui offrir. *Vous voyez*, dit-elle un jour que nous considérions celui de Napoléon, *quand mon fils Bonaparte s'est fait peindre pour moi, je lui ai fait quitter sa coucouronne.*

cuisinier est une sorte de domestique *traiteur*, qui sert à la famille un dîner grossier à tant par tête (1), et le mémoire hebdomadaire de la blanchisseuse n'est jamais chargé d'*item* extravagans. La douillette sale et le bonnet du matin (2), sont changés le soir pour la robe de velours et le diadême de diamans; mais tout le reste demeure dans le même état, et les manchettes de point de l'antique cavalier servant ont une teinte rousse qui atteste leur ancien service. Dans ce cercle d'aristocratie, sinon pure, du moins sans mélange, les cardinaux occupent les premières places. Avec des revenus bornés, un train considérable (3), et peu de ressources, leur grand

(1) On nous a assuré que plusieurs nobles soupaient tous les soirs chez le restaurateur, pour éviter la dépense d'une table.

(2) La toilette française ayant été introduite pendant le régime français, sert toujours de modèle à celle des Romains. La dernière est cependant moins minutieuse que son original. Quand Lalande visita l'Italie au commencement du dernier siècle, il observe qu'on ne trouvait pas plus de quatre belles personnes dans les cercles de la haute société de Rome; on en peut compter le même nombre actuellement. Les femmes nobles sont petites et grasses; elles ont ce qu'on appelle en France *l'air empesé;* c'est le résultat de leur vie indolente : elles sont en général très-pâles. Une des quatre beautés que nous avons remarquées, est la blonde la plus parfaite que j'aie jamais vue. Les idées que les étrangers se sont formées par avance sur la beauté des Romaines, ne sont réalisées que dans quelques exemples et parmi le peuple.

(3) J'ai été obligée de décliner l'honneur de la visite d'une ou deux éminences, uniquement parce que ma petite antichambre n'était pas capable de contenir leur suite. La vérité oblige de dire que parmi les membres du conclave, il se trouve plusieurs hommes extrêmement aimables. Ils sont généralement ultras en politique, mais pas plus que la hiérarchie protestante d'Angleterre. Tandis que le banc des évêques anglicans, à la honte du nom chrétien, si ce nom

objet est de chercher les moyens d'épargner leur argent et de passer leur temps ; ce sont encore les *beaux* de la société romaine ; on les voit partout développer la légèreré innocente d'une sémillante caducité, mettant leurs jambes rouges et leur toupet poudré en évidence dans les salons des princesses et des duchesses, jusqu'à ce qu'il plaise au Saint-Esprit de les désigner comme l'objet de sa grâce spéciale pour remplir le siége de saint Pierre, et punir et absoudre dans les autres, les péchés qu'ils auront abjurés en quittant les *conversazioni* et la *calotte*.

Mais malgré tout ce qu'on peut dire sur la vivacité des *gaillards* du conclave, malgré tout ce qui a été dit sur celle des chevreaux, des petits chats, des veuves, rien n'égala jamais la pétulance fringante des *monsignori* ou prélats romains, sorte de laïco-ecclésiastiques, annonçant leur destination sacrée par des bas violets et un collet de même couleur, et prouvant leurs inclinations mondaines par une sorte de *présence universelle* qui multiplie leur existence, au point de lasser, par leurs apparitions réitérées, la faveur que leur gaîté obtient ordinairement dans une ville où tous, excepté eux, semblent traîner des chaînes à chaque pas. Je crois voir encore en ce moment un de ces monsignori qui, pen-

pouvait être compromis par la conduite de ceux qui le portent, votent contre leurs frères les catholiques d'Irlande dans le sénat britannique, les cardinaux romains, et le pape à leur tête, mettent de côté les anciens préjugés de leur Église en faveur de la religion protestante. Dans la capitale du catholicisme, il a été permis à une procession de huguenots, conduite par le respectable M. Necker, de Genève, de se rendre publiquement à leur communion.

dant que je travaillais dans mon appartement à Rome, m'amusait et s'amusait lui-même en cherchant à saisir la manière guindée et formaliste de *l'abord* anglais. J'avais commencé la conversation en parlant des catholiques irlandais, et en déplorant leurs longues souffrances. Il répondit brièvement et froidement à toutes mes observations par un *povera gente* (1), et il continua ses imitations. *Ecco gli Inglesi cosi dritto dritto* (2), et il marchait dans ma chambre comme un squelette qu'une opération galvanique aurait mis en mouvement.

Après les princes, les cardinaux et les prélats, venaient autrefois les laquais, ordre très-puissant il y a un demi-siècle, et qui n'est maintenant remarquable que par la plus grotesque apparence que la saleté, unie à la magnificence, puisse jamais offrir. Le laquais des grandes maisons romaines tient le milieu entre le Gille et le Scapin; sa superbe livrée (car elle est encore telle, quoique fanée) plisse ou tire sur ses épaules suivant que ses dimensions varient de celles de son prédécesseur du dernier siècle, et elle fait l'effet d'une veste courte ou d'un long ca-

(1) *Pauvres gens!* Il est de fait qu'un mot de lord ou même de lady Castlereagh aurait plus d'influence à Rome que les cinq millions de catholiques irlandais, avec leur primat et leurs évêques à leur tête. Pendant la semaine sainte, tandis qu'on refusait à la reine d'Angleterre une garde d'honneur, et qu'elle se trouva ainsi exclue des cérémonies de ce temps, on avait assigné à une dame anglaise ministérielle *une sorte de garde d'honneur* qui l'accompagnait dans toutes les cérémonies. Depuis les jours de la reine des Goths et des Vandales, Christine, on n'avait jamais accordé à aucune dame de tels honneurs pontificaux.

(2) « Voici les Anglais; ils marchent ainsi droits et roides. »

fetan, suivant la grandeur de sa taille et son plus ou moins d'embonpoint, laissant paraître ou cachant dans ces différens cas les vieilles bottes à hauts talons achetées d'un jockei anglais ; ajoutez à cela un grand chapeau galonné et retroussé, jeté assez galamment en arrière d'un visage crasseux, parfaitement assorti par la couleur et la rudesse de la contexture au grossier calicot noir et jaune dans lequel un menton rasé très-rarement se dérobe à la vue. N'ayant presque rien à faire, excepté de s'enfumer sur le brasier de l'antichambre, et de monter derrière la voiture de leur maître ou de leur maitresse, *la livrée de Rome*, autrefois la classe la plus insolente, est à présent la plus misérable après celle des mendians de profession.

Nous étions à Rome depuis peu de jours, nous avions donné nos lettres de recommandation et laissé nos cartes, quand, en entrant par hasard dans mon antichambre, je la trouvai pleine de domestiques étrangers. Le nôtre me suivit dans le salon, et me dit que c'étaient les *capi di famiglia* de plusieurs des personnes que nous avions visitées, et qu'ils venaient me souhaiter le bonjour, et présenter leurs complimens. J'envoyai mes remercîmens, accompagnés du même souhait, en retour de celui qu'on avait bien voulu faire en ma faveur, supposant que c'était une politesse romaine. Notre domestique sourit, et me dit que cela ne suffisait pas, et que tous ces gens étaient venus pour la *mancia* (1) ; il me pré-

(1) Un ministre étranger à Florence nous disait qu'il redoutait un voyage à Rome, à cause de la dépense des visites de cérémonies que sa position l'obligeait de faire. Je n'oserais pas répéter la somme qu'il avait distribuée, *écu* par *écu*, à ces domestiques affamés, qui répètent leur visite à six francs la veille du départ de l'étranger.

senta alors le montant de la somme que je devais distribuer (et c'était au moins la valeur d'un mois de gage tels que les domestiques romains les reçoivent) (1). Même les gens du cardinal-ministre, le jour d'après ses *levers*, vont chez tous ceux qui sont présentés demander ce qui leur est dû ; et la noblesse romaine, loin de voir de la bassesse dans ces exactions, s'offenserait d'un refus fait à des demandes qui sont considérées comme des preuves de respect pour eux (et j'ajouterais même de quelque chose de plus). Cependant, si une semblable habitude, qui prédominait également en Angleterre autrefois, est conservée à Rome, cela tient à l'opposition que son gouvernement apporte à tout ce qui est changement ou réforme ; et si, dans cette esquisse légère des manières des Romains, la vérité historique à obligé de tracer quelques traits dégradans pour l'humanité, on ne doit pas oublier que Rome a été la patrie des Caton et des Scipion, de Brutus et de Cicéron, de Cornélie et de Porcie ; que cette même Rome, à présent la dernière dans l'échelle des nations, a produit une race dont l'énergie et la valeur n'a jamais eu d'égale.

Sa chute est l'ouvrage du despotisme et de la corruption ; et les efforts et les espérances des souverains alliés, de leurs cabinets et de leurs dépendans, tendent à l'empêcher, comme le reste de l'Italie, de

(1) Un voyageur qui avait visité Rome et l'Angleterre, disait que malgré les extorsions des domestiques romains, ceux de Londres étaient encore plus avides. *Avec tout cela, il en coûte bien moins qu'en Angleterre.* LALANDE.

Le pauvre Goldsmith et le docteur Jonhson se plaignaient de n'être pas assez riches pour payer leur diner chez un grand seigneur.

se relever de son abaissement. Qu'on voie briller une seule étincelle de son antique valeur à travers les ténèbres où elle est plongée, et des milliers d'épées sortiront du fourreau pour punir cette innovation hardie : en ce moment même où l'échafaud est dressé à Turin, et les tribunaux ouverts à Naples, pendant que des nations exaspérées par l'oppression sont appelées à se justifier du crime de *défense personnelle*, l'Angleterre, à l'abri des commotions continentales dans sa retraite insulaire, entend l'organe de son gouvernement, de son *gouvernement constitutionnel*, applaudir aux vengeances des despotes de l'Italie, leur intimer *de se garder d'une clémence imprudente*, et leur rappeler (dans la crainte que la hache ne tombe trop lentement et que les cachots ne soient pas assez promptement remplis), que *pour réparer les maux passés et pour éviter les maux à venir, il faut du sang*. (1)

O terre des Russels et des Hampdens, faut-il que cela vienne de toi ! ! !

Dans un pays où la presse n'est point libre, le cercle de l'intelligence est nécessairement circonscrit, et la sphère du génie resserrée dans une mesure donnée. Rome a cependant des savans et même des savantes. L'érudition classique craint peu la censure pontificale et les foudres de l'index. Il est même permis de cultiver les sciences qui n'ont pas trait à l'ordre social, quoiqu'au moment de nôtre départ de Rome le docte et ingénieux abbé Settele n'eût pas encore obtenu la permission de publier son petit livre pour apprendre aux enfans romains que la terre

(1) Copié du *Courrier*, au moment où cette feuille allait être mise sous presse.

tourne autour du soleil (1); et le pauvre abbé di Rossi (ex-jésuite), à qui ses ouvrages ont acquis tant de célébrité pendant les trente dernières années, languit, oublié et négligé dans un âge très-avancé. Marini, cependant, écrit sur les fortifications sans être censuré. L'habile médecin et chimiste Morichini, le seul médecin de Rome dont la réputation soit européenne, peut discuter, sans encourir aucun blâme, les propriétés magnétiques des rayons violets; et Amati et Lanzi (2) peuvent posséder assez de légendes grecques et orientales pour tourner toute autre tête que la leur. Les censeurs pontificaux (3), *les douaniers de l'esprit* appuient

(1) Les raisons assignées par les censeurs pour le délai de permission de publier l'ouvrage de Settele, étaient des conséquences les unes des autres : on prétendait que, comme Josué avait arrêté le soleil dans sa course, le soleil avait dû originairement se mouvoir; et que n'ayant eu depuis aucun avis officiel d'un changement qui aurait eu lieu dans ces hautes régions, parler d'un mouvement de la terre devait toujours être considéré comme une hérésie. Après plus ample délibération, on a cependant accordé en dernier lieu la permission désirée, sans doute sur la conviction que le commandement de Josué a été l'époque d'un nouvel ordre social dans les cieux.

(2) A ces doctes noms, ont peut ajouter ceux de l'abbé Colandralli; de Conti, de l'Observatoire du collége romain; de Scarpellini, secrétaire perpétuel de l'académie des Lynx; le savant mathématicien Reichback, et l'antiquaire Cancelliari. Le chevalier Gherardo di Rossi est avantageusement connu par des ouvrages sur les antiquités, la poésie, le drame, etc., etc., etc.

(3) Les noms de ces dignes personnages méritent d'être consignés. Le sbire en chef du département littéraire est le reverendissimo ed illustrissimo padre Filippo Anfossi, moine dominicain; le second en commandement, qui porte le titre de réviseur, est un signore Petrosettini, libraire du gouver-

légèrement sur ces sortes d'ouvrages s'il ne leur a pas été ordonné de les examiner ; et quand on les laisse à eux-mêmes, leurs étourderies sont si nom-

nement. La haine du dominicain pour tous les livres, et le désir qu'a le réviseur-libraire d'en vendre *quelques-uns*, les mettent dans un état de guerre perpétuel; et (comme nous le rapportait la personne qui s'était chargée de l'envoi de nos livres) ce sont alors des tracasseries capables de faire devenir fou (*cosa è d'ammatarsi*). Comme nous avions acheté et envoyé des livres de toutes les autres villes d'Italie, nous pensions qu'il n'y avait aucune difficulté à faire la même chose à Rome; mais quand nous les eûmes envoyés à un commissionnaire pour les dépêcher à Civita-Vecchia, il nous prévint qu'aucuns livres ne pouvaient sortir de Rome sans avoir été examinés par le révérendissime et le *revisore;* et que s'il se trouvait parmi eux quelque livre prohibé, comme un *Boccace* ou un *Guichardin*, etc., etc., ils seraient saisis et confisqués. Nous consultâmes notre banquier, qui dressa pour nous un Mémoire pour demander au dominicain la permission d'emporter notre propriété. Il le renvoya avec mépris. Il voulait voir les livres, et s'il y avait un *Locke* ou un *Beccaria*, ils étaient confisqués au profit de l'état. Sa grace, la duchesse de Devonshire, entreprit de plaider notre cause auprès du ministre, qui nous assura que c'était une pure matière de forme. Le dominicain répliqua que ce n'était *point du tout une matière de forme;* et que s'il se trouvait un mauvais livre dans le nombre, il était à l'Église de droit; et que l'Église devait avoir ce qui lui appartenait. Le résultat fut que nous renonçâmes à l'idée que nous avions eue d'abord d'envoyer tous nos livres par mer ; nous en envoyâmes une partie, et nous fîmes passer le reste en contrebande dans notre voiture ; car les douaniers des grands chemins sont accessibles à l'influence de quelques paoli. Pendant que nous étions à Rome, ces singuliers censeurs saisirent *lady Montague*, et laissèrent passer *l'Origine des cultes* de Dupuis, les *Essais de Hume* et *Gibbon*. Leur inimitié pour Locke est aussi déclarée que celle du dernier prévôt de Dublin, qui avait rayé l'ouvrage de cet auteur sur le gouvernement, de la liste des livres pour les études des élèves. Au reste, le dominicain paraît encore plus conséquent que le prévôt dans ses principes. Il n'existe à Rome qu'un seul journal ; c'est le *Diario di Roma;* il est

breuses et si plaisantes, que le cardinal-ministre lui-même s'écrie souvent, quand on porte des plaintes devant lui sur les *trenta e tre disgrazie* de ces *menichini* du saint office : *O che bestie ! o che sciocchi !* (quelles bêtes ! quels étourdis !)

Le très-peu docte auteur de ces pages n'a jamais été en grande faveur auprès des dames savantes ; elle a passé son humble vie d'écrivain loin du cercle sacré, où l'on n'admet que celles dont le bleu foncé ne reçoit aucune teinte moins pure (1). Il est donc très-naturel qu'elle s'empresse de se vanter de la réception aimable que lui ont faite quelques dames

impayable. Son seul emploi est d'annoncer les cérémonies de l'Église, et d'en rendre compte ; et il ajoute quelquefois à cela la traduction de certains passages politiques du *Courrier*. La plus plaisante partie de ces articles est l'effort du traducteur pour rendre en italien les expressions méprisantes du *Courrier* pour le peuple. Ils traduisent un terme de lord Castlereagh, *the base people*, par *popolaccio*, le grand vilain peuple. Ils nomment le tumulte qui a eu lieu à la porte de l'ambassadeur d'Espagne, *la bestemmia e la sedizione d'Inghilterra*. Le *Courrier* appelle le peuple anglais, *promiscuous crew*, *countless rabble*, *etc.*, *etc.*, et le traducteur, embarrassé de tous ces mots pour lesquels tous les académiciens de la Crusca ne pourraient lui fournir des équivalens, a recouru, *pour trancher le mot*, à son épithète de *popolaccio*. Ainsi les Anglais n'auront bientôt plus d'autre nom en Italie que celui de *grand vilain peuple*, ou *les radicaux du siècle*. Nous avons joint à l'appendix une feuille du *Diario romain*, et un extrait de l'*Index* du pape, ou liste des livres prohibés.

(1) On appelle en Angleterre les femmes qui affectent un savoir pédantesque, ou qui affectent des prétentions littéraires, *blue stockings* (bas bleus), d'après une plaisanterie du *Spectateur* sur une société de femmes savantes qui se distinguaient par cette partie de leur habillement. Les auteurs modernes ont répété souvent cette plaisanterie ; et maintenant le mot seul de *bleu* ou *bleu foncé*, appliqué à une femme, signifie pédanterie, affectation.

romaines, à qui l'on donne le nom de savantes. Ce titre peut être appliqué, sans y ajouter la moindre nuance d'ironie, à l'excellente et spirituelle signora Dionigia, auteur d'un ouvrage plein d'érudition sur les antiquités romaines, expliquées par des vues qu'elle a dessinées, car elle est encore plus distinguée comme artiste que comme écrivain. Ses assemblées sont fréquentées par les étrangers, et les talens de sa fille, improvisatrice accomplie, contribuent beaucoup à leur agrément.

La marquise Sacrati est, dit-on, une personne d'un grand savoir; mais ce savoir ne paraît nullement dans sa conversation aussi facile qu'agréable. Elle a écrit quelques romans dans le goût des romans anglais du dernier siècle; mais comme la presse romaine n'est pas libre maintenant pour des ouvrages de ce genre, je pense qu'elle a renoncé à la vocation qui l'entraînait à augmenter les moyens d'amusemens innocens.

Mais il en est une que je crains de nommer, et que je désire ardemment de placer sur une liste où elle a tous droits de paraître au premier rang. La jeune et belle comtesse Perticari pardonnera-t-elle à la main qui écrit à côté de son nom celui de savante? Avec des titres si bien fondés à l'admiration que les talens littéraires peuvent obtenir, me pardonnera-t-elle de citer sa *Canzone à la Rosa* comme digne de la plume de son père; quand j'avouerai en même temps que si j'avais à choisir, je préférerais ses yeux à toute la science que sa belle tête peut renfermer? Elle est elle-même tellement féminine, qu'elle comprendra bien la vanité de femme qui déciderait une aussi peu docte préférence.

J'aime à prendre congé de Rome avec l'idée d'un de ses plus beaux ornemens, quoique l'un des moins apparens, et en retraçant le souvenir aimable des soirées où nous avons joui de la société d'esprits aussi bienveillans et aussi éclairés que ceux du comte et de la comtesse Perticari. (1)

(1) La comtesse Constanzia Perticari est l'unique enfant du poète Monti, et elle a hérité d'une grande partie des talens de son père : c'est la seule dame romaine qui ait réalisé les idées que je m'étais faites de la beauté antique des femmes de cette ville. Le comte Perticari est un noble de Pesaro, que ses recherches savantes et philosophiques engagent à passer les hivers à Rome. Ses ouvrages ont été cités plusieurs fois daus ces pages.

FIN DU TOME TROISIÈME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS CE VOLUME.

ITALIE.

FIN DE LA TABLE.

